

Léon Dion (1923-1997)

Politologue, département des sciences politiques, Université Laval

(1954)

# LA RÉVOLUTION ALLEMANDE DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

L'IDÉOLOGIE POLITIQUE DU NATIONAL-SOCIALISME

TOME I.

(Première, deuxième et troisième parties)

Thèse de doctorat  
présentée à l'Université Laval, novembre 1954

Un document produit en version numérique par Janick Gilbert, bénévole,  
Interprète en langage des signes  
Courriel: [janickgilbert@hotmail.com](mailto:janickgilbert@hotmail.com)

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"  
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Cette édition électronique a été réalisée par [Janick Gilbert](#), bénévole, interprète en langage des signes, à partir de :  
Courriel: [janickgilbert@hotmail.com](mailto:janickgilbert@hotmail.com)

Léon Dion,

## LA RÉVOLUTION ALLEMANDE DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE. L'IDÉOLOGIE POLITIQUE DU NATIONAL- SOCIALISME. Tome I.

(Première, deuxième et troisième parties)

Québec : Thèse présentée à l'École des gradués pour l'obtention du grade de Docteur ès sciences par Léon Dion, maître en sociologie de l'Université Laval, novembre 1954, 2 tomes. Tome I, 370 pp.

[Autorisation formelle accordée, le 30 mars 2005, par Mme Denise Dion, épouse de feu M. Léon Dion, propriétaire des droits d'auteur des œuvres de M. Léon Dion, de diffuser la totalité des œuvres de M. Léon Dion, politologue.]

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

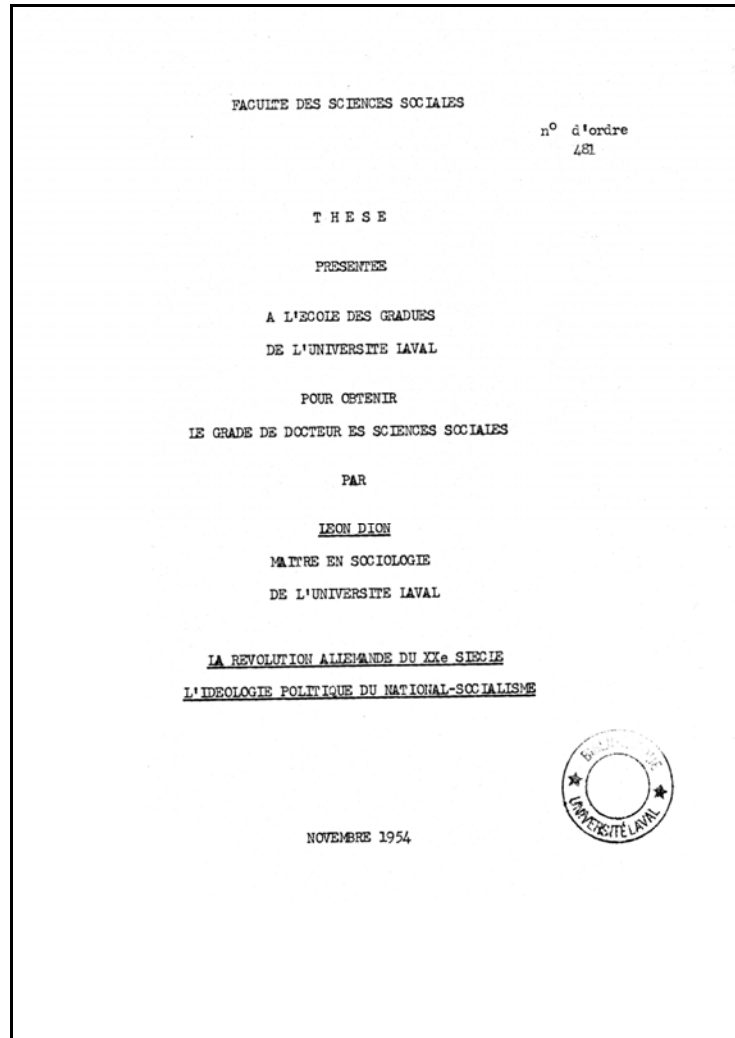
Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 28 août 2009 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec.



Léon Dion (1954)

LA RÉVOLUTION ALLEMANDE DU XXe SIÈCLE.  
L'IDÉOLOGIE POLITIQUE DU NATIONAL-  
SOCIALISME. Tome I.



Québec : Thèse présentée à l'École des gradués pour l'obtention du grade de Docteur ès sciences par Léon Dion, maître en sociologie de l'Université Laval, novembre 1954, 2 tomes. Tome I, 370 pp.

## Remerciements particuliers

Cette édition numérique a été réalisée grâce au patient et minutieux travail de [Mme Janick Gilbert](#) [interprète en langage des signes, Chicoutimi], bénévole, qui a entièrement retapé, à l'aide de son clavier d'ordinateur, le texte du premier tome de la thèse de doctorat de M. Dion. La numérisation de cette thèse de 1954 était une tâche impossible, étant donné son impression sur papier à alcool et le fait que l'encre se soit répandue sur le papier. Dans ces conditions, la numérisation est impraticable.

Avec toute ma reconnaissance.

Jean-Marie Tremblay,  
sociologue, fondateur et directeur général (bénévole)

[Les Classiques des sciences sociales.](#)

[Retour à la table des matières](#)

# Table des matières

## Introduction

### Première partie.

#### **Naissance de l'idéologie national-socialiste.**

Chapitre 1. Situation générale de l'Allemagne durant les années d'après-guerre.

Chapitre 2. Définitions de la situation.

Chapitre 3. La Réaction Victorieuse.

### Deuxième partie.

#### **Analyse de l'idéologie national-socialiste.**

Chapitre 1. Les éléments de l'idéologie national-socialiste.

Chapitre 2. La conception du monde et de la vie dans le national-socialisme.

Chapitre 3. La Révolution du Démonisme.

### Troisième partie.

#### **Les porteurs de l'idéologie national-socialiste.**

## Introduction

Chapitre 1. Le Parti National-Socialiste.

Chapitre 2. Le Fuehrer, Adolf Hitler.

Chapitre 3. Le Corps Noir : la S.S.

Chapitre 4. L'État National-Socialiste.

## Conclusion

La révolution allemande du XXe siècle.  
Tome I. (1954)

## INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Les conséquences politiques des principes qui présidèrent à la naissance du monde occidental moderne s'étaient manifestées au cours du déroulement de la révolution française de 1789, mais ce n'est que durant la période d'après la première grande guerre qu'elles révélèrent toute leur portée existentielle. Malgré les différences d'idéal, d'orientation et d'intérêts qui provoquèrent leur collision, national-socialisme, fascisme, communisme et démocratie confirment, sous des modalités diverse, l'avènement des masses en histoires. Il serait aussi vain de se refuser par romantisme à accepter le fait de cette évolution que de ne pas reconnaître par idéalisme les problèmes nouveaux qu'elle a fait surgir. La vie sociale de l'homme moderne, comme celle archaïque, s'écoule au sein d'un univers que l'expression "collectif organisé" veut caractériser. La forme et les structures de cet univers, cependant, se sont profondément modifiées de même que les relations de l'homme avec lui.

Chez les peuples archaïques le collectif représente un mythe concret de caractère infra-personnel à travers lequel les hommes entrent spontanément en relation avec leurs semblables : la notion de personnes n'est pas conçue en termes d'individualité propre mais en fonction d'un statut et d'un rôle définis par la tradition tribale. Chez les peuples modernes, un nouveau type de collectif de caractère supra-personnel s'est élaboré.

Les moments intellectuels nécessaires de transition entre ces deux types de collectif ont été la conception de la personne comme individualité propre, l'affirmation de l'égalité juridique de tous les hommes et la reconnaissance de l'individu comme principe et support de la vie politique. L'utopie individualiste égalitaire conduisit d'abord à un collectivisme politique artificiellement fabriqué sous la contrainte de la nécessité, ensuite à l'assimilation progressive du social au politique.

Ayant conçu l'individu comme absolument libre de toute détermination et de tout lien sociaux, les théoriciens politiques ont reconnu l'impossibilité de fonder la société sur la notion du collectif tel qu'il apparaît de prime abord : une somme d'individus juxtaposés. Plutôt que de réviser leur notion originelle de l'individu, ils ont, au moyen d'une fiction (peuple, nation, etc...) attribué un caractère supra-personnel au collectif qui put ainsi servir de base à la société politique. Par une autre fiction nécessaire, les fins et les intérêts de l'individu furent considérés comme identiques à ceux du peuple ou de la nation.

Le caractère supra-personnel fictif attribué au peuple et à la nation ne pouvait acquérir une signification concrète qu'en leur assignant un point d'attache objectif. Dans l'histoire moderne, le collectif supra-personnel a trouvé sa première expression objective dans l'état souverain en voie lui-même, semble-t-il, d'être englouti dans le super-État mondial.

Le type supra-personnel de collectif se distingue encore du type infra-personnel par son mode d'organisation. Dans ce dernier, l'organisation est le produit de l'expérience et dépend étroitement de la tradition : elle vise à la stabilité plutôt qu'à l'efficacité. Dans le premier type, l'organisation résulte de l'application de l'attitude scientifique à la vie sociale et politique.

Sous sa forme moderne d'organisation, le collectif représente le triomphe de l'esprit scientifique sur la tradition et le sens commun. L'idée inspiratrice qui a présidé à son avènement est imprégnée de l'optimisme provoqué par le succès de l'application de la méthode scientifique au monde physique. L'ensemble de la pensée sociale, de Roger Bacon aux sociologues et économistes contemporains, en passant par Karl Marx, découle de la conviction que la vie sociale est soumise à des lois plus ou moins semblables à celles de la nature : cette conviction, en s'accréditant, entraîna la conception mécanique de la vie sociale. La Philosophie



Positive et la Politique Positive d'Auguste Comte constituent les meilleurs exemples de cet état d'esprit. Pour Comte, la vie sociales obéit à des lois aussi rigoureuses que celles qui régissent la chute d'une pierre. Cependant, l'ignorance et stupidité traditions non scientifique entravent le fonctionnement normal des lois sociales, d'où l'anarchie générale. L'harmonie sociale suppose la reconnaissance des lois et l'organisation de la société conformément à ces lois. Comme la mentalité scientifique n'a pas été acquise par le grand nombre, la prospérité et le bonheur collectifs exigent que la direction de la vie sociale soit abandonnée aux savants. Dans l'utopie comtienne, une oligarchie de technocrates, possédant le monopole de l'autorité et des techniques ce contrôle social, suffit à orienter la société vers l'ordre et le progrès. La planification constitue une manifestation caractéristique du collectif moderne : restreinte d'abord à la sphère économique, elle s'étend progressivement à toutes les sphères d'existence. Sous sa forme organisée, le collectif se transforme graduellement en collectif total.

Le sentiment intense de participation qui liait l'homme archaïque au collectif étant disparu, il fallu susciter chez l'homme moderne un sentiment assez puissant pour transformer une représentation formelle du collectif en représentation affective concrète et, ainsi, unir l'individu au collectif par des fibres profondes. Le nationalisme a été la première forme de ce lien affectif artificiellement établi et cultivé. Ce n'est pourtant que dans les grandes idéologies politiques du vingtième siècle que ce lien manifeste tout son terrifiant pouvoir de subjugation mentale. L'homme ne s'est dégagé de sa dépendance existentielle du collectif primaire que pour retomber sous la domination du nouveau type de collectif.

Face à ce nouveau collectif organisé, l'homme moderne se trouve dans la situation de l'homme archaïque vis-à-vis des éléments naturels : le collectif organisé lui apparaît comme une puissance extérieure, colossale et consciente à l'égard de laquelle il nourrit un sentiment complexe de peur, haine et d'adoration. Ainsi, les effets du collectif organisé sur les sens et l'esprit de l'homme moderne sont comparables à ceux qu'exercent les éléments naturels sur les sens et l'esprit de l'homme archaïque. L'homme moderne, qui s'est éloigné de Dieu, n'a pas perdu son aptitude à croire ni le besoin du divin. Dans l'intention de conjurer et de se rendre favorable la puissance auto-conscient et supra-personnelle qu'il attribue au collectif organisé, il l'adore comme une divinité et cherche à s'approprier son essence par participation mystique. Dans l'espoir illusoire de se protéger contre

les effets déprimants de cataclysmes qu'il attribue à sa puissance capricieuse, il se fait esclave du mythe qu'il a fabriqué : il emploie ses facultés physiques et spirituelles à le servir et il lui concède les attributs les plus élevés de la personnalité. En plusieurs circonstances, on a vu des hommes, remplis d'orgueil, profiter de cette subjugation mentale pour assouvir leur soif de domination. Par leur monopole des techniques scientifiques de contrôle, ils se sont trouvés en mesure d'utiliser à leur gré le sentiment complexe que le collectif organisé suscite chez le grand nombre : ils ont pu non seulement déterminer l'influence des mythes politiques mais encore les susciter : non seulement imposer les objets de haine et d'amour collectifs, mais encore provoquer la haine et l'amour selon leur caprice et leur intérêt.

La représentation mythique du collectif organisé provoque l'irruption du principe démoniaque au sein de la vie sociale. Après avoir connu, par participation à la puissance mythique, l'illusion de la force et de la vertu, après avoir trouvé dans le mythe une justification morale et psychologique pour les actes inhumains commis en son nom, l'homme voit soudainement cette puissance se retourner contre lui et le détruire. La division progressive du monde en deux aires politiques opposées menace aujourd'hui de faire prendre à la représentation mythique du collectif organisé des formes exaspérées. Cette représentation fait surgir dans l'existence un principe démoniaque reproduisant, sous une forme sécularisée, la structure du manichéisme : tandis qu'un mode de collectif organisé supra-personnel est considéré comme l'incarnation du vrai et du bien, l'autre mode apparaît comme l'incarnation du faux et du mal. La puissance explosive de ce principe, en tenant compte des armes matérielles que l'homme peut mettre à son service, est telle qu'elle met en danger la civilisation humaine, sinon l'humanité elle-même.

De même que la libération spirituelle et existentielle du joug mental exercé sur l'homme par les éléments naturels s'est opérée grâce à la substitution de l'attitude mythique par l'attitude scientifique, de même la subjugation mentale exercée sur l'homme moderne par le nouveau collectif organisé prendra fin lorsqu'il aura réussi à définir son attitude envers les institutions sociales et politiques conformément au principe de réalité.

L'objectif principal de l'étude de la révolution allemande du vingtième siècle, marquée du signe de l'idéologie national-socialiste, est de présenter l'exemple

d'un collectif organisé conçu comme une puissance mythique et de scruter l'origine, les caractères, le modes d'action et les œuvres de cette puissance sur-humaine surgie de l'esprit mystifié de l'homme allemand.

Du point de vue intrinsèque, le national-socialisme ne constitue pas le meilleur choix pour l'étude du collectif organisé moderne. En tant qu'il marqua une réaction contre les conséquences ultimes de l'individualisme égalitaire et qu'il tendit à perpétuer une conception hiérarchique de l'homme et des valeurs d'existence, le national-socialisme ne pouvait parvenir à une notion du collectif organisé pleinement et uniformément totalitaire. Néanmoins, il a si fortement subi l'influence de l'idéal social et du mode d'organisation issus de la conception individualiste égalitaire qu'il peut être considéré comme un exemple valable, sinon complet et parfait, du collectif organisé moderne.

Par contre, l'idéologie national-socialiste possède le grand avantage d'être bien située dans le temps et l'espace et d'avoir été exprimée avec une conscience métaphysique et historique beaucoup plus nettement affirmé qu'elle ne l'est dans tout autre idéologie de masse. Il est facile de l'analyser et de la considérer sous sa double modalité mentale et objective ; par suite, sa valeur d'exemple n'en ressort que mieux.

La révolution allemande du XXe siècle.  
Tome I. (1954)

Première partie

# Naissance de l'idéologie national-socialiste

[Retour à la table des matières](#)

La révolution allemande du XXe siècle.

Tome I. (1954)

Première partie. Naissance de l'idéologie national-socialiste.

## Chapitre I

---

### Situation générale de l'Allemagne durant les années d'après-guerre.

[Retour à la table des matières](#)

La situation générale de l'Allemagne au cours de la période d'après-guerre fut déterminée dans une large mesure par la défaite militaire. Sans doute, même une Allemagne victorieuse d'un conflit au cours duquel toutes les énergies de la nation avaient été engagées n'aurait pu, sans difficulté, se reconvertir aux conditions de paix. Les pays belligérants victorieux, et en particulier la France, déchiré plus encore que l'Allemagne par la guerre, connurent une période de re-ajustement, mais ils traversèrent cette totale implique un jugement total sur les révision de ces conditions : la Russie, et à sa suite la plupart des nations vaincues ou insatisfaites du dénouement du conflit, l'éprouvèrent pour leur propre compte de 1917 à 1933. Pour L'Allemagne, la défaite non seulement aggravait les problèmes inhérents à la défaite même, mais encore en faisait surgir d'autres dans tous les domaines : politique, économique, social, psychologique.

Du point de vue politique, elle signifiait que le statut international de l'Allemagne serait défini par les nations victorieuses. On a beaucoup discuté les stipulations du traité de Versailles concernant l'Allemagne. Elles auraient été trop dures en ce sens qu'elles faisaient porter la responsabilité de la guerre exclusive-

ment sur l'Allemagne et trop douces en ce sens qu'elles n'empêchaient pas le relèvement du Reich ni, par conséquent, la possibilité d'une revanche. En Allemagne, plusieurs clauses du traité de Versailles soulevèrent l'indignation générale : aux termes de l'article 231, Allemagne était déclarée agresseur et seule responsable des conséquences de la guerre. Des foules consternées se pressaient autour d'orateurs qui incitaient au ressentiment et à la haine. Des livres, des pamphlets parurent par centaines en quelques mois pour justifier l'Allemagne et blâmer les vainqueurs. Au lendemain du traité de Versailles, le " Berliner Tageblatt " écrivait : "En accepterions-nous les conditions qu'un cri de revanche militaire s'élèverait en Allemagne en moins de quelques années et qu'une vague de nationalisme militant l'engloutirait ". Une résolution adoptée par les étudiants de l'université de Breslau disait :

Nous préférons tout sacrifier et combattre jusqu'au dernier homme plutôt que d'accepter en lâches une paix contraire à notre honneur. Méprisable est la nation qui ne se sacrifie pas joyeusement dans l'intérêt de son honneur" <sup>1</sup>. Pour la majorité des Allemands, la guerre, bien que conduite en territoire ennemi, n'avait pas été une guerre d'agression mais de légitime défense. La cause véritable du conflit, disait-on, avait été l'impérialisme étranger : le monopole anglais des mers, le monopole commercial de la France et des États-Unis avaient forcé l'Allemagne à la défensive et finalement à la lutte pour la reconquête de sa liberté de commerce <sup>2</sup>. De plus, comme nation vaincue et responsable de la guerre, l'Allemagne était l'objet de diverses sanctions qui ajoutaient à son humiliation :

1. cession confirmée de l'Alsace-Lorraine et d'une partie importante de la Haute-Silésie, ce qui signifiait la perte de riches territoires hautement industrialisés ;
2. occupation pendant quinze ans de la rive ouest du Rhin par les troupes alliées (l'évacuation eut lieu en 1930, cinq ans avant la date stipulée) ;
3. démobilisation par les Allemands de la même zone ;
4. limitation du potentiel militaire allemand en armements et en troupes ;

<sup>1</sup> Cité par Abel, T. *Why Hitler came to Power*, N.Y., 1938 p. 29.

<sup>2</sup> *Der Weltkrieg in seiner Einwirkung auf das Deutsche Volk*, herausgegeben von Max Schwarte, Leipzig 1918. Aussi: Troeltsch, Dr. Ernst, *Das Wesen des Weltkrieges*.

5. paiement de réparations – questions fameuse qui provoqua tellement de frictions et qui aboutit à l'occupation de la Ruhr par les troupes belges et françaises.

L'impression générale qui se dégageait de l'ensemble du traité, du point de vue allemand, était que les alliés avaient cherché à assurer la sécurité internationale et particulièrement l'hégémonie française sur le continent au prix de l'indépendance de l'Allemagne : périssent l'Allemagne pour que la France vive.

Non seulement la défaite laissa l'Allemagne avec un statut international amoindri, mais elle eut des conséquences politiques autrement plus graves à l'intérieur même du Reich. La première conséquence fut l'abdication du Kaiser Guillaume II et l'écroulement des dynasties des divers États allemand. Ces abdications ou dépositions signifiaient que les structures et les institutions politiques du deuxième Empire s'étaient effondrées : elles n'indiquaient pas en elles-mêmes un changement d'allégeance sous la pression d'idées nouvelles de la part du peuple allemand. L'écroulement ne fut pas la conséquence d'une révolution dont l'objectif eût été l'instauration de la démocratie. Au contraire, la République fut "proclamée d'elle-même, mais de manière négative, du simple fait que les dynasties de toutes catégories avaient pris la fuite. La République démocratique et parlementaire naissait donc de la défaite" <sup>3</sup>. L'Empire allemand avait cherché à opérer un compromis entre les diverses tendances qui constituaient la substance traditionnelle du peuple allemand. La construction de 1871 était, selon l'expression du Vermeil, une "*forma mixta*" qui essayait de concilier les ambitions centralisatrices du Reich et les volontés autonomistes de États. La "Realpolitik" de Bismarck avait adouci les tensions entre les tendances libérales, sociales et catholiques à l'intérieur de structures semi-féodales. Avec l'avènement de Guillaume II, surtout après la chute de Bismarck, le mouvement unitariste s'était accentué au dépend des divers particularismes. Bartholdy, qui cherchant à prouver sa thèse de l'influence centralisme de la guerre, affirme que celle-ci aurait tué non seulement le fédéralisme impérial mais toute possibilité de fédéralisme sous quelque constitution que ce soit, n'a pas suffisamment tenu compte du fait que le mouvement de centralisation avait débuté bien avant 1914 <sup>4</sup>. Mais il est incontestable que la

---

<sup>3</sup> Vermeil, E., *L'Allemagne, Essai d'Explication*, Gallimard, 1945, p. 291.

<sup>4</sup> Bartholdy, Albrecht Wendelsohn, *The War and German Society, the Testament of a Liberal*, New-Haven, Yale University Press, 1937.

guerre a grandement accéléré cette tendance. Dès le début, le pouvoir exécutif passa des mains des autorités civiles aux mains des autorités militaires et les districts militaires, rattachés au commandement suprême, devinrent, même en Bavière, districts administratifs. Ce furent les intérêts militaires et industriels qui commandèrent la politique, et le programme de Hindenbourg (1917) impliquait la convergence de toutes les énergies de la nation vers un même but : la guerre. Le jeu traditionnel de l'équilibre étant rompu, on ne pouvait plus prévoir ce qui surviendrait à la fin du conflit. De fait, les diverses pressions particularistes et centralisatrices se heurtèrent violemment. La menace sécession du Reich se manifestant en certains États, et particulièrement en Bavière, de même que les pressions de certains groupes, tels les catholiques, provoquèrent un retour à la forme impériale et la constitution républicaine fut une forme "*forma mixta*" comme la précédente, bien que la tendance à la centralisation fut d'avantage marquée. Le pluralisme, qui avait donné d'assez bons résultats dans l'ancien régime, s'offrait encore comme la formule ralliant le plus de suffrages, mais on ne pouvait prévoir les résultats de son application à la situation nouvelle du pays. Ce qui avait été une force alors qu'il n'y avait pas d'opposition organisée contre le régime mais seulement des conflits d'intérêts ou de traditions. Pouvait être une source de faiblesse dans l'hypothèse de dissensions internes graves. En ce cas, un État fortement centralisé, capable de se faire respecter et d'imposer au besoin son autorité, serait infiniment favorisé par rapport à un État pluraliste soucieux de concilier, sans les détruire, des forces souvent dirigées contre lui-même.

Or, la proclamation de la République par Scheidemann n'avait été qu'une étape dans la période troublée qui s'étend de 1918 à 1933. La révolution allemande du vingtième siècle suivit une courbe très différente de la révolution française de 1789 et de la révolution russe qui furent au départ l'œuvre d'éléments modérés, supplantés par la suite par des forces radicales. En Allemagne, la révolution commença par un mouvement de gauche, mouvement bientôt mâté par les républicains avec l'aide de la droite, et elle demeura ensuite un mouvement de droite ou même d'extrême droite. Dès 1919, la possibilité d'un régime de gauche était exclue pour l'Allemagne. Une lutte très complexe, ayant pour objectif la prise du pouvoir, s'ouvrit, mettant en présence : les forces de gauche qui, n'ayant pas su tirer parti du moment favorable, n'en continuaient pas moins, du seul fait de leur présence, à exercer une pression considérable sur l'orientation des événements ; la



coalition républicaine, instable et paralysée par une constitution ne lui octroyant pas les moyens de se défendre positivement, qui cherchait à se maintenir en se servant tantôt de la droite contre la gauche et tantôt de la gauche contre la droite tout en inclinant finalement vers la droite ; la droite, enfin, qui voulant la révolution pour mettre fin à l'ère d'instabilité ouverte pas la défaite, se prétendait seule capable de rétablir l'ordre. Le gouvernement républicain coincé entre deux forces adverses qu'il ne pouvait ni dompter ni se concilier, se trouvait acculé à la défensive et ce n'était que grâce à une stratégie souvent peu digne d'un régime respectable et par de mesures fort peu digne d'un régime respectable et par des mesures fort peu républicaines qu'il parvenait à garder le contrôle de la situation.

L'instabilité politique se trouvait aggravée du fait de la situation économique qu'aucune mesure ne parvenait à faire sortir du marasme dans lequel la guerre et la défaite l'avaient plongée. Si on excepte la courte période connue sous le nom d'années du relèvement illusoire s'étendant approximativement de 1924 à 1929, l'Allemagne d'après-guerre ne parvint pas à établir un équilibre économique stable qui eût permis le plein usage des forces productives de la nation. Le malaise se manifesta d'abord par une inflation monstre due à la rareté des biens de consommation et au faible rendement industriel et agricole pendant la guerre ; cette inflation provoqua la plus grave crise monétaire que l'Allemagne eût connue. Cette crise fût due partiellement au paiement des réparations et surtout aux emprunts nationaux de guerre que l'Allemagne avait contractés et qui avaient épuisé le pouvoir d'achat de la nation. Ces emprunts avaient été faits dans l'espoir d'une victoire rapide ; épuisée et vaincue, l'Allemagne ne pouvait rembourser ces prêts qu'en réduisant la valeur du mark à une fraction infime de sa valeur nominale. Enfin, ce fût la crise mondiale dont les causes n'étaient pas dues à la situation interne de l'Allemagne mais qui frappa cette dernière en plein cœur au moment où elle commençait à se relever.

Ces secousses atteignaient gravement le pays dans ses relations avec l'étranger ainsi que les principaux secteurs économiques de la nation.

De pays fortement créditeur, l'Allemagne sortait de la guerre comme nation débitrice de l'étranger. Non seulement elle avait perdu la plupart des fonds investis à l'extérieur, mais encore elle devait réparer en argent les dommages imputés à la guerre. Cette situation, comme le remarque Bettelheim, devait affecter grave-

ment la stabilité monétaire et financière de l'Allemagne <sup>5</sup>. A la suite du moratoire Hoover et grâce à des manipulations monétaires diverses, l'Allemagne parvint à se libérer pratiquement de ses dettes envers l'étranger, mais elle demeurait dépendante des investissements étrangers pour reconstruire son industrie.

L'Allemagne, qui s'était crue acculée à la guerre pour accroître les marchés que réclame un potentiel de production industriel extraordinairement élevé et pour avoir un accès plus facile aux sources de matières premières, sortit de la guerre avec une capacité de production diminuée de 11% environ quant aux biens de production et 6 ½ % quant aux biens de consommation <sup>6</sup> à cause de la perte de territoires hautement industrialisés. Mais ce fait n'est qu'une explication partielle du faible rendement industriel de l'Allemagne au lendemain de la guerre. La faible production est avant tout imputable aux effets de la guerre plus néfastes en Allemagne que dans la plupart des autres pays belligérants (indice : base 100 en 1913, 57 en 1918 et 39 en 1919) <sup>7</sup>. L'indice devait monter lentement (48 en 1923) pour ensuite grimper rapidement durant les années du relèvement (102 en 1928). En ne tenant pas compte des territoires cédés, l'Allemagne de 1928-29 se trouvait à peu près au niveau de 1913. Elle avait repris le deuxième rang parmi les pays industriels, derrière les États-Unis. Mais la crise économique de 1929 devait mettre un terme au recouvrement. De la base 100 en 1929, l'indice de la production industrielle s'effondra à 55 en 1932 <sup>8</sup>. L'industrie, qui avait accumulé des profits considérables au cours de la période de 1924-1929, profits dus partiellement au faible taux des salaires, se trouva paralysée, le marché extérieur fermé et le marché intérieur disloqué. La structure économique du pays fut en danger; les faillites se multiplièrent et l'État dut intervenir dans une vaine tentative pour sauver les banques, fortement débitrices de l'étranger, de la banqueroute. La crise, cependant, semblait avoir dépassé son sommet en 1932 mais le problème le plus urgent qui se posait était d'accroître le pouvoir d'achat lié lui-même au travail. Il était clair qu'on ne pourrait trouver de solution aux problèmes économiques qu'en tenant compte de la connexion interne entre la situation éco-

<sup>5</sup> Bettelheim, Charles, *l'Économie Allemande sous le Nazisme*, Marcel Rivière, Paris, 1946, p. 11.

<sup>6</sup> Ibid, p. 8.

<sup>7</sup> ibid, p. 7.

<sup>8</sup> Ibid, p. 10-11.

nomique et la situation politique. D'autre part, une crise économique chronique offrait une occasion propice au développement du radicalisme politique.

L'agriculture connut des difficultés au moins aussi graves que l'industrie. La production agricole avait fortement décliné au cours de la guerre en dépit du fait que l'Allemagne se trouvait alors privée de ses sources d'approvisionnement étranger. Cette situation explique la grave crise alimentaire de 1912-19. Cependant à partir de 1920 et surtout après la stabilisation du mark en 1924, la situation de l'agriculture s'améliora de façon sensible et la production atteignit un haut niveau. Les agriculteurs profitèrent de cette période de stabilité pour moderniser leur équipement en grevant leur propriété. Aussi la crise de 1929 les frappa-t-elle durement. La production elle-même continua à progresser mais les prix étaient si bas que les agriculteurs produisaient à perte. Sering a estimé le revenu global de l'agriculture durant l'année 1931-1932 à 6,463 millions de Reichmarks, soit plus de 1.000 million au-dessous de la pire année d'après-guerre 1923-1924. La dette foncière atteignit des proportions énormes. Et, toujours selon Sering, la presque totalité des 12.000 millions de R. M. dus par l'agriculture allemande en 1932 avait été accumulée depuis la stabilisation de 1924-1925. Les créanciers hypothécaires se virent forcés de saisir un grand nombre de propriétés mais la valeur des terrains avait tellement diminué que les saisies ne représentaient pour eux qu'une fraction des sommes qu'ils avaient avancées.

Les groupes les plus atteints par les fluctuations économique d'après-guerre furent les classes moyennes. Ces groupes avaient assuré dans le passé la stabilité du pays et c'est grâce aux prêts qu'ils avaient faits à l'État que l'Allemagne avait pu soutenir l'effort de guerre. Plus de la moitié des empreints de guerre du Reich avait été consentis par ces groupes qui y avaient investi, par patriotisme et par sentiment du devoir, toutes leur économies. La crise et l'inflation de l'après-guerre tuèrent les classes moyennes. Quant survint la stabilisation du mark le fruit d'une vie de labeur ne permettait souvent pas de se procurer la nourriture d'un jour. Le rentier se retrouvait prolétaire.

L'indice le plus éloquent de la situation générale de l'économie d'après-guerre fut le niveau de l'emploi. Un fait qui montre bien que le relèvement des 1924-1929 était artificiel est que, durant cette période, l'industrie fut incapable de résorber pleinement le chômage qui dépassait largement le chiffre d'un million de sans travail en 1929 et atteignit même, à la veille de la crise, deux millions. Il faut

certes tenir compte dans l'appréciation de ces chiffres du nombre des travailleurs affectés à l'industrie en 1929, qui dépassait de plus d'un million celui de 1926 (9.431.000 contre 8.339.000 d'après les chiffres fournis par Bettelheim). Pendant la crise le nombre des sans travail s'accrut dans des proportions inouïes, au-delà même du chiffre de six millions en 1932. La grande majorité des chômeurs se recrutait chez les ouvriers d'usine et les ouvriers agricoles. À ces derniers, il faut ajouter : des éléments nombreux des classes moyennes sans travail ou menacés de chômage; des étudiants et des milliers d'intellectuels sans emploi ou réduits à accepter des emplois peu conformes avec leurs goûts et leurs ambitions; enfin, des milliers de jeunes officiers démobilisés ne trouvant pas à s'employer dans la société civile. Ces derniers faits, plus encore peut-être que le chiffre élevé du nombre total de sans travail, doivent être retenus car ils exercèrent une influence capitale sur les événements subséquents.

La crise économique s'accompagnait d'une intense instabilité sociale. Celle-ci s'exprimait d'abord dans une lutte entre diverses couches de la société en vue d'accéder effectivement au rang de classe dirigeante de la nation. L'abolition juridique des résidus importants de féodalité que le Second-Reich avait hérités du Vieux-Reich avait détruit en droit les privilèges et fortement affecté le prestige de l'ancienne caste dirigeante, mais elle n'avait pas, par le fait même, détruit la mentalité féodale. La persistance de cette mentalité allait rendre aléatoire la cristallisation de l'intention constitutionnelle démocratique et permettre à la caste aristocratique et oligarchique d'exercer de nouveau une influence prépondérante. De fait, l'ancienne aristocratie foncière, rempart du conservatisme en Allemagne, continuait à jouir de ses anciens privilèges et son influence continuait de se faire sentir fortement auprès du nombreux prolétariat agricole. La République incapable d'opérer des réformes agraires radicales pratiqua une politique de compromis et de concessions envers l'aristocratie foncière abandonnant ainsi, dans une large mesure, son avenir entre les mains de cette dernière.

Pour permettre la consolidation de la République, il fallait éviter que le règne des experts (Fachmann), conséquence des nécessités de la guerre et du planisme de l'après-guerre, ne réintroduisît sous une forme ou sous une autre, l'ancienne mentalité bureaucratique qui avait joué, dans le passé, un si grand rôle dans le maintien de l'autoritarisme. En effet, la bureaucratie, beaucoup plus que les partis politiques, avait toujours été le plus important facteur de cohésion de la vie natio-

nale. Elle avait été complètement dépolitisée (Entpolitisierung) et elle n'avait d'autres intérêts que les intérêts publics. Elle constituait la pierre angulaire de la loyauté et de la dévotion envers l'État, sentiments que le gouvernement faisait tout en son pouvoir pour encourager. Les idéaux les plus sacrés de la bureaucratie peuvent être résumés dans les trois mots : objectivité (Sachlichkeit), honnêteté (Ehrlichkeit), et sentiment du devoir (Pflichtgefueho)<sup>9</sup>. En raison de sa stabilité, de sa compétence, de sa loyauté, la bureaucratie jouissait, sauf auprès du prolétariat industriel pour lequel elle personnifiait un régime détesté, d'un prestige universel, source d'un sentiment de fierté et de supériorité allant souvent jusqu'à l'arrogance. Le développement de la bureaucratie moderne est lié à la victoire de l'absolutisme sur la féodalité. Si l'on excepte une brève période à la fin du 16<sup>e</sup> siècle, période qui coïncide avec un déclin passager de la bourgeoisie, la bureaucratie moderne s'est toujours recrutée dans les rangs de cette dernière, et non pas dans ceux de la noblesse cléricale et de l'aristocratie comme dans l'ancienne administration féodale.

L'État absolutiste, en Allemagne comme ailleurs, avait eu davantage confiance dans la bourgeoisie que dans les classes privilégiées rivales de son pouvoir; en outre, il avait apprécié en elle une compétence technique qui faisait défaut à ces dernières. D'autre part, comme les forces qui, en France notamment, détruisirent l'absolutisme furent empêchées de s'exercer pleinement en Allemagne, la bureaucratie devint le support le plus ferme de l'absolutisme, ce qui contribua à accentuer le conservatisme de la bourgeoisie en général. La première bureaucratie à s'organiser sous l'égide d'un régime absolutiste fut la bureaucratie prussienne dont les caractéristiques d'efficacité, de discipline et d'obéissance inconditionnée devinrent, pour toutes les autres bureaucraties des États allemands un modèle à imiter. L'unification de l'Allemagne et le compromis entre la bourgeoisie et l'aristocratie, accrurent l'importance de la bureaucratie qui devint ainsi un pilier inébranlable de l'ordre existant. En 1913, en raison de l'extension de la législation sociale et de l'accroissement de la propriété publique, l'Empire comptait plus d'un million de "Beamten" (fonctionnaires) auxquels il fallait ajouter plus de 500.000 "Staatliche Arbeiter" (ouvrier d'État) et un nombre presque aussi considérable de "Staaliche Angestellte" (employés) comprenant les "Betriebsbeamten"

<sup>9</sup> Weber, Max, Chapitre : Buerokratie in Grundriss der Socialoekonomie, section III.

(petits employés) et les "Hobeitsbeamten" (hauts fonctionnaires)<sup>10</sup>. La guerre discrédita dans une certaine mesure la bureaucratie et introduisait dans ses rangs une nouvelle catégorie : "les experts". Après la guerre, le problème qui se posait était celui de maintenir la bureaucratie aussi fidèle à la République qu'elle l'avait été au Second-Empire. Et surtout il s'agissait de la convertir à l'idée démocratique, ce qui impliquait sa subordination aux parties politiques comme organes du pouvoir et une diminution correspondante de son autorité. Forcé, au surplus, de congédier des dizaines de milliers de fonctionnaires, abolissant ainsi le sentiment de sécurité, élément traditionnellement important du prestige de la profession bureaucratique, l'ordre républicain pourrait-il empêcher le mécontentement de s'élever parmi ces groupes, et réussi à les pénétrer de l'idéal démocratique ?

La responsabilité de la bourgeoisie, particulièrement de la haute bourgeoisie industrielle et financière qui, par la force des événements, semblait être en position idéale pour accéder enfin au sommet de l'échelle sociale et politique, était lourde. Seule, parmi les groupes élevés dans l'échelle sociale, cette bourgeoisie était sortie de la guerre avec un prestige accru en raison de la prépondérance de la production industrielle sur les aspects politiques durant la guerre et du rôle qu'elle avait joué dans la constitution de la République et dans la répression de la révolution prolétarienne menaçante. Mais, sans traditions politiques démocratiques, mal dégagée de l'influence aristocratique et préoccupée avant tout de la sauvegarde de ses intérêts menacés, pourrait-elle parvenir à s'affirmer elle-même et à orienter la nation ?

La bourgeoisie allemande, frustrée jusque-là d'une partie de ses ambitions et amenée à accepter un régime qui favorisait ses intérêts commerciaux, financiers et industriels mais qui ne lui octroyait pas une pleine participation à la vie politiques, avait été incapable de jouer le même rôle politique que les autres bourgeoisie nationales de l'Europe occidentale. Les trois grandes étapes : féodale, absolutiste, démocratique, avaient été franchies par l'Angleterre et la France grâce au concours ou sous l'instigation du Tiers-État. L'Allemagne, jusqu'après la guerre, se trouvait encore enlisée dans l'absolutisme et le féodalisme sans espoir prochain de s'en dégager. Le dynamisme, qui avait caractérisé ailleurs la bourgeoisie,

---

<sup>10</sup> Kosok, Paul, *Modern Germany, a Study of Conflicting Loyalties*, the University of Chicago Press, Chicago 1933, p. 252 et suivantes.

semblait faire défaut à la bourgeoisie allemande. Cette dernière, dans le stage initial, avait réussi à assurer la sécurité de propriété privée contre la règle arbitraire des seigneurs féodaux, grâce à une alliance avec la nomarchie elle-même désireuse d'imposer sa puissance. Mais, contrairement à ce qui survint en France, le pouvoir absolu ne réussit pas à détruire complètement l'ordre féodal ni à compléter l'unification politique du territoire. De son côté, la bourgeoisie ne fut jamais en mesure de passer au stage de l'opposition à l'absolutisme, c'est-à-dire à un régime qui assurait l'ordre économique et le droit civil bourgeois mais non la jouissance des droits politiques du citoyen. Lorsque la force explosive de la révolution française se fut propagée à l'Allemagne, la bourgeoisie allemande, moins consciente politiquement que la bourgeoisie française, ne sut pas profiter de l'occasion favorable. Quand les exactions commises par les troupes d'occupation françaises soulevèrent une vague de patriotisme, les anciens régimes absolutistes surent habilement tirer parti de la circonstance pour rétablir une autorité devant laquelle la bourgeoisie se plia de bon gré. Après 1815, l'influence des idées révolutionnaires continua à pénétrer l'Allemagne entraînant ainsi un certain assouplissement de l'absolutisme. Mais, la grande tentative de la bourgeoisie allemande, la révolution de 1848, ne réussit à arracher que quelques parcelles de pouvoir des mains des castes dirigeantes. Déjà, le prolétariat allemand, de formation plus récente que ceux d'Angleterre et de France en raison d'une industrialisation tardive, mais qui devait bientôt devenir le prolétariat le mieux organisé d'Europe, menaçait de brûler l'étape démocratique en faisant accéder l'Allemagne directement à une quatrième étape : l'étape socialiste. La peur du socialisme commençait à paralyser la bourgeoisie allemande en la liant à l'absolutisme, seul moyen apparent d'échapper à la fureur prolétarienne. Son inhibition politique grandissait avec l'accroissement de sa force économique. L'introduction du "Zollverein" (union douanière) à l'intérieur de la Prusse d'abord, puis son extension à toute l'Allemagne, suivant les exigences de l'activité économique, fut le facteur matériel qui contribua le plus puissamment à la réalisation de l'unification politique de l'Allemagne. Mais la bourgeoisie se contenta des avantages économiques que cette unification entraînait et consentit à demeurer aliénée de ses pleins droits politiques. Un aspect génial de la "Realpolitik" de Bismarck est d'avoir su contenir à la fois la bourgeoisie et le prolétariat dans des structures politiques composites dans lesquels fusionnaient des traits féodaux, absolutistes, démocratiques et socialistes. Même les libéraux les plus radicaux savaient mal s'opposer à un ré-

gime qui réalisait enfin le rêve si longtemps caressé de l'unité nationale. La bourgeoisie, tout en restant privée du pouvoir politique effectif, perdit peu à peu ce qui lui restait de dynamisme révolutionnaire. La guerre et la défaite, qui avaient diminué le pouvoir économique de la bourgeoisie, firent tomber le pouvoir politique entre ses mains. L'ordre démocratique s'imposa de lui-même à une bourgeoisie qui n'avait pas su le conquérir de haute lutte. La bourgeoisie, comme la social-démocratie, adopta la formule républicaine qui lui apparaissait alors comme le seul rempart contre la révolution prolétarienne. La fondation de la République n'impliquait pas que la foi démocratique avait enfin pénétré la substance bourgeoise. La République serait-elle un refuge temporaire de groupes qui s'y abriteraient pour sauvegarder un système économique menacé, prêts à retourner à l'ancienne formule autoritariste quand leurs intérêts matériels leur dicteraient cette conduite, ou était-elle l'indication d'une vie et d'une aspiration nouvelles? À la bourgeoisie revenait avant tout la responsabilité de cristalliser, dans les institutions, la définition démocratique, mais pour cela une révolution spirituelle, à défaut de la révolution politique que l'histoire lui avait refusée, était nécessaire.

La sauvegarde des intérêts économiques, apparemment la motivation essentielle de l'orientation traditionnelle d'une bourgeoisie incapable d'élaborer l'idéologie qui lui eût suggéré des aspirations politiques, commandait encore davantage le comportement des classes moyennes, ces dernières étant de plus menacées de prolétarianisation à la moindre dépression économique. C'est là un fait qu'il faut retenir pour comprendre l'évolution de ces groupes entre 1919 et 1933. Cependant, si la haute bourgeoisie ne semblait avoir qu'une faible cohésion spirituelle, les classes moyennes, tant les nouvelles que les anciennes (il faut leur adjoindre les paysans libres : Grossbauern, Mittelbauern, Kleinbauern, qui avaient la psychologie des classes moyennes anciennes et qui demandaient un programme agraire favorable à leurs intérêts), constituaient le support le plus ferme des traditions nationales. Ces classes, qui tiraient moins d'avantages de l'ordre établi et du système économique prévalant que l'aristocratie et la bourgeoisie, avaient été traditionnellement l'objet d'une éducation nationale spéciale et c'est sans doute ce qui explique leur profond patriotisme, leur conservatisme, se révélant, entre autres choses, par leur attachement inébranlable à la propriété privée, leur amour de l'ordre (Ordnung) et leur respect de l'autorité. Contrairement aux hautes couches de la bourgeoisie qui avaient toujours professé un certain cosmopolitisme, les



classes moyennes s'affirmaient allemandes avant tout et elles se croyaient revêtues d'une mission spéciale : sauvegarder la "Kultur", le style de vie et les traditions familiales de l'Allemagne. Les conditions objectives de leur existence étaient devenues comparables à celles de la classe ouvrière, mais, par la mentalité, ces deux groupes demeuraient aux antipodes l'un de l'autre. Aussi, fallait-il prévoir que ces classes, victimes des effets désastreux de la crise économique persistante, allaient retirer la confiance qu'elles avaient accordée au régime républicain pour la placer ailleurs si ce dernier ne parvenait pas à restaurer l'honneur national bafoué ni à créer les conditions qui feraient disparaître le spectre rouge <sup>11</sup>.

Une question, capitale peut-être, pour l'avenir de l'Allemagne d'après-guerre, était l'orientation que prendrait le prolétariat industriel. Ce dernier, comme la bourgeoisie, avait vu diminuer peu à peu son énergie révolutionnaire; de larges sections du prolétariat avaient été gagnées par la social-démocratie et intégrées dans les syndicats social-démocrates et catholiques. Au début de la guerre, les ouvriers avaient vibré aux appels du patriotisme et ils avaient lutté avec bravoure dans les tranchées aux côtés des autres groupes sociaux, ou travaillé dans les industries de guerre. Après la guerre, la social-démocratie, qui continuait de grouper l'immense majorité du prolétariat industriel avait contribué à la fondation de la République avec les partis de la bourgeoisie et secondé les efforts de cette dernière en vue d'anéantir en leur germe les tentatives spartakistes de révolution sociale. Pour la première fois dans l'histoire allemande, le prolétariat industriel était invité à participer pleinement à la vie politique de la nation et la social-démocratie semblait en mesure de faire de chaque ouvrier un citoyen actif. Mais le communisme révolutionnaire attirait toujours à lui certaines couches prolétariennes, et, à la faveur de la crise persistante et du chômage, il menaçait de gagner à son idéologie la masse croissante des ouvriers insatisfaits. D'autre part, étant donné l'élément considérable de conservatisme, qui avait pénétré le prolétariat allemand depuis 1870, n'y avait-il pas lieu de prévoir que, se détachant de la social-démocratie, de fortes sections du prolétariat industriel ne gagnent non pas la gauche communiste, mais bien plutôt l'extrême droite réactionnaire si cette dernière réussissait à élaborer un programme approprié?

---

<sup>11</sup> Kosok, Ibid, p. 31 et suivantes.

Il y avait en Allemagne un fort prolétariat agricole, conséquence de la survivance de l'aristocratie foncière. Bien qu'il fut dans la même situation objective que le prolétariat industriel du point de vue économique, ce prolétariat n'avait pas encore pris conscience de lui-même et était demeuré sous l'influence presque exclusive de l'aristocratie dont il avait constitué juridiquement une propriété jusqu'au "Bauernbefreiung" (libération des serfs) <sup>12</sup>.

Le changement de la condition de serf en celle d'ouvrier agricole ne transforma pas radicalement la situation réelle du travailleur agricole. Par le "Gutsbezirke", le grand propriétaire agricole devenait l'administrateur des affaires gouvernementales de son district <sup>13</sup>, ce qui lui procurait la jouissance effective des privilèges féodaux. Le taux extrêmement bas des salaires entraînait une émigration constante vers les villes et le travailleur agricole avait conscience d'améliorer son statut en devenant travailleur industriel. Arrêtée au cours de la guerre, cette émigration prit des proportions énormes durant l'après-guerre accroissant ainsi le nombre des chômeurs urbains. Le nouveau gouvernement tâcha d'améliorer, dans la mesure du possible, la condition précaire de ces travailleurs; mais comment appliquer des mesures radicales sans s'aliéner du même coup l'aristocratie foncière dont on avait toujours à redouter la puissance? L'évolution ultérieure de ce prolétariat inorganisé, sans conscience de lui-même, dépendait, pour une part, de l'influence croissante du prolétariat industriel sur lui; mais plus encore de l'ancienne aristocratie, laquelle demeurait la force décisive susceptible de l'influencer.

En Allemagne, il y avait un groupe imposant qui traditionnellement occupait une place organique dans la stratification sociale et dont l'orientation pouvait être décisive dans l'après-guerre : l'armée. L'armée comprenait deux sections fort distinctes : le corps des officiers et les soldats. Ces derniers, avec le développement de la pratique de la conscription militaire, par la suite des guerres napoléoniennes, avaient perdu leur homogénéité professionnelle, mais leur attitude et leur mentalité restaient déterminées par la même force qui avait autrefois donné son caractère aux armées prussiennes : le corps des officiers. Celui-ci se recrutait, jusqu'au début de la guerre de 1914, à peu près exclusivement parmi la noblesse

---

<sup>12</sup> Knapp, George, Die Bauernbefreiung und der Ursprung der Landarbeiter, 1887.

<sup>13</sup> Kosok, p. 58 et suivantes.

ce qui, non seulement faisait de l'armée l'alliée naturelle de l'aristocratie, mais encore lui donnait son caractère exclusif. En raison de ce facteur et aussi à cause du rôle capital qu'elle avait joué dans l'unification nationale, l'armée jouissait traditionnellement d'un prestige et d'un respect exceptionnels : elle était l'élément de fierté et le modèle de tout un peuple qui acquérait ainsi l'esprit militariste. L'officier jurait serment à l'empereur comme Seigneur de la guerre (Oberster Kriegsherr) à qui il devait une soumission inconditionnée. Le "Code d'honneur" militaire, qui comportait la pratique du duel, constituait la loi fondamentale réglant la conduite de l'officier. Celui-ci méprisait le civil que remplissait de crainte révérencielle la vue de l'uniforme et des décorations militaires. Le plus grand honneur que pouvait espérer un homme politique ou un homme de lettres était de se voir attribuer un rang militaire honoraire <sup>14</sup>. En public, l'empereur apparaissait toujours en uniforme. L'officier entretenait un mépris de caste à l'égard du simple soldat, soumis lui-même à une discipline rigoureuse (Kadaverdisziplin). Entre les rangs d'officier et de soldat, d'intercalait celui des sous-officiers; ces derniers (appelées les "sous-officiers prussiens") appartenaient pour la plupart aux classes moyennes et constituaient une catégorie bien à part dont les caractères marquants étaient une dureté et une rigidité implacables. Bafoués dans leur fierté par les officiers, les sous-officiers obéissaient aveuglément aux ordres reçus de leurs supérieurs, dussent les soldats qu'ils entraînaient tomber d'inanition. Le prolongement de la guerre avait apporté de profondes modifications dans la structure et la composition de l'armée. Le corps des officiers perdit de fait son caractère de caste. Au début des hostilités ce corps comportait 22.112 réguliers actifs et 29.230 de réserve. Après la bataille de la Marne, 11.357 avaient été fauchés. À l'armistice, le corps des officiers s'élevait par contre à 270.000 <sup>15</sup>. Les vides avaient été comblés presque exclusivement par un appel à la jeunesse bourgeoise hâtivement entraînée, ou même encore par l'introduction d'un système de promotion au sein de l'armée. Cependant, le corps des officiers tenta de conserver son homogénéité traditionnelle en évitant de commissionner au rang d'officier régulier ces recrues qui, occupant le rang temporaire de lieutenants-sergents-major (Feldwebel-Leutnant) et jouissant durant la guerre du prestige accordé aux offi-

<sup>14</sup> Kosok, p. 124 et suivantes.

<sup>15</sup> Waite, Robert G. L., *Vanguard of Nazism, the Free-Corps Movement in Post-War Germany, 1918-1933*, Harvard University Press, 1952, p. 45.

ciers, devaient toutefois à la fin du conflit, retourner à la vie civile. Après la guerre, les premiers retrouveraient leur prestige et leur arrogance, mais comment les derniers, qui avaient appris à se considérer comme des petites dieux, se réadaptent-ils à la vie civile? Cette question, qu'une Allemagne pressée par la nécessité de la lutte n'envisageait pas, ne pouvait manquer de soulever un problème qu'il faudrait résoudre au lendemain de la guerre. Et quel serait le rôle de l'armée après la guerre? La défaite, qui semblait devoir menacer son prestige, et surtout celui du haut commandement, s'était accompagnée de conditions qui rendirent de nouveau l'armée nécessaire à l'ordre établi. N'étant plus liée par son serment à l'Empereur destitué, l'armée formula la fameuse "doctrine de la responsabilité" : elle ne s'engageait à appuyer que les mesures qui auraient son approbation. Ainsi l'armée s'arrogeait la fonction de tribunal de dernière instance des destinées républicaines. Quelles autres décisions ce tribunal pouvait-il prononcer que celles qu'il considérait comme favorisant ses propres intérêts, la République dût-elle en périr ?

La grande guerre avait marqué l'apparition d'un nouveau rouage dans l'ancienne machine militaire : les troupes de choc ou d'élite (Stosstruppen). L'envergure des lignes de défense ou d'attaque s'étendant parfois sur plusieurs kilomètres, rendait nécessaires les interventions rapides et décisives destinées à prendre l'ennemi par surprise, à détruire ses positions afin de frayer la voie à l'armée régulière. L'Allemagne fut le premier pays belligérant à développer cette nouvelle conception de tactique militaire; les "Stosstruppen" entrèrent en action dès l'automne de 1914<sup>16</sup>. Ces troupes formaient des unités mobiles de combat, petites, autonomes et spécialement équipées. Les hommes destinés à faire partie de ces unités étaient l'objet d'un choix spécial et étaient soumis à un entraînement intense. Ces troupes, considérées comme des troupes d'élite, jouissaient de privilèges spéciaux : elles portaient un uniforme et un insigne particuliers, leur nourriture était de qualité supérieure, elles avaient droit, comme les officiers, au port du pistolet à la ceinture et revenaient aussitôt l'opération terminée à leur baraquement. Le "Stosstrupper" n'était pas identifié par un numéro régimentaire mais par le nom de son bataillon. Ces troupes étaient cantonnées derrière les lignes de combat où elles vivaient confortablement. Au moment de l'action elles étaient transportées au front, agissaient comme l'éclair et revenaient aussitôt l'opération

---

<sup>16</sup> Waite, *ibid*, p. 22.

terminée à leur baraquement. Le "Stosstrupper" faisait figure de Seigneur par rapport au soldat ordinaire. Aussi considérait-il ce dernier avec arrogance, convaincu d'être, lui, Stosstruppen, un type d'homme supérieur, un héros qui n'apparaissait que pour conjurer un grand danger.

L'introduction de ces sections spéciales dans l'armée traditionnelle ne signifiait pas seulement l'élaboration d'une nouvelle structure militaire au sein de l'ancienne. Elle signifiait aussi l'apparition d'une mentalité nouvelle fruit des révélations particulièrement étroites qui devaient s'établir entre les officiers et les troupes. L'officiers des "Stosstruppen", lui-même choisi pour ces aptitudes physique, devait être le premier à l'assaut; il connaissait chaque homme individuellement et était connu par tous. Il était le brave par excellence, celui qu'on pouvait suivre avec fierté. La discipline traditionnelle de l'armée ne suffisait plus à définir les rapports entre ces hommes qui fraternisaient dans le péril comme dans la gloire. L'officier n'était plus considéré comme l'homme d'une caste à part, lointain, auquel on obéit aveuglément tandis qu'on le déteste en secret, mais plutôt comme un chef, un Fuehrer, avec qui on est lié d'une façon organique. Ce nouveau type de rapport peut être défini comme une camaraderie amicale de la même nature que celle qui existerait entre un homme et son père ou son frère aîné. Ainsi, l'emploi du "du" était généralement de règle entre l'officier et ses hommes. Comment ces troupes, arrogants et fières, pour qui la guerre avait été une telle expérience, se réadapteraient-elles à la vie civile? Ernst Juenger, chef de "Stosstruppen" durant la guerre a écrit à ce sujet : "La guerre, mère de toutes choses, est aussi notre mère. Nous a martelés, ciselés, endurcis en ce que nous sommes maintenant. Et pour toujours, aussi longtemps que la roue de la vie tournera, en nous, la guerre sera l'axe autour duquel elle évoluera. Ce père nous a façonnés pour la guerre, et guerriers nous allons demeurer jusqu'à notre dernier soupir". Goering a défini ces troupes comme "des lutteurs qui ne pouvaient pas être brutalisés".

L'expérience de la guerre marqua aussi les millions de soldats qui l'avaient vécue. De la grande guerre, autant que de la révolution industrielle, date l'apparition d'une nouvelle catégorie sociale : la masse. Ceux qui avaient fraternisé dans les tranchées et qui, oublieux de toutes les déterminations par lesquelles ils avaient été des éléments structurés dans la vie civile et par conséquent identifiables et reconnaissables, avaient appris que par la force et la cohésion de leur

masse la victoire était possible. Mais à cette expérience s'ajoutait la conscience qu'une masse est impuissante, à moins quelqu'un ne lui infuse l'inspiration qui la met en mouvement. La masse, cette catégorie surgie de l'usine et des tranchées, allait, dans l'après-guerre, poursuivre la lutte pour la reconnaissance sociale. Quelle forme cette reconnaissance prendrait-elle? Ceci néanmoins était assuré : un facteur nouveau, le poids de la masse allait désormais se conjuguer, pour déterminer la vie politique, avec les facteurs traditionnels. Aucune idée ne pourrait dorénavant devenir formule politique effective si elle ne parvenait, à un certain moment de sa carrière, à acquérir la gravité qui rendrait sa marche irrésistible. Autrement, elle se buterait à la masse, laquelle ne peut s'ébranler que si une étincelle parvient à l'embraser de l'intérieur. La plupart des partis politiques de l'après-guerre, même le parti nationaliste conservateur de Hugenberg, virent très bien qu'il leur manquerait une dimension essentielle s'ils ne réussissaient pas à devenir des phénomènes de masse. C'est pourquoi, dès la fin de la guerre, le terme le plus en vogue chez les partis politiques était celui de "Voelkisch". Dans quelle direction cette masse allait-elle finalement se mettre en mouvement? Vers la démocratie, la dictature prolétarienne, le césarisme? La mystique du soldat inconnu avait été la première forme de reconnaissance de la masse comme masse : quelle mystique allait déterminer sa reconnaissance sociale ?

Une autre question angoissante qui se posait pour la société allemande d'après-guerre était celle de l'orientation de la jeunesse. Ces millions de jeunes qui n'avaient pas pris une part active à la guerre mais qui avaient été élevés dans un patriotisme farouche et pour qui les catégories : ami-ennemi représentaient l'ultime critère du bien et du mal, tous ces jeunes qui avaient cru que la guerre serait l'aube de jours glorieux, comment réagiraient-ils à la défaite, à l'humiliation et à l'acception apparente par leurs aînés de cette humiliation? Pourrait-on empêcher le conflit des générations (Generationenproblem), qui avait surgi dans la période d'avant-guerre, de se manifester à nouveau?

Une expression de ce conflit avait été, durant les années d'avant-guerre, l'inquiétante floraison au sein de la jeunesse bougeoise, des mouvements de jeunesse (Jugendbewegung) existant en marge des organisations officielles par lesquelles la société tentait d'intégrer la jeunesse : organisations religieuses, socialistes et autres. Sur un grand total de six millions et demi de jeunes, 940.000 étaient membres d'une organisation de jeunesse et, de ce nombre, entre 400 et 500.000

faisaient partie des "Jugendbewegungen" <sup>17</sup>. L'origine de ces mouvements remonte vers la fin du dix-neuvième siècle. Ils surgirent spontanément dans toutes les parties de l'Allemagne, particulièrement en Prusse où les étudiants du Gymnase Steglitz organisaient la ligue de la jeunesse allemande en 1897, mais ils ne furent jamais intégrés dans une organisation unique. Le mieux connu de ces groupes est celui des "Wandervoegel" dont la mentalité était éminemment représentative de celle de toute une jeunesse invitée à vivre dans un monde qui ne semblait pas à sa mesure et soumise à l'influence de Nietzsche et de Stefan George; le cénacle "exclusif" de Stefan George et l'esprit qui l'animaient constituaient le véritable modèle de ces divers mouvements de jeunes.

On peut avec F.W. Foerster, définir ces mouvements comme le "retour de l'âme allemande à ses meilleures traditions". Ils étaient l'expression d'une révolte, révolte contre la famille, contre la société, contre l'apathie, le conformisme, l'insignifiance, l'intellectualisme froid et la sophistication d'une civilisation qui avait perdu contact avec la simplicité du réel. Cette jeunesse s'appliquait les vers de George :

"Mais toi trop à l'étroit dans un cœur rétréci,

Chevalier tard venu d'une église lassée

Tu recelais des flots qu'elle ne captait plus. " (Der Stern des Bundes)

Contre cette civilisation où la vie elle-même étouffait, elle affirmait l'idée d'une "Jugendkultur" (Gustav Wyneken) où le romantisme et le naturalisme fusionnerait. Elle avait besoin de respirer l'air libre qui déserte une civilisation mécanique fondé sur la "Willduer"(volonté arbitraire) et elle entreprit de retourner à la simplicité de la nature. Contre les "orgies de la raison" elle avait besoin de retrouver la foi dans "une vision artistique" <sup>18</sup>. Sac au dos, vêtus d'un short de cuir, la peau brunie de soleil et de pluie, vivant comme les anciens Spartiates, ces jeunes allaient par groupes, marchant et chantant la "Landsknechtslied", écoutant

<sup>17</sup> Kosok, op. cit., p. 209.

<sup>18</sup>. Kolnai, Aurel, the War against the West, N.Y, the Viking Press, 1938, p. 310.

le message des forêts et s'incorporant mystérieusement les forces de l'âme allemande primitive, toujours vivante dans la nature sauvage. Ils avaient le désir de créer un monde nouveau "conforme à la substance intime et à la force primordiale de la nature" <sup>19</sup>. Le soir, ils s'arrêtent à l'orée d'un bois, se réunissaient autour d'un feu. La vie, pour eux, était sérieuse; émus et pénétrés d'une flamme secrète, ils méditaient le message de Zarathustra et ils récitaient les poèmes de George. Ils se dirigeaient de partout vers le lieu choisi pour le "Bundestag" où ils essayaient de se définir eux-mêmes et de concevoir le monde qui naîtrait d'eux.

Ils constituaient un Ordre, un "Maennerbund" où seul étaient reçus ceux qui étaient de la race :

"Loin du tronc grandit dans la brousse

L'épi rare, seul de son rang

Et tu reconnaîtras les frères

Au pur éclat de leur regard" (George, *Der Stern des Bundes*)

Le principe central de leur organisation était : La jeunesse doit être gouvernée par la jeunesse. Ils se donnaient un chef, choisi parce qu'il exprimait le mieux l'image qu'ils se faisaient d'eux-mêmes. En ce chef, ils donnaient leur foi; un instinct infailible le guidait et non la froide raison; en le suivant, ils avaient la conviction qu'ils accomplissaient une grande mission. Ils n'étaient plus des membres épars d'une société désintégrée, ils étaient liés organiquement dans un même corps et communiaient au même idéal. Ils sentaient ressurgir en eux le sang aristocratique des chevaliers antiques qui servaient en silence et pour l'honneur de l'Ordre :

"Libre je me suis fait librement ton fidèle,

Détruits soient tous désirs et rompus tous liens

Au service de cet amour : un seul subsiste

Et plus fort et plus doux que tous : l'honneur sacré. "

---

<sup>19</sup> Schairer, Rheinhold, *the Idea and History of Youth Movement*, Yearbook of Education. 1938, p. 345.



Sous leur chef et dans une fraternité totale ils étaient impatient d'agir, de proclamer au monde leur message :

"L'Acte surgit soudain dans les joies de la terre

Libre et nue, en l'éclat du jour, monte l'Idée". (George, Der Stern des Bundes)

Dans l'ivresse de la communion, saisis d'une ferveur sacrée, ils s'appliquaient à eux-mêmes ces vers de George :

"... les bras se lèveront

Et les bouches crieront pour acclamer l'Honneur

Et l'étendard royal, marqué des vrais emblèmes

Flottent au vent de l'aube, incliné, saluera

Les Seigneurs : les Héros. "

Leur consigne était celle du poète :

"Mettez dans vos bouquets de lauriers les poignards

Et marchez en chantant, prêts aux combats futurs. "

En eux la prophétie de l'homme nouveau se réalisait :

"... jeunes hommes nouveaux, beaux et graves, heureux

D'être seuls de leur cru...

De leurs rêves sacrés, leurs actes, leurs épreuves

Enfantent Qui peut seul secourir : l'Homme vrai.

C'est lui qui rompt la chaîne et fourbit sur les ruines

L'Ordre; il chasse au bercail les égarés qu'il fouette

Vers le droit de toujours ou Grand redevient Grand

Maître redevient Maître, la Règle, la Règle;

Fixant l'emblème vrai au drapeau de son peuple

Sous l'orage, aux signaux d'horreur de l'aube, il guide

La troupe de ses preux vers les œuvres du jour

Du jour lucide, où se bâtit le nouveau Règne." (George, Das Neue Reich)

Et le libérateur du monde sortirait de leurs rangs:

"Tel est l'Empire spirituel : une image

De mon Empire...

Vous échangerez votre parenté, votre statut, vos noms,

Pères, mères, n'existent plus.

Des rangs des fils élus

Je choisirai le Seigneur du Monde. " (George, Stern des Bundes)

La guerre avait mis fin à ces mouvements, mais la mentalité qui les avait fait surgir ne renaîtrait-elle pas dans l'après-guerre, dans cette société troublée, meurtrie par la défaite, aux prises avec la pire crises économique qu'elle ait connue? Cette mentalité n'était-elle pas le résultat d'une protestation contre une société qui ne permettait pas à la jeunesse de s'épanouir dans toute sa vigueur, hors des sentiers battus, en conformité avec le message du poète qui les avait révélés à eux-mêmes? La lutte pour l'âme de la jeunesse allait s'ouvrir. La République luttait avec vigueur pour redonner espoir à cette jeunesse déçue et cherchant sa voie; mais répondrait-elle à l'idéal démocratique?

Pour parvenir à ce but il fallait opérer des réformes radicales dans le système traditionnel d'éducation. Depuis le début du dix-neuvième siècle, l'Allemagne incarnait à un haut degré ses aspirations nationales dans ses institutions d'éducation. La défaite et le traité de Versailles avaient affecté profondément la fierté nationale et atteint des fibres émotionnelles très sensibles. Après la guerre, il était devenu évident pour tous les éducateurs que les idéaux d'obéissance à l'autorité établie, de loyauté, de transcendance de l'État, avaient perdu leur puissance d'attraction et ne parvenaient plus à susciter l'enthousiasme national. Il fallait formuler un idéal conforme à la situation, un idéal assez riche de connexions affectives pour entraîner l'adhésion aux institutions établies, pour donner un sens aux nouveaux symboles de la nation et ainsi faire naître la foi en l'avenir. Des réformes libérales d'éducation furent accomplies dans tout le Reich, et particulièrement en Prusse, sous l'instigation du ministre prussien de

l'éducation : Karl Heinrich Becker <sup>20</sup>. Mais tous les efforts ne parvenaient pas à secouer la léthargie générale, et les étudiants ne semblaient avoir d'autre souci que d'acquérir une formation technique et spécialisée. Pour exprimer cette disposition d'esprit, les pédagogues et les psychologues inventèrent une nouvelle expression : "Paedagogik der Aufrüttelung", signifiant par là la tentative de "secouer" les esprits afin de faire surgir chez eux l'intérêt aux valeurs démocratiques <sup>21</sup>.

Les valeurs humanitaires, la conception démocratique de la liberté, l'égalité civique, la participation à la vie politique comme citoyen actifs : ce programme, proposé par les vaincus d'hier dirigeant la société d'aujourd'hui, pourrait-il capter le cœur d'une jeunesse qui a avait été élevée dans l'apothéose de la guerre et qui cherchait, en vain, à se définir elle-même dans les cadres de la société d'après-guerre ? La jeunesse n'attendait-elle pas la proclamation d'un troisième humanisme ?

Ce "Neue Humanismus" (Lothar Helbing) s'élaborait dans une abondante littérature extrêmement riche, dont le caractère était étrangement apocalyptique <sup>22</sup> comme si elle donnait accès sur un autre monde. Cette littérature, tout empreinte de la vigueur d'une jeunesse qui ne se soumet pas et refuse la défaite, faisait contraste avec le pessimisme réaliste de l'œuvre d'Oswald Spengler. Dans le "Déclin de l'Occident", il affirmait que la société d'après-guerre était parvenue au dernier stage de la civilisation, le stage démocratique, qui marque l'apparition des masses sur la scène de l'histoire et aboutit au césarisme. Ne pouvant se réconcilier avec un monde qui portait en lui le germe de la mort, la jeunesse se réfugia dans le rêve, confiante en la puissance créatrice du rêve s'il prend racine dans un cœur viril. Ce rêve, comme une immense vague de fond, s'éleva, s'enfla, et bientôt menaça de submerger le pessimisme et avec lui le monde qui l'exprimait. Il gagna les esprits et provoqua des accents nouveaux et pathétiques dans les œuvres littéraires, philosophiques, politiques les plus variées qu'il inspirait. Le groupe de la revue "Die Tat" réunissant des écrivains comme E. Rosenstock, Carl Schmitt, F. Fried, Hans Zehrer, proposait des formules "organiques" de réhabilitation économique et politique. Stefan George demeurait le seul témoin spirituel le plus

<sup>20</sup> Becker, K.H., Kulturpolitische Aufgaben des Reiches, Leipzig, 1919.

<sup>21</sup> Bartholdy, op. cit., p. 8.

<sup>22</sup> Vermeil, E., *L'Allemagne*, p. 295.

pénétrant de cette époque : avec lui le rêve allait devenir prophétie; Moeller van den Bruck en était l'interprète politique.

Pour ce dernier, le pessimisme fataliste de Spengler n'avait de validité que comme jugement sur la société actuelle, il ne portait pas sur le Reich lui-même qui était "éternel". Van den Bruck appliquait au peuple allemand cette phrase de Zarathustra : "Sie sind von vorgestern und von uebermorgen sie haben noch kein Heute" (Peuple qui est d'hier et de demain mais qui n'a pas encore d'aujourd'hui) <sup>23</sup>. Toute l'œuvre de Van den Bruck traduit cette préoccupation : faire accéder l'Allemagne à ce demain qui n'est pas encore en faisant revivre dans les consciences la mythologie grandiose du passé germanique. L'Allemagne, écrivait-il, est la mère des nations, non leur tributaire <sup>24</sup>. Mais c'est une mère toujours jeune. Le sang du peuple allemand demeure chargé de la jeunesse impétueuse de la barbarie et c'est, poussé par la vitalité de cette jeunesse, que l'Allemand reprendra sa marche en avant, brisant tout sur son passage comme le Germain son ancêtre, et mettra fin, comme lui, à un monde décrépité et stérilisé. Van den Bruck développe particulièrement sa thèse dans : "Das Recht der jungen Voelker" (Le Droit des Peuples Jeunes).

"Les peuples jeunes sont en eux-mêmes indestructibles... Ils ont pour eux la Nature même s'ils ont contre eux la politique. La Nature les soutient comme l'histoire. Le bonheur accompagne les peuples jeunes. Et quand le bonheur les abandonne, il leur reste toujours le destin qui ne leur fait jamais défaut" <sup>25</sup>.

"Les peuples jeunes savent pourquoi ils combattent : par eux seuls de nouvelles créations enrichissent le monde; les vieux peuples se font les défenseurs malheureux des choses passées" <sup>26</sup>.

Or, pour l'auteur, seul aujourd'hui parmi tous les peuples, le peuple allemand est un peuple jeune. Ce fait constitue son droit suprême à l'égard des autres nations. L'Allemagne est le "pays du milieu", le "centre" sans lequel rien ne serait.

<sup>23</sup> Van den Bruck, Moeller, *Der Politische Mensch, Entwurf aus den Nachlass*, Korn-Breslau, 1933, p. 106 (écrit en 1922).

<sup>24</sup> Vermail, E. *Doctrinaires, de la Révolution Allemande (1918-1933)*, Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1948, p. 122.

<sup>25</sup> Van der Bruck, *Das Reicht der Junger Voelker*, Munchen, 1919, p. 42.

<sup>26</sup> Van den Bruck, *Das Recht der Jungen Voelker*, p. 43.

Pour parvenir à affirmer et à imposer ce droit, il faut réveiller l'énergie latente du peuple; ce réveil n'est pas possible, en Allemagne, sans revenir au style prussien : "À une époque où les Allemands mouraient presque de vague à l'âme et, peut-on dire, d'excès d'esprit allemand, les Prussiens ont apporté la volonté au lieu du romantisme confus... Ils se sont chargés d'être nos maîtres d'énergie... Nous n'avions pas l'épine dorsale assez solide. Le roi sergent nous a faits tenir droit, comme s'il nous avait enfoncé dans le corps une baguette de fusil" <sup>27</sup>

Afin que se réalise une nouvelle synthèse organique entre la Prusse et l'Allemagne, il faut opérer l'union du spirituel et du temporel dans une religion authentiquement germanique. L'Allemagne possède son mythe : le Reich éternel. Et "les peuple vivent aussi longtemps que vivent leurs mythes" <sup>28</sup>. Pour que ce mythe devienne réalité, le style prussien doit re-modeler l'Allemagne, car seul ce style est capable d'organiser la masse en vue de "gagner la révolution".

Mais c'est encore chez les écrivains de la jeune génération, chez ces "errants entre deux guerres", vivant dans leur cœur la mystique de la nouvelle noblesse proclamée par George, que nous trouverons les expressions les plus aiguës de ce pessimisme devant le monde présent et de cet appel déchirant vers une lumière nouvelle qu'ils voyaient poindre à l'horizon. Cette littérature exprimait la prophétie d'un "crépuscule des hommes" et d'une allégresse dans la destruction totale" (*Eine Menschen Daemmerung, ein jauchzendes Vernichten* – G. Sack). Elle contenait aussi un autre message : elle proclamait, en des mots qui se propageaient comme l'incendie, l'apparition prochaine sous d'un nouveau "type" d'homme introduit dans une immense "Gemeinschaft" sous la conduite d'un Fuehrer, doué d'un charisme spécial, capable de conjurer le destin, qui conduirait au bonheur et à la gloire tous ceux qui auraient la foi en lui. "Le peuple attend aujourd'hui l'Homme, celui qui pourra lui dire que faire" <sup>29</sup>.

Il semblait que ces jeunes poètes et littérateurs, tels Pinthus, Van Hoddiss, Paul Zech, Klemm, Wolters, Drahn, Hans Blueher et tous ces autres qui écrivaient dans le style merveilleux et mystérieux de ceux qui semblent avoir trouvé l'accès aux profondeurs démoniaques de l'être, avaient reçu une même révélation tant leur

<sup>27</sup> Van den Bruck, *Der Preussische Stil*, Breslau, 1931.

<sup>28</sup> Van den Bruck, *Der Politische Mensch*, p. 135 (écrit le 28 janvier 1942).

<sup>29</sup> Van den Bruck, *Der Politische Mensch*, p. 66-67.

message et leurs prophéties étaient identiques. Ou bien n'était-ce simplement que l'expression exaltée de la conscience d'une jeunesse ?

Humiliée, aux prises avec les pires difficultés économiques, dépourvue de cohésion spirituelle, voyant son armature sociale s'effondrer l'Allemagne d'après-guerre cherchait sa voie. Elle attendait la proclamation d'un idéal assez puissant pour orienter toutes les énergies de la nation vers l'accomplissement de la tâche qui s'interposait. D'où viendrait cet idéal ? Ne devait-on pas craindre la formulation de définitions extrémistes et violemment contrastantes qui seraient suscitées par une volonté d'élaborer, à partir d'une vision radicale et fanatique, une nouvelle conception du monde ? C'est dans cette direction que semblaient s'orienter l'ancienne aristocratie foncière, une partie de l'armée et cette jeunesse à la recherche de son âme. Les classes moyennes hésitaient un peu, comme si elles étaient arrivées à un carrefour de leur existence. La bourgeoisie, qui se voyait confrontée avec une si lourde tâche, ne semblait pouvoir se dégager de ce "vague à l'âme", si voisin de la démission, qui l'avait traditionnellement caractérisée et qui la paralysait devant l'action; il y avait enfin cet immense prolétariat industriel pour lequel le travail est une nécessité inéluctable pour "manger, se vêtir, se loger et quelques autres choses" (Marx, *Idéologie allemande*). Non seulement la société allemande devait-elle tenter de formuler un idéal de vie qui s'imposât à tous les groupes; mais elle devait aussi appliquer des remèdes efficaces au malaise économique et politique – ou bien c'était le règne de la violence qui allait s'ouvrir. L'avenir dépendait des définitions de la situation qui étaient proposées et qui, dans le ciel tourmenté de l'Allemagne, faisaient planer l'ombre d'une révolution.

La révolution allemande du XXe siècle.

Tome I. (1954)

Première partie. Naissance de l'idéologie national-socialiste.

## Chapitre II

---

### Définition de la situation

[Retour à la table des matières](#)

La situation générale, sous ses modalités diverses, constitue la base réelle à partir de laquelle s'élaborent les idées sur la façon dont la vie sociale et politique doit être orientée. Un ensemble cohérent et ordonné d'idées constitue une définition de la situation. Cependant, particulièrement en période de crise, de multiples définitions sont susceptibles d'être formulées, selon la position de la conscience percevante à l'intérieur du tout social, les intérêts et les préjugés qui, découlant de la position, sont susceptibles d'influencer la perception de la situation et, par conséquent, l'élaboration de l'idéal social. Les traditions sociales influencent aussi la perception de la situation et jouent souvent un rôle important dans le succès ou l'échec de l'objectivation d'une définition. S'il est vrai de dire que les traditions expriment une modalité de l'intériorisation mentale d'une culture, elles ne constituent certes pas, du moins dans les sociétés modernes, pas plus que la culture, un tout homogène. La puissance d'intégration sociale des traditions n'est pas toujours elle-même positive; dans une situation révolutionnaire, elle devient négative car le passé qu'on abhorre est la cristallisation des traditions aussi bien que des institutions de ce passé. Mais c'est la force magique de certaines traditions bien ancrées qui fait surgir la réaction : les traditions constituent comme le

moule d'une mentalité et, même abolies par décret, elles peuvent survivre dans la mentalité et influencer d'une façon prépondérante les définitions de la situation.

Dans l'Allemagne d'après-guerre, s'élaborent trois définitions différentes de la situation : républicaine, communiste et réactionnaire. Chacune de ces définitions se fondait sur des traditions particulières et s'offrait comme la seule formule capable de regrouper les énergies dispersées de la nation et de les engager dans la poursuite d'un idéal assurant le salut.

La définition républicaine, formulée à partir de 1919, chercha tant bien que mal, durant les années subséquentes, à se cristalliser. Elle témoignait de la volonté de coopérer, de concert avec les autres pays, à l'intérieur de la S. D. N., à l'instauration d'un monde pacifique; elle impliquait l'acceptation des conséquences de la défaite telles que stipulées par le traité de Versailles; elle entraînait la reconnaissance juridique et politique de l'égalité des droits et l'extension de la sphère de la liberté civile; elle marquait l'adhésion complète aux institutions politiques démocratiques et, sous plusieurs aspects, la constitution de Weimar représentait l'affirmation la plus libérale qu'un régime démocratique ait connue. Bref, les hommes de Weimar croyaient le moment propice à l'instauration, pour la première fois dans l'histoire allemande, de la conception libérale et de l'ordre démocratique. L'affirmation libérale se fondait sur une longue tradition intellectuelle. Le classicisme et l'"Aufklärung" avaient revendiqué les valeurs humanitaires et rationnelles. Le libéralisme avait été accepté avec autant d'enthousiasme en Allemagne que dans les autres pays. Wilhelm von Humboldt limitait le rôle de l'État à la protection des droits individuels et Kant, qui était partisan de la paix internationale, séparait radicalement la légalité de la moralité en attribuant la première à l'État et la seconde à l'individu. On peut dire sans sophisme que la philosophie allemande subséquente a détruit la liberté par une trop haute considération de cette dernière. L'idéalisme, en effet, avait développé une notion transcendante de la liberté et avait fini par affirmer que cette dernière ne pouvait pas se réaliser dans l'individu mais seulement dans un sujet lui-même transcendantal, comme, par exemple, l'État, chez Hegel. À ce point, la liberté métaphysique engendre son contraire sur le plan existentiel. Cette conception de la liberté, qui s'oppose à la conception pragmatique du libéralisme, devait avoir une influence profonde sur l'évolution de la philosophie politique allemande et contribuer à isoler intellectuellement l'Allemagne des autres nations occidentales.



Vers la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième un courant d'esprit libéral pénétra, en Allemagne, toutes les sphères intellectuelles et influença, en particulier, l'histoire et la sociologie. Par son étude des relations entre les systèmes économiques et la religion et l'éthique, par son analyse pénétrante des forces obscures actives dans la vie politique, Max Weber révélait l'impuissance de l'ancienne conception libérale, mais, comme Freud sur le plan psychologique, il indiquait la possibilité de préserver la liberté contre les puissance démoniaques qui menacent de l'anéantir. Cette même conviction avait provoqué l'œuvre de l'école économique dite des "Kathedersozialisten" qui, dans le dernier quart du dix-neuvième siècle, avaient proclamé que la liberté, comme notion abstraite, ne signifiait rien si les conditions sociales en rendaient impossible la réalisation effective. Le "National-Sozialismus" de Friedrich Naumann, le plus grand penseur libéral de cette période, représente le prototype de cette conception.

Le temps semblait être enfin venu où la conception humanitaire et libérale pourrait se cristalliser dans l'ordre social et politique démocratique qui lui correspond.

Les communistes, de leur côté, opposaient leur propre définition de la situation à la précédente et ils cherchèrent à la faire triompher d'abord par la violence, ensuite au sein des luttes parlementaires. Cette définition leur était commandée par la conception marxiste de la lutte des classes et du capitalisme. La guerre, selon eux, avait été un épisode de l'évolution du capitalisme à son stade impérialiste et une manifestation aiguë de la concurrence que se livraient les grands pays capitalistes au sujet des marchés et de l'accès aux sources de matières premières. Tous les autres motifs invoqués, quelques nobles qu'ils aient semblé, n'avaient servi qu'à camoufler les causes réelles de la guerre et à mystifier les classes opprimées. Ces dernières, trahies par les partis socialistes nationaux, avaient versé abondamment leur sang dans cette lutte au profit de "l'argent pourrisseur". Cette définition avait d'abord été élaborée au sein du groupe Spartacus dirigé par Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht. À ce niveau initial était venu se joindre le cortège de plus en plus nombreux des désabusés et de ceux que gagnait une propagande intensive chez les civils et au sein des troupes. Plusieurs "Conseils" communistes des soldats et surtout des marins se créaient. La révolution bolcheviste qui avait éclaté en Russie remplissant ces groupes d'ardeur révolutionnaire et la conférence communiste de 1918 se termina en proclamant le slogan : "tourner la

guerre impériale en guerre civile pour l'établissement de la dictature prolétarienne". La "guerre civile" se limita à une série d'émeutes et de soulèvements sporadiques dans les grandes cités comme Kial, Hambourg, Munich, Berlin. La lutte durait généralement deux ou trois jours, puis tout rentrait dans l'ordre : les troupes du gouvernements, avec l'aide des groupes réactionnaires, réprimaient ces manifestations violentes et parvenaient finalement à rétablir l'ordre. Seule la Bavière connut un simulacre de gouvernement soviétique, d'ailleurs vite remplacé par une faction réactionnaire. L'échec communiste, après la guerre, est dû, d'une part, à l'absence d'une direction et d'une organisation centrales, qui seules auraient pu parvenir à généralise en révolution ces soulèvements locaux; d'autre part, au manque d'enthousiasme populaire et de ferveur révolutionnaire parmi les principaux groupes socialistes. La définition communiste impliquait un changement de régime au profit du prolétariat. Le refus d'accepter cette formule de la part des groupement socialistes les mieux organisés et de leur chefs comme Noske et Ebert, qui prêtèrent leur concours aux partisans de l'ordre capitaliste et coopérèrent à cette fin avec les éléments réactionnaires, amena la faillite de la révolution d'extrême gauche : ce refus prouvait que le deuxième Reich avait réussi à faire acquérir a une partie importante du prolétariat industriel une mentalité conservatrice.

Mais, à la faveur de l'instabilité politique et économique persistante, cette définition, même après l'échec initial, continuait à se donner comme seule solution possible aux problèmes d'après-guerre. Elle trouvait un ferme appui dans la tradition socialiste la plus forte, sinon la plus homogène, de l'Europe. Le marxiste, élaboré il est vrai à partir de la situation industrielle anglaise, est un produit de l'intelligence allemande. Ce fait explique son succès auprès du prolétariat allemand surtout après 1870. Mais la politique de Bismarck, bien que ce dernier fut aussi loin d'être un marxiste qu'un libéral, permit au régime impérial de se concilier la force socialiste comme il s'était concilier la force libérale. Il semble de plus avoir toujours existé, parmi les ouvriers allemands, un noyau de résistance à l'intention internationale marxiste. Ferdinand Lassalle, en qui Marx voyait à tort ou à raison un rival et un "philistin", avait commencé d'orienter le socialisme dans une direction nationale et préférait la lutte sur le plan politique à la violence. Il avait même conçu un plan de collaboration avec Bismarck, s'attirant ainsi les foudres de Marx. Sa mort inopinée et peu glorieuse ne changea rien à

l'orientation du socialisme allemand. Les "Critiques des Programmes de Gotha et d'Erfurt" de Marx et Engels ré-orientèrent le socialisme allemand vers le radicalisme, mais pour un temps seulement. Le parti social-démocrate, fondé en 1875, qui groupait la quasi-totalité des socialistes allemands, devint une coalition politique fidèle au régime établi et soumise à l'autoritarisme de Bismarck après avoir été, plusieurs années durant, en butte aux persécutions de ce dernier. L'ère de prospérité, qui commença avec la fin du dix-neuvième siècle, détruisit tout ce qui subsistait de radicalisme dans le socialisme allemand. La grande thèse marxiste du paupérisme croissant se voyait, croyait-on, réfutée, et on sentait la nécessité de faire la révision de la base théorique du marxisme. Ce fut le révisionnisme de Bernstein qui demanda la participation active du parti socialiste à la législation sociale en collaboration avec les autres partis. Le déviationnisme de Bernstein n'allait pas cependant jusqu'à accepter le militarisme ni l'impérialisme <sup>30</sup>. Mais le grand parti social-démocrate, qui comptait à la veille de la guerre près d'un tiers des membres du Reichstag, avait si bien été transformé en un organe de l'Ordre impérial qu'il vota en faveur de la guerre à la suite des autres factions politiques au mépris du Manifeste du congrès international socialiste de Bâle (1912), lequel, faisant suite aux résolutions des congrès de Stuttgart et de Copenhague, constatait "la pleine unanimité des partis socialistes et des syndicats de tous les pays dans la guerre contre la guerre" <sup>31</sup>.

La déclaration de la guerre avait entraîné, chez tous les partis socialistes des pays belligérants, un grave conflit d'allégeance mais, dans tous les cas, le patriotisme l'avait emporté sur la solidarité ouvrière. Le triomphe du patriotisme, qui allait pour toute fin pratique entraîner la rupture de la deuxième Internationale, allait aussi provoquer la scission des ailes gauches des partis socialiste – ailes qui avaient en vain demandé la déclaration de grèves générales en vue de paralyser la mobilisation et la conduite de la guerre. En Allemagne, ce noyau de radicalisme, qui comprenait une fraction infime du parti socialiste et qui, sous la direction de Rosa Luxembourg et de Karl Liebknecht, avait cherché à maintenir vivant l'idéal révolutionnaire et les traditions du marxisme orthodoxe, rompit définitivement avec la social-démocratie pour former le groupe Spartacus. C'est autour de ce

<sup>30</sup> Bernstein, Eduard, *Die Voraussetzungen des Sozialismus und die Aufgaben der Sozialdemokratie*, Berlin, 1899.

<sup>31</sup> *Revue Socialiste*, N. 36, décembre 1912.

noyau initial, presque anéanti dans sa tête à la suite des soulèvements de 1918-1919, que devait se cristalliser le puissant parti communiste d'après-guerre qui, en opposition avec la Social-démocratie conservatrice, devait proposer la définition communiste à la classe ouvrière elle-même influencée, dans une large mesure, par les traditions conservatrices.

La troisième définition générale de la situation, la définition réactionnaire, se fondait non pas tant dans le désir d'un retour aux structures politiques du Second-Empire que dans la survivance, dans la société d'après-guerre, de l'ancienne mentalité et des traditions qui avaient soutenu l'Ordre ancien.

Cette définition, exprimée dans des organisations militaire, para-militaires et politiques, s'efforçait de polariser l'insatisfaction générale. Elle se caractérisait par la négation totale des conditions d'après-guerre, y compris la défaite et le traité de Versailles.

Pour expliquer la défaite, un processus de rationalisation, né de l'humiliation, connu sous le nom de "Coup de poignard dans le dos" ("Dolchstoß"), fut élaboré. Les moments de l'élaboration de cette légende suivent un schéma classique. Ils peuvent se formuler ainsi : la défaite ne fut pas provoquée par une défaillance militaire mais par une trahison quelque part à l'arrière, chez les civils ("Die Etappe"). Cette explication n'était pas conforme à la réalité : d'une part, le gouvernement civil était dominé par le haut commandement militaire, et c'est bien plutôt le général Ludendorff lui-même qui avait forcé les autorités civiles à demander l'armistice; d'autre part, même si le front occidental n'était pas encore détruit malgré la pression écrasante de la contre-offensive des forces de l'Entente, les armées autrichiennes, bulgares et turques étaient anéanties en Italie, dans les Balkans et en Syrie, ce qui rendait précaire la situation de l'Allemagne déjà épuisée économiquement.

Mais l'explication avait un fondement pseudo-logique d'abord dans le sentiment d'une partie considérable de l'armée et ensuite dans les déclarations du gouvernement civil lui-même après l'armistice. Si le défaitisme consécutif à la propagande ennemie et à la lassitude résultant du prolongement indéfini de la guerre avait gagné de larges portions de l'armée surtout parmi les soldats conscrits, les officiers attachés à l'état-major général et divisionnaire de même que le commissariat et l'administration des territoires ennemis occupés croyaient encore, jus-

qu'au dernier jour, que la force militaire allemande était intacte. Cette foi était partagée par les "Stosstruppen" et par les jeunes, parvenus à l'âge militaire et éduqués dans le fanatisme, qui se sentaient frustrés de leur part de gloire. Né dans une section de l'armée, ce sentiment confus suivant lequel le peuple à l'arrière du front avait déserté la cause allemande, s'accrédita dès le lendemain de la guerre dans les déclarations du gouvernement civil qui cherchait ainsi à s'assurer le concours de l'armée. Dans un pamphlet officiel, le gouvernement "révolutionnaire" déclarait : "Une Allemagne nouvelle vous salue... Peut-être ne revenez-vous pas en conquérants qui ont complètement anéanti l'ennemi... Mais vous ne revenez pas non plus en vaincus, car la guerre a été arrêtée par la volonté du commandement du Reich (Reichsleitung)... Par conséquent vous pouvez tenir la tête haute". Et Ebert avait accueilli les premières troupes de fantassins défilant à Berlin sous le "Branderburger Tor" par ces mots lourds de conséquences : "Vous qui revenez inconquis du champ de bataille, je vous salue" <sup>32</sup>. Ainsi se trouvait affirmée, par ceux-là mêmes qui en étaient les vrais responsables, la raison véritable de la défaite : si l'armée n'a pas été vaincue et si la guerre a été perdue, c'est donc que l'armée a été trahie par l'"Etappe". Un élément important qui prouve la structure mythique de cette expression : "Etappe". L'"Etappe" comprenait tout : le gouvernement, les civils, les Juifs, les communistes, les défaitistes, en un mot l'"Etappe" était la force démoniaque qui avait agi subrepticement dans le but de priver une armée valeureuse des lauriers de la victoire. Cette structure mythique, que l'on discerne dans toute légende, rendait possible une explication pseudo-logique de la défaite en vue d'éviter l'effondrement psychologique. Grâce à cette légende le doute de soi se transforma en fanatisme. Ce fanatisme militariste se retrouve dans un multitude de livres et de pamphlets parus au lendemain de la guerre; en voici un exemple typique : "Je jure au Dieu tout-puissant... de n'être jamais sans foi... dans la tempête et la bataille, dans la guerre comme dans la paix, dans la paix comme dans la guerre... la guerre est finie, mais la bataille pour l'Allemagne continue. Volontaires au front! " <sup>33</sup>

<sup>32</sup> Discours, texte donné dans *Freiheit*, décembre 11, 1918, cité par Waite, Robert G.L., op. cit., p. 7.

<sup>33</sup> Zoerberlein, Hans, *Der Glaube an Deutschland: Ein Kriegserleben von Verdu bis zum Umsturz*, 25e édition, 275e mille, Munich 1938, p. 879 et suivantes.

La négation de la défaite, grâce à l'accréditation de la légende de l'"Etappe", allait aussi rendre possible la négation des conséquences de la défaite. La fondation de la république de Weimar et l'acceptation du "Diktat" de Versailles n'étaient que le prolongement de la trahison de l'"Etappe". Les mêmes hommes continuaient d'ailleurs leur œuvre de désintégration nationale. Les années suivantes devaient montrer la portée pratique de ces affirmations : le régime républicain ne fut jamais à l'abri de la menace d'un coup d'état de la réaction qui, de plus, cherchait à la miner spirituellement. Si la République ne put sévir efficacement au début contre les forces réactionnaires, c'est qu'elle se voyait dans l'obligation de faire appel à ces dernières pour empêcher le communisme d'accéder au pouvoir. Ennemie de la République, la réaction l'était davantage du communisme qui impliquait un bouleversement encore bien plus radical de l'Ordre ancien et qui, à ses yeux, était plus qu'elle responsable de la défaite. Aussi, en 1918-1919, les forces militaires et para-militaires de la réaction se rangèrent-elles aux côtés de l'armée régulière pour permettre à la République nouvellement proclamée de conserver la maîtrise de la révolution.

Une des manifestations les plus caractéristiques de la mentalité réactionnaire fut l'apparition, au lendemain de la guerre, de ces organismes para-militaires appelés "Freikorps" (Corps francs) dans lesquels fusionnaient l'esprit des "Wandervoegel" d'avant-guerre et l'organisation des "Stosstruppen".

Pour comprendre ce phénomène, il faut se souvenir du fait que l'Allemagne regorgeait après la guerre de ces lieutenants-sergent-major qui avaient joui durant le conflit du prestige des officiers mais qui, leur promotion n'étant que temporaire, devaient se réintégrer à la vie civile. Il est facile de comprendre qu'ils n'avaient qu'un seul désir : demeurer officiers. Comme ils ne pouvaient plus servir dans les cadres de l'armée régulière, ils imaginèrent d'organiser des groupes militaires en marge de cette dernière. Les commandants des "Stosstruppen", pour leur part, voyaient avec tristesse arriver la fin d'une vie périlleuse mais glorieuse; ce sentiment était partagé par les troupes qui, avec eux, avaient connu la fraternité au sein d'une vie communautaire. C'est pourquoi, à l'armistice, on vit apparaître une floraison de groupes divers portant encore l'uniforme militaire et des signes distinctifs, gouvernés indépendamment de l'état-major général de l'armée régulière par un chef qui avait été, durant la guerre, colonel ou simple capitaine. Ces groupes, que seule l'expérience commune de la guerre réunissait, n'avaient qu'un but :

combattre et faire verser le sang. Parmi les plus célèbres, outre la fameuse organisation Consul (association secrète réintroduisant le "Vehmgericht" – Sainte Vehme- moyen-âgeux qui, après le meurtre de Rathenau, changea son nom pour celui de "Vikingbund", on peut mentionner les brigades Reinhard, von Epp, la Rossbach Sturmabteilung, la Thule Gesellschaft, la "Schutz-und-trutzbund" et la brigade Ehrhard qui choisit dès 1918-1920 la croix gammée comme emblème raciste. Il faut noter que ces associations étaient illégales mais elles furent tolérées à cause de la force qu'elles représentaient – force qui pouvait être utilisée dans la lutte contre le danger communiste. C'est Noske lui-même, pressé d'avoir une armée sous la main, qui encouragea à l'origine ces associations en invitant les commandants à recruter et à organiser leurs propres troupes <sup>34</sup>. Après le traité de Versailles, l'armée régulière étant ramenée à 100.000 hommes, la République fut à maintes reprises obligée de faire appel à ces troupes, non seulement contre le communisme, mais encore dans la croisade de la Baltique et en diverses autres occasions. Mais on dut très tôt reconnaître que, même si ces troupes pouvaient être employées contre les communistes, elles ne pouvaient pas être gagnées à l'idéal républicain. Au cours de la période de leur existence officielle, elles servirent, en toutes occasions, les fins de l'ancienne caste dirigeante qui n'avait pas encore désespéré de reprendre le pouvoir. Ce sont ces troupes qui permirent le "Luettwitz-Kapp Putsch" de Berlin (13 mars 1920), qu'on vit à l'œuvre en Haute-Silésie (1919-1920) et au cours de la période de la "Schwarze Reichwehr" au moment de l'occupation franco-belge de la Ruhr. Aussi entreprit-on de les disperser à partir de 1924. Mais, financé par l'aristocratie, la grande industrie, l'armée, le mouvement des Corps francs, aboli officiellement, maintint une existence clandestine sous la protection bienveillante de la police, de la magistrature et de hauts officiels du gouvernement. Il n'attendait que l'occasion de se regrouper au grand jour, sous une bannière unique, au service d'une cause qui lui permettait la gloire.

L'opposition commune à l'ordre établi et l'anticommunisme constituaient, pour la réaction, les motifs les plus puissants de cohésion. Réunis dans une même opposition et pour l'instant engagés dans une même lutte, on voyait des monarchistes, des généraux de l'armée impériale, des officiers et des soldats, des aristocrates fonciers, des grands industriels, des bourgeois, des partisans de toutes les

<sup>34</sup> Waite, *Vanguard of Nazism*, p. 49.

sections des classes moyennes, ouvrières, etc... Dès l'origine, le mouvement réactionnaire ne se présenta pas comme un phénomène de classe mais bien plutôt comme le centre de cristallisation d'une mentalité qui caractérisait une société et non une classe. On peut simplement constater en général que la réaction, à l'origine sous l'influence de l'ancienne caste dirigeante militaire et aristocratique, devint de plus en plus un phénomène de masse. Cette évolution a rendu possible le mouvement national-socialiste. La réaction était en soi moins une force constructive qu'une force destructrice. Une formule politique positive commune ne pourrait être élaborée que par un mouvement capable de fondre en lui-même et pour son propre compte les aspirations des divers groupes réactionnaires et capable de faire surgir, sur la base de la négation initiale, l'affirmation d'un idéal nouveau à réaliser. Ainsi la définition réactionnaire, contrairement aux deux définitions précédentes, doit d'abord être considérée dans son moment négatif, moment de la convergence de groupes divers qui, grâce à une expérience historique commune, ont conservé des structures mentales en conflit avec les structures objectives de la société nouvelle. La négation réactionnaire témoignait du drame spirituel dans lequel l'Allemagne d'après-guerre se trouvait engagé.

Il va de soi que cette négation trouvait son fondement dans les traditions même sur lesquelles reposait l'Ordre social ancien, c'est-à-dire sur les traditions qui définissaient le mieux la "Kultur" allemande vécue. Il est impossible d'analyser ici l'ensemble de cette "Kultur" et de montrer son influence dans la négation réactionnaire. Il vaut mieux considérer certains motifs importants, tant du point de vue intellectuel que politique, de cette négation et en indiquer les sources historiques.

Un sentiment commun à la plupart des groupes réactionnaires, et variant seulement d'intensité de l'un à l'autre, était l'antisémitisme. L'antisémitisme du Troisième-Reich n'est que le prolongement d'une vague anti-juive provoqué par la caste dirigeante à partir de 1917 afin de dévier le courroux du peuple en cas de défaite. Cet argument est aussi démontré par le fait qu'en Allemagne l'antisémitisme n'a jamais été primairement un sentiment populaire mais une arme de la caste dirigeante. La réaction, et à sa suite le national-socialisme, se sont appropriés les traditions de l'aristocratie impériales. En 1917, fut lancée la revue antisémite "Auf Vorposten" et la "Wilhelmstrasse" elle-même publia un livre attribuant aux Juifs les origines de la guerre. Il faut signaler aussi la revue de



l'antisémite fanatique Ludendorff: "Judentum und Freimaurerei", revue dirigée par le major Herming, ancien officier d'État major, et dans laquelle l'antisémitisme voisinaient avec le pangermanisme, son pendant normal en Allemagne <sup>35</sup>. C'est aussi, selon Vermeil, la caste dirigeante qui est responsable de la première traduction allemande des célèbres "Protocoles des Sages de Sion" qu'un jeune étudiant de Moscou du nom de d'Alfred Rosenberg devait découvrir de façon "mystérieuse" en 1917, les traduire du russe, et les publier en 1923 à Munich sous le titre "Die Protokolle des Weisen von Zion und die juedische Weltpolitik". Mais une première traduction avait déjà paru en 1917 sous la signature de Gottfried bon Beck, pseudonyme derrière lequel se cachait le baron von Hausen <sup>36</sup>. Le pedigree si étrange des fameux Protocoles a été retracé par le biographe de Hitler, Konrad Heiden, au début de son livre: "Der Fuehrer". Le contenu du pamphlet est fort connu: il révèle les rêves d'hégémonie du peuple juif. Il montre sa volonté de détruire toute noblesse, tout ordre politique non juif par la provocation de guerre mondiales, en vue de l'établissement d'un royaume universel juif dominé par la ploutocratie juive.

La vague d'antisémitisme qui avait été déclenchée par la caste dirigeante avant la fin de la guerre devint l'arme la plus formidable de la réaction d'après-guerre. Elle permettait la création d'un bouc émissaire qui enlevait la responsabilité des véritables coupables pour la reporter sur ceux qui ne pouvaient se défendre. Cependant, cette élaboration démoniaque d'un bouc émissaire, si tragique soit-elle pour le peuple qui en fut la seule victime identifiable, eut une signification autrement universelle si on envisage la fonction qu'on lui fit exercer. En effet, du moins pour les antisémites conscients de la puissance de l'arme qu'ils maniaient, il s'agissait, au début, d'expliquer plutôt le sentiment antisémite latent en vue d'un objectif ultérieur que d'ouvrir un nouveau progrom. Le but était de parvenir à faire associer dans un esprit populaire deux images différentes le Juif et en général ce qu'on haïssait véritablement, et de conférer ainsi à la seconde image le sentiment associé à la première. En d'autres termes, en tirant habilement parti du sentiment antisémite il était possible de faire surgir un sentiment antidémocratique, anticommuniste, antihumanitariste, etc... La République, le communisme, les valeurs humanitaires, bref, le monde d'après-guerre, devinrent, aux yeux d'un

<sup>35</sup> Vermeil, l'Allemagne, p. 302 et suivantes.

<sup>36</sup> Vermeil, Ibid.

nombre de plus en plus grand d'Allemands des phénomènes juifs et furent, par conséquent, discrédités avec une facilité étonnante.

Mais un peuple ne peut servir de bouc émissaire à moins de jouir d'un préjugé défavorable accrédité, à tort ou à raison, par l'histoire. L'histoire allemande, ne différant pas essentiellement en ceci de l'histoire des autres pays européens, montre qu'à chaque période critique le peuple juif a été ainsi choisi comme victime préférée. L'histoire du moyen-âge, depuis la fondation de l'Empire carolingien, offre une série ininterrompue de meurtres, de pillages, d'expulsions massives, de discriminations aux dépens des Juifs qui furent confinés au ghetto, obligés de porter des signes dégradants, etc. Les persécutions, pour la plupart, avaient une portée locale, mais certaines furent générales, comme celles qui eurent lieu à l'occasion de la première croisade (1096-1099). En 1298 et en 1335, les paysans, acculés à la famine, exercèrent d'atroces représailles contre les Juifs; en 1348, lors de la peste qui ravagea le continent, les Juifs furent soupçonnés d'empoisonner les puits et persécutés avec une férocité inouïe; en 1453, sous l'instigation du franciscain italien Capistrano, les Juifs, accusés de meurtres rituels, de profanation de l'hostie, etc., furent persécutés si sauvagement que nombre d'entre eux, pour échapper à la furie populaire, commirent le suicide individuel ou collectif <sup>37</sup>. À chaque crise nouvelle, des individus ou des groupes qui y trouvaient leur intérêt commençaient une autre campagne de diffamation. La situation des Juifs ne fut pas améliorée mais en un sens aggravée par leur émancipation civile sous l'influence de la révolution française et du libéralisme bourgeois. Après les guerres napoléoniennes de nouvelles persécutions éclatèrent. En 1819, Grattauer accusait publiquement les Juifs d'entretenir une volonté de domination politique et de nourrir des desseins pervers contre l'Allemagne. La bourgeoisie elle-même, abandonnant son idéal humanitaire pour se conformer à un semi-absolutisme féodal, vit s'introduire dans sa mentalité des traits de la psychologie antisémite qui caractérisaient la période féodale. Les mobiles économiques prenaient toutefois le pas sur les mobiles religieux. Dans le Second-Empire, l'antisémitisme imprégnait tout le système gouvernemental et surtout l'armée où il était presque impossible à un juif de devenir officier. Déjà, durant cette période, le mécanisme qui fut mis en action après la guerre de 1914 commençait à fonctionner. Ce qui res-

---

<sup>37</sup> Baron, S. W., A Social and Religious History of the Jews, N. Y., 1937 (3 volumes).

tait d'idéal libéral et démocratique fut discrédité comme manifestation juive; la social-démocratie en était une autre manifestation. Les classes au pouvoir détournèrent ainsi vers les Juifs le courroux populaire qui menaçait de les atteindre <sup>38</sup>. Durant la grande crise financière de 1873, l'antisémitisme éclata de nouveau au grand jour. Cette nouvelle vague fut déclenchée par un journaliste obscur de Hamburg : Wilhem Man qui, utilisant à des fins de propagande haineuse les idées de Bruno Bauer dans son livre : "La question juive" (1843), publia un pamphlet sous le titre de "Der Sieg des Judenthum ueber das Germanenthum" (Victoire du judaïsme sur le germanisme). Ce pamphlet est important car on y trouve pour la première fois le terme d'"antisémitisme", signifiant par là la haine du peuple juif non plus du point de religieux mais du point de vue racial. Le pamphlet de Man déclencha une polémique qui dura environ un quart de siècle. Reprenant de nouveau le livre de Bauer, Eugen Duering, dans un petit livre intitulé "La question juive comme question de caractère racial"(1901), attaquait le christianisme comme enfant bâtard du judaïsme. Sepp inventa l'idée d'un "christianisme positif", c'est-à-dire d'un christianisme cultivant les vertus mâles, proprement germaniques. Werner Sombart a écrit le traité peut-être le plus volumineux et le plus pervers sous le titre de "Die Juden und das Wirtschaftleben" (1911) (Les Juifs et la vie économique) où, étayant sa thèse de citations tirées du Codex de Maïmonide et de la Kabale, il reproche à Max Weber de ne pas avoir vu que le puritanisme est fond le judaïsme <sup>39</sup> et à Bauer d'avoir cru que l'esprit capitaliste est dû au capitalisme et non au judaïsme. Son livre subséquent "Deutscher Sozialismus" (Le socialisme allemand – 1934) ne conserve même plus l'apparence de l'honnête intellectuelle. Heinrich von Treitschke, le recteur Ahlwardt, Wagner, Paul de Lagarde, Marr, Rosenberg, Hitler et toute la suite des épigones rivalisèrent d'épithètes les plus injurieuses sur les Juifs dont ils réussirent à inspirer, auprès du peuple, le dégoût et la terreur.

Le motif principal de l'antisémitisme allemand moderne est le suivant : les Juifs polluent la race et la culture germaniques en s'attachant au peuple comme des parasites tout en gardant leur identité même après un millénaire. Est-ce par un paradoxe de l'histoire que la persécution la plus cruelle devait frapper un peu-

<sup>38</sup> Kosok, op. cit., p. 252 et suivantes.

<sup>39</sup> Sombart, Werner, *Die Juden und das Wirtschaftleben*, Leipzig, 1919, p. 226 et 293.

ple qui, à l'exception d'un petit groupe de sionistes, s'était si bien assimilé la culture de son pays d'adoption, ou plutôt serait-ce justement parce qu'il s'était trop bien assimilé non seulement la culture allemande mais tout l'ensemble de la culture occidentale?

"L'obsession anti-juive de l'Allemagne actuelle, écrit Kolnai, remonte avant tout à la tension fatale entre l'Allemagne et l'Ouest. L'action anti-juive appartient au système d'opérations au moyen duquel la contre révolution teutonique combat la civilisation occidentale chrétienne, romaine et démocratique" <sup>40</sup>.

Le Juif, stéréotype de l'éternel bouc émissaire, continuait à symboliser le mal objectif que représentait aux yeux de la réaction, l'orientation de l'Allemagne d'après-guerre. L'antisémitisme de la réaction ne reflétait en définitive que l'aspect négatif d'un sentiment positif: le nationalisme romantique auquel s'ajoutait traditionnellement le pangermanique. Le Juif était élu comme symbole de haine en raison de son cosmopolitisme, parce qu'il réalisait en lui les valeurs humaines universelles affirmées par l'Occident, alors que l'Allemand croyait cesser d'être homme s'il n'était d'abord german.

L'opposition réactionnaire à la république de Weimar était motivée, en dernière analyse, dans la prétendue trahison, par cette dernière, des idéaux spirituels et culturels du passé. L'Ordre républicain constituait, pour la réaction, un dernier processus de latinisation de l'Allemagne dont toute l'histoire pouvait se résumer dans une tentative désespérée pour échapper aux influences désastreuses exercées dans cette direction.

Cette attitude était fortement ancrée dans la psychologie allemande, psychologie résultant des circonstances particulières de la pénétration des valeurs occidentales, latines et chrétiennes en Allemagne. "Avec son double aspect antique et chrétien, écrit Vermeil, l'idée romaine achève de pénétrer en Allemagne vers le dixième siècle et opère sa dernière conquête en 1495 quand le droit romain s'impose au Saint-Empire. Or cette idée n'a jamais cessé, au cours de la longue période qui va des origines au dix-septième siècle, de rencontrer sur cette terre ingrate de fortes résistances" <sup>41</sup>. Une conséquence de l'introduction de cette idée

---

<sup>40</sup> Kolnai, Aurel, *the War against the West*, N. Y. the Viking Press, 1938, p. 511.

<sup>41</sup> Vermeil, E., *Doctrinaires*, p. 31.

fut, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, la division tragique de l'Allemagne, division non seulement géographique mais aussi division dans son âme. L'Allemagne, à l'exception du sud-ouest, n'a jamais assimilé cette idée : germanisme et latinité sont devenus pour elle des expressions antithétiques. Des douze points synthétisant la signification de l'Ouest que Kolnai établit sur la base d'un manuscrit de la Bela Menczer sur la civilisation occidentale <sup>42</sup> et des quatre traits qualifiant, selon Vermeil, l'humanisme occidental <sup>43</sup>, il ressort que l'Allemagne n'en a elle-même développé aucun et que l'introduction de ces éléments dans la substance allemande s'est généralement opérée selon des processus de pseudomorphose. Quand à la structure générale de la conception latine, il y eut toujours, même durant la période de l'"Aufklaerung" qui marque l'apogée de la pénétration occidentale en Allemagne, des mouvements très puissants pour s'y opposer. Axée sur l'affirmation de l'homme comme catégorie universelle indépendamment de tout critère racial, ethnique, religieux ("Das Allgemeinmenschliche" du classicisme allemand), cette structure définit la culture occidentale telle qu'elle s'est élaborée depuis la renaissance. C'est la raison pour laquelle le germanisme s'exprime avant tout par le mépris du Logos au profit de l'intuition émotionnelle greffée sur l'appartenance au sol et la communion du sang – opposition entre la "Kuerwille" (volonté arbitraire) latine et la "Wesenswill" (volonté organique) germanique, entre l'intellect et la vie créatrice. Parmi tous les aspects de l'idéal humaniste occidental, les Allemands ont surtout insisté sur l'individualisme et l'intellectualisme, les uns pour se les incorporer, la plupart pour les repousser et repousser par là même tout l'ensemble de l'idéal humaniste comme exprimant des attitudes destructrices de la culture germanique.

Ce n'est pas dans l'humanisme occidental, malgré une contribution importante à ce dernier, que l'Allemagne prétend puiser comme à sa source vive : c'est dans son grand passé mythologique et barbare. Cette mythologie a survécu aux formes extérieures du paganisme et on la voit ressurgir à tous les grands tournants de l'histoire allemande : au seizième siècle dans la vie religieuse, au dix-neuvième siècle dans la culture, au vingtième siècle dans la vie sociale et politique. On la voit, écrit Georges Dumezil, "reprenre possession des Germains continentaux,

---

<sup>42</sup> Kolnai, Aurel, *the War against the West*, N. Y. the Viking Press, 1938, p. 24-26.

<sup>43</sup> Vermeil, *L'Allemagne*, p. 21 et suivantes.

les disputer aux disciplines et aux habitudes chrétiennes avec toutes la frénésie d'une revanche" <sup>44</sup>. Les vieilles légendes germaniques, chantées par les poètes et traduites en musique, sont redevenues de vrais mythes puisqu'elles "provoquent des comportements individuels et collectifs qui ont tous les caractères du sacré" <sup>45</sup>.

La nostalgie des grandes invasions germaniques constitue la motivation inconsciente des rêves de domination qui hantent la conscience allemande, en même temps qu'elle accroît, chez le peuple allemand, le sentiment d'être un peuple à part, chargé d'une mission qui s'accomplira seulement s'il reconquiert et conserve sa pureté originelle.

Depuis la création du Saint-Empire et l'adoption du christianisme, des éléments étrangers se sont introduits dans la substance allemande à un rythme de plus en plus accéléré et sont venus marquer de leur sceau d'universalité l'âme particulière de l'Allemagne créant une atmosphère "mortelle" aux aspirations héroïques de son passé.

Dès lors, l'histoire de l'Allemagne se poursuit en deux oscillations contraires : un moment de réception des idées occidentales et un moment de rejet de ces idées : le luthéranisme contre le catholicisme, le "Sturm und Drang" contre l'"Aufklärung". Et les deux moments de rejet se sont finalement fixés approximativement dans cette partie de l'Allemagne que n'avaient pu parcourir les légions romaines arrêtées par la férocité des Germains.

La réforme, qui avait été spirituellement présagée dans les idées de Meister Eckart et d'autres mystiques du moyen-âge, représente le premier moment de la tragédie de la conscience allemande malheureuse. Elle témoigne du réveil du sentiment allemand en face de l'idée universelle représentée par Rome; elle exprime aussi une tentative de pseudomorphose du christianisme. La mentalité chrétienne se voit, dans la réforme, restructurée dans le moule antique du germanisme. Dans la fameuse lettre de Luther "à la Noblesse de la Nation Allemande" où se trouvent déjà condensés les grands motifs du nationalisme religieux et politique, on sent déjà l'intuition religieuse, qui doit se substituer au rationalisme

---

<sup>44</sup> Dumezil, Georges, *Mythes et Dieux des Germains*, Paris, 1939, p. 154 et suivantes.

<sup>45</sup> Ibid.

dogmatique latin, se greffer dans le sol et le sang germaniques. En séparant radicalement l'Église intérieure de l'Église extérieure et en plaçant cette dernière sous le contrôle de l'État, Luther et Melancton ont donné une sanction religieuse à cette attitude, caractéristique de l'Allemand, de soumission passive à l'autorité établie. Ils orientaient aussi la religion vers un piétisme diffus et non incarné ("Weltfroemmigkeit") qui allait infailliblement chercher, à défaut d'église, à se fixer sur des objets séculiers. Ce piétisme chercha d'abord à s'exprimer dans le cosmopolitisme mais par la suite se dilua dans le "Volk" qui devint ainsi une entité quasi-mystique. Pinson a décrit les processus de "la transférence d'idées, d'attitudes, de prédisposition psychologiques de la religion du piétisme chrétien à la religion du nationalisme allemand"<sup>46</sup>. L'influence de cette sentimentalité para-religieuse, qui se fit sentir à la suite de Herder, Hamann, Lavater et Schleiermacher, sur l'art, la littérature, la philosophie, la musique, est considérable. Dans le romantisme, la chrétienté devient insensiblement identifiée à l'Allemagne, même chez les écrivains d'inspiration catholique, comme on peut le voir dans le fameux livre de Novalis : "Die Christenheit oder Europa" (La chrétienté en l'Europe – 1799) où ce "Sauveur ainsi qu'un pur génie présent entre les hommes, qui ne sera connu que par la seule foi et non par le regard", s'incarnera sans doute au milieu des Allemands qui seuls, parmi les peuples chrétiens, sont demeurés dignes de recevoir un nouveau message.

La déviation du piétisme religieux originel vers les sources germaniques ne constitue pourtant qu'un facteur du nationalisme allemand. Un autre facteur, non moins important et lié au premier, doit être considéré : le destin politique particulier de l'Allemagne. Située géographiquement au cœur de l'Europe, sans frontières naturelles à l'Ouest ni à l'Est, sans centre organique, l'Allemagne était moins favorisée que la France pour réaliser son unité politique. L'Empire ne fut jamais en mesure de briser les particularismes régionaux et les traditions féodales. Le traité de Westphalie (1648) consacra cet état de démembrement. Les États souverains comprenaient alors, outre les huit princes électeurs, 69 princes ecclésiastiques, 96 princes séculiers et 61 villes<sup>47</sup>. La période 1650-1750 marque l'apogée des "Kleinstaaterei"(États parcellaires). Le Saint-Empire ne suscitait guère plus

<sup>46</sup> Pinson, Koppel S. *Pietism as a Factor in the Rise of German Nationalism*, N.Y. Columbia University Press, 1934, p. 206.

<sup>47</sup> Vermeil, *L'Allemagne*, p. 103.

qu'un vague sentiment populaire de respect alors que le sentiment d'appartenance véritable allait à l'État local aux traditions particularistes. Cependant le rêve d'un grand Reich comprenant tous les Allemands ne cessait de hanter la conscience allemande. De l'intérieur du géant impuissant qu'était le Saint-Empire, la Prusse commença à recueillir pour son compte les débris impériaux afin de rendre conformes, à sa manière, le rêve et la réalité. Deux autres facteurs permirent l'unification tardive de l'Allemagne; du point de vue politique : les conséquences de la révolution française et des guerres napoléoniennes; du point de vue économique : les exigences de la révolution industrielle qui entraînèrent la nécessité de la formation du "Zollverein" (unification douanière), prélude à l'unification politique.

L'époque révolutionnaire et l'ère napoléonienne réveillèrent en Allemagne la nostalgie de l'unité jamais réalisée. Le message humanitaire de la révolution suscita par réaction les premiers échos du nationalisme exaltait la communauté à laquelle il manquait seulement le principe de cohésion organique suprême : l'État. Les "Discours à la Nation Allemande"(1808) de Johan Gottlieb Fichte constituent l'œuvre classique du nationalisme allemand de cette période. Fichte, en outre de diviniser la nation, demande une nouvelle éducation pour les Allemands afin de leur faire prendre conscience d'eux-mêmes comme nation. Cherchant la source de la faiblesse de l'Allemagne, il la trouve dans le fait que l'Allemagne est morcelée spirituellement et politiquement. Mais tout nationalisme qui ne réussit pas à faire accéder le sentiment national au niveau de la conscience politique, aboutit à la frustration psychologique et à la stérilisation culturelle. C'est surtout après Fichte, avec Hegel et Heinrich von Treitschke particulièrement, que l'accent passe de la nation à l'État; l'inspiration, toutefois, demeure la même : créer dans l'esprit, mystiquement, ce qui fait défaut dans la réalité, l'État. Cet État, qu'à défaut d'existence concrète on rendait divin, ne pouvait surgir que comme une émanation de la puissance créatrice particulière à la nation allemande, et c'est pourquoi le nationalisme allemand trouva son expression finale dans le pangermanisme.

Le pangermanisme représente lui-même la résultante de la synthèse de deux traditions convergentes : le nationalisme allemand et le militarisme prussien. Vermeil a établi quatre éléments constitutifs du pangermanisme : on y trouve des principes religieux et philosophiques, l'affirmation de la supériorité de la culture



germanique, le racisme fondé sur la biologie, une "Geopolitik" destinée à légitimer par avance l'expression du "peuple sans espace" <sup>48</sup>. Bref, le pangermanisme, comme doctrine, se définit par la justification philosophique de l'identification de l'âme, du sang et du sol comme principes créateurs de la culture et des qualités éminentes du peuple allemand. L'âme, le sang, le sol n'expriment que des modalités différentes du même être générique et ce n'est qu'en préservant et améliorant la pureté et la vitalité de chacune d'elles qu'il pourra être vigoureux et créateur. C'est dans la première moitié du dix-neuvième siècle que le pangermanisme reçut son expression définitive, tant chez les protestants avec Fichte, Treitscheke, Hegel, Jahn que chez les catholiques avec Friedrech Schlegel, Goerres, Adam Muller. C'est peut-être chez le poète Ernst Moritz Arndt que l'on trouve le pangermanisme sous sa forme la plus pathétique. Dans le "Pro Populo Germanico", il vante la supériorité germanique du point de vue courage et énergie créatrice. Chez lui, plus que chez les autres, on trouve deux caractères importants de la mentalité pangermanique : le ressentiment et l'agressivité fanatique.

Le racisme traditionnel allemand se définit aussi par cette identification de l'âme, du sang et du sol. Il ne s'agit pas d'un racisme anthropologique vulgaire tel qu'on en trouve l'expression en Afrique du Sud ou en certains États des U.S.A. Le racisme allemand présente beaucoup plus les traits d'une religion tribale que d'une conviction purement biologique. La race se définit par l'accent sur le sang, ce "liquide au goût particulier" comme disait Wagner. Dans la coupe du Graal, le sang figure d'une façon mystérieuse ce principe vital dont toute réalité émane. Le sang est doté de qualités spécifiques et les peuples n'ont pas d'autres qualités que celles qu'ils tiennent de leur sang. La culture d'un peuple n'est que l'expression de la qualité de son sang. Le sang circule dans l'âme aussi bien que dans le corps et la vigueur de la première comme du second est déterminée par ce fluide mystérieux. Pour apprécier la qualité du sang d'un peuple il faut non seulement considérer ce dernier dans sa vitalité et sa force physiques, mais aussi le considérer dans sa culture. Chamberlain, Lagarde et les autres racistes ont établi la supériorité physique et culturelle de l'Allemand et par conséquent la supériorité du sang allemand. Le bon sang aryen, qui représente la valeur la plus précieuse pour celui qui le possède, est aussi la valeur la plus menacée de pollution par le mélange avec un sang de qualité inférieure. C'est parce qu'ils possédaient les vertus hé-

---

<sup>48</sup> Vermeil, *Doctrinaires*, p. 24 et suivantes.

roïques du sang nordique que les anciens Germains ont écrasé les Romains et sauvé les traditions germaniques.

La pénétration latine en Allemagne s'est accompagnée de la diminution de la pureté du sang. Le désir de retrouver cette pureté dans l'Allemagne moderne n'est qu'une expression de la volonté de retourner aux sources culturelles et au mode de vie germaniques. On peut y voir une dernière déviation du piétisme religieux mais cette déviation, par rapport à celle du nationalisme antérieur, témoigne de l'avènement des masses dans l'histoire allemande.

Le pangermanisme, dans sa tentative pour s'incarner objectivement, trouva un allié extérieur puissant dans le militarisme prussien. Les deux courants se sont si bien moulés l'un dans l'autre qu'on ne sait plus les distinguer. Dans une lettre à Wilhem III, Chamberlain émettait l'opinion que la "conscience de la race permettrait à l'Allemagne de dominer le monde" <sup>49</sup>. Pour que le rêve pangermaniste devienne réalité, l'Allemagne a besoin d'un tyran militaire capable d'exterminer des nations entières" <sup>50</sup>. Le développement de l'esprit militariste en Allemagne est lié à l'histoire de la Prusse et au destin de cet État. Par l'unification politique, l'Allemagne a introduit le prussianisme dans sa substance et cet élément s'incorpore dorénavant à toutes les autres traditions germaniques. La mentalité prussienne, comme l'a démontré Heinrich von Treitschke dans "das Deutsche Ordensland Preussen" (1862), remonte aux traditions de l'Ordre teutonique. Ce dernier, incarnant l'idéal de la plus haute tradition de la noblesse allemande au sein de laquelle il recrutait ses membres, devait, en colonisant l'Est, imposer au cours des siècles son propre caractère aux populations slaves parlant toutes des dialectes baltes (borussiens ou vieux prussiens, Courlandais, Lithuaniens, Estoniens, etc...) qui occupaient ces régions. La plupart de ces groupes, et notamment les Borussiens, étaient encore païens au moment de la "course vers l'Est" ("Drang nach Osten") qui débuta vers 1225, et ils furent christianisés de force, en même temps que germanisés. Selon la tableau plutôt sympathique que von Treitschke trace de ces populations, elles "avaient pendant des millénaires vécu inoffensivement à l'écart... ceux qui devaient être plus tard connus sous le nom de "Spartiates germaniques" avaient vécu jusque là tranquillement en pâtres pacifi-

<sup>49</sup> Voir Heiden, *Der Fuehrer*, p. 603.

<sup>50</sup> Arndt, Ernst Moritz, *Germanien und Europa*.

ques ou en laboureurs du sol, prenant plaisir, durant les longues soirées d'hiver, à la récitation de vers élégiaque tendres" <sup>51</sup>.

Les "Règles, Lois et Coutumes" de l'Ordre, promulguées en 1370 au moment de son apogée, renseignent sur la mentalité teutonique. La discipline rigoureuse et l'obéissance absolue devaient régner. Le grand-maître, à la fois prieur et chef d'armée, était considéré comme le premier serviteur de l'Ordre. Tout candidat à l'admission dans l'Ordre devait être capable de se renoncer complètement à soi-même et devait prononcer les trois vœux monastiques. Des châtiments physiques étaient appliqués pour des infractions mineures, mais l'expulsion permanente de l'Ordre devait être prononcée pour les deux crimes les plus graves : la désertion des couleurs et la fréquentation des non-Allemands. La nature religieuse de la corporation ne devint qu'un moyen d'affermir la discipline militaire. L'esprit militant religieux se transforma insensiblement en esprit militant séculier. L'Ordre disparu, la Prusse perpétua les traditions teutoniques. Frédéric I, Frédéric-Guillaume I, Frédéric le Grand ne furent que des grands-maîtres complètement séculiers. Seulement chez eux, le bien de l'Ordre comme impératif moral suprême devint le bien de la Prusse.

La Prusse a continué l'œuvre, commencée par les Teutons, de germanisation des populations de l'Allemagne orientale. Ces populations, ayant oublié leur origine, conservent de nos jours les traditions de l'Ordre teutonique qui caractérisaient la mentalité de la fleur de la chevalerie allemande moyen-âgeuse. Ce dernier fait explique sans doute dans une large mesure le prestige et le respect qu'inspire le prussianisme par toute l'Allemagne. Cette mentalité perpétue, comme un symbole vivant, le souvenir de la plus haute expression germanique au temps de son passé héroïque, en même temps qu'elle représente un modèle pour les générations actuelles. En faisant sienne cette mentalité, l'Allemagne croit être fidèle à son sang le plus pur – même si, à ce sang, se sont mêlées quelques gouttes de sang slave.

Cet ensemble de traditions si fermement ancrées dans l'Allemagne devait être aboli, ou sérieusement re-défini, pour que l'Allemagne d'après-guerre pût accepter définitivement la définition démocratique. La réaction témoignait de la survi-

---

<sup>51</sup> TR. Anglaise, Eden and Cedar Paul, *Origins of Prussianism, the Teutonic Knights*, London, 1942.

vance de ces traditions dans l'Ordre républicain. Le parlementarisme, l'individualisme, l'intellectualisme, l'internationalisme, le libéralisme, l'occidentalisme furent discrédités par elle comme constituant des valeurs anti-germaniques. La république de Weimar devenait le symbole détesté de la désintégration allemande. L'objectif de la réaction était de reconstituer la communauté allemande, cette grande communauté qui, aux moments les plus tragiques, s'était toujours ressaisie et avait repris la direction de sa destinée. La communauté est un tout organique soumis aux pulsations d'un cœur unique d'où coule, dans tous les membres, un même sang. La communauté pense et agit par ses membres mais ces derniers ne peuvent rien de grand sans elle. La communauté, pour imprégner de sa riche substance tous ceux qu'elle informe, doit se concrétiser dans des modalités d'existence sociale et politique appropriées. Or la république de Weimar ne constitue pas un état véritable, elle est un "Un-Staat", une pure "Gesellschaft". Il faut l'abattre pour que la communauté allemande survive, pour que survivent les valeurs et l'idéal communautaires. Il faut lui substituer le véritable État, l'État organique s'inspirant des traditions du passé. En lui tous constitueront comme un même corps qui s'exprimera, dans sa tête, par un chef réalisant les qualités de la communauté, et, dans ses membres, par la cohorte de ses fidèles conscients de ne pouvoir errer.

Pour un peuple véritable il ne peut exister qu'un seul parti comme il ne peut y avoir qu'un seul esprit. Contre les partis multiples se disputant entre eux les dépouilles de la nation prostrée, il faut faire surgir le parti qui, seul, incarnera le peuple dans sa totalité. Le 30 mai 1920, Moeller van den Bruck prophétisait l'avènement de ce parti organique et total : "Il y a un troisième parti pour lequel n'existe ni gauche ni droite, qui s'étend plutôt aux dimensions de la nation et qui la couvrira dans un instant car la nation se reconnaîtra en lui" <sup>52</sup>. Ce troisième parti que Moeller van den Bruck appelait à l'existence avait, à peine trois mois auparavant, dans le "Hofbraeuhaus Festival" de Munich promulgué son programme par la voix d'un chef fanatique dont l'éloquence paraissait irrésistible.

Telles étaient les trois grandes définitions de la situation qui s'affrontaient dans l'Allemagne d'après-guerre. Chacune de ces définitions représentait une

---

<sup>52</sup> Van den Bruck, Moeller, in Van den Bruck, Moeller, in *Gewissen*, 30 mai 1920, reproduit dans: *der Politische Mensch*, p. 85.

cristallisation distincte de force sociales tendant à s'affirmer comme seule formule politique. L'issue de la lutte qui se jouait entre elles dépendait de la conjugaison des facteurs d'ordre objectif et des facteurs d'ordre subjectif. De l'évolution de la situation générale dépendait la possibilité, pour l'une ou l'autre des définitions proposées, de faire jouer à son avantage cette conjugaison de facteurs.

La révolution allemande du XXe siècle.

Tome I. (1954)

Première partie. Naissance de l'idéologie national-socialiste.

## Chapitre III

---

### La Réaction Victorieuse

[Retour à la table des matières](#)

Curzie Malaparte, dans l'espoir de faciliter aux socialistes la conquête du pouvoir, a développé une théorie célèbre connue sous le nom de théorie du "coup d'état". Malaparte constate d'abord qu'aucun régime ne peut se maintenir s'il ne contrôle les réseaux publics importants de communication et d'énergie comme le télégraphe, le téléphone, la radio, les centrales électriques et de gaz, etc... Le coup d'état consiste à s'emparer de ces derniers, sans les détruire, au moyen d'assaut synchronisés : le gouvernement se voyant paralysé dans son action n'aura d'autre recours que d'abandonner le pouvoir quelle que soit, par ailleurs, sa puissance militaire et policière. En plus, l'usurpateur n'a pas besoin d'être populaire : la maîtrise des réseaux publics importants, le terrorisme, l'appui des forces policières suffiront pour réconcilier le peuple avec ses nouveaux maîtres.

Cette théorie, établie à partir de l'expérience russe de 1917-1920 et de la victoire du fascisme italien, possède sans contredit une valeur partielle mais on ne saurait lui attribuer une validité générale. Elle rend bien compte, de la prise du pouvoir par les bolchevistes et des révolutions du palais sous l'instigation de cliques militaires comme celles qui surviennent périodiquement dans certaines Républiques d'Amérique du Sud. En général, la technique du coup d'état est susceptible d'application heureuse dans les pays où la conscience politique est peu

développée, mais elle ne pourrait être utilisée avec succès dans la plupart des États modernes où les gouvernements sont liés étroitement au peuple par des structures institutionnelles largement diversifiées. D'une part, si le contrôle de la machine gouvernementale et des principaux réseaux de communications sont les clés du pouvoir, la conscience même de leur importance fait qu'il est quasi impossible de s'en emparer au moyen d'une attaque surprise. D'autre part, qu'arriverait-il si l'usurpation, ayant réussi à tromper la vigilance du gouvernement, se voit confrontée, avant d'avoir pu affermir son pouvoir dictatorial, avec une grève générale et une résistance opiniâtre de la part du peuple ? En fait, la théorie du coup d'état, en dehors des cas particuliers mentionnés, ne suffit à rendre compte d'aucun changement de régime depuis Napoléon III. La marche sur Rome, généralement associée au coup d'état, aurait pu aboutir à une catastrophe si ne s'était pas dessinée à l'arrière-plan l'ombre gigantesque du peuple de Milan et des autres grandes villes d'Italie, et si le gouvernement n'avait été déjà subjugué par l'apparente "Violenza fascista".

Mais, l'"experimentum crucis" de la théorie a été la succession des événements qui se sont déroulés en Allemagne entre 1919 et 1933. Le Kapp-Putsch de Berlin (1920), que la grève générale a dissipé, a forcé l'ancienne caste dirigeante à reconnaître qu'elle ne pouvait récupérer le pouvoir sans un appui populaire. Cette expérience l'a amenée à rabattre de son arrogance et à pactiser avec ce petit caporal méprisable qu'était Hitler. Ce dernier représentait pour elle l'arme sans laquelle elle ne pouvait rien : l'appui du peuple. La tentative avortée du Putsch de Munich (1923), monté par Hitler avec l'aide de l'ancienne caste dirigeante représentée dans la personne de Ludendorff, convainquit le premier que la tactique du putsch ne pouvait donner de résultats favorables en Allemagne. Dans sa cellule de la forteresse de Landsberg, le Fuehrer futur de l'Allemagne marchait de long en large des heures durant et prononçait tout haut des phrases incohérentes et passionnées que son compagne d'infortune, Rudolf Hess, écrivait soigneusement : c'était le brouillon du "Mein Kampf". On y voit que l'incident du Putsch lui avait enseigné ce qui allait devenir la raison de son succès : le Putsch a échoué parce qu'il lui avait manqué un élément essentiel : l'appui de la masse. Savoir gagner la masse à soi pour donner du poids à un mouvement voilà la seule clé du succès. À cette fin, il fallait réviser entièrement les méthodes et les tactiques employées jusqu'alors.

En premier lieu, il fallait reformuler les idées et les traditions réactionnaires de façon à les rendre accessibles au peuple. On devait descendre la métaphysique elle-même des nuages pour en faire un produit de consommation dans les "Biergarten". C'est au cours de cette période que s'amorça en Allemagne le processus de dégradation d'une culture en idéologie.

En second lieu, la reconnaissance de l'importance de la masse signifiait qu'un régime démocratique ne pouvait être renversé que sur la scène parlementaire. Ce qui impliquait qu'il fallait d'abord renforcer et étendre le parti, intensifier la propagande, en un mot, créer et développer les instruments appropriés en vue de la lutte politique à livrer. Cette ré-orientation tactique n'excluait pas la recours à la violence mais cette dernière elle-même devenait un moyen en vue d'une fin : terroriser les adversaires, frapper l'imagination des masses, bref, ouvrir l'accès au pouvoir.

Les principaux partis de la république de Weimar se répartissaient en quatre groupes : la coalition républicaine comprenant le parti démocratique, composé surtout de l'aile gauche du parti jadis puissant des national-libéraux, le centre catholique, la social-démocratie représentant une partie des ouvriers industriels, et, à partir de 1923, le parti du peuple allemand (Deutsche Volkspartei) dirigé par Stresemann et groupant la droite et le centre de l'ancien parti national-libéral; le parti communiste se prétendant l'unique défenseur des intérêts prolétariens et violemment opposé, non seulement à la République, mais au système social et économique bourgeois et capitaliste; le groupe réactionnaire, enfin, non moins violemment opposé que le parti communiste à l'Ordre républicain mais se donnant pour le seul rempart du capitalisme et de l'ordre social bourgeois contre la menace prolétarienne. Ce dernier groupe ne constituait pas un front politique unique. Le premier des partis de ce groupe fut la D.N.V.P (Deutschnationale Volkspartei), résidu de l'ancien parti conservateur aristocratique, dirigé par Alfred Hugenberg. Ce parti représentait les intérêts de l'état-major de la Wehrmacht, des aristocrates fonciers et des grands industriels et réunissait les éléments conservateurs. Il possédait une organisation efficace, une agence de nouvelles contrôlant plusieurs journaux et avait le monopole quasi-exclusif du cinéma avec le cartel de L'UFA. Sans jamais devenir un parti de masse, ce parti rallia à certains moments plusieurs millions d'électeurs, surtout grâce à l'influence que les Junkers exerçaient sur les paysans. Son orientation politique, quoique foncièrement anti-républicaine, évo-



lua selon les intérêts qu'il défendait. Après 1924, dans sa lutte pour des tarifs agricoles plus élevés, il fut amené d'abord à opérer un rapprochement avec la coalition républicaine, puis à entrer en alliance avec le parti national-socialiste (coalition Hugenberg-Hitler). Outre la D.N.V.P., il faut mentionner le "Deutschoelkische Freiheitsbewegung" fondé par Graefe et Wulle sous la direction nominale de Ludendorff et qui engloba la G.V.G (Grossdeutsche Volksgemeinschaft) que Hitler avait désigné comme le seul organisme devant servir à camoufler la survivance clandestine de la N.S.A.P. après le Putsch de Munich. Ce parti groupa, aux élections du 4 mai 1924, plus de six millions et demi d'électeurs, mais, par manque d'unité et de programme défini, il perdit plus de trois millions de votes aux élections du 7 décembre de la même année. Par la suite, les adhérents de ce parti donnèrent leur voix au national-socialisme. Enfin, au nombre des partis réactionnaires, il faut mentionner la N.S.D.A.P (Nationsozialistische Deutsche Arbeiterpartei) qui, seul de tous les groupes politiques réactionnaires, parvint à devenir réellement un parti de masse, acquérant de ce fait une importance particulière.

L'origine du parti national-socialiste remonte à ces mouvements de protestation et de fanatisme nationaliste qui se développaient partout après la guerre. À ce moment, Hitler, qui n'avait pas encore été licencié de l'armée, avait été chargé par le commandement militaire régional de faire enquête sur les mouvements de ce genre qui existaient en Bavière. C'est ainsi qu'il fut amené à assister à une réunion de la "Deutsche Arbeiterpartei", mouvement fondé par le machiniste Anton Drexler et Gottfried Feder, un de ses anciens maîtres. Son biographe, Heiden, a raconté comment Hitler est devenu le septième membre de ce mouvement "comme tant d'autres en ce moment". Au cours d'un congrès tenu à Salzbourg les 7 et 8 août 1920, le parti ouvrier allemand, le parti socialiste allemand de Streicher et le parti national-socialiste allemand des Sudètes et d'Autriche se fusionnèrent pour former le parti ouvrier national-socialiste allemand. Le parti, qui était déjà en bonne voie d'organisation, fut légalement supprimé après le Putsch du 8 novembre 1923. Il continua à opérer illégalement après la libération de Hitler. Toléré, ce parti ne commença son ascension vertigineuse qu'après 1928, c'est-à-dire à partir du moment où une nouvelle crise économique s'abattit sur l'Allemagne.

L'issue de la lutte entre ces trois groupes de partis dépendait d'abord des facteurs objectifs, en particulier de la situation politique et des conditions économiques. La crise économique de 1929 fit monter le vote communiste de plusieurs millions; elle facilita aussi l'essor du national-socialisme qui avait été impuissant jusque là à envoyer au Reichstag plus de quelque dizaines de députés. L'acceptation du traité de Versailles par les partis de la coalition républicaine contribua à discréditer ces derniers. Le parti démocratique en particulier, qui avait joué un rôle si important dans l'élaboration de la constitution de Weimar, perdit plus de la moitié de ses adhérents aux élections qui suivirent la ratification du traité de Versailles. Les autres partis principaux de la coalition, la social-démocratie et le centre, ne furent pas aussi directement atteints parce qu'ils étaient soutenus par des groupes bien définis dont ces partis favorisaient les intérêts. La lutte entre ces trois groupes de partis dura à peu près dix ans. Dans le but de se gagner les masses ils mirent en œuvre une propagande intensive qui empêchait le plus souvent l'électeur d'avoir une vue objective de la situation. La lutte de propagande se livra surtout entre les social-démocrates, les communistes et les national-socialistes. Dans le "Viol des Foules", Serge Tchakhotine a décrit les techniques et montré les résultats de cette lutte de propagande <sup>53</sup>. À la propagande proprement dite, il faut ajouter le recours à la violence dont le but était non seulement de terroriser l'adversaire mais aussi d'aggraver le sentiment d'insécurité générale et d'accroître l'impression de force suscitées par le mouvement. À certains moments, de 1932 à 1933, cette violence prit presque le caractère d'une guerre civile. Les national-socialistes, qui avaient organisé à cette fin des groupes de Corps-francs, les S.A. et S.S., se rendirent célèbres par leur agressivité et leur brutalité. Leur cible préférée était les communistes, qu'ils rendaient responsables ensuite des actes criminels que cette ère de violence suscitait. Les forces républicaines étant incapables de sévir contre le communisme, les national-socialistes se voyaient dans "l'obligation" de prendre les choses en main et, substituant leurs propres formations à la police régulière, de "rétablir l'ordre". Ils devenaient ainsi progressivement aux yeux du peuple la seule force judiciaire capable de mettre fin à la période d'anarchie dans laquelle l'Allemagne se trouvait engagée. Afin d'accréditer encore davantage cette légende, ils fomentaient eux-mêmes des trou-

<sup>53</sup> Tchakotine, Serge, *Le Viol des foules par la Propagande Politique*, 4<sup>e</sup> édition, MRF, Gallimard, Paris, 1952.

bles qu'ils attribuaient ensuite aux communistes contre lesquels ils sévissaient avec la dernière rigueur, sous le regard approbateur du peuple terrorisé. De la sorte, le schéma politique, dans l'esprit populaire, se simplifiait progressivement, à l'avantage des national-socialistes : le communisme, menace omniprésente, devenait le principal fauteur du désordre; la République était incapable de se défendre elle-même; le parti national-socialiste représentait le mouvement au service de l'ordre et la croix gammée était le symbole d'une renaissance.

Le fait que la République ait permis l'accession au pouvoir par la voie constitutionnelle du parti qui s'était toujours présenté comme son adversaire irréductible suffit à expliquer sa chute. On insiste beaucoup sur le fait que la définition républicaine ne pouvait être reçue dans une société dépourvue de solides traditions démocratiques. Cette interprétation ne doit pas être retenue. Elle suppose une fatalité que l'histoire, elle-même, nie. On affirme aussi que la République, se voyant dans l'obligation d'accepter le lourd héritage, s'aliéna dès l'origine les éléments les plus patriotiques de la nation qui cherchaient à surmonter l'humiliation en niant les conséquences de la défaite. Cette explication signifie que l'Ordre républicain se trouvait dans des circonstances peu favorables pour cristalliser l'idéal démocratique, mais elle n'implique pas nécessairement que cette cristallisation était impossible.

Si la défaite, ce "jugement dernier sur le régime Wilhelmien" (Walter Rathenau), avait provoqué l'effondrement des structures politiques, elle avait toutefois laissé intact le système économique capitaliste. Ce fut l'erreur, bien marxiste, des Spartakistes de conclure que la désintégration d'une partie essentielle de la supra-structure n'était que le symptôme d'une désintégration au sein de l'infrastructure. La perspective communiste se heurtait à l'opposition irréductible de la majorité des groupes sociaux dont l'attachement inébranlable au mode juridique de propriété privée et au système capitaliste allait même déterminer l'orientation de l'Allemagne dans les années qui suivirent. La perspective communiste était loin d'être acceptée par l'ensemble du prolétariat industriel, une partie importante de ce dernier demeurant fidèle à la social-démocratie qui avait exercé, durant plus d'un demi-siècle, une influence presque exclusive sur lui. Bref, en excluant la possibilité théorique d'un coup d'état dans les mois qui suivirent la fin de la guerre, la définition communiste ne pouvait s'imposer à une société qui n'avait pas connu un bouleversement radical de ses conditions objectives d'existence. Ce-

pendant, le fait qu'une telle définition était formulée, et qu'elle représentait, dans l'esprit de quelques millions d'hommes, l'idéal à réaliser, demeure un élément à retenir pour l'explication de l'évolution générale subséquente de l'Allemagne. Cette influence elle-même pouvait être plus ou moins considérable selon la conjoncture économique. Si les conditions économiques étaient rétablies au niveau normal de 1913, la formule communiste perdrait son attraction psychologique auprès du prolétariat et, à la faveur de la diminution du radicalisme de gauche, la formule républicaine aurait la possibilité de se cristalliser et de restructurer progressivement la mentalité conformément à l'idéal démocratique. Si, par contre, l'état de crise chronique se prolongeait, la définition communiste, étant acceptée par un nombre d'hommes de plus en plus considérable, deviendrait dans l'esprit de l'immense majorité un danger réel à conjurer à tout prix. Le résultat serait, non le triomphe du radicalisme communiste, mais le glissement progressif d'une grande partie du bloc du centre et de la gauche modérée, favorables sans doute à l'Ordre républicain mais plus encore au maintien du système économique capitaliste, vers la droite réactionnaire anti-communiste et anti-républicaine.

On perçoit ce glissement à l'intérieur même de la coalition républicaine à partir de 1929, c'est-à-dire depuis le moment où les conditions économiques, après s'être améliorées au cours des cinq années précédentes, commencèrent à s'aggraver à un point tel qu'elles allaient bientôt retomber à un niveau sensiblement inférieur à celui des pires années d'après-guerre. Le "centre", qui avait depuis le début de l'ère républicaine assuré l'équilibre de la coalition, fut peu à peu délogé de sa position de pivot par le parti national conservateur de Hugenberg, lequel devint dès lors en mesure d'incliner le gouvernement vers une politique réactionnaire favorable aux intérêts agraires des aristocrates fonciers et industriels de la haute bourgeoisie. La coalition républicaine était amenée à pactiser avec des éléments réactionnaires pour empêcher l'extrême gauche communiste, comprenant de 90 à 100 représentants sur un total de 607 (élections du 6 novembre 1932 : 100), d'occuper elle-même cette position de pivot dans le Reichstag. Ce faisant, elle se voyait menacée d'être happée par l'extrême droite national-socialiste qui groupait à ce moment entre 190 et 230 représentants (31 juillet 1932; 230). Mais l'influence du parti national-socialiste semblait au même moment en voie de régression : difficultés financières, querelles idéologiques ou luttes de prestige dans les rangs du parti; scandales de toute nature autour du mouvement; la population

se lassait du fanatisme; le pouvoir, vers lequel se tendaient les mains avides des supporteurs du parti, semblait s'éloigner à mesure qu'on s'efforçait d'y parvenir; des indices bien définis de recouvrement économique, enfin, se dessinaient. Toutes ces circonstances firent qu'aux élections suivantes (6 novembre 1932) la représentation national-socialiste, au Reichstag, tomba de 230 à 197 à la suite d'une diminution de plus de deux millions dans le vote populaire. Ce recul semblait indiquer hors de tout doute que l'influence du parti déclinait, constatation qui aggravait considérablement les difficultés psychologiques et matérielles du mouvement et qui allait faire perdre de nouveaux votes aux partisans national-socialistes. C'est le gouvernement lui-même qui fit renaître l'espoir au moment où tout semblait perdu. Il ne faut pas oublier que la République vivait dans la peur permanente du communisme. Or, durant la même période où le mouvement national-socialiste semblait perdre de son pouvoir d'attraction, le relèvement économique n'ayant pas encore produit d'effets tangibles, la représentation communiste passait de 89 à 100. Le communisme avait le plus profité de la diminution du vote national-socialiste. Même alors il ne constituait pas une menace réelle; néanmoins, à ce moment plus encore que dans les années précédentes, l'existence d'un radicalisme de droite parut nécessaire pour empêcher le radicalisme de gauche de triompher. C'est pourquoi le glissement vers la droite, loin de s'arrêter après les élections du 6 novembre, se poursuivit avec plus de célérité que jamais : il fallait empêcher la désintégration du parti national-socialiste, seul rempart assuré contre la vague communiste.

Ce glissement signifiait qu'on abandonnait la tentative de cristalliser dans la réalité l'idéal démocratique affirmé par la constitution. Cet idéal semblait impuissant à assurer la sauvegarde du système économique auquel on était attaché plus qu'à tout. Pour survivre, croyait-on, ce système devrait se contracter désespérément sur lui-même ce qui impliquait le retour à la formule autoritaire de gouvernement.

Bruening, un des hommes politiques les plus actifs qu'ait connus l'ère républicaine et le principal supporteur de Hindenburg contre Hitler lors de l'élection présidentielle tenue les 13 mars et 10 avril 1932, avait introduit, pour rétablir la stabilité, le gouvernement par décrets. Les successeurs de Bruening, von Papen et von Schleicher, deux représentants de l'ancienne caste dirigeante, détruisirent pour toutes fines pratiques ce qui survivait de gouvernement démocratique et ré-

tablirent le principe oligarchique et semi-absolutiste. En demandant à Hindenburg, à la suite de la démission de von Schleicher, d'inviter Hitler à devenir chancelier du Reich, von Papen était mû par la conviction que le chef du parti national-socialiste serait le rempart le plus solide contre la violence prolétarienne, elle-même dans une large mesure création de l'imagination populaire surexcitée.

Dans ces efforts pour recouvrer la sécurité économique et sociale à l'intérieur du système et de l'ordre traditionnels, une société avait insensiblement reparcouru le chemin qui la conduisait à la ré-adoption des anciennes structures mentales, seul refuge assuré contre l'anxiété et l'insécurité. L'Ordre politique républicain avait failli à sa tâche essentielle : rétablir la stabilité économique et sociale. Le recouvrement économique était une condition nécessaire pour que l'idéal républicain réussisse à s'imposer aux esprits et à se substituer peu à peu aux anciennes structures mentales. Cette tâche préalable n'ayant pu être menée à bien, l'idéal nouveau, qui était loin de s'être enraciné profondément même chez les républicains, fut facilement discrédité et remplacé par l'ancienne formule autoritaire. Il avait manqué aux républicains, à défaut de traditions bien établies sur lesquelles ils auraient pu s'appuyer, la foi et la volonté d'existence qui seules leur auraient permis de vaincre les résistances et de rétablir la situation.

Les structures objectives que s'étaient données le régime républicain s'effondraient à cause de l'impuissance de ce régime à établir une configuration mentale capable de resystématiser la culture traditionnelle conformément à l'idéal démocratique. La réaction avait par contre perpétué l'ancienne mentalité au sein des structures objectives nouvelles; c'est pourquoi la perception de la situation, par la majorité des groupes sociaux, trahissait nettement la persistance des structures mentales traditionnelles, tandis que leur devenait de plus en plus étrangère – chez ceux même dont l'Ordre républicain dépendait pour s'instaurer – la perspective démocratique. L'invention du péril rouge, qui avait peu de fondement dans la réalité, s'explique comme l'élaboration d'un mécanisme de défense d'une société menacée de la destruction de ses structures mentales anciennes par suite des nouvelles conditions objectives d'existence. La sécurité d'esprit ne pouvait être reconquise que par une transformation de ces conditions de façon à assurer la persistance de l'ancienne mentalité. En dernière analyse, dans ce processus qui conduisit l'Allemagne, de citoyen d'une république à celui de sujet d'un État autoritaire, le communisme a joué le rôle d'épouvantail.

Le national-socialisme devint peu à peu le lieu de cristallisation de cette ancienne mentalité. Les multiples mouvements de protestation qui virent le jour en Allemagne au lendemain de la guerre, incapables de parvenir à une définition générale, de se donner une organisation stable et de gagner les masses, disparaissaient au bout de quelques mois pour ressurgir sous la forme d'autres mouvements similaires aussi éphémères que les premiers. Ce processus allait continuer jusqu'au moment où un mouvement réussirait à polariser l'ensemble des motifs du ressentiment, à promettre la sécurité, à s'incorporer la structure de la mentalité réactionnaire et à donner une expression politique à ses revendications. Le mouvement du général Ludendorff, formé en 1924, au moment de l'éclipse temporaire du national-socialisme et le parti de Hugenberg réussirent jusqu'à un certain point dans cette tentative, mais ils conservèrent trop le caractère de la caste aristocratique pour devenir des phénomènes de masse. Le premier mouvement s'évanouit en moins de deux ans et le parti de Hugenberg lui-même fut assimilé par le national-socialisme quelque temps après l'alliance Hugenberg-Hitler. Les années entre 1928 et 1933 marquent le processus de simplification et d'uniformisation de l'expression réactionnaire dont le mouvement national-socialiste devint finalement le seul centre de fusionnement. La raison du succès prodigieux de ce mouvement réside dans le fait, qu'à la faveur de conditions objectives propices, il a réussi à créer une configuration mentale à l'intérieur de laquelle les anciennes structures mentales, dans leur tentative désespérée pour se perpétuer, ont pu se recristalliser.

Le mouvement national-socialiste affirmait son idéal et son objectif dans son programme en 25 points promulgué par Hitler au cours d'une assemblée du parti naissant, le 24 février 1920, dans le "Hofbraeuhaus Festival" à Munich <sup>54</sup>. Ce programme n'a jamais été amendé par la suite sauf par les corrections apportées par Hitler le 13 avril 1928 aux expressions trop radicales de socialisme dans les articles 11-14-17 et 18 et par une adjonction à l'article 17, où il fut déclaré que le parti reconnaissait la propriété privée. Néanmoins, à l'intérieur du parti, on devait encore tolérer une aile gauche socialiste mais la purge du 30 juin 1934 allait montrer que ce n'était là qu'une concession tactique aux besoins du moment. Le national-socialisme, quelle qu'ait été sa véritable orientation par la suite, apparais-

---

<sup>54</sup> Feder, Gottfried, *Das Program der N.S.D.A.P. und Sein Weltanschaulichen Gedanken*, Franz Eher, Munich, 1938.

sait, au cours des années de lutte pour le pouvoir, comme une tentative de synthèse entre les deux grandes vagues qui avaient surgi au dix-neuvième siècle et dont la confluence devait prendre, en raison des circonstances particulières de leur apparition, un caractère spécifique à l'Allemagne : le nationalisme et le socialisme.

Dans la plupart des pays de l'ouest de l'Europe, en France notamment, les deux vagues furent séparées par une période de temps suffisamment longue pour rendre impossible leur fusion. Quand le socialisme fit son apparition, la vague nationaliste était déjà passée et avait fait sentir le plus fort de son effet. Ainsi, la seconde vague put se propager sans se fondre dans la première. En Allemagne, au contraire, les deux vagues surgirent presque simultanément de sorte qu'elles se croisèrent dans le mouvement vers l'unification nationale avant d'avoir pu exercer pleinement leur influence. La "Realpolitik" de Bismarck avait réussi à contenir ces deux vagues et à les empêcher de se heurter. Dans sa classification des types du socialisme, Sombart fait une place au socialisme vrai ou allemand, c'est-à-dire à un socialisme lié aux aspirations nationales. Lassalle, lui-même, avait cherché à orienter le socialisme dans une direction national. Le mouvement "National-Sozial" de Friedrich Naumann, organisé en 1896, avait été un autre pas dans cette direction. Naumann était lui-même un libéral qui reconnaissait la nécessité de conjuguer les revendications socialistes avec les aspirations nationales pour empêcher le triomphe du communisme. Le mouvement de Naumann n'eut pas de succès immédiat sur le plan politique mais il devait exercer une influence considérable par la suite. En mai 1918, le Parti Ouvrier allemand d'Autriche, dirigé par Schoenerer et Jung, changea son nom en celui de Parti Allemand National-Socialiste d'Autriche. D'après Heiden, cette appellation nouvelle peut avoir été suggérée à une réunion du parti dès 1913<sup>55</sup>. Il ne s'agit pas de rechercher une influence directe du mouvement de Naumann ou du parti autrichien sur le N.S.D.A.P. ou d'établir une concordance intellectuelle entre eux, mais seulement d'indiquer que par son nom et son programme initial le national-socialisme se situe dans la tradition de ces mouvements qui cherchaient à opérer une synthèse entre le faisceau des valeurs et des objectifs nationalistes et celui du socialisme afin d'empêcher cette seconde vague d'engloutir la première.

---

<sup>55</sup> Heiden, K., *Geschichte des National-Sozialismus*, Berlin: Rehwolt, 1932, p. 33.



En se proclamant mouvement national, le national-socialisme cherchait à s'incorporer l'ensemble des traditions attachées au nationalisme allemand dans ses expressions diverses; en s'affirmant mouvement socialiste, le national-socialisme s'efforçait de s'approprier les traditions bien ancrées du socialisme allemand non communiste. En se donnant le nom de National-Socialisme, le mouvement affirmait qu'il exprimait une nouvelle synthèse entre les deux courants, une fusion de deux vagues puissantes qui ne devaient pas se heurter. Par sa définition même, le national-socialisme se voulait le lieu d'une grande réconciliation; il ne se donnait pas comme un mouvement de classe cherchant à faire prévaloir des intérêts particuliers, mais comme un mouvement incarnant la volonté d'existence d'une société tout entière et s'offrant à lui assurer cette existence. C'est dans cet esprit que, par tous les moyens, il tenta de rassembler sous son drapeau tous les groupes de la nation qui cherchaient à exprimer leur situation dans une définition convenant à leurs propres ambitions et à leurs besoins.

Le national-socialisme n'exprimait pas principalement une idéologie de classe; il n'a jamais eu ce caractère. Il doit être défini, de façon générale, comme une tentative pour rigidifier en castes les classes existantes, plutôt que comme un effort en vue d'assurer l'hégémonie d'une classe et d'imposer une conception particulière de classe sur les autres groupes sociaux. de classe sur les autres Il n'y a pas eu de renégats de classe dans le national-socialisme. Les transfuges de la classe dirigeante jouent toujours un rôle très important dans la prise de conscience et l'élaboration de l'idéologie de la nouvelle classe qui tend à déloger la première de sa situation : la plupart des grands socialistes, Marx et Engels à leur tête, ont été et sont encore des transfuges de la classe bourgeoise. Dans le national-socialisme on ne trouve rien de tel. L'officier, l'aristocrate, le bourgeois, l'ouvrier qui sont passés dès le début au mouvement n'avaient pas le sentiment, et on ne leur en prêtait pas l'intention, de trahir leur caste ou leur classe, mais chacun, quel que fut son milieu d'origine, avait bien plutôt l'impression de servir les intérêts de sa classe en appuyant le national-socialisme.

Ce trait de l'idéologie national-socialiste est confirmé par le caractère de grande marginalité de l'élite. On appelle taux de marginalité, le degré de non-intégration d'un individu ou d'un groupe à l'intérieur d'une société. Ce taux est déterminé en tenant compte du lieu de naissance, de l'occupation, de la classe, de la participation aux principaux symboles nationaux, etc... Ainsi, le taux de mar-

ginalité dans le cas d'un individu qui serait né à l'extérieur du pays qu'il habite, qui n'exercerait aucune profession déterminée, qui ne parlerait pas la langue de son entourage et ne pratiquerait par la même religion, qui ne participerait à aucun symbole national, serait de 100%. Appliqué à l'élite national-socialistes, le taux de marginalité, excessivement élevé, varie de 82.1% pour les administrateurs à 51% pour les militaires – pourcentage moyen de 56,6% <sup>56</sup>. Ceci prouve que le national-socialisme n'avait pas de caractère de classe. On peut même affirmer que c'est cette absence de caractère de classe qui lui a permis de grouper des partisans venant de milieux différents et de classes diverses sans jamais s'identifier à une classe ou à un milieu particulier.

Lerner mentionne cependant deux groupes qui auraient contribué d'une façon spéciale à la composition de l'élite national-socialiste : les intellectuels déracinés qui ne pouvaient s'employer conformément à leur formation ni s'identifier aux symboles et aux valeurs prévalant dans la société, et les classes moyennes.

Ces intellectuels, dont Goebbels – le romancier de "Michael" – est le prototype, auraient formé entre 50 et 60% de l'élite national-socialiste et 59% des propagandistes <sup>57</sup>. Mais ces statistiques ne prouvent pas que le mouvement national-socialiste ait été un mouvement d'intellectuels déracinés. C'est un fait devenu universel depuis la Révolution française qu'une nouvelle élite se recrute toujours surtout au sein de l'ancienne élite et les intellectuels, qui forment toujours le pourcentage le plus élevé dans la composition de toute élite, du moins en Europe occidentale, ont dû nécessairement être plus nombreux dans l'élite national-socialiste que tout autre groupe. Qu'une telle élite se soit formée en marge de l'élite normale de la société allemande d'après-guerre constitue un grave symptôme de désagrégation sociale mais ne signifie pas que le national-socialisme doive être considéré comme un mouvement d'intellectuels déracinés.

On doit aussi nier la thèse couramment soutenue que le national-socialisme, fut un mouvement des classes moyennes. D'après Lerner, la représentation des classes moyennes dans l'élite national-socialiste s'établit autour de 60% ou même 70% en moyenne générale. Chez les propagandistes, elle est de 43% et chez les

---

<sup>56</sup> Lerner, Daniel, *The Nazi Elite*, Hoover Institute Studies. Series B, no 3, Stanford University Press, Stanford 1951, p. 84 et suivantes.

<sup>57</sup> Lerner, Daniel, *The Nazi Elite*, op. Cit., p. 28 et suivantes, 89 et suivantes.

administrateurs de 58,7% <sup>58</sup>. On ne peut, cependant, rien conclure directement du pourcentage établi par les statistiques. Le fait que les classes moyennes aient fourni un si fort contingent à l'élite national-socialiste signifie tout simplement que la majorité des intellectuels qui composaient une grande proportion de cette élite faisaient eux-mêmes partie des classes moyennes. Il s'agit là d'un caractère général de toute élite moderne et non pas d'un phénomène particulier au mouvement national-socialiste. Le fait que l'élite bolcheviste, qui s'est constituée à partir du milieu de la première décennie du vingtième siècle en Russie, se soit recrutée dans les rangs de l'intelligentsia et de la bourgeoisie russes, ne signifie pas que le bolchevisme ait été un produit bourgeois. Sans doute, il est incontestable qu'un grand nombre, peut-être la majorité, des votes qui ont été accordés au parti national-socialiste dans les élections fédérales, surtout après 1928, étaient fournis par les classes moyennes. Ces dernières, par leur situation même, ressentirent avec une acuité particulière l'anxiété due à la crise et furent les plus sensibles à la propagande anti-communiste et à la promesse de rétablissement de la situation de la part du parti national-socialiste. Néanmoins, "un mouvement qui tire avantage des instincts serviles d'une classe n'est pas pour cette raison un mouvement de cette classe, ni réellement expressif de son esprit" <sup>59</sup>. Un mouvement se définit d'après sa structure générale et non d'après l'un ou l'autre de ses aspects particuliers, car alors le national-socialiste pourrait être aussi bien considéré successivement comme un phénomène de l'ancienne caste aristocratique, du groupe industriel ou du prolétariat. Les aristocrates ont cherché à se servir de ce mouvement dès 1923; les grands industriels, avec à leur tête Kirdorf, Thyssen, Krupp, Sturm, Roschling, Mannesmann et nombre d'autres, ont contribué régulièrement à la caisse du mouvement quand ils ne lui étaient pas ouvertement favorables; les ouvriers industriels quittèrent en nombre considérable les rangs de la social-démocratie pour se joindre au national-socialisme.

De même, tout en étant le moyen par lequel "la patience de la génération a élevé sa voix" (George), le national-socialisme ne peut non plus se définir comme un phénomène de jeunesse. Lerner, en conclusion de ses études statistiques du "Fuehrerlexikon" de 1934, a établi que l'âge moyen de l'élite national-socialiste était de 6 à 7 ans inférieur à la moyenne de l'âge de la population allemande pour

<sup>58</sup> Lerner, Daniel, *The Nazi Elite*, op. cit., p. 5 et suivantes.

<sup>59</sup> Kolnai, Aurel, *the War against the West*, op. cit., p. 387.

la période correspondante (37,6 contre 44, 9)<sup>60</sup>. Dans un tableau, Neuman a comparé les âges respectifs des membres non national-socialistes du premier cabinet de Hitler avec ceux des principaux dirigeants du national-socialisme. Les premiers étaient nés entre 1860-1880 et les seconds, sauf de rares exceptions, entre 1890-1900 (Hitler né en 1889). L'âge moyen au Reichstags en 1930 était de 57 ans, même en incluant la représentation national-socialiste dont la moyenne d'âge était sensiblement moins élevée<sup>61</sup>. On peut présumer que l'âge moyen pour l'ensemble du mouvement était égal sinon quelque peu inférieur à celui de l'élite. Cette génération des années 1890, la génération des "Wandervoegel", était en outre séparé de la génération qui la précédait par l'expérience de la guerre. Pendant que cette dernière avait dirigé la guerre de leurs bureaux d'administration, la première avait fraternisé dans les tranchées avec l'espérance de bénéficier un jour des fruits du sacrifice et du sang versé. Elle n'avait pas accepté la défaite; ce n'était pas elle qui avait négocié l'armistice, ni elle qui avait signé le traité de Versailles; ce n'était pas elle non plus qui avait reconstitué les structures politiques effondrées de la nation; elle ne se sentait pas responsable de la précarité de la situation économique. La faute était, par cette génération, reportée sur ses aînés, sur ces hommes vieilliss, déçus et blasés qui n'avaient plus la force d'avoir foi en eux-mêmes ni en la nation. Préparés comme ils l'étaient à toutes les démissions, ceux-ci occupaient cependant tous les postes de commande, tandis que, partis trop jeunes pour s'être assurés une position stable, les soldats étaient revenus sans profession, sans famille et sans gloire, apparemment "détruit par la guerre", selon l'expression de Eric Maria Remarque. L'ancienne génération, de son côté, redoutait et méprisait cette génération de soldats démobilisés qui la rendait responsable de tous les malheurs de la patrie. Le conflit entre ces deux générations devait aboutir à l'élaboration de deux "Weltanschauung" diamétralement opposées et le succès de l'une devait signifier l'abandon de l'autre. Après la guerre, les éléments les plus aigris et les plus combattifs de cette génération de soldat s'étaient regroupés dans les "Freikorps" et les divers mouvements de la réaction. Le national-socialisme attira à lui un à un les débris de ces mouvements et de ces Corps francs. Le 9 novembre 1933, au cours d'une cérémonie de remise

<sup>60</sup> Lerner, Daniel, *The Nazi Elite*, op. cit., p. 10-12, 86-89.

<sup>61</sup> Neuman, *Permanent Revolution, the Total State in a World at War*, N.Y., London, 1942, p. 243.

des drapeaux de tous les Corps francs qui survivaient encore, les commandants de ces unités remirent leurs bannières à une garde d'honneur composée de troupes S.A. et S.S. Tous ces étendards furent précisément déposés dans le hall d'honneur de la Maison Brune "pour toute l'éternité", attestant ainsi que tous avaient combattu pour la même cause et que l'ère de la violence était close <sup>62</sup>.

Cette génération avait derrière elle la génération montante, née après 1900, qui n'avait pas fait la guerre, mais qui avait été élevée dans l'esprit guerrier et le nationalisme farouche. Elle n'était pas née pour être une génération de chefs mais chez elle seule pouvait s'éveiller le fanatisme et l'enthousiasme qui permettent à un mouvement de triompher et de durer. Cette jeune génération, le mouvement national-socialiste se l'attacha dès son origine : il lui donna l'espérance et lui communiqua la foi. La "Hakenkreuz" (croix gammée) devint pour elle le symbole d'un lendemain qui serait la réalisation de ses rêves d'enfance où il n'y avait que batailles à livrer, et ennemis à terrasser pour la gloire de l'Allemagne. Cette génération marchait sur les traces de la génération de 1890 et partageait sa haine à l'égard de la vieille génération, responsable de la catastrophe nationale et maîtresse actuelle du pouvoir. Elle s'engageait de plus en plus nombreuse dans les rangs de la jeunesse hitlérienne désireuse de porter un jour l'uniforme de la S.A. et de la S.S. L'armée de l'Allemagne future naissait. L'armée régulière et la police, en dehors même des nombreuses sections gagnées au national-socialisme, elles qui ouvraient si facilement le feu sur les émeutiers rouges, ne l'auraient jamais ouvert sur cette jeunesse pas plus que sur les S.A. et S.S. parce que qu'en eux elles reconnaissaient leurs frères.

Il ne faudrait pas conclure que le national-socialisme fut principalement un mouvement de jeunesse mais plutôt qu'il a réussi, grâce à sa conception du monde, à polariser les aspirations de deux générations qui avaient perdu la foi en leurs aînés et au monde construit par ces derniers.

Il se dégageait de ce mouvement, surgi comme tant d'autres au sein de l'Allemagne désaxée d'après-guerre, une telle impression de virilité et d'authenticité que peu à peu, l'immense foule des insatisfaits et des hésitants, de ceux qui avaient peur et cherchaient protection, vinrent se réfugier sous sa bannière et lui donnèrent leur vote. Progressivement, le mouvement se gagna les masses

---

<sup>62</sup> Waite, Robert G.K., *Vanguard of Nazism*, op. cit., p. 230 et suivantes.

et c'est pourquoi il réussit à remporter la lutte en vue du pouvoir d'une façon démocratique. Après 1929, le national-socialiste fut le parti individuel le plus puissant au Reichstag. La bourgeoisie, qui a elle-même permis que cette masse s'exprimât politiquement par le poids de son nombre, a toujours tremblé devant la force qu'elle a mise en mouvement quand celle-ci s'est retournée contre elle. Incapable de la détruire par les armes que lui permet la démocratie, elle va tenter alors de s'exprimer par elle et de la faire jouer à son profit. La lâcheté est le dernier recours d'une classe qui a épuisé son énergie. Devant la marée immense d'hommes qui portaient Hitler et son parti aux premiers rangs du Reichstag, la bourgeoisie, qui se sentait menacée dans ses intérêts nantis par la vague du radicalisme prolétarien, conçut le plan de se concilier le national-socialisme en faisant partager à ce dernier la responsabilité ministérielle. Selon l'expression de Heiden, Hitler accéda au pouvoir parce qu'il semblait le seul homme qui pût restaurer le gouvernement parlementaire en Allemagne. Ce plan aurait pu réussir si le national-socialisme, qui s'appuyait sur la masse, avait été dans son essence un mouvement de masse. Mais, les uns ne virent peut-être pas que cette masse, devant laquelle ils s'inclinaient, avait pris "forme" c'est-à-dire que loin de receler seulement une énergie potentielle elle avait acquis un dynamisme autonome susceptible d'être utilisé à des fins anti-démocratiques. Ceux-là s'aperçurent trop tard de la nature monstrueuse de la force que leur propre peur avait engendrée. Les autres, l'immense majorité, avait reconnu la "forme" nouvelle qu'avait acquise la masse façonnée par le national-socialisme, mais ils persistèrent soit par sympathie, par crainte ou par lâcheté, à faciliter l'accession au pouvoir du mouvement.

La question de savoir dans quelle mesure l'Allemagne de 1933 était favorable ou non au national-socialisme ne doit pas être décidée en tenant compte exclusivement des résultats des dernières élections avant la prise du pouvoir par le national-socialisme ou de la dernière élection à peu près libre sous le régime national-socialiste, mais en tenant compte de la satisfaction avec laquelle les groupes et les individus les plus influents de la nation – à l'exclusion des chefs communistes – les évêques, les chefs ouvriers, les industriels, les aristocrates, les bourgeois, etc... virent l'étoile montante du national-socialisme se fixer sur l'Allemagne. S'il y avait eu une réelle opposition au national-socialisme de la part de l'un ou l'autre de ces groupes, cette opposition aurait pu s'exprimer dans la période qui précéda l'instauration de la dictature. On ne vit pas une telle opposition; au contraire, on

assista comme à une conspiration générale en vue de faciliter la consolidation au pouvoir des national-socialistes. La conduite du "Centre" durant la première moitié de 1933 est peut-être le meilleur exemple de ce fait général. Et l'ensemble de l'épiscopat, qui à partir de 1930 avait appris à connaître la véritable nature du national-socialisme et s'était montré de plus en plus sévère à son égard, mettant à l'index le livre de Rosenberg et allant jusqu'à refuser la communion aux adhérents du mouvement, ordonnait maintenant à la population d'accepter l'Ordre nouveau comme un ordre imposé par Dieu pour le plus grand bien de l'Allemagne. L'héroïsme de quelques hommes qui refusèrent de se soumettre à cet "ordre voulu de Dieu" n'implique pas que l'Allemagne repoussait le national-socialisme mais indique tout simplement qu'elle l'avait accepté au moment où il n'était pas besoin d'héroïsme pour s'y opposer.

L'explication du succès du national-socialisme tiendrait au fait qu'il s'offrait comme la seule réponse aux problèmes psychologiques de l'Allemagne d'après-guerre. Il est certain que les motivations psychologiques jouent toujours un rôle prépondérant dans les décisions humaines. Il est aussi certain qu'un même mode de co-existence peut contribuer à faire surgir des sentiments communs chez certains groupes ou dans l'ensemble d'une société. Le ressentiment, la peur de la liberté, le besoin de sécurité, l'humiliation, le besoin de se réhabiliter, de recouvrer la confiance perdue, constituent autant de motivations plausibles ayant fortement incité des individus ou même des groupes à se joindre au mouvement national-socialiste. Ce mouvement semblait à ces individus et à ces groupes le seul refuge capable de leur restituer la stabilité psychologique perdue. Ces explications, valides quand il s'agit de déterminer les raisons intimes de l'adhésion au national-socialisme, jettent en même temps une certaine lumière sur la nature de ce mouvement. S'il a réussi, par exemple, à polariser le ressentiment de certains individus ou de certains groupes c'est que le national-socialisme permettait un dégagement du ressentiment. Néanmoins, une addition quelconque de tels éléments psychologiques ne parviendra pas à révéler la structure du national-socialisme.

S'il faut reconnaître la validité partielle des explications au niveau psychologique, il faut au contraire rejeter une fois pour toutes les explications psychanalytiques du mouvement national-socialiste. La validité des concepts psychanalytiques doit pour l'instant être limitée à leur usage clinique en relation avec des

symptômes psychiques bien définis. Le postulat de base de la méthode psychanalytique appliquée à la vie sociale est qu'une société consiste en une juxtaposition d'individus. Or, on n'a jamais démontré l'existence d'un palier psychique social au niveau du palier psychique individuel où s'établit l'analyse psychanalytique; et si ce palier existait, il faudrait en outre, avant d'appliquer les concepts élaborés pour rendre compte du psychisme individuel, démontrer la possibilité de la clinique psychanalytique des phénomènes et des mouvements sociaux. Et cette clinique n'a jamais été conduite avec la rigueur qu'exige la clinique psychanalytique au plan psychique individuel. Les psychanalystes sociaux dépensent un effort considérable pour aboutir à des conclusions n'ayant qu'une valeur analogique frisant souvent le ridicule. Le mouvement national-socialiste a été l'objet d'une grande masse de tels travaux soi-disant psychanalytiques. Il suffit de mentionner les interprétations du Dr. Brickner pour qui l'Allemagne est paranoïaque<sup>63</sup>; du Dr. Erikson qui explique le national-socialisme par le fait que Hitler doit être considéré comme le grand frère glorifié se substituant au père<sup>64</sup>; de Lasswell pour qui Hitler a joué, non plus le rôle du grand frère, mais celui de la mère, dans la société allemande<sup>65</sup>; d'Erich Fromm pour qui les classes moyennes se sont tournées contre elles-mêmes en réponse à leurs penchants masochistes et à leur volonté de destruction<sup>66</sup>; enfin de Schuman pour qui le mouvement hitlérien est le symptôme d'une névrose collective et d'une régression pathologique de la petite bourgeoisie vers l'enfance. Schuman parle du complexe de castration de l'Allemagne coupée d'une partie de son territoire, de l'absence de symboles paternels et maternels adéquats, du sentiment de culpabilité se manifestant d'une façon agressive, comme explication de la faillite de la république de Weimar<sup>67</sup>.

Pour comprendre la raison du succès du national-socialisme il faut distinguer entre les deux niveaux d'explication suivants : le niveau des facteurs objectifs liés à la situation générale de l'Allemagne dans les années d'après-guerre; le niveau des facteurs subjectifs d'où découlait la possibilité d'une structure mentale sus-

<sup>63</sup> Brickner, Dr. Richard M, *Is Germany Curable?* N.Y, 1943.

<sup>64</sup> Erikson, Dr. Eric H. *Psychiatry*, Novembre 1942, volume V, 480 et suivantes.

<sup>65</sup> Lasswell, Harold, *The Psychology of Hitlerism*, the Political Quarterly, Vol, IV, 1933, p. 380.

<sup>66</sup> Fromm, Erich, *The Fear of Freedom*, London, 1942, reprinted 1946.

<sup>67</sup> Schuman, Frederick L, Schuman, *the Nazi Dictatorship*, N.Y. 1935.



ceptible de rendre compte, conformément à la volonté de la majorité des groupes sociaux, de la situation générale. Les deux groupes de facteurs se sont conjugués les uns avec les autres, se sont influencés les uns les autres et ont progressivement permis au national-socialisme de transformer sa définition particulière de la situation en la seule définition générale que l'Allemagne crût conforme à ses aspirations et à ses besoins.

La situation d'après-guerre a provoqué la formation de la mentalité réactionnaire, mais cette dernière a rejaili, à son tour, sur la base objective en cherchant à lui imposer les structures particulières que sa définition impliquait. La mentalité réactionnaire, tendant à se fixer dans un mouvement qui lui permît d'acquérir une signification objective, trouva dans le national-socialisme le lieu de cristallisation qui lui manquait. C'était dans ce mouvement que se recrutaient les hommes les plus dynamiques et que s'élaboraient les moyens d'action les plus appropriés devant permettre à la mentalité réactionnaire de pénétrer les esprits et d'empêcher la formation de la nouvelle mentalité que l'Ordre démocratique impliquait. C'était grâce à ce mouvement seulement que la victoire réactionnaire semblait possible et c'est la raison pour laquelle toutes les forces de la réaction convergèrent peu à peu vers le national-socialisme. C'est dans la mentalité réactionnaire qu'a pris germe l'idéologie national-socialiste, idéologie, non d'une classe, mais d'une société à la recherche d'une harmonie entre les conditions objectives de son existence et sa mentalité.

La révolution allemande du XXe siècle.  
Tome I. (1954)

Deuxième partie

# Analyse de l'idéologie national-socialiste

[Retour à la table des matières](#)

La révolution allemande du XXe siècle.  
Tome I. (1954)  
Deuxième partie. Analyse de l'idéologie national-socialiste.

## Chapitre I

---

### Les éléments de l'idéologie national-socialiste

[Retour à la table des matières](#)

La structure de l'idéologie national-socialiste ne peut se déterminer que sur la base de ses principaux éléments et de l'examen de leurs relations intimes.

L'idéologie national-socialiste apparaît d'abord comme le lieu de convergence de deux mouvements déjà à l'œuvre dans la société allemande d'après-guerre : le premier mouvement constitue le moment de la négation du monde objectif; le deuxième mouvement, le moment de l'affirmation d'un monde à construire à partir de la vision d'un idéal nouveau. Certes, dans le dynamisme existentiel de l'idéologie, les deux moments sont inséparables l'un de l'autre car le pouvoir de négativité dépend, dans une large mesure, de la contradiction entre la situation objective et la vision d'un idéal déjà présent à la conscience; et cet idéal à son tour surgit dialectiquement de la situation elle-même. Les deux moments se situent à des paliers différents d'analyse : le moment négatif est lié à une situation concrète donnée et se manifeste au palier phénoménal; le moment affirmatif se rapporte aux valeurs spirituelles et aux valeurs existentielles inscrites dans un idéal et se situe par conséquent au palier axiologique.

S'il est vrai que le national-socialisme a été produit de la rencontre de ces deux mouvements également nécessaires, on ne saurait parler d'une co-existence de ces derniers dans l'élaboration idéologique. Il faut reconnaître la priorité logique du moment négatif sur le moment affirmatif.

Le pouvoir de négativité est une caractéristique essentielle de l'être fini qui ne peut affirmer de nouvelles formes d'existence qu'en niant les formes anciennes. Se poser c'est d'abord s'opposer. Cette modalité d'existence, caractéristique de l'être dans le monde, détermine aussi la formation des mouvements sociaux et la production des grandes idéologies politiques de notre temps. Les formes sociales sont produites dialectiquement et le processus dialectique s'ébranle grâce à la négation du déjà-donné – négation qui contient en même temps le germe du nouveau point d'arrivée. Le rôle créateur de la négativité, qui a été mis en lumière dans la philosophie hégélienne, dans la phénoménologie et l'existentialisme contemporains, apparaît nettement si on étudie l'évolution spirituelle, intellectuelle et sociale de l'Allemagne dans les années d'après-guerre.

On vit d'abord se dessiner et progressivement se généraliser l'opposition à l'univers républicain et aux valeurs que ce dernier impliquait. En même temps se précisaient à l'arrière-plan les motifs positifs de cette opposition sans qu'ils soient pour autant élaborés en système et érigés en force autonome. Cette évolution définit les étapes parcourues par la réaction d'après-guerre dont le principe primaire de cohésion était beaucoup plus une volonté commune de destruction des formes actuelles d'existence qu'une affirmation d'un idéal commun à réaliser. Cependant, dans leur opposition à un monde avec lequel elles refusaient de s'identifier, ces diverses tendances se sont réfugiées dans le passé et, comme un accord symphonique de fond, une affirmation de valeurs identiques a commencé à exprimer. À ce stade, la trame du tissu qui soutenait la réaction, trame imprécise et ondoyante, dessinait le tracé de fond indiquant la figure qu'épouserait l'idéologie au cours de son élaboration.

La composition originelle des couleurs du tissu révélait toutefois un curieux amalgame d'éléments idéologiques et d'éléments utopiques. L'utopie, qui constitue un "exercice mental sur les possibles latéraux"<sup>68</sup>, joue toujours un rôle im-

---

<sup>68</sup> Ruyer, Raymond, *L'Utopie et les Utopies*, Presses Universitaires de France, 1950.

portant au stage initial d'opposition à une situation donnée. La négation même de ce qui est implique une recherche de ce qui n'est pas et cette recherche peut se poursuivre selon des modalités bien distinctes : ou bien l'esprit, ignorant les limites du temps et de l'espace, peut se distraire dans l'exploration de temps et d'espaces qu'il construit par manière de jeu et qu'il dispose à sa fantaisie; ou bien l'esprit se fixe dans le temps et l'espace concrets et s'efforce d'instaurer dans l'univers réel et non plus seulement dans un univers fantaisiste des formes nouvelles d'existence. Ces deux attitudes de l'esprit définissent le mode utopique et le mode idéologique comme des systèmes objectifs et qui, suivant le schéma marxiste, ne les a analysées que sur le plan phénoménal, Ruyer considère l'utopie comme modalité d'exercice mental et l'analyse au palier mental avant de l'aborder en tant que structure objective phénoménale. En adoptant le point de vue phénoménologique de Ruyer, pour l'idéologie aussi bien que pour l'utopie, il est possible de cesser de considérer, avec Mannheim, l'utopie et l'idéologie comme des catégories antinomiques, pour les considérer comme des modalités complémentaires susceptibles de co-exister dans une mentalité, tout en reconnaissant que celle-ci tende constamment vers une purification modale. Par exemple, on peut ainsi tenir compte des éléments idéologiques contenus dans le socialisme pré-marxiste et, inversement, des éléments utopistes si importants qui se sont glissés dans l'idéologie marxiste. En général, le mode utopique est susceptible de s'exprimer d'une façon prépondérante au stage initial de l'opposition à une situation pour céder progressivement, sans jamais s'effacer tout à fait, devant le mode idéologique qui s'affirme de plus en plus à mesure que l'activité mentale s'exerce davantage au niveau du monde réel objectif, non plus seulement en tant qu'elle le nie mais encore en tant qu'elle cherche à le transformer concrètement.

Bien loin d'être apparue sous l'influence d'une idéologie déjà élaborée, l'opposition réactionnaire s'est définie d'abord comme un ensemble de tendances et de mouvements exprimant la négation de la situation d'après-guerre et reliés entre eux d'une façon positive par des éléments tenant à la fois du mode utopique et du mode idéologique sans toutefois être intégrés ni dans une structure utopique ni dans une structure idéologique. Les éléments idéologiques allaient s'affirmer progressivement devant les forces évanescents des éléments utopiques à mesure que l'esprit réactionnaire cesserait de s'exercer sur les possibles latéraux pour s'attacher à la recherche d'une forme d'existence concrète. L'aliment spirituel

des principaux groupes réactionnaires leur était fourni par des littérateurs ou poètes comme George ou par des visionnaires comme Moeller van den Bruck. Ceux-ci avaient enfoncé l'écorce protectrice fragile derrière laquelle se protégeait le monde d'après-guerre, mais leur vision esthétique et idéale de l'homme et du monde à venir s'était dans une large mesure élaborée sous l'influence de l'activité utopique. Le même phénomène est perceptible chez Hitler. Dans son autobiographie et dans ses principaux discours prononcés dans la période s'étendant jusqu'à 1924-25, on voit que si l'écrivain ou l'orateur excelle à exposer les motifs négatifs de son opposition au monde dans lequel il est né, tels son anti-judaïsme, son anti-communisme et son anti-républicanisme, s'il excelle à décrire les conditions d'existence des grandes masses allemandes, il ne parvient pas à faire connaître l'ordre concret qu'il se propose de réaliser ni à exposer les lignes générales d'un programme précis de réforme. Par contre son livre et ses discours regorgent d'utopies sociales <sup>69</sup>. Au cours des années suivantes, le mode idéologique domine dans l'esprit de l'Hitler, mais l'activité utopique ne cesse jamais complètement de s'exercer.

C'est de nouveau cette activité qui occupe surtout son esprit dans les derniers mois de sa vie alors que le refuge dans l'élaboration de "possibles latéraux" devenait la seule façon d'échapper au spectacle déprimant d'une situation devenue désespérée. La même constatation doit être faite au sujet de la majorité des principaux lieutenants de Hitler et du mouvement national-socialiste en général. Jamais, dans ce mouvement, l'activité utopique ne s'est complètement effacée devant le mode idéologique.

On doit conclure que la mentalité, même si elle s'ordonne conformément au mode idéologique, est susceptible de faire certaines concessions mineures à l'activité utopique sans que cette dernière entraîne l'élaboration d'une structure utopique autonome. Le national-socialisme doit se définir cependant par rapport à la structure idéologique qui le caractérisa et non par les résidus d'activité utopique qui persistent au sein de cette structure.

La force dynamique primaire sous-tendant la réaction d'après-guerre et le mouvement national-socialiste à ses débuts peut s'exprimer dans le concept de

---

<sup>69</sup> Goerlitz, W., Quint, H.A., *Adolf Hitler*, Archives d'Histoire contemporaine, Amiot et Dumont, Paris 1953, Tome I, p. 151 et suivantes.

"ressentiment" tel que le définit Max Scheler dans son "Homme du Ressentiment". Dans le ressentiment lui-même il faut considérer non seulement l'aspect nihiliste qui apparaît, au stage initial, prépondérant mais encore le germe d'une nouvelle éthique et d'une nouvelle hiérarchie des valeurs qui s'y trouve dialectiquement engendré. Le ressentiment provoque un acte créateur quand il inspire la lutte d'une classe sociale défavorisée en vue de la reconnaissance sociale. Dans sa "Généalogie de la Morale" Nietzsche a montré comment le ressentiment sert de principe dynamique à l'élaboration d'une éthique révolutionnaire :

"La révolte des esclaves dans la morale commence lorsque le ressentiment lui-même devient créateur et enfante des valeurs : le ressentiment de ces êtres à qui la vraie réaction, celle de l'action, est interdite et qui ne trouvent de compensation que dans une vengeance imaginaire. Tandis que toute morale aristocratique naît d'une triomphale affirmation d'elle-même, la morale des esclaves oppose dès l'abord un "non" à ce qui ne fait pas partie d'elle-même, à ce qui est "différent" d'elle, à ce qui est son "non-moi". Et c'est ce "non" qui est son acte créateur."

Considéré en lui-même, abstraction faite du germe créateur susceptible de surgir de lui, le ressentiment est une impulsion négative, destructrice et haineuse. Scheler l'a décrite comme un phénomène d'auto-intoxication psychologique. "Le ressentiment est, dit-il, une disposition psychologique d'une certaine permanence qui, par un refoulement systématique, libère certaines émotions et certains sentiments, de soi normaux et inhérents à la nature humaine, et tend à provoquer une déformation plus ou moins permanente du sens des valeurs comme aussi de la faculté du jugement. Parmi les sentiments qui rentrent en ligne de compte il faut placer avant tout la rancune et le désir de se venger, la haine, la méchanceté, la jalousie, l'envie et la malice."

La conséquence du ressentiment, selon Scheler, est de fausser la vision de l'univers et le sens des valeurs ou, selon le langage de Nietzsche, d'entraîner "la falsification du barème des valeurs". Toutefois, il est préférable de s'exprimer en termes objectifs et de parler de la transformation de l'échelle des valeurs et de l'introduction d'une perspective différente dans la perception par suite d'une restructuration des facultés mentales.

On trouve le ressentiment à l'origine des grandes idéologies politiques qui se sont élaborées dans l'histoire moderne. Il est susceptible de se développer dans

tout groupe qui, étant parvenu à la conscience de soi, lutte pour la reconnaissance sociale, et qui, dans sa lutte, se heurte à un autre groupe ayant déjà objectivé dans les institutions sa propre conscience de soi en conscience pour tous. Dans l'Allemagne d'après-guerre, les grands motifs de la négation réactionnaire, et par conséquent national-socialiste, et les principaux sentiments communs à la réaction, y compris l'antisémitisme, avaient leur source dans le ressentiment. Goebbels a exprimé ce ressentiment en des termes d'une vigueur exceptionnelle : "Le peuple allemand est un peuple esclave. Il se range aujourd'hui, du point de vue des droits des peuples, derrière la dernière colonie nègre du Congo" (Das deutsche Volk ist ein klavenvolk. Es rangiert heute voelkerrechtlich hinter der lesten Negerkolonie am Kongo <sup>70</sup>).

Le ressentiment ne se définit pas complètement par l'envie ou la haine. De la négation initiale surgit d'une façon dialectique l'affirmation de valeurs nouvelles opposées aux valeurs qui l'ont suscitée. Tant que les nouvelles valeurs ne sont pas destinées à se servir de principes à des transformations concrètes, la morale du ressentiment s'élabore selon le mode utopique, quoique des éléments idéologiques soient susceptibles de s'exprimer. Lorsque le ressentiment s'est trouvé des organes lui permettant de passer au plan de l'action on voit se substituer au mode utopique le mode idéologique entraînant l'élaboration de structures mentales correspondantes sans que soit nécessairement éliminée tout à fait l'activité utopique. Dans les divers mouvements d'après-guerre en Allemagne cette évolution n'a été parcourue que par le national-socialisme.

Il serait faux, cependant, de penser que le rôle créateur de la négation détermine complètement la structure de l'idéologie. Le rôle de la négation est de préparer les esprits à l'abandon des idées et des formes actuelles d'existence et d'indiquer le contenu général - "a contrario" – des idées et des formes nouvelles. Pour qu'une idéologie s'élabore, il faut qu'au préalable les conditions actuelles d'existence aient été niées et que se soient dessinée une configuration mentale susceptible d'ordonner la structure que prendra l'idéologie en formation. Le succès de l'idéologie dépend d'ailleurs de son accord avec cette configuration mentale surgie "a contrario" de la situation.

---

<sup>70</sup> Goebbels, Joseph, dans : *Der Angriff*, Aufsätze aus der Kampfzeit, Muenchen, 1935, p. 18 (écrit en 1928).



L'utopie se définit objectivement par référence à l'univers que l'exercice mental sur les possibles latéraux a créé. De son côté l'idéologie, qui, en soi, est affirmation, se définit avant tout comme l'envers de la négation (Anderssein), la contemplation du tout autre. La négation préalable la rend possible et conditionne en même temps les caractères qui la définiront. Dans le national-socialisme, la mystique raciale est l'envers de l'antisémitisme; celle du Reich, l'envers du pluralisme pragmatique weimarien; celle de la "Gemeinschaft", l'envers de l'individualisme bourgeois; celle du Volk, l'envers de l'internationalisme. La forme du "oui" idéologique est préfigurée dans celle du "non" opposé à la situation objective. De cette négation découle le caractère unique du national-socialisme dans l'histoire allemande en dépit du fait que cette idéologie n'a introduit aucun élément nouveau dans la substance spirituelle traditionnelle de l'Allemagne. Et si l'opposition au judaïsme, au pluralisme pragmatique, à l'individualisme et à l'internationalisme n'avait pas trouvé de résonances très fortes dans l'Allemagne d'après-guerre, il eût été insensé d'anticiper le succès d'une idéologie élaborée sur la base de cette opposition.

Cette argumentation ne signifie pas que le racisme allemand a été la conséquence de l'antisémitisme, et ainsi de suite pour les autres éléments de l'idéologie national-socialiste : l'ensemble de ces traits, négatifs ou positifs, n'expriment que des aspects différents de réalités identiques et s'engendrent dialectiquement dans l'histoire allemande. Dans la situation d'après-guerre, les caractères idéologiques positifs n'auraient pu prendre forme dans la mentalité allemande si le ressentiment ne s'était pas exprimé au préalable dans les formes traditionnelles de l'antisémitisme et ainsi de suite. Cependant, dans le processus dialectique de son élaboration, l'idéologie national-socialiste n'a pas complété une synthèse authentique. Elle a été amenée non pas à nier la négation d'où elle était surgie, mais à affirmer son indépendance envers le moment négatif pour s'exprimer en soi, dans l'absolu. Ainsi le "oui" idéologique, oublieux de son conditionnement originel dans une situation relative et contingente, tendit à identifier la perspective partielle qu'il exprimait avec une perspective totale : la perception du monde que cette perspective rendait possible devint assimilée à une perception valide en soi. En conséquence, quelles que furent ses relations dialectiques avec son moment négatif, l'idéologie national-socialiste ne saurait être analysée, de l'intérieur, qu'à partir de l'ensemble de ses éléments positifs et des relations entre ces derniers.

Le principe le plus puissant de la cohésion de la réaction d'après-guerre avait été l'antisémitisme; l'élément fondamental de l'idéologie national-socialiste, élément définissant en même temps la configuration générale de cette idéologie, a été la race. Le racisme comme l'antisémitisme, n'est pas nouveau dans la substance allemande. Il repose dans une conviction depuis longtemps accréditée chez le peuple allemand de sa supériorité raciale sur les autres peuples, conviction qui a reçu une justification philosophique et scientifique extrêmement élaborée et susceptible d'être transformé avec une facilité inouïe en idéologie.

Le peuple allemand est le seul peuple européen à croire en sa supériorité du point de vue racial. Les Russes n'ont jamais transformé le slavisme en une arme de supériorité raciale; les Français, chez qui le sentiment national a été exprimé en des formes si exaspérées à certaines périodes de l'histoire, n'ont jamais greffé ce sentiment sur la race. Ce sentiment, présent à la conscience de la majorité des Allemands, s'exprime non seulement dans les œuvres littéraires mais aussi au hasard des conversations : supériorité physique et culturelle fondée dans le sang germanique. Quoi qu'il en soit de son fondement objectif, on doit tenir compte de son existence puisqu'il provoque un comportement et l'élaboration d'une éthique sociale correspondante. Ce sentiment se trouve, du moins du point de vue allemand, en une certaine mesure accrédité du fait que des non Allemands reconnaissent souvent cette supériorité aux Allemands. Cette présomption reçoit sa "confirmation" dans le fait que la grande majorité des racistes européens, à quelque nation qu'ils aient appartenu, ont le plus souvent élaboré leurs thèses par référence à la race germanique et conclu que l'Allemagne devait bénéficier, comme par une loi fatale, des conclusions auxquelles ils parvenaient. Carlyle, Gobineau, Guizot, Lapouge, Chamberlain et combien d'autres théoriciens non allemands n'ont-ils pas identifié la cause du racisme à celle de l'Allemagne, et cela au point de déplorer parfois de n'être pas des Allemands eux-mêmes? Cette considération vaut d'ailleurs aussi pour ceux que le destin avait fait naître dans une race "parasitaire" : beaucoup de Juifs, par exemple, étaient persuadés de la supériorité raciale allemande et étaient prêts à accepter un statut inférieur pourvu qu'on leur permît de vivre dans le grand Reich. Il était par conséquent naturel que les Allemands, dont la propension au racisme était déjà si forte, acquissent la conviction que, leur supériorité étant reconnue même par des étrangers, la race à laquelle ils appartenaient était une race supérieure et privilégiée.

La philosophie d'histoire de Hegel constituait déjà une justification pseudo-rationnelle de la propension germanique à l'affirmation de leur supériorité car le philosophe idéaliste qui avait défini le "Weltgeist" comme l'émanation phénoménale de l'"Idée" s'incarnant progressivement dans l'histoire et avait conclu que le "Volkgeist" germanique représentait la plus haute incarnation jamais atteinte jusqu'à maintenant par le "Weltgeist" . cette philosophie servit à justifier les ambitions pan-germanistes de Bismarck. Et l'Allemagne était flattée de voir qu'il était possible de prouver au moyen de la philosophie ce dont elle avait la certitude intérieure. Aussi récompensa-t-elle Hegel en le considérant comme le philosophe officiel de la Prusse. Mais encore fallait-il faire un acte de confiance en une philosophie qui avait beaucoup de grandeur certes, mais qui se situait dans une sphère inaccessible à la majorité des esprits.

La confirmation "scientifique" de la supériorité allemande allait être établie grâce à l'application du darwinisme à la vie sociale. Le darwinisme social, surtout dans son expression au sein de l'école dite du "Conflit" dirigée par Ludwig Gumplowicz et son disciple Franz Oppenheimer, se prêtait aisément à une interprétation dans ce sens. Mais ce sont les racistes proprement dits qui, en tirant les conclusions logiques des thèses du darwinisme social et en établissant leurs conclusions à partir des techniques scientifiques de la mensuration, de la comparaison et de l'analyse, ont définitivement démontré que l'intuition si tenace des Allemands quant à leur supériorité était bien fondée. Plus que Gobineau, Chamberlain ou même Rosenberg, Hitler et les autres philosophes ou idéologues, il faut retenir Eugen Fischer, Fritz Lenz et surtout Hans F.K. Guenther. Sans ces derniers, le racisme du Troisième Reich n'aurait pu être vécu avec cette assurance et cette belle tranquillité d'âme que l'on vit non seulement chez la jeunesse mais chez des millions de personnes de tout âge et de toute condition qui, cependant, n'avaient pas été complètement aveuglées par le fanatisme. Il s'agissait là d'une vérité scientifique confirmée qu'on devait, comme tout autre vérité de même nature, accepter et vivre comme telle sous peine de paraître aliéné du plein usage de ses facultés. Sans doute il n'était pas permis de scruter avec trop d'attention les prémisses, les méthodes d'analyse, les techniques des savants racistes ou de chercher à déterminer avec précision le sens de certains concepts ambigus, à commencer par celui de race qui s'appliquait indifféremment à des catégories aussi diverses que celles de nordique, aryen, teutonique, germanique, etc... On était

d'avance assuré que l'enveloppe scientifique résisterait à la critique et ne pourrait être percée que par des esprit foncièrement pervers. Même ceux dont les connaissances auraient permis de détruire en quelques arguments les allégations scientifiques du racisme n'osaient pas le faire par crainte de compromettre leur sécurité, sinon leur vie. Ce fait prouve que le Troisième-Reich tenait à ce que le mythe sur lequel il reposait spirituellement fût reconnu comme ayant une validité scientifique. La science du racisme s'enseigna dans les établissements d'éducation à tous les degrés et elle était toujours la matière la plus importante des programmes d'étude. Dans le livre officiel destiné à l'éducation de la jeunesse hitlérienne on trouve relativement peu de phrases rhétoriques sur la race; le thème est presque toujours traité à la façon d'une vulgarisation scientifique. Guenther y est cité à maintes reprises; on trouve des indications sur les techniques employées, des compilations statistiques, des tableaux comparant en pourcentage les qualités raciales des peuples, etc... <sup>71</sup>. En dépit du fanatisme aveugle qui la caractérisait, la S.S. était loin d'être autant motivée par des impulsions irrationnelles qu'on le croit généralement. Cette froide assurance s'exprimant chez Himmler, chez les principaux chefs et chez un grand nombre de simples S.S. ne peut s'expliquer comme le produit d'une conviction purement émotionnelle. Dans ces discours, Himmler s'est efforcé de donner à l'éthique raciale de la S.S. un fondement scientifique. Au cours de l'examen des candidats à l'admission dans les rangs de la S.S. il appliquait les techniques scientifiques les plus susceptibles de révéler la composition raciale et ne recourait que d'une façon subsidiaire à l'examen idéologique de l'aspirant <sup>72</sup>. D'ailleurs, comme une recrue dont la taille, la couleur des yeux et des cheveux, l'indice céphalique etc.... révéleraient une composition raciale favorable ne pourrait-elle avoir l'âme de la race? Himmler s'est excusé de son pragmatisme mais il assura ne pouvoir procéder autrement. Il est impossible, dans l'état actuel de la connaissance des documents, de déterminer dans quelle

<sup>71</sup> *Handbuch fuer die Schulungsarbeit in der H.J. Von deutschen Volk und seinem lebensraum.* Herausgegeben: Fritz Brennecke. Bearbeiter: Paul Gierlichs. Zentralverlag der N.S.D.A.P. Franz Nacht, Muenchen 1937. Tr. anglaise: *The Nazi Primer. Official Handbook for Schooling The Hitler Youth.* Preface by Harwood L. Childs, Harper and Brother Publishers, N.Y., 1938.

<sup>72</sup> Bayle, Dr François, *Psychologie et Ethique du National-Socialisme.* Presse Universitaires de France, 1953, spécialement Chapitre VI, p. 379 et suivantes.

mesure les conceptions scientifiques raciales ont pénétré les sections les plus avancées du parti et l'organisation de la S.S. Mais on ne saurait nier le souci scientifique en biologie et en anthropologie du Troisième-Reich : des expériences médicales furent pratiquées à une haute échelle sous la protection et même sur l'ordre du régime; la pratique officielle de la stérilisation et l'application des théories de l'eugénisme démontrent qu'on ne s'en remettait pas exclusivement à la conviction émotionnelle pour préserver et améliorer la qualité raciale.

La préoccupation d'accorder la race avec les données scientifiques correspond à un besoin psychologique de l'homme occidental contemporain. Ce dernier, si peu influencé encore soit-il dans sa mentalité et dans son comportement par l'attitude scientifique laquelle n'a commencé à le pénétrer que depuis la renaissance, n'en cherche pas moins à donner à ses convictions ne apparence scientifique. Ce besoin n'a cependant pas d'exigences rigoureuses; la facilité avec laquelle il est satisfait a rendu possibles les grandes idéologies politiques modernes dont les structures revêtent un caractère pseudo-scientifique d'une grande fragilité. En profondeur, la relation existentielle entretenue par l'homme avec l'objet de ses convictions conserve la forme d'une relation mythique<sup>73</sup>. Le marxisme offre l'exemple le plus saisissant de la mentalité de l'homme moderne : d'une part, les marxistes déclarent que leurs convictions reposent sur une certitude scientifique et non sur un acte de foi; et ils méprisent les non-marxistes qui, selon eux, ne sont pas encore parvenus à la connaissance scientifique de l'évolution historique; d'autre part, l'intolérance dont ils font preuve, leur acceptation globale et inconditionnée du système de leur maître, leur incapacité de poursuivre une discussion objective et leur refus de soumettre leurs convictions à une vérification scientifique démontrent que leur esprit baigne dans un univers mythique. Il ne s'agit pas d'établir une comparaison intrinsèque entre le marxisme, un produit du rationalisme occidental, et le national-socialisme, qui fut une réaction contre ce rationalisme; il s'agit seulement de montrer que ce qui est une exigence essentielle pour le marxisme est aussi présent, quoique à un degré infiniment moindre, dans le national-socialisme. L'esprit de l'Allemand du Troisième-Reich n'aurait pas été tout à fait satisfait si le racisme n'avait pas eu un certain caractère scientifique. Si l'idéologie avait été officiellement reconnue comme une absurdité scientifique, sa

---

<sup>73</sup> Cassirer, Ernst, *Philosophie des Symbolischen Formen*, 2e Tome, édition 1925.

conviction aurait été profondément ébranlée. Mais tellement grande était sa foi qu'elle faisait taire en lui le besoin rationnel d'une vérification rigoureuse de la validité des propositions dites scientifiques. Et prétendre qu'il aurait suffi de démontrer la fausseté de ces propositions pour détruire l'idéologie national-socialiste serait se méprendre grandement sur la nature de cette idéologie. En premier lieu, la structure même de toute idéologie est ainsi constituée qu'elle ne donne pas prise à une démarche critique purement analytique, en second lieu, dans le cas particulier du national-socialisme, on prévenait d'avance toute réfutation rationnelle en affirmant que la race débordait de toutes parts les limites de la réalité phénoménale.

La biologie raciale scientifique ne saurait, disait-on, que constituer la première démarche de l'étude de la race. Elle permet de classifier l'espèce humaine en groupes bien définis par leurs caractères extrinsèques, de déterminer les qualités et les aptitudes physiques de chacun de ces groupes. Ces conclusions doivent être tenues pour vraies même si on n'accepte pas les méthodes et les concepts que la science utilise actuellement pour y parvenir. En effet, la contribution de la science n'est pas d'offrir la preuve fondamentale de la primauté de la race comme principe d'existence, mais bien plutôt d'apporter une confirmation supplémentaire à une vérité évidente révélée dans l'expérience même de la vie. Et la confirmation scientifique n'est pas elle-même nécessaire : "Jusqu'à quel point, écrit Krieck, la science de la race a déjà progressé dans son effort pour rendre compte de la réalité et de l'importance de la race, n'est pas une question de portée décisive" <sup>74</sup>. Il suffit de reconnaître que la science ne saurait contredire ce qui apparaît comme une évidence première de la conscience. Au fur et à mesure de son développement, la science ne pourra que parvenir à des conclusions qui confirmeront de plus en plus ces vérités inébranlables. Bref, la grande popularité dont jouirent les études de biologie scientifique dans le Troisième-Reich ne doit pas être considérée comme découlant d'une exigence intrinsèque à l'idéologie national-socialiste, dont la forme impliquait un état d'esprit bien étranger à la mentalité scientifique; elle doit être considérée plutôt comme une concession nécessaire à la mentalité de l'homme contemporain si sensible au prestige de la science.

---

<sup>74</sup> Cité par Kolnai, *op. cit.*, p. 445.

Une autre preuve de l'importance de la race comme principe primaire d'existence découlait des recherches historiques variées entreprises par des philosophes de nationalités et de formations intellectuelles les plus diverses. Ces grands esprits, de Gobineau à Rosenberg, ont démontré, à partir d'une étude approfondie de l'histoire humaine et des cultures, une corrélation étroite entre les qualités physiques et les dispositions psychiques des races humaines. Les analyses de ces philosophes sont scientifiquement irréprochables : elles portent sur la comparaison de deux réalités objectives en apparence parfaitement différenciées, la race d'une part, la culture d'autre part. La race, en tant que phénomène, peut être définie comme un ensemble de caractéristiques physiologiques et physiques communes à un groupe; la culture, comme la vie spirituelle d'une société s'exprimant dans un ensemble complexe de créations et de productions de toute nature, dans les mœurs et les institutions ainsi que dans l'art, la philosophie et la science. Or, l'analyse historique révèle une parfaite coïncidence de la race avec la culture. Chaque race a développé une culture propre. D'où il faut conclure que race et culture émanent d'un même principe constitutif et ce principe ne peut être autre que le sang qui fournit la vie à l'esprit aussi bien qu'au corps. Le sang ne peut être défini exclusivement par ses propriétés physiques, car il est la source ultime de toute création et de toute disposition. Il exprime la quintessence de la vie qui s'affirme dans toutes les directions. L'esprit de l'homme lui-même dépend de la "composition de son sang" <sup>75</sup>. Mais tout en liant l'esprit aux conditions biologiques, le racisme allemand, bien loin de tendre à matérialiser l'esprit, cherchait plutôt à définir les éléments biologiques de l'homme en termes spirituels ou à faire découler le corps et l'esprit d'un principe unique de transcendant, le sang lui-même caractérisé comme un fluide vital doué des propriétés spirituelles les plus élevées. Il s'est voulu une affirmation des valeurs spirituelles les plus élevées et s'est présenté comme la seule attitude possible permettant de conserver et d'accroître ces valeurs.

Mais quelle validité pouvait-on accorder à ces propositions ? Dans quelle mesure découlait-elles logiquement d'une étude objective et désintéressée de l'histoire ? Ne traduisaient-elles pas plutôt l'influence d'idées préconçues qu'on aurait demandé à l'histoire de confirmer ?

---

<sup>75</sup> Darré, cité par Kolnai, *op. cit.*, p. 449.

Les Allemands pouvaient se défendre facilement contre ces objections; en premier lieu, leur admiration traditionnelle des grands schémas de philosophie d'histoire les prédisposait à s'incliner devant l'interprétation grandiose qui leur était présentée; en second lieu, il était difficile d'admettre que ces grands philosophes et penseurs qui étaient parvenus à des conclusions identiques se fussent tous trompés ou encore qu'ils aient voulu sciemment mystifier l'humanité. Enfin, les conclusions auxquelles ils avaient abouti étaient déjà valides en soi, abstraction faite de l'objectivité de la démarche philosophique et de l'exactitude des méthodes appliquées. Car la philosophie d'histoire comme la science ne pouvait qu'apporter la confirmation d'une certitude immanente à l'existence elle-même : elle n'était pas la source de cette certitude. Cette philosophie ne pouvait qu'être vraie. Si elle ne s'imposait pas à certains esprits c'était ou bien

a cause de l'aveuglement et de la stupidité de ceux-ci, ou bien à cause des procédés inadéquats d'analyse de cette philosophie. De toute façon on pouvait, à la rigueur, se dispenser de référer à ces livres épais et difficiles; Hitler lui-même ne croyait pas tellement à leur importance : on peut le voir par son attitude envers le livre de Rosenberg qu'il laissa plusieurs mois sur sa table sans l'ouvrir et qu'il remit finalement au philosophe sans l'avoir lu en lui disant : "Je sens que c'est bon". Cette attitude du Fuehrer était justifiée : en effet, la conscience de la race comme principe premier d'existence ne découlait pas plus de la réflexion philosophique que l'élaboration scientifique; elle surgissait des profondeurs de l'être, elle était la révélation fondamentale jaillie de la vie elle-même, révélation s'exprimant en des modalités de plus en plus élevées dans la science, la philosophie, l'art, la religion, pour atteindre son incarnation parfaite et totale dans l'idéologie national-socialiste.

La race, telle qu'affirmée dans l'idéologie national-socialiste, ne représentait pas une catégorie purement biologique ou même culturelle; elle exprimait une réalité d'essence mystique et mystérieuse, perçue dans un acte global, antérieur à toute démarche rationnelle et s'imposant à la conscience avec la force irrésistible d'une perception innée. Selon l'expression de Rosenberg la "race" n'est pas tant une "connaissance" qu'une "reconnaissance"; on la perçoit plutôt comme un "sentiment" que comme une "réalité". Et, comme l'affirme encore Rosenberg dans son "Mythus", "la vie d'une race... exprime l'évolution d'une synthèse mysti-



que." <sup>76</sup>. La race, telle qu'elle s'exprime dans le sang, constitue le prolongement de la nature à l'intérieur de l'homme, ou plutôt elle est la consubstantialité achevée de la nature et de l'esprit, la nature épousant la forme de l'esprit. Le sang et l'héritage du sang ne sont que la matière première d'où l'esprit élabore sa forme corporelle <sup>77</sup>. La race lie la vie de l'homme au destin, c'est-à-dire à cette volonté inconsciente et immuable qui régit le cosmos. L'homme accède à la source de l'existence selon la modalité propre à la race à laquelle il appartient. Tout ce qu'il est, il le doit à la race.

La race se définit par le sang et le sol qui alimente la vie de l'homme. D'où la mystique du "Blut und Boden" ("Blubo") dans Troisième-Reich, mystique qui a ressuscité d'anciennes nostalgies profondément vivantes dans l'âme allemande. Le "Blubo" était un thème familier au ministre de l'agriculture Walther Darré qui considérait tout honneur (Ehre) et toute noblesse (Adel) comme des qualités greffées au sang et au sol <sup>78</sup>. Ernst Krieck, cet ancien instituteur d'école primaire qui s'est mérité, en raison du zèle remarquable qu'il a déployé pour exprimer la signification de la race dans la vie humaine, la dignité de recteur de l'université de Heidelberg, a écrit que le sang et le sol constituent les forces fondamentales de toute vie nationale. La science ne saurait révéler la nature profonde du sang, ce "courant mystérieux de vie" qui ne peut être perçu que de façon "symbolique" et qui conduit "dans le royaume de la métaphysique". Comme principe "vivifiant le corps", il est "la source de l'esprit de la race". C'est le sang qui recèle "l'héritage ancestral, le caractère et la destinée de l'homme." Le sang est pour l'homme "l'élément caché" (Das Dunkle), le "fondement profond" (Das Untergruendige), la "source du courant de vie d'où l'homme peut accéder à la lumière, à l'esprit et à la connaissance" <sup>79</sup>. La vie de la race, et par conséquent de l'individu, est enracinée dans le sol, source et terme de toute une vie. La vie surgit de "notre mère la Terre" et dépend de cette dernière pour sa subsistance et la récupération de son

<sup>76</sup> Rosenberg, Alfred, *Der Mythos des 20 Jahrhunderts*, 23-24 Auflage, Huheneichen Verlag, Muenchen, 1934, p. 117.

<sup>77</sup> Hoerdt, Philopp, *Der Durchbruch der Volkheit in die Schule*, Leipzig, 1938, p. 33.

<sup>78</sup> Darré, R. Walther, *Neuadel aus Blut und Boden*, Berlin 1e édition 1930, ed. De 1938, p. 11, 13 et 39 spécialement.

<sup>79</sup> Krieck, Ernst, *Volkische Erziehung aus Blut und Boden*, Internationale Zeitschrift fuer Erziehung, III, p. 305 et 306.

énergie. Et quand une vie parvient au terme du cours que la destinée lui a fixé, "notre mère la Terre" la réclame pour qu'elle continue son existence "dans son sein maternel". "Notre mère la Terre", le sol, est par conséquent "le centre de la vie, le lieu d'où surgit l'esprit, la source de tout ce qui a une âme" <sup>80</sup>. Le sang et le sol constituent les principes qui tracent la destinée de l'homme; ils sont les sources d'où découlent les caractères particuliers des groupes humains fixés, chacun à la position qui lui est propre, dans "cette grande communauté soumise à une même loi qui est celle de la race et du caractère national". "Le sol relie l'homme à l'univers; et le sang qui coule dans ses veines lui définit sa place dans le cours des âges et dans la succession des générations, dans la carrière longue et variée que la vie parcourt entre la naissance et la mort" <sup>81</sup>.

En dernière analyse, la race, dans le national-socialisme, avait tous les caractères d'une émanation divine. On peut y voir une dernière expression, une perversion de l'ancien fond panthéiste allemand, un panthéisme dans lequel Dieu se serait dilué dans le sang et le sol. La race crée, conserve la vie; elle modèle l'être et définit son caractère. Tout ce qu'est l'homme, il le doit à la race qui constitue en retour le seul critère d'appréciation de toute valeur et de toute réalité. "La race est l'Alpha et l'Oméga de la vie des nations dans sa plénitude" <sup>82</sup>. La relation fondamentale qui doit unir l'homme à la race est une relation mystique et la conscience de la réalité sublime de la race ne peut surgir que d'un acte religieux.

Et pourtant la race n'est pas une catégorie s'appliquant d'une façon identique à tous les hommes. La biologie scientifique enseigne que les êtres humains se répartissent en plusieurs groupes bien distincts par leurs caractères physiques et physiologiques; l'anthropologie établit une relation étroite entre les différentes cultures et ces groupes; enfin la conscience de la différenciation raciale coïncide avec la conscience de la race elle-même.

La diversité des races entraîne leur inégalité. La comparaison des aptitudes physiques et psychiques des races, de leurs cultures réciproques, des civilisations qu'elles ont développées prouve cette inégalité. Hitler a classifié les races, du

<sup>80</sup> Krieck, *op. cit.*, p. 306 et 307.

<sup>81</sup> Krieck, Ernst, *Voelkische Erziehung aus Blut und Boden*, *op. Cit.*, p. 308 et 309.

<sup>82</sup> Schemann, cité par Kolnai, *op. cit.*, p. 452.

point de vue culturel, en trois catégories : les races créatrices, conservatrices, destructrices de la culture.

Or la culture représente la manifestation la plus élevée de l'énergie spirituelle d'un peuple. Par conséquent une race créatrice de culture n'a pas seulement le droit mais aussi le devoir moral de détruire les races destructrices de la culture qui incarnent l'esprit du mal tel qu'il existe sur terre, et de dominer celles qui, incapable de développer la culture, sont susceptibles de la conserver. Toute l'histoire constitue le récit de la subjugation des races inférieures par les races supérieures. Chacun de ces assujettissements s'est accompagné de l'apparition de formes culturelles de plus en plus élevées. Et "cette lutte des âmes raciales diverses demeure pour nous aujourd'hui le point central de l'histoire mondiale et culturelle" <sup>83</sup>.

La seule race qui se soit révélée historiquement créatrice de culture et dont la supériorité physique est prouvée par la biologie scientifique est la race nordique au sein de laquelle sont apparus les plus grands hommes de l'humanité : les génies, les héros et les saints que le monde célèbre aujourd'hui. Cette race a toujours dominé le monde, elle a toujours dirigé la lutte contre les races parasites et elle a permis aux races intermédiaires d'accéder à des formes toujours plus élevées de culture et de civilisation.

Or, aujourd'hui une menace terrible s'appesantit sur le monde : le sang nordique est en voie de disparition. Seul de tous les peuples, le peuple allemand conserve une proportion suffisamment élevée de ce sang précieux (50% selon Guenther). Et, comme par miracle, il n'a pas été irrémédiablement pollué par le sang corrupteur d'une race inférieure. Par conséquent le peuple allemand doit prendre conscience de la lourde responsabilité qui lui incombe : préserver la culture nordique en détruisant les races inférieures et créer des formes culturelles plus élevées afin de permettre aux peuples des races intermédiaires d'accéder à de nouvelles valeurs spirituelles. Si le peuple allemand se dérobe à sa tâche ou s'il se trouve dans l'impossibilité de l'accomplir, l'univers deviendra le royaume de la

---

<sup>83</sup> Rosenberg, Alfred, *Das Wesensgefuege des Nationalsozialismus*, Muenchen, 1933, p. 14.

corruption et la terre un désert qu'aura déserté l'esprit. "Les Germains ou la Nuit est demeure notre motto." <sup>84</sup>.

Mais le peuple allemand ne pourra accomplir son devoir que s'il reconquiert la pureté de son sang ("Das deutsche Reich kommt nie mehr in die Hoehe, wenn in ihm nicht das gute deutsche Blut wieder in die Hoehe kommt" <sup>85</sup>. C'est pourquoi la tâche principale qui incombe à tout Allemand et à la nation tout entière est de veiller à la conservation de la pureté du sang : "Pour la première fois dans l'histoire de l'homme peut-être, une nation a compris que, toutes les tâches reposant sur ses épaules, la plus sacrée et la plus impérative est la préservation de la pureté du sang que Dieu lui a donné" <sup>86</sup>. La reconquête de la pureté raciale n'est pas pour le peuple allemand un problème entre plusieurs; elle est le seul problème véritable qu'il ait à résoudre.

Il ne s'agit pas d'une reconquête au sens biologique du mot. Aucun peuple actuellement existant ne peut prétendre à la pureté biologique. Au cours de l'histoire, l'Allemagne a été le théâtre d'un intense mélange racial et la composition du sang germanique aborigène s'en est trouvée modifiée. D'ailleurs une race pure, au sens biologique, serait nécessairement, comme l'a exprimé Hitler dans son discours de février 1934, une race d'égaux au sein de laquelle aucune aristocratie naturelle ne saurait se former. Par conséquent, une telle race pure, si elle existait, serait un malheur politique (discours de Hitler au congrès de Nuremberg, septembre 1933), et Chamberlain considérait que la doctrine de la pureté raciale, au sens biologique, équivalait à une monstruosité scientifique. Une heureuse composition raciale permet à un peuple de développer une énergie plus riche et plus créatrice et d'accéder ainsi à des formes plus élevées de culture que s'il contenait un sang homogène, si riche fût-il, car il lui manquerait alors certaines qualités indispensables contenues dans un sang de moindre valeur. Du point de vue biologique, le devoir qui s'impose est de veiller au maintien de la bonne composition raciale en conservant la proportion appropriée du sang supérieur : sang d'autant plus facilement pollué qu'il est plus précieux; et il faut surtout veiller à ce qu'aucune goutte de sang inférieur, destructeur de culture, ne corrompe et ne stérilise le sang du peuple. À cette fin, aucune mesure préventive ne sera im-

<sup>84</sup> Schemann, cité par Kolnai, *The War against the West*, op. cit. p. 582.

<sup>85</sup> Ruedorf, cité par Darré, *Neuadel aus Blut und Boden*, op. Cit. P. 13.

<sup>86</sup> Tirala, L.G., *Rasse, Geist und Seele*, Muenchen, 1935, p. 12.

morale car il s'agit, en définitive, d'assurer la sauvegarde des valeurs morales dans l'humanité.

La nature de la composition du sang doit être considérée comme la détermination raciale fondamentale d'un peuple mais ce n'est pas à ce palier biologique que la catégorie de pureté raciale trouve son application. Tirala a défini la race comme "un groupe d'être vivants se ressemblant les uns les autres dans toutes leurs qualités – qualités susceptibles, par hybridation, d'être altérées par des lois naturelles" <sup>87</sup>. Cette définition met l'accent sur le conditionnement biologique des qualités raciales mais elle indique en même temps que la pureté se réfère aux qualités découlant d'un heureux mélange racial sans doute, mais non de l'homogénéité de la race elle-même. En raison de son éminente supériorité, la race nordique est définie par Gross comme "une inspiration divine". Et "c'est le devoir de la civilisation de conserver cette inspiration pure et d'empêcher la moindre adultération de cette pureté" <sup>88</sup>. Nous retrouvons la notion panthéiste et pseudo-religieuse de race, notion qu'il faut considérer comme ayant constitué la véritable base dynamique de l'idéologie national-socialiste. Sans doute, cette notion spirituelle de race se trouvait étroitement liée à la notion biologique. Dans "Mein Kampf", Hitler a surtout développé une conception biologique de la race quoiqu'on découvre facilement l'influence de son maître Chamberlain qui avait démontré par l'histoire que, sur la base biologique, doit s'élever une conception culturelle de la race.

Cette orientation originelle de Hitler s'explique par le fait que chez lui le racisme a d'abord pris la forme de l'antisémitisme avant de devenir le principe d'une conception générale du monde. Dans ses discours, Hitler, tout en conservant la conception biologique, a de plus en plus insisté sur la notion spirituelle de la race. La même évolution se retrouve dans l'ensemble du mouvement. Dans son dynamisme interne, le racisme devint bientôt une catégorie para-religieuse quasi indépendante de sa base biologique; aussi ne pouvait-il donner prise à une réfutation scientifique ou même philosophique. Cette orientation a rendu possible la justification morale de l'anti-sémitisme et a permis de transformer en idéologie l'attitude réactionnaire.

---

<sup>87</sup> Tirala, L.G., *Rasse, Geist und Seele*, op. cit.

<sup>88</sup> Gross, Walther, *Der Rassengedanke im Neuen Geschichtsbild*, pages 24 et 25.

La catégorie raciale, dans l'idéologie national-socialiste, devient un principe d'existence contenant en soi toute réalité et toute qualité. En dépit d'efforts intenses de la part des esprits les plus profonds, il est improbable qu'on puisse jamais parvenir à définir adéquatement la réalité quasi-infinie, mystérieuse et pourtant omniprésente de la race. En dehors de l'action créatrice de la race, il n'existe que le néant. La race exprime donc la configuration la plus générale à l'intérieur de laquelle s'ordonne toute existence. D'où il semble bien que la meilleure façon d'exprimer la race soit de la considérer comme constituant un "type" (Menschenschlag), symbolisé par le sang qui est lui-même défini phénoménalement par ses propriétés biologiques, et spirituellement par ses qualités telles qu'elles s'expriment dans la culture et la civilisation. La race, a écrit le professeur Krieck, constitue "un type total du mode d'existence et de conduite dans un homme" <sup>89</sup>. Et ce type ordonne en même temps les autres éléments affirmés par l'idéologie national-socialiste.

Dans son moment négatif, la réaction d'après-guerre s'opposait à l'"internationalisme rationaliste" républicain : dans le national-socialisme, la mystique du "Volk" (peuple) apparaît comme l'envers de la négation, la contemplation du tout autre. L'internationalisme était défini comme un caractère essentielle de l'esprit juif; le "Volk" est considéré comme l'incarnation vivante de la race germanique.

Il existe une relation étroite entre la conception du Volk dans l'idéologie national-socialiste et celle développée dans la philosophie de l'histoire de Hegel. Pour Hegel, le "Geist" (esprit), dont l'autoréalisation constitue le principe actif de l'histoire, s'incarne en une série d'approximations toujours plus élevées de lui-même sous la forme de "Volkgeist" (esprit des peuples) successifs. Le "Weltgeist", ou l'humanité, n'existe pas sous une autre forme que sous celle du "Volkgeist" et par conséquent on peut conclure que le "Volkgeist" parfait, non l'humanité parfaite, constitue l'objectif de l'histoire. Dans le national-socialisme, où on voit constamment à l'œuvre le processus idéologique de dégradation de la philosophie, la race s'est substituée au "Geist" hégélien mais la même relation est établie entre la race et le "Volk" qu'entre le "Geist" et le "Volkgeist". La race, pour accéder à la conscience de soi et pour devenir créatrice doit s'incarner dans

---

<sup>89</sup> Cité par Kolnai, *The War against The West*, op. cit., p. 444 et 445.

le "Volk". Le "Volk", et non l'humanité, constitue la réalité suprême pour l'homme et tout humanisme, toute affirmation de valeurs universelles, représente le produit de l'intellect détaché de la source véritable de la vie. Le "Volk" exprime le premier acte créateur de la race comme le "Volkgeist" représente chez Hegel l'émanation du "Geist". Il ne s'agit pas de rendre Hegel responsable du national-socialisme, comme on le fait souvent à tort, mais d'indiquer une correspondance, un emprunt fallacieux, indirect, et dans une large mesure inconscient, à une philosophie dépouillée de sa grandeur originelle en devenant la pâture d'esprits de second ordre qui, eux, ont été les véritables proto-nazis.

Dans l'analyse serrée, Kolnai a établi les rapports entre la race, le Volk et la nation <sup>90</sup>. On peut considérer le Volk comme la force compréhensive qu'épouse la nation, en tant qu'"unité politique d'action", et qui permet à l'activité créatrice de la race, "comme principe de valeurs", de s'exercer dans l'histoire. Le Volk comme "Volkheit"(essence) constitue un attribut de la race et il est la source de toute détermination politique en tant qu'il est l'âme vivante d'un corps : la nation. Le Volk est le lien qui unit la race et la nation. Et comme tel, il exprime l'éveil de la conscience de soi de la race et constitue le principe de l'activité politique dans la nation. Le Volk incarne, comme la race, un "type". Mais, en lui, le type est déjà parvenu à un certain degré de concrétisation. Il exprime une totalité organique réelle, "le seul espace qui puisse contenir l'homme dans sa plénitude" <sup>91</sup>. L'homme est déterminé dans tout ce qu'il est par le sang qui coule dans ses veines et par le sol qui le nourrit; cette détermination exerce son influence dans le Volk, réalité antérieure à l'homme et de laquelle il tient tout ce qu'il est physiquement, moralement et spirituellement. Par sa participation au Volk, l'homme est relié au sang et au sol, c'est-à-dire au courant même de la nature vivante; il s'alimente à la source de toutes créativités. Les attributs de la personnalité ne résident pas dans l'individu mais dans "Volk". L'individu, sans le Volk, est une catégorie abstraite et vide, produit de l'intellect réfléchi. C'est seulement dans le Volk que l'individu atteint le niveau de la personnalité. En tant que personnalité le Volk est doué de facultés mentales; il possède des émotions et une volonté réelle et objective. Cette volonté existe en lui à l'état d'unité organique ou de totalité. Elle s'exprime concrètement non pas dans l'opinion du plus grand nombre mais dans

<sup>90</sup> Kolnai, Aurel, *The War against The West*, op. cit., p. 428 et suivantes.

<sup>91</sup> Bauch, Bruno, cité par Kolnai, *The War against The West*, op. cit., page 432.

la volonté de ceux, ou même de celui, qui se sont assimilés les fins objectives du Volk. Rousseau, en disant que la volonté générale n'était pas identique à la volonté du plus grand nombre ni même à la volonté de tous, a vu que le peuple exprimait une catégorie bien différente de la somme des individus. Beaucoup de philosophes allemands ont affirmé théoriquement le même fait. Mais ce n'est que dans le national-socialisme que cette vérité devient principe de vie.

Le Volk est personnalité en soi indépendamment des individus qui le composent. Seul le Volk est moral et libre. L'individu ne connaît pas d'autres valeurs morales que celles qui sont sanctionnées dans le Volk et concrétisées dans le droit et les institutions. Est moral tout ce qui est affirmé comme tel par le Volk. Et la liberté de l'individu consiste à rendre ses fins subjectives identiques aux fins objectives du Volk, seul être libre en soi. Parce qu'il fait partie du Volk, l'individu peut communier à la source de toute vie et de toute créativité : la race.

De même que la qualité du sang varie d'une race à l'autre, de même le degré de perfection de la personnalité n'est pas identique d'un Volk à l'autre. Il s'ensuit que les facultés mentales, le sentiment moral et la capacité de liberté – attributs non de l'homme individuel mais du Volk – n'expriment pas des catégories universelles mais des formes relatives et historiquement changeantes. Un Volk qui représente l'incarnation d'une race supérieure possède des qualités morales plus élevées et par conséquent possède le droit d'imposer aux autres peuples sa conception de la vie afin de permettre aux individus de ces peuples d'accéder à des valeurs morales supérieures.

L'énergie, la puissance intériorisée du Volk doit être préservée afin d'empêcher la désintégration des valeurs morales. Cette préservation constitue le devoir suprême de tout individu car c'est dans les individus que les qualités du Volk, comme la pureté de la race, sont susceptibles de s'altérer. La conservation et l'amélioration de la force morale du Volk ne découlent que d'un processus spirituel. Aucune mesure économique ou politique ne saurait préserver un peuple déjà malade dans son âme. Car le Volk, bien loin d'être un organisme physique qui peut être guéri par des mesures pragmatiques, constitue une entité morale et spirituelle. Il est une émanation du souffle "divin" de la race. Il est lui-même un être spirituel, le commencement et la fin de toute qualité morale. "Volk est pour nous, affirme Kleist dans ouvrage" L'Enjeu de cette guerre (was gilt es in diesem Kriege), une loi spirituelle et politique, mais il constitue aussi le signe sous lequel



tous les hommes de sang allemand... se rencontrent dans une communauté vivante, sentie comme une communauté de destin, à laquelle aucun cœur allemand ne survivra et que seul pourrait détruire un sang qui assombrirait le soleil".

La seule relation qui puisse unir convenablement l'individu au Volk est une communion mystique par laquelle l'individu s'approprie, sans amoindrir, la substance quasi-divine du Volk. La notion qui permet le mieux de comprendre la signification du terme Volk dans le national-socialisme est celle d'Église. Le Volk, dans le sens de "Volkstum", apparaît comme une sécularisation de la notion chrétienne de "corpus mysticum". On doit y voir une dernière déviation du piétisme religieux cherchant à se fixer, à défaut d'église, dans un objet collectif.

La négation réactionnaire s'opposait à l'individualisme pragmatique bourgeois, support de la république de Weimar. L'idéologie affirme la primauté morale de la "Gemeinschaft" (communauté) sur l'individu. Et de même que l'individualisme était conçu comme une caractéristique du judaïsme, de même l'idéal de la Gemeinschaft est greffé sur la conscience de la race dont il émane.

La Gemeinschaft réfère à une modalité d'existence que les Allemands ont toujours affirmé comme exprimant le style de vie conforme aux plus hautes aspirations germaniques; ce mode d'existence s'est vu, dans la sociologie scientifique allemande, haussé à la dignité de catégorie sociologique fondamentale. Dans le national-socialisme, la Gemeinschaft est devenue la forme idéale de vie permettant aux Allemands de réaliser en eux, au plus haut degré, les qualités de la race.

L'Allemagne est, avec l'Angleterre, le seul pays de l'Europe occidentale à conserver des résidus substantiels de l'organisation communaliste primitive<sup>92</sup>. Cependant chez les Anglais ces résidus survivent dans la vie politique alors qu'ils persistent en Allemagne comme forme générale d'existence tout en ayant perdu peu à peu leur efficacité comme mode d'organisation politique. On peut dire qu'en Allemagne l'esprit de la "Landsgemeinde" survit alors que l'institution elle-même ou toute autre institution politique empreinte de cet esprit a depuis longtemps disparu.

---

<sup>92</sup> Gasser, A., *L'Autonomie communale et la Reconstruction de l'Europe*, tr. W. Perrenoud, Paris, 1946.

Durant les derniers siècles de son existence, le Vieux-Reich avait perdu toute substance politique réelle tandis que les États (Die Laender) avaient monopolisé à leur profit la plupart des fonctions politiques. Or entre les Princes et les peuples s'était créée une distance telle que toute communication organique était devenue impossible. Le peuple, qui ne voyait s'exercer sur lui aucune influence politique profonde, continuait à vivre conformément à ses anciennes traditions familiales, conservant ses anciennes coutumes, ses fêtes périodiques, son folklore et sa mythologie.

Avec le Second-Empire, l'Allemagne acquit des structures politiques extrêmement développées, mais celles-ci étaient surtout conçues comme des organes publics en vue de l'harmonisation des diverses activités sociales parmi lesquelles l'activité économique se détachait au premier plan. L'unification politique de l'Allemagne avait été réalisée sous la pression des exigences commerciales d'une Allemagne parvenue au stage industriel et grâce au génie organisateur de la Prusse, mais cette unification ne s'était pas accompagnée de l'affirmation d'un principe spirituel qui eût soutenu les structures politiques nouvelles. Le Second-Empire avait pris le caractère d'une association d'intérêts et il n'y avait aucun élément dans sa substance capable de satisfaire le besoin émotionnel du peuple ou encore de suggérer un idéal de vie qui dépassât les préoccupations matérielles. Le caractère du Second-Empire était celui d'une bourgeoisie vidée spirituellement pour laquelle la prospérité économique devenait la motivation suprême de l'existence et pour laquelle la culture était devenue une réalité abstraite et intellectualisée complètement détachée de la vie et de la nature. Dans cette situation ceux qui conservaient encore une relation intime avec la vie dans sa plénitude, ou qui voulaient retrouver cette relation, ne demeureraient-ils pas indifférents envers les structures de la société (Gesellschaft) et ne tenteraient-ils pas de se regrouper dans des formes d'existence conformes à leurs impulsions? À partir de 1880, on vit apparaître en Allemagne un phénomène extrêmement significatif mais qui ne devait prendre qu'au tournant du siècle son importance véritable: la formation d'associations communautaires en marge des organismes par lesquels la société tentait d'intégrer les différents groupes de la nation. Ce développement témoignait de la grande pauvreté spirituelle de la société impériale qui pourtant répondait fort bien aux espérances qu'on avait fondées sur elle du point de vue économique. Le mode de vie communautaire ne peut s'élaborer que dans une atmos-

phère de désintéressement et de spontanéité et la société impériale ne respirait que calcul et conventionnalisme contractuel. Dès qu'elle maintenait un lien avec la société dont elle était surgie, une association, au sein de laquelle l'esprit communautaire était susceptible de s'exprimer, prenait un caractère de contrainte et de froide réflexion. Cette constatation s'applique en particulier aux organisations officielles de jeunesse, confessionnelles ou laïques, qui ne parvenaient pas à soulever l'enthousiasme des jeunes ni à leur communiquer un idéal de vie. La jeunesse restait indifférente aux sollicitations des éducateurs. Elle avait des besoins affectifs et spirituels que ne pouvaient satisfaire ceux qui ne reconnaissaient plus ces besoins dans leur échelle de valeurs. Le mouvement des "Wandervoegel" dans lequel le conflit des générations s'est affirmé avec le plus d'acuité à l'époque d'avant-guerre, exprimait le refus de la société impériale et bourgeoise, le rejet des valeurs prônées par cette société et l'affirmation d'une intention d'être, ressuscitant le style de vie germanique où entre la nature et l'homme ne s'est pas interposée la civilisation fondée sur la mécanique.

La guerre avait marqué la fin de cette expérience au cours de laquelle une jeunesse avait été amenée à s'isoler de la société pour satisfaire ses aspirations communautaires. Mais elle avait permis une autre forme de vie communautaire s'exprimant dans la camaraderie des tranchées. Cette expérience devait même exercer une influence considérable dans l'après-guerre, car elle a provoqué la formation des Corps-francs. La République de Weimar, qui n'avait pas rénové les principes sur lesquels reposait la société dans le Second-Empire, était aussi incapable que ce dernier de satisfaire l'aspiration communautaire et c'est pourquoi cette aspiration s'est exprimée en marge des structures sociétares officielles et finalement contre elles. De plus, la République de Weimar n'avait pas réussi, comme l'avait fait le Second-Empire à s'acquitter de la tâche qu'on lui demandait d'accomplir : assurer la prospérité matérielle. L'idéal d'une vie communautaire, que l'Allemagne nourrissait dans son cœur, s'exprime dans les mouvements réactionnaires et dans le national-socialisme.

Cette perspective historique permet de comprendre la signification de la théorie communautaire qui reçut une élaboration extensive dans la sociologie allemande à partir de la fin du siècle dernier. La sociologie du "nous" a trouvé sa première et jusqu'ici sa meilleure expression scientifique dans l'œuvre de Ferdinand Toennies, surtout dans son premier livre "Gemeinschaft und Gesellschaft"

publié en 1887 <sup>93</sup>. Il se proposait d'établir une théorie de la société fondée sur les deux catégories fondamentales de *Gemeinschaft* et de *Gesellschaft*.

Toennies, qui avait sous les yeux la réalité allemande, a conçu ses catégories comme exprimant deux modalités sociales radicalement antithétiques. La "*Gemeinschaft*" (communauté) constitue un phénomène naturel lié à la "*Wesenswille*" (volonté essentielle), c'est-à-dire aux impulsions émanant de l'être total. La *Gemeinschaft* exprime la façon dont les hommes se groupent et établissent leurs relations quand ils obéissent aux impulsions premières de la vie et de toutes les virtualités accumulées en elles. Par contraste, la "*Gesellschaft*" (société) est un phénomène artificiel, lié à la "*Kuerwille*" (volonté arbitraire), elle-même liée aux intentions consécutives, à la représentation de biens, de buts perçus par la pensée pure, détachée de l'organisme vivant concret. La *Gesellschaft* doit être caractérisée comme la façon dont les hommes se groupent et entrent en relations quand ils sont mus par la raison abstraite. En conséquence, la *Gesellschaft* ne découle pas d'une intention de la nature mais doit être considérée plutôt comme une formation artificielle due au fait que l'homme, en se civilisant, a perdu son unité organique.

Toute formation de *Gemeinschaft* a son origine dans les liens du sang, car c'est à partir de ces liens que se développent la sympathie, la similitude intentionnelle d'être et la connaissance intuitive qui lui sont propres. Les liens du sang s'expriment immédiatement dans la famille qui constitue le centre le plus naturel de vie communautaire; ils s'étendent à la tribu et finalement à la race qui contient tous ceux dont l'âme est semblable et qui cherchent naturellement à vivre ensemble dans une communauté sociale et spirituelle plus étendue. De son côté, la *Gesellschaft* se fonde dans la froide réflexion. Elle prive l'homme de sa relation avec la nature et le sang pour l'introduire dans l'universel et cela dans la mesure même où la réflexion progresse dans la généralisation et l'abstraction.

Dans la *Gemeinschaft* les hommes entretiennent des rapports organiques s'exprimant dans la cohabitation et la vie en commun qui entraînent la compréhension mutuelle et l'amitié dans la plénitude de l'être. Ici la notion de valeur possède un sens ontologique. Au contraire, les relations générales des individus dans la *Gesellschaft* reposent sur des oppositions de biens et de choses appréciés

---

<sup>93</sup> Traduction française, J. Leif, *Communauté et Société*, Presses Universitaires de France, 1944.

d'après la catégorie abstraite et générale : l'argent. Les rapports font abstraction des personnes qui ne sont considérées qu'en fonction du profit qu'on peut tirer d'elles et c'est pourquoi ces rapports se règlent d'après une politesse froide et conventionnelle.

Le travail du type communautaire constitue une activité organique dans laquelle l'homme matérialise sa faculté spontanée de création. Le métier et les arts se transmettent à ceux qui ont une âme similaire et donc, de préférence, de père à fils à l'intérieur de la corporation. La *Gesellschaft* introduit dans le travail l'idée de force de travail ou de travail-marchandise. Le travailleur devient un ouvrier impersonnel, une pièce d'engrenage dans une immense machine. Rien ne montre mieux le caractère artificiel de la *Gesellschaft* que la déshumanisation qu'elle entraîne chez le travailleur.

Les caractéristiques de la vie économique dans la *Gemeinschaft* sont la corporation de tous dans la production, la communauté dans la possession et la jouissance. L'échange n'apparaît qu'au sein des communautés élargies et il ne vise qu'à la satisfaction des nécessités communes sans aspiration au profit. Par contre, les relations économiques dans la *Gesellschaft* ont comme prototype l'échange tel qu'il se pratique dans le commerce. Dans l'échange sous sa forme capitaliste, on ne vise pas à satisfaire les besoins humains mais à réaliser un profit.

La vie religieuse dans la *Gemeinschaft* se rattache au culte familial ou tribal. Elle repose sur le sentiment, la vénération des ancêtres et sur le respect des rites religieux traditionnels qui rendent symboliquement présentes à l'homme les forces de la nature et la puissance de la destinée. Dans la *Gesellschaft*, au contraire, la religion devient une catégorie universelle, détachée du sang et du sol. Elle exprime un produit de la réflexion et de la rationalisation et tend de plus en plus à s'assimiler à la science.

Le droit qu'on voit appliquer dans la *Gemeinschaft* est un droit conforme à la nature tel qu'il se présente dans les traditions familiales ou tribales. Il s'exprime dans le statut qui dérive de la reconnaissance de la puissance et des prérogatives associées à une plus grande dignité et à une plus haute valeur humaines. Par opposition, le droit en vigueur dans la *Gesellschaft* résulte de la pensée réfléchie et du calcul. Il repose sur une entente arbitraire et artificielle des volontés. Il

s'exprime dans le contrat qui résulte d'un accord momentané des individus sur un objet.

La solidarité, telle qu'elle se développe dans la *Gemeinschaft*, est une solidarité vraie et totale bref, organique. La relation de type communautaire est une relation d'appartenance : on ne choisit pas sa famille ou sa race; on y naît. La solidarité communautaire a sa source dans un lien biologique commun, la communion dans un même rang. Par extension elle résulte d'un rapprochement affectif dû à des affinités spirituelles et mentales profondes. Par son appartenance à la communauté l'homme est introduit dans un cadre naturel où il peut se développer conformément aux aspirations de son être total. La communauté constitue une forme vivante au sein de laquelle la vie de l'homme s'écoule et parvient à sa plénitude; elle rattache l'homme au sang (solidarité familiale) et au sol (solidarité de voisinage). Les similitudes d'âme qu'elle présuppose s'intensifient grâce à la vie commune et on peut dire que toute la substance humaine est modelée par la communauté. Au sein de celle-ci il n'existe pas de contrainte extérieure au sens précis du mot, mais seulement un contrôle moral qu'établit le groupe en vue de sa préservation. En se conformant à l'intention du vouloir-vivre collectif, l'individu obéit en définitive à sa volonté spontanée. La sanction répressive consiste en l'exclusion de la communauté du membre récalcitrant et cette sanction n'est que l'expression sociale du fait que ce membre a déjà rompu les liens organiques qui le rattachaient à la communauté. De son côté, la solidarité dans la *Gesellschaft* s'exprime dans un système contractuel d'interrelations. La *Gesellschaft* constitue un mode de groupement par attraction. Elle se compose de tous ceux que des intérêts communs réunissent. Elle représente une forme d'objectivation de l'homme qui se voit aliéné de la riche substance de son être; elle se définit par la fin qu'elle a pour fonction de réaliser et elle ne groupe les individus que dans la mesure où leurs intérêts sont susceptibles d'être satisfaits par cette fin. Encore ne les lie-t-elle que de l'extérieur et sa stabilité repose dans un acte de réflexion égoïste. Les individus, organiquement séparés les uns des autres, ne maintiennent la fiction qui les lie que grâce à un accord artificiel et conventionnel. Les engagements contractuels érigent en principe la bonne foi et l'accomplissement strict des obligations prises par les individus et encore faut-il l'intervention sévère de la loi, des tribunaux et de la police dont la menace de sanctions éventuelles en cas de délit force chacun à respecter ses engagements.

Il ne s'agit pas de faire de Toennies un proto-nazi ni de le rendre responsable du développement de mouvement ou du réveil de nostalgies qui ont contribué à la formation du national-socialisme et ont rendu possible son succès. Toennies a lui-même désavoué la paternité de certains mouvements, particulièrement de mouvements de jeunesse, qui se réclamaient de lui. Comme sociologue, il prétendait présenter une analyse objective des conditions prévalant dans l'Allemagne wilhelmienne. La société de son temps, parvenue à l'apogée de la civilisation fondée sur la mécanique, avait rendu impossible toute communion intime avec la nature, avec les êtres que rapproche un même sang, et avait ainsi anéanti les conditions nécessaires à l'éclosion et au développement d'une culture humaine spontanée. Toennies, comme beaucoup de ses contemporains, avait une conscience très aiguë du rétrécissement ontologique de l'homme, introduit depuis la révolution industrielle, dans un univers où la technologie nouvelle avait complètement bouleversé les relations sociales et les structures de la société. Toutefois, le tableau qu'il présentait témoignait trop fortement de l'influence de Marx pour permettre de conclure qu'il résultait exclusivement d'un effort de sociologie scientifique.

À l'arrière-plan de l'analyse sociologique, se fait entendre la plainte de la conscience allemande, malheureuse sous le poids accablant de la civilisation : Toennies ne peut imposer silence à la nostalgie qu'il ressent en son cœur pour la forme de vie communautaire antique au sein de laquelle l'homme pouvait entendre la voix rassurante du sol et sentir le sang vigoureux de la race circuler dans ses veines. Dans cette préférence non voilée se traduit un regret romantique pour le bonheur perdu – bonheur associé à une vie simple dans laquelle la nature était immédiatement présente à l'homme dans la mythologie, la religion, les traditions et les relations sociales – et une anxiété face aux formes gigantesques de la société moderne dans laquelle l'homme se sent perdu, isolé et soumis à des forces impersonnelles et incontrôlables avec lesquelles il ne peut plus entretenir de relations spontanées. Toennies exprimait dans son œuvre les sentiments propres à beaucoup d'hommes de sa génération et qui ont profondément marqué la philosophie et la littérature de cette période. Sans parcourir lui-même tout le chemin, il indiquait clairement la seule issue susceptible d'opérer la salut : contre l'influence dissolvante de la *Gesellschaft*, regrouper tous les hommes dans une *Gemeinschaft*

au sein de laquelle ils pourraient de nouveau communier en l'énergie créatrice de la vie qui puise sa substance dans le sol et dans le sang.

Quoique l'œuvre de Toennies n'ait pas été le point de départ d'une école de sociologie au sens strict du mot, il faut reconnaître que les travaux de Litt, Schmalenbach, Vierkandt, Greiger, Plenge, Standinger, Weber et autres se situent dans son prolongement ou ont été influencés par elle. Au même moment, un processus de dégradation de la sociologie pure en idéologie était en cours et l'idéal communautaire devint un instrument de combat très puissant dans la lutte contre la société d'après-guerre. Avec Othmar Spann, Ludwig Klages, Ernst Krieck, Von Selchow, Hans Blueher, George, etc., apparaît un thème que Toennies avait mentionné mais sur lequel il n'avait pas insisté : la mystique du Tout (Ganzheit)<sup>94</sup>. La communauté devient une totalité dont les individus constituent les parties composantes. La volonté sociale ou le corps social est une totalité dont les parties sont les êtres humains. Ou bien cette totalité existe avant les parties ou bien elle en est composée. L'institution qui se fait dans le premier cas s'appelle Gemeinschaft, toutes les autres institutions s'établissent dans la Gesellschaft (Toennies, livre II, chap. XXIII et début du livre III). L'homme est "partie et membre d'un tout supérieur" duquel il "dérive la destination de sa vie" (Krieck). "L'individu est plus que lui-même, il est aussi partie d'un Tout" (Spann).

La mystique de la totalité découle de l'"expérience" primordiale du "nous". Von Selchow a divisé l'histoire européenne en trois époques : l'époque de la catégorie de l'universalité (Allzeit); celle de la catégorie du Moi (Ichzeit); celle de la catégorie du Nous (Wirzeit). La première époque s'étend jusqu'à la fin du moyen-âge; la seconde caractérise l'ère moderne; la troisième s'est ouverte avec la révolution spirituelle de l'Allemagne après la guerre de 1914. Au sujet de cette époque Von Selchow écrit "L'époque du "nous" respire un ethos qui, précisément, en resserrant les liens entre les hommes va remettre à l'individu et son être propre et ses possibilités... car la conviction d'être enraciné dans un "Volkstum" impose à chaque individu l'obligation de se mettre lui-même, avec toutes ses qualités et ses aptitudes propres, au service du Tout... L'héroïsme n'est pas une question de bonne volonté ou de conviction morale; c'est une façon d'être qui plonge dans la

---

<sup>94</sup> Kolnai a analysé cet aspect aux pages 64 et suivantes dans : *The War against The West*, op. cit.



profondeur d'une conscience; un mode d'existence qui n'est pas laissé à la discrétion de l'individu mais qui lui est imposé par la réalité dont il dépend : notre Volk... pour nous, servir le Volk n'est pas une question de morale ou de philosophie; c'est Nous" <sup>95</sup>

À côté de la catégorie de *Gemeinschaft* et dans le but d'exprimer une communion et une fusion plus intime dans le "nous", Hans Blueher, particulièrement, développa une autre catégorie : "Der Bund". Kolnai a fait de cette catégorie l'analyse la plus profonde de toute la littérature actuelle, anglaise ou française <sup>96</sup>. Comme exemples du Bund, il faut mentionner les ordres chevaleresques du moyen-âge à leur période d'apogée, les "Wandervoegel", le "cercle exclusif" de George, les sectes religieuses, certains types d'organisations secrètes, les "Studentenkorps" et la S.S. Dans le Bund comme Maennerbund, apparaît un élément érotique mâle, généralement sublimé. Le Bund exprime la vie dans la vigueur de sa jeunesse et c'est pourquoi il groupe habituellement les adolescents ou les jeunes hommes qui ont atteint la force de l'âge. Son mode de recrutement repose sur l'élection d'affinité (*Wahlverwandtschaft*). Il ne s'organise pas à partir d'une idée abstraite mais il surgit d'un besoin profond de vibrer à des émotions intenses et de ressentir à son paroxysme la chaleur de la vie et l'union totale dans l'amour. Dans le Bund, le sentiment de communion peut aller jusqu'à l'extase qui marque l'anéantissement de la conscience de soi dans le nous. La force de cohésion du Bund se cristallise autour d'un Fuehrer auquel on rend un véritable culte d'adoration et à qui on reconnaît un génie et un charisme spéciaux. Le Bund constitue un monde en soi, un centre à partir duquel toute valeur se définit; d'où le fanatisme et l'intolérance pratiquée à l'égard du monde extérieur. Kolnai conclut son analyse en remarquant que le Bund a été le germe initial de la nouvelle communauté allemande national-socialiste.

Le national-socialisme, en effet, s'est présenté comme un mouvement qui entraînerait la résurrection de la *Gemeinschaft* allemande. Avec le national-socialisme, les manifestations de vie communautaire ne seraient plus forcées de s'isoler de la société officielle comme, par exemple les "Wandervoegel" avant la guerre ou les Corps-francs immédiatement après la guerre; elles ne seraient plus

<sup>95</sup> Présentation de Von Selchow tirée de Kolnai, *The War against the West* *The War against the West*, op. cit., p. 73 et suivantes.

<sup>96</sup> Kolnai, *op. cit.*, p. 75 et suivantes.

obligées de s'exprimer dans les mouvements quasi-secret, ne groupant au surplus que quelques élus, mouvements susceptibles de fausser la véritable vision du monde et de la vie. Le national-socialisme entendait mettre fin au principe même d'organisation sociale tel qu'il prévalait dans la république de Weimar, - pure Gesellschaft, - "Un-Staat" dans lequel le moment économique occupait la place prépondérante et manifestation suprême de l'intellect juif, abstrait et réfléchi, pour qui l'être vivant se résout dans la catégorie de l'avoir. Avec le national-socialisme, la dichotomie "Gemeinschaft - Gesellschaft" de Toennies était supprimée : il n'y avait plus qu'une seule catégorie existentielle, celle de la Gemeinschaft, principe de ralliement grâce auquel les Allemands pourraient de nouveau vivre conformément aux aspirations de leur sang. Ainsi se trouvait réalisé le vœu de George :

**"La Parole nouvelle proclamée par toi,  
Le peuple nouveau éveillé par toi"**

Un des grands motifs de la négation réactionnaire de la société d'après-guerre avait été l'opposition au pluralisme politique de la république de Weimar, qui n'avait pas réussi à formuler un idéal de vie capable de satisfaire les besoins affectifs et spirituels de la nation. Contre la société bourgeoise et "judaïsée" pour laquelle l'aspect économique est suprême, l'idéologie national-socialiste affirme la synchronisation parfaite de toutes les énergies du peuple allemand tendues dans un même effort pour réaliser un ordre d'existence conforme au type racial germanique et à ses aspirations communautaires. Cette synchronisation ne s'établit pas par suite d'une réflexion abstraite; elle découle naturellement de la reconnaissance intuitive et mystique du Reich comme forme existentielle et symbole omniprésent de l'unité.

L'histoire millénaire de l'Allemagne représente la tragédie d'un grand peuple constamment divisé dans sa conscience entre sa vocation profonde d'existence à l'intérieur d'une forme unitaire exprimée dans le Reich et son existence concrète s'écoulant dans des formes particularistes multiples, inconciliables entre elles, toujours renaissantes à mesure qu'on tentait de les détruire.

Le particularisme allemand traditionnel n'a pas sa source dans la diversité raciale originelle de la population de l'ancienne Germanie, répartie en trois groupes raciaux principaux : nordique, dinarique et méditerranéen. Ces populations nomades, engagées dans des migrations constantes se mêlèrent tôt entre elles de sorte que, déjà au temps des grandes invasions germaniques, elles s'étaient suffisamment assimilées les unes avec les autres pour offrir des caractères communs plus significatifs que leurs différences. Par la suite, à l'époque de la colonisation de l'Est, il y eut un certain mélange avec les populations baltiques, mais le sang oriental et baltique, constituant aujourd'hui une proportion de 28% du sang allemand selon Guenther, a été assimilé dans le sang aborigène. Loin d'avoir contribué au développement de particularismes, la conscience raciale des Allemands a soutenu leur volonté d'intégration nationale.

L'explication du particularisme allemand doit tenir compte de la position géographique de l'Allemagne.<sup>97</sup> L'Allemagne se trouve séparée en plusieurs tronçons par des fleuves qui se dirigent du Sud vers le Nord; et, contrairement à la France, elle ne possède pas de centre naturel à partir duquel eût pu se faire l'unification territoriale. Les expressions géographiques des particularismes allemands sont l'Ouest et l'Est, le Sud et le Nord. Ces expressions traduisent des frontières spirituelles, politiques et culturelles tout autant que spatiales; à l'intérieur de chacune de ces frontières s'affirment des particularismes régionaux nombreux et tenaces qui ont longtemps rendu impossible l'unification linguistique et politique. La réforme, qui détruisit le fondement charismatique du Vieux Reich, contribua à accentuer davantage l'opposition entre ces frontières.

Et pourtant, en dépit de toutes les différences et de leur attachement opiniâtre aux "laender", les Allemands n'ont cessé dans toute l'histoire de rechercher l'unité jamais réalisée dont ils ressentaient un profond désir. Frustrés dans leur existence concrète, ils se réfugièrent dans l'élaboration de rêves illimités. "Le monde devient rêve, le rêve devient monde" (Die Welt wird Traum, der Traum wird Welt" Novalis). Ces rêves, exercices mentaux épousant la forme de l'activité utopique, influencèrent profondément la conscience et la culture allemandes qui furent amenées à s'isoler peu à peu de l'univers concret pour se complaire dans la contemplation d'un univers possible mais sans réalité. La notion de

---

<sup>97</sup> Voir la discussion de ce problème dans Eartholdy, op. cit. p. 98 et suivantes.

Reich subsista comme idée sublime, existant virtuellement mais non à l'état actualisé. Par opposition à l'empereur historique, impuissant et maintenu loin du peuple, la légende allemande perpétua la figure mythique de l'empereur occulte ("Heimliche Kaiser"), endormi quelque part dans une grotte de montagne et qui apparaîtra au grand jour de l'exaltation nationale. Après s'être exprimée dans tous les domaines de la pensée, la nostalgie de l'unité trouva son expression achevée dans la philosophie idéaliste. L'idéalisme allemand traduisait d'une façon dramatique la conscience de la contradiction entre l'existant et le possible-contradiction qu'il tendait à transcender. Dans la philosophie idéaliste, le rêve fut haussé à la dignité du rationnel et par conséquent du réel, alors que la réalité contingente fut définie comme la sphère de l'apparent et de l'irrationnel. Hegel, dans son "Zur Vergassung Deutschlands" (1802) et dans sa philosophie d'histoire a donné à la conception idéaliste sa forme définitive. Affirmer un idéal c'était lui donner réalité. Selon l'expression romantique : "Und was man glaubt, es ist geschehn". Et pourtant la puissance du rêve, qui avait, dans le romantisme et l'idéalisme, peu à peu conquis toutes les sphères de l'esprit, ne pouvait à elle seule vaincre les traditions particularistes et les intérêts rattachant l'homme aux modalités locales d'existence. Ce devait être la mission de la Prusse et de Bismarck de parfaire l'unité politique de l'Allemagne et de donner ainsi au rêve une réalité effective.

L'Empire Wilhelmien n'exprimait qu'un moment de l'incarnation progressive du Reich éternel, parfait et seul réel, contemplé dans le rêve. Aussi les caractères essentiels du Reich ne se dérivent-ils pas de sa réalisation incomplète dans le Second-Empire mais bien plutôt du Reich en soi, dans son existence authentique, telle qu'elle est éprouvée dans la conscience.

Le Reich (Empire; Royaume) exprime d'abord une catégorie politique dans un sens large et dynamique, non dans le sens étroit des structures et des frontières politiques, toujours changeantes et qui définissent l'État (Der Staat). La signification politique du Reich, appauvrie pendant des siècles, n'acquerra toute sa valeur que lorsque la notion de politique perdra le sens limité qu'elle a acquis dans l'État moderne pour reprendre le sens plein que lui donnaient les anciens Grecs et la pensée du moyen-âge.

La notion de Reich réfère ensuite à l'ensemble concret des territoires et des populations douées de caractéristiques semblables. En ce sens, le Reich exprime

une catégorie culturelle. Les frontières politiques de l'Allemagne actuelle n'incluent qu'une fraction de l'aire culturelle germanique qui s'étend à toute l'Europe, aux deux Amériques, à l'Australie et à l'Afrique.<sup>98</sup> L'idée de Reich traduit une ambition impérialiste fondée sur une prétention culturelle et raciale :

"Instaurer l'Empire, voilà la mission de l'humanité... une nation en Europe doit imposer son autorité aux autres; une nation doit imposer un Ordre impérial et établir un "Nomos" européen. Le nationalisme, enfant de la révolution française, doit être transcendé par un nouvel impérialisme. Seule la nation allemande peut être l'agent de ce nouvel impérialisme... Il y a une chose que nous exigeons : l'"Imperium". Partout où l'"Imperium" ne nous est pas accordé, il nous faut l'imposer par la force. Car nous ne sommes pas égaux aux autres – nous sommes "Germaines".<sup>99</sup>

La définition culturelle n'épuise pas la substance du Reich qui constitue, en profondeur, une réalité mystique, quasi-métaphysique, intériorisée, éternelle et pourtant jamais complètement actualisée :

"Le Reich est le rêve millénaire des Allemands... Il est difficile d'expliquer logiquement ce que contient cette notion du Reich; seul un Allemand peut la saisir en son entier... Sa lutte pour le Reich, c'est l'idée fondamentale de toute l'histoire de l'Allemagne... Le Reich, c'est un but éternel qui ne saurait jamais être atteint d'une façon définitive; c'est un processus de croissance long, douloureux et jamais terminé"<sup>100</sup>

Le Reich exprime le lieu de rencontre du divin et de l'humain sur terre. Son origine provient de l'amour de Dieu pour l'homme. La conception panthéiste du Reich a reçu son expression la plus radicale dans le livre de Friedrich Hielscher, "Das Reich" (1931) : "Ainsi, écrit-il, l'image du Cœur divin embrasse la suite de l'histoire qui tend à l'apparition du Reich... Le Reich est l'unité des âmes qui possèdent la plénitude de la foi et la plénitude de l'action... Les membres éternels du Reich sont les exécuteurs de Dieu".<sup>101</sup> Le Reich, ainsi lié à la divinité, devient le centre à l'intérieur duquel s'exerce l'activité créatrice de la race, qui

<sup>98</sup> Handbuch fuer die Schulungsarbeit in der H.J. op. cit., p. 105 et ss.

<sup>99</sup> Stapel, W., cité par Kolnai, op. cit., p. 609.

<sup>100</sup> *Berliner Tageblatt*, 4 mai 1944, cité par André Ver, *Souvenez-vous*, Forestié, ed. Montauban, p. 157.

<sup>101</sup> Cité par Kolnai, *op. cit.*, p. 269.

exprime l'énergie divine telle qu'elle se manifeste sur terre. Dans le Reich, la substance germanique se fusionne à l'essence divine : "Dans l'Idée original et la Réalité du Reich, écrit H. Heyse, la substance – déterminée par la naissance et le destin – du peuple teutonique-germain forme une union indissoluble, une alliance éternelle, avec l'essence divine se manifestant dans la loi cosmique... ainsi peut-on répondre à la question : "Was ist Deutsch? ". 102

Le Reich est le "corpus mysticum" de l'Allemand dans sa communion en la divinité raciale. Le terme qui définit le mieux le Reich est celui d'Église. Et, de même qu'il ne peut y avoir qu'une Église, de même, selon Moeller van den Bruck, il ne peut y avoir qu'un Reich, incluant dans sa substance infinie et éternelle, toute valeur et toute existence. Le Reich est universel, total et parfait.

La Notion du Reich, en dernière analyse, revêt tous les caractères d'un mythe. Le Reich, comme réalité mythique, est conçu comme le "Centre" du monde, le Lieu sacré de la rencontre du ciel et de la terre. 103

"Le Centre de l'activité éternelle, écrit Hielscher, transcende toute puissance, par toute puissance vit par le Centre. Le Centre est le Reich. Par conséquent, tous les ordres (Ordnungen) dans le monde, qui est le Corps de Dieu, sont ultérieurement disposés dans le lieu (Ort) où le Reich se réalise. L'Univers tourne autour de l'histoire; et l'histoire se meut autour du destin du Reich... toutes les autres puissances ont leur destin au-dessus d'elles; le Reich le possède en lui. Le Reich fait Dieu; les autres puissances voient Dieu imposé sur elles". 104

Ainsi toute l'histoire a pour but l'instauration du Reich universel. Et l'instrument qu'utilise l'histoire est l'Allemagne, le pays du Centre (Land der Mitte), le lieu où la conscience du Reich a d'abord surgi et d'où elle va rayonner jusqu'aux confins du monde. Et cette origine allemande du Reich est décrite d'une façon mythologique :

"Au commencement était l'Action : non pas une action arbitraire mais une action qui a surgi de l'essence axiomatique de l'homme allemand, de

102 Kolnai, *op. cit.*, p. 609.

103 Pour l'analyse du Mythe et du Symbolisme du "Centre", Mircea Eliade, Le Mythe de l'Éternel Retour, Gallimard, 1949, p. 37 ss.

104 Cité par Kolnai, *op. cit.*, page 269.

son Logos, de son Idée et qui fut exécutée par le Fuehrer du peuple allemand... De l'hymen du Logos et de la Vie, de l'Idée et de l'existence, provient de Nouveau-Royaume, l'"Empire teutonique de la nation allemande" qui est destiné à ouvrir un nouvel Aeon" <sup>105</sup>

Cependant, même en Allemagne, le Reich n'a été intériorisé dans toute sa perfection qu'après plus d'un millénaire. Le processus d'intériorisation s'est opéré en trois étapes successives : dans le Saint-Empire Romain-Germanique ou Vieux-Reich (800-1806); le Second-Empire (1870-1918), suivi par l'interlude de la République de Weimar (Nicht-Reich); et finalement dans le Troisième-Reich qui réalise le Reich dans sa plénitude.

Selon Moeller van den Bruck, le Saint-Empire réalise le Reich absolu, le Reich pour le Reich. Ce Reich, toutefois, est demeuré à l'état d'idée et il n'est pas parvenu à s'incarner dans une forme politique concrète. Il se fondait spirituellement sur la grande idée théocratique exprimée dans le catholicisme médiéval. L'Allemagne, revêtue de la puissance charismatique exprimée dans le catholicisme, était destinée à régner sur l'Europe et de là sur le monde. Mais le latinisme, ayant perverti le christianisme et appauvri la vitalité du catholicisme, frustra pour de nombreux siècles l'Allemagne de sa mission historique. La conséquence fut l'avènement des États absolutistes et le développement des nationalismes. La Réforme, toujours d'après Moeller van den Bruck, opéra le retour du christianisme à ses origines germaniques mais elle fut impuissante à rétablir le principe charismatique sur lequel se fondait le Vieux-Reich. Aussi, avec la Réforme, le Saint-Empire cessa-t-il d'exister effectivement. La vie politique d'écoula par la suite tout entière dans les États territoriaux, expressions de l'épuisement du principe spirituel catholique.

Contrairement au Vieux-Reich qui se fondait sur un principe spirituel mais qui ne parvint pas à l'expression politique complète, l'Empire Wilhelmien exprimait l'aspect politique de l'incarnation du Reich tout en ne reposant sur aucun principe spirituel. Le Second-Empire constituait l'antithèse nécessaire du Vieux-Reich; sans lui, le troisième moment, celui de la plénitude du Reich, n'aurait pu se produire. En effet, la froide raison, l'esprit juridique, la recherche de l'intérêt économique pur étaient nécessaires pour que se réalisât l'unification politique essen-

---

<sup>105</sup> Stapel, W., cité par Kolnai, *op. cit.*, p. 609.

tielle à l'intériorisation effective du Reich. Dans le Second-Empire, le Reich apparaît sous la forme de son opposé. Comme État pur, ou "Gesellschaft".

Phase du processus dialectique, le Second-Empire devait être dépassé afin que s'instaurât le troisième et véritable Reich et que se réalisât enfin la synthèse sublime entre la terre et le ciel, le réalisme pragmatique et le mysticisme allemand. Le Troisième-Reich incarnant, comme Volksreich la vérité et la plénitude du Reich, règnera sur l'Allemagne et de là sur le monde pendant un millénaire. Fondé, comme le Vieux-Reich, sur une idée charismatique, il a la mission d'apporter à un monde matérialiste une nouvelle vigueur spirituelle; contrairement au Vieux-Reich, qui était devenu physiquement impuissant, il sera, beaucoup plus encore que le Second-Empire, doué de force politique. Ainsi, la force étant, dans l'idéologie national-socialiste, placée au service des valeurs spirituelles, l'Allemagne sera l'instrument historique de l'avènement final du Reich éternel.

On peut voir dans la mystique du Reich une autre expression du piétisme allemand à la recherche d'un objet qui puisse satisfaire le besoin frustré d'Église. On peut voir aussi dans l'idée romantique d'un Reich universel la persistance d'un rêve théocratique dont la forme n'a pas changé même si son contenu a varié au cours de l'histoire.

Race, Volk, Gemeinschaft, Reich constituaient les éléments fondamentaux de l'idéologie national-socialiste. Chacun de ces éléments représente un aspect essentiel de la définition de la structure idéologique. La race détermine la configuration de l'idéologie et en ordonne la structure sous son aspect dynamique; les autres éléments traduisent les modalités d'existence de la substance idéologique. Le Volk exprime le premier moment de l'énergie créatrice de la race; la Gemeinschaft représente la forme concrète d'existence du Volk en vue de la présentation et de l'intériorisation des vertus raciales; le Reich, enfin, constitue le but final à atteindre dont la réalisation n'est possible que par la volonté du Volk – volonté qui s'alimente dans la Gemeinschaft. Seules, l'union au Volk, la communion en la Gemeinschaft et l'appartenance au Reich rendent possible la conscience de la race et permettent l'intériorisation des qualités raciales. Sans conscience raciale, Volk, Gemeinschaft, Reich, constituent des catégories vides, car c'est leur ordination à la race qui leur communique leur plénitude comme modalités d'existence. Sans la Gemeinschaft, le Volk ne peut accéder à la conscience de soi et le Reich est impuissant à traduire une forme unitaire de la vie. En dehors du



Volk, la Gemeinschaft n'a pas d'objet à partir duquel elle puisse se réaliser comme forme d'existence et le Reich devient une pure abstraction. Volk et Gemeinschaft ne peuvent parvenir au degré d'existence qui leur est propre si le Reich n'est pas réalisé. Bref, chaque élément est dépendant de tous les autres; sous leur aspect existentiel ces éléments ne peuvent être considérés en dehors de la structure à l'intérieur de laquelle ils reçoivent leurs déterminations.

Le national-socialisme, comme structure idéologique, se définit ainsi : une disposition organique d'éléments dans laquelle la race, principe de toute réalité et de toute valeur, s'incarne dans le Volk, unité vitale concrète accédant à la pleine conscience de soi dans la Gemeinschaft, pour permettre l'avènement final du Reich universel, instaurateur de l'ordre et de l'unité dans le monde.

La révolution allemande du XXe siècle.

Tome I. (1954)

Deuxième partie. Analyse de l'idéologie national-socialiste.

## Chapitre II

---

### La conception du monde et de la vie dans national-socialisme

[Retour à la table des matières](#)

Considéré comme un système plus ou moins ordonné de propositions théoriques, le national-socialisme est susceptible d'être soumis à une critique qui conduirait facilement à démontrer l'erreur de ses prémisses, de ses principales affirmations et de ses conclusions. Une telle démarche, nécessaire et fructueuse certes, laisserait intacte la structure mentale idéologique, car l'existence de cette structure repose sur une évidence affirmée comme primaire et transcendantale, et par conséquent irréfutable. Cette évidence découle de l'intuition du monde et de la vie (Welt-unt Lebansanschauug) qui fournit la perspective de l'expérience perceptive élémentaire déterminant les caractères de la configuration ou de la forme (Gestalt) de la structure mentale idéologique, structure incluant les catégories de l'espace et du temps à partir desquelles la conscience perçoit le monde, ainsi mis en perspective, de même que les concepts de valeur, de vérité et toutes les notions d'après lesquelles se règle une modalité d'existence.

Le monde que nous percevons est le monde réel, mais c'est un monde mis en perspective. En effet, la perspective n'est pas seulement une condition de la per-

ception mais aussi une propriété des choses. Un objet peut s'offrir à nous sous plusieurs aspects, selon l'angle de vision, selon nos dispositions physiologiques et mentales telles notre capacité d'attention, notre mémoire, etc... De plus, la conscience qui perçoit le monde n'est pas une conscience pure et dégagée, mais une conscience en situation, conditionnées dans une large mesure par les expériences antérieures et dépendante des formes du langage, des connaissances et des techniques que l'époque met à sa disposition. Enfin, la perception n'est jamais complètement libre d'éléments volitifs et émotionnels, d'intérêts, de désirs, d'anxiétés surgis de la situation, de sorte que la conscience est prédisposée à percevoir du réel les aspects qui satisferont sa curiosité ou son besoin. Pourvu qu'on tienne compte de l'ensemble des conditions à l'origine de la perspective dans la perception et non seulement l'élément émotionnel, une *Weltanschauung* se définit comme la forme symbolique primaire et élémentaire à travers laquelle la conscience perçoit le monde.

Le terme "*Weltanschauung*" réfère à un complexe mental qui comprend, d'une façon diffuse et latente, les éléments d'une connaissance du monde, le principe d'un idéal et d'une finalité suprême. Une *Weltanschauung* traduit le besoin de réduire la multiplicité du réel à l'unité et elle s'élabore toujours à partir d'une image du monde (*Weltbild*) fixée mentalement et reflétant l'ordre perçu dans l'univers. Elle peut être scientifique, mythique, etc..., selon qu'elle provient d'une expérience qui se fonde sur le fait scientifique et ainsi de suite <sup>106</sup> Chacune, pourvu qu'elle se greffe sur une expérience authentique, rend possible, par la perspective qu'elle introduit, une certaine connaissance du réel objectif.

Dans la mentalité d'une époque ou d'un individu, deux ou plusieurs ordres de *Weltanschauungen* peuvent coexister et commander tour à tour l'attitude envers le monde. En général, cependant, un ordre, sous l'effet d'une tonalité psychique particulière, aura préséance sur les autres. Et même, à certaines périodes historiques ou à certains moments de la vie humaine, un seul ordre de *Weltanschauung* pourra déterminer l'attitude envers le monde et la vie.

Une *Weltanschauung* s'élabore dans l'expérience d'une conscience en situation. "Toutes les situations où nous place la vie, écrit Dilthey, font surgir un de

---

<sup>106</sup> Dilthey, W., *Die Geistige Welt*, Traduction française M. Remy Aubier, p. 378 et suivantes.

ces ensembles de pensée, dont la structure montre, intimement unies, toutes les manières de réagir. Quant à nos conceptions du monde, elles se présentent régulièrement comme des formes de pensée où s'exprime justement cette structure de notre vie psychique. À la base, on trouve toujours une image du monde : celle-ci est déterminée par notre capacité de saisir ce qui nous entoure, capacité qui se déplace selon certaines lois régulières qui déterminent les progrès de notre connaissance. "<sup>107</sup>

---

<sup>107</sup> Dittthey, W. *Weltschauunglehre, Abhandlung Zur Philosophie der der Philosophie*, Leipzig 1931 – Traduction française Louis Sauzin Presses Universitaires de France, 1946, p. 104.

INSÉRER LE TEXTE  
DE LA PAGE 182  
Texte manquant

Dilthey a défini la structure générale des Weltanschauungen en ces termes : "Elle forment toutes un ensemble de pensées où, en partant d'une certaine image du monde, on résout les questions que posent la signification et le sens du monde, après quoi on recherche par déduction l'idéal, le bien suprême et les principes supérieurs qui doivent guider notre vie <sup>108</sup>.

En étroite relation avec une conception du monde (Weltanschauung) s'élabore une conception de la vie (Lebensanschauung). Ou plutôt, une conception du monde est le substrat d'une conception de la vie, quoique celle-ci soit susceptible d'influencer considérablement, à certains moments, la première. La conception du monde et la conception de la vie ne peuvent être considérées indépendamment l'une de l'autre, car elles découlent toutes deux d'une même relation, la relation du moi avec le monde.

Les théoriciens du national-socialisme ont insisté sur le fait que l'idéologie national-socialiste avait son fondement dans une Weltanschauung, à laquelle ils attribuaient une validité absolue.

Cette Weltanschauung a surgi de la situation allemande d'après-guerre : le "oui" à partir duquel elle s'est élaborée avait son fondement dans le "non" que la conscience réactionnaire opposait à la situation. Mais, une fois prononcé, le "oui" se sépara de la base phénoménale de laquelle il avait surgi dialectiquement pour être affirmé en soi comme une intuition originelle de la conscience et comme révélant la structure fondamentale du réel.

Le caractère essentiel de la Weltanschauung national-socialiste, c'est d'être une Volkweltanschauung. "Une Weltanschauung est toujours une Volkweltanschauung" <sup>109</sup>. "Ce n'est pas en lui-même, écrit Goebbels, que le national-socialiste cherche le centre de toutes choses mais dans le format agrandi de la généralité (Allgemeinheit), dans le Volk" <sup>110</sup>. Par conséquent, la Weltanschauung national-socialiste se fonde dans la reconnaissance du fait que la source de la connaissance du monde et le critère d'appréciation de toute valeur se trouvent dans les qualités naturelles et les "instincts" du peuple allemand.

---

<sup>108</sup> Dilthey, *Weltanschauungslehre*, op. cit.

<sup>109</sup> Baeumler, Alfred. *Politik und Erziehung*, p, 101.

<sup>110</sup> Goebbels, Joseph, *Wahlrede*, Mitte April, 1932, in : *Revolution des Deutschen*, p. 67.

La réalité fondamentale d'où procède la Volk et qui devient, en conséquence, l'image du monde à partir de laquelle s'élabore la Weltanschauung est la race. "La Weltanschauung du Volk est basée sur la reconnaissance logo-biologique (geistesbiologisch) et sur l'appréciation du fait que la totalité et l'expression la plus élevée de la vie spirituelle sont déterminées par les caractères somatiques (leiblich) de l'être humain, aussi bien que par les lois naturelles qui gouvernent ces caractères somatiques" <sup>111</sup>.

Incarnée dans le Volk, la Weltanschauung raciale n'est pas un produit de l'intellect mais de l'intuition. "La Weltanschauung national-socialiste, écrit Rosenberg, n'a pas son fondement dans un principe universel qui d'en haut descendrait jusqu'aux hommes, mais exprime au contraire un produit d'une croissance organique jaillie d'en bas, de sorte que, bien ancrée dans le sang et le sol par des milliers de racines, elle peut librement se fixer jusqu'aux branches les plus élevées" <sup>112</sup>. Et Hitler : "La Weltanschauung n'a rien à voir avec l'intellect : elle est un produit de l'instinct" <sup>113</sup>. Aussi ne doit-on pas chercher à la soumettre aux exigences rationnelles; on y doit adhérer dans un acte de foi. Ce n'est pas parce qu'elle peut paraître absurde à la raison limitée de l'homme qu'on est en droit de contester sa validité : " Elle est un portrait du monde et de l'homme, même si elle reçoit sa justification dans la foi" <sup>114</sup>. Le véritable rôle de la raison, a dit Rosenberg, n'est pas de pénétrer la nature véritable de la Weltanschauung mais de se mettre à son service <sup>115</sup>. En effet, une Weltanschauung ne constitue pas un système : elle se fonde dans le sentiment; elle est une expression de foi. "Une Weltanschauung — et c'est là sa caractéristique essentielle — n'a rien à voir avec la connaissance" <sup>116</sup>. "La force de la Weltanschauung ne réside pas dans les cerveaux mais dans cœur de ceux qui la portent" <sup>117</sup>. "Notre Weltanschauung est une chose du cœur. Pour nous, le sentiment est plus que la raison" <sup>118</sup>. "La rai-

<sup>111</sup> Hommes, cité par Kolnai, *op. cit.*, page 197.

<sup>112</sup> Rosenberg, A., Rede, August 1929, in *Blut und Ehre*, page 80.

<sup>113</sup> Hitler, Adolf, discours à Nuremberg, septembre 1933.

<sup>114</sup> Kriek, E., *National-Politische Erziehung*, *op. cit.*, p. 96.

<sup>115</sup> Rosenberg, *Rede*, August 1929.

<sup>116</sup> Goebbels, *Wssens und Gestalt...*, page 10.

<sup>117</sup> Rosenberg, article, *Volk. Beob.*, 27 avril 1934 dans: *Blut und Ehre*.

<sup>118</sup> Von Schirach, Baldur, *Die Hitler – Jugend, Idee und Gestalt*, Berlin 1934, page 130.

son trahit l'Idée" <sup>119</sup>. D'ailleurs, la raison n'est pas une faculté autonome de l'esprit. En effet "à notre sentiment et à notre volonté appartient aussi la raison" <sup>120</sup>. Bref, la renaissance du peuple allemand qui s'est opérée grâce la nouvelle Weltanschauung constitue en réalité un processus miraculeux qui relève de la force de la foi plus que de l'intellect abstrait" <sup>121</sup>.

La nouvelle ère, marquée par l'avènement du Troisième-Reich, se traduit avant tout dans une révolution spirituelle s'exprimant par la reconnaissance de la Weltanschauung raciale, qui a substitué au vide des esprits une certitude intuitive fondée dans une foi ardente et inébranlable. Et le peuple allemand demeurera heureux et spirituellement fort aussi longtemps qu'il conservera sa Weltanschauung bien vivante dans son cœur et son esprit. Car "La perte, dans un peuple, de sa conception innée de la vie signifie la ruine du mode de vie qui est son support, la désintégration de son point d'appui en Dieu" <sup>122</sup> Aussi le devoir suprême de tout Allemand est-il de veiller à ce que le relativisme et le scepticisme (Weltanschauungslosigkeit) ne d'infiltrer pas en lui et dans la société.

Vécue intensément, la Weltanschauung devient la forme symbolique primaire qui découvre à la conscience la structure du réel. Dans la Weltanschauung raciale, le Volk "n'est pas une perspective, il est la perspective" <sup>123</sup> et toute réalité comme toute valeur doivent être perçue et appréciées en fonction de cette perspective fondamentale. "Les valeurs germaniques de "caractère" sont la mesure standard auquel tout le reste doit se conformer". <sup>124</sup> "La Weltanschauung, écrit Goebbels, signifie la volonté de toujours considérer les hommes et leur relation au monde, à l'État, à l'économie, à la culture et à la religion au monde, sous un aspect central, en les ramenant toujours à leur source et à leur fin". <sup>125</sup> Et Rosenberg exprime la même idée : "Religion, État, politique, économique, art, ne sont pas des buts en eux-mêmes, mais des moyens pour le bien de la race et du

<sup>119</sup> Klages, Dietrich, *Idee und System*, Leipzig, 1933.

<sup>120</sup> Von Schirach, Baldur, *op. cit.*, page 131.

<sup>121</sup> Hitler. *Discours à Nuremberg*, septembre 1933.

<sup>122</sup> Hommes, cité par Konai, *op. cit.*, p. 197.

<sup>123</sup> Wilhelm und Graefe, *Deutsche Erziehung Heute*, Berlin, 1937, p. 5.

<sup>124</sup> Rosenberg, cité par Kolnai, *op. cit.*, p. 605.

<sup>125</sup> Goebbels, *Gestalt und Wsents...*, p. 11.



Volk". <sup>126</sup> Et une perception qui ne contribuerait pas à révéler un aspect de la race et du Volk serait non authentique et sans signification.

La Weltanschauung fournit la perspective rendant possible la perception de l'aspect fondamental du réel. Cette perspective élabore une configuration ou forme mentale à l'intérieur de laquelle s'ordonne la structure idéologique. Les caractéristiques de la configuration découlent donc directement de la nature de la Weltanschauung. Ces caractéristiques se ramènent fondamentalement à deux : mythique et totalitaire.

Le mythe, considéré par l'intellectualisme et le positivisme du dix-neuvième siècle comme une forme de la mentalité archaïque remplacée, dans la mentalité moderne, par la forme logique, est reconnu par plusieurs philosophes et sociologues du vingtième siècle comme une forme symbolique indestructible révélant certaines structures profondes du réel, exprimant un "mode d'être au monde". <sup>127</sup> et coexistant à côté d'autres formes symboliques, telle la forme scientifique.

Rien ne révèle mieux l'importance du mythe dans la vie sociale que l'utilisation consciente qu'on en a fait comme arme de domination politique. Ici, cependant, il faut distinguer deux attitudes fort différentes. Le mythe peut être défini simplement comme une vision imagée ou un concept élaboré par un idéologue, auquel la collectivité est invitée à ajouter foi et sur lequel elle doit modeler son comportement. C'est, par exemple, le sens du mythe révolutionnaire de Georges Sorel : pour lui, le mythe consiste en "une organisation d'images capables d'évoquer instinctivement tous les sentiments qui correspondent aux diverses manifestations de la guerre engagée par le socialisme contre la société moderne" <sup>128</sup> ou encore, c'est le mythe fasciste de son disciple Mussolini : "Nous avons créé un mythe. Ce mythe est une foi, un noble enthousiasme. Il n'a pas à exprimer une réalité, il est une impulsion et une expérience, une croyance et une source de courage". Le mythe de la grève générale et le mythe de la nation, susceptibles sans doute de devenir objets de convictions collectives et d'influencer le comportement, ne possèdent néanmoins pas les caractéristiques d'un mythe véritable : ils

<sup>126</sup> Rosenberg, art. in : *Volk.Beob.* – 25 mai 1925, *Blut und Ehre* (II band), 1933-1935.

<sup>127</sup> Eliade, Mircea, *Les Mythes du Monde Moderne*, *La Nouvelle Nouvelle Revue Française*, septembre 1953, N.R.F., p. 448 à p. 458.

<sup>128</sup> Sorel, Georges, *Réflexion sur la Violence*. 8<sup>ième</sup> édition, 1936, p. 182.

n'ont pas une origine spontanée, ne révèlent pas une structure ontologique, ne façonnent pas dans l'esprit une forme définie. Ils se rapprochent plutôt de la théorie du mythe comme "mensonge utile et inspiré" telle qu'on la trouve développée dans la "République" de Platon. Aussi est-ce à un niveau assez superficiel de la conscience que s'exerce l'influence de tels mythes. Bien différente de cette conception utilitaire et pragmatique est la conception du mythe dans le national-socialisme : "Nous croyons, écrit Rosenberg, que les trois possibilités d'appropriation du monde (Die drei Moeglichkeithn der Weltanignung) par la contemplation, la volonté et la raison, découlent d'une foi unique, d'un même mythe, le mythe du sang, le mythe du peuple". <sup>129</sup> Ici, le mythe est affirmé comme la seule forme symbolique naturelle et valable de toute relation avec le réel et l'activité mythique, comme le mode primaire de connaissance. Ce mythe d'où découle la configuration de l'idéologie national-socialiste, prétend contenir les éléments essentiels du mythe.

Le mythe national-socialiste ne résulte pas de la création d'un idéologue isolé. Il émane spontanément du Volk : il surgit du "oui" primordial du Volk face au monde et à sa destinée. Le mythe national-socialiste, affirme-t-on, traduit un mode de pensée collective. Comme tel, sa réalité et son authenticité ne sauraient être mises en doute : "En ce qui concerne les données fondamentales de la vie humaine, tout ce que croit un Volk entier est par le fait même une conviction amplement éprouvée quant à sa vérité". <sup>130</sup> Le mythe symbolise les espérances profondes, les désirs, les craintes du Volk. En s'intériorisant profondément le mythe de la race, le Volk se préserve de la pollution physique et culturelle qui le menace et il assure son salut comme Volk. Le mythe de la race constitue, comme Gusdorf l'écrit du mythe en général, une "enveloppe protectrice dans laquelle l'homme trouve son lieu dans l'univers". <sup>131</sup> Il est en temps de crise une protection contre la désintégration sociale et morale.

Surgi du Volk, le mythe national-socialiste n'est pas un produit de l'intellect réfléchi; il naît d'une contemplation, d'une intuition (Anschauung). La perception

---

<sup>129</sup> Rosenberg, Alfred, *Blut und Ehre, Ein Kampf fuer deutsche Wiederbedurt, Aufsaeetze von 1919 à 1933*, Band I, p. 142 (Rede, Partei Congress, 1-4 August, 1929)

<sup>130</sup> *Hommes*, cité par Kolnai, *op. cit.*, p. 280.

<sup>131</sup> Gusdorf, Georges, *Mythe et Métaphysique*, Flammarion, 1953, p. 12.

qui le révèle possède un caractère global, car elle découle de l'exercice des facultés mentales indifférenciées dans leur première rencontre avec le monde. Cet exercice permet à la "voix intérieure de l'instinct" (Hitler) de se faire entendre et de révéler à la conscience les secrets les plus cachés de la nature et de la vie. "L'homme de discernement, a écrit Bernhard Rust, ne vit pas dans une île de contemplation intellectuelle; il perçoit droit dans le cœur de l'Univers". Seule l'activité mythique est susceptible de donner un sens à l'univers. Pour toute autre forme d'activité mentale, l'univers est indéchiffrable et chaotique. En effet, comme l'avait déjà affirmé Novalis, l'univers n'est pas une machine; il est un poème (je poetischer, je wahrer). Il en est de même de la vie, car c'est dans la vie que se révèle l'essence du mythe. Le mythe, dit Gusdorf, se révèle sous la forme de la vie; ce n'est que comme formule qu'il peut être réductible à des éléments. Comme la vie, il est en lui-même global et indivisible en parties. C'est dans un acte vital que le mythe manifeste son existence. Schelling, qui a été le premier philosophe moderne à pénétrer la signification du mythe, a écrit : "L'activation du moi est nécessaire à l'acuité de la vie" (Die aktivierte Selbstheit ist notwendig zur Schaerfe des lebens). La philosophie vitaliste du Troisième-Reich, telle qu'exprimé par Ludwig Klages, le philosophe du Bios, traduit l'intention de pénétrer le mythe dans toute sa réalité et dans toutes ses manifestations. Le sang "essence liquide de la vie" et la nature, "vie inconsciente", ne peuvent être saisis que dans un acte vital, l'acte même qui révèle le mythe à la conscience. De même que la philosophie vitaliste et irrationnelle du vingtième siècle, l'idéologie national-socialiste se présente comme une réaction contre l'intellectualisme qui ne perçoit de la nature et de la vie que la croûte phénoménale et opaque. Mais la philosophie vitaliste n'exprimait que le moment théorique de la reconnaissance du fait que l'esprit réfléchi est "l'ennemi de l'âme". L'idéologie national-socialiste constitue le moment existentiel de cette reconnaissance car l'intuition n'y est pas seulement affirmée comme mode de connaissance mais encore comme mode d'être au monde. C'est pourquoi elle affirme le mythe comme réalité primaire et suprême. En prenant conscience de la réalité du mythe, "l'homme (qui était) en quête de son âme" (Jung) rentre enfin en possession de sa substance spirituelle dont trois siècles de pensée et de vie sociale fondée sur l'intellect abstrait l'avaient aliéné. Si l'intellectualisme considère le mythe comme une illusion, c'est parce qu'il est lui-même incapable de pénétrer au cœur du réel; la perception du mythe n'est possible que dans une intuition (Anschauung) qui découvre à la conscience

l'essence même de la nature et de la vie. La science mécanique ne saurait nous introduire dans la sphère de la "vérité organique" (Rosenberg) se révélant dans la foi spontanée du peuple. La mentalité dont la structure est circonscrite par la forme scientifique a perdu son aptitude primitive à croire. Et pourtant, le mythe n'est accessible qu'à la foi, plus pénétrante et englobante que la science et "plus difficile à ébranler que la connaissance" (Hitler). Dans son "Mythus" Rosenberg définit la foi nouvelle de l'"homme mythologique" "la foi qui doit lui donner le bonheur dans la plénitude en ces termes : "Mais aujourd'hui nous voyons une foi nouvelle se réveiller à la vie : le mythe du sang. C'est la religion du sang qui, elle, prendra aussi la défense de l'entité religieuse de l'homme. C'est une foi qui est imprégnée des plus profondes connaissances et qu'incarne si bien le mystère du sang". Et rien ne prouve mieux le caractère artificiel de la mentalité scientifique que son incapacité à comprendre la vérité de cette foi.

Eliade a montré le caractère an-historique du mythe <sup>132</sup> Et Béguin a indiqué que le refus du temps présent était un trait caractéristique du romantisme. <sup>133</sup> Le romantisme avait fortement contribué à détourner l'esprit allemand de l'histoire vécue, pour l'introduire " dans un univers arraché aux préoccupations réalistes (Béguin) et dans un temps heureux et parfait, temps disparu parce que les hommes ont perdu contact avec les racines qui les relient à la nature et à la vie. Dans cette tentative de transcender l'histoire pour accéder au temps nouménal caractérisé par la durée et à la nature qui possède le chiffre secret de toute existence, la mentalité romantique ressuscitait, en images poétiques, en couleurs, en symphonies musicales, en opéras, dans les Maerchan (contes) ou dans la pensée philosophique, les grands thèmes du mythe de l'origine et du mythe de la destinée. La même mentalité, dégradée et dégénérée, survit dans l'idéologie national-socialiste qui a réussi à imposer sa structure dans la mentalité de tout un peuple grâce au refus, par ce dernier, du temps présent et à sa fuite vers un passé reconstitué en rêve. Ici, les thèmes mythologiques cessent d'être utilisés comme formes poétiques pour être revendiqués comme des formes d'existence concrètes réalisant ainsi l'"irruptio aeternitatis in tempus", le retour affectif de l'âme allemande à son origine et l'abandon de la maîtrise de la vie à la volonté d'une destinée qu'il s'agit de conju-

<sup>132</sup> Eliade, Mircea, *Le Mythe de l'Eternel Retour*, op. cit., p. 63.

<sup>133</sup> *Le Romantisme allemand*, texte et études publiés sous la direction de Albert Béguin, Les cahiers du Sud, 1949, p. 20 et suivantes.

rer pour se la rendre favorable. Pour Rosenberg, la renaissance de l'ancien mythe solaire Odin et la réintroduction des anciennes déités constituent les garanties de la "vérité organique du germanisme", symbolisée dans la croix gammée. Cette "vérité organique du germanisme", garantie par les divinités germaniques, se révèle en écoutant la voix intérieure qui parle à la conscience - la voix des millions de héros tombés au nom du mythe du sang : "Aujourd'hui, écrit Rosenberg, cette voix intérieure demande que le mythe du sang et le mythe de l'âme, la race et moi, le peuple et personnalité, sang et honneur, soient seuls, à l'exclusion de tout autre chose, soutenus et affirmés sans compromis aussi longtemps que nous avons la vie en nous ". <sup>134</sup>

Levy-Bruhl a montré dans ses ouvrages comment, pour la mentalité mythique, il n'existe pas de distance entre la conscience et le monde, le sujet et l'objet. Dans le mythe, l'homme co-existe avec la nature et la vie, il participe immédiatement aux réalités qu'il appréhende parce que, pour lui, elles ne constituent pas des objets extérieurs mais des êtres comme lui, ou des membres d'un être dont il est lui-même une partie ou enfin, comme dans le "Do Kamo" mélanésien étudié par Reenhardt, l'être dans son authenticité dont la personne concrète ne constitue qu'une représentation transitoire. "Être, exister, écrit Levy-Bruhl dans ses "Carnets", c'est participer". L'idéologie national-socialiste s'efforce de réaliser cette participation immédiate de l'homme à la société et cette réintégration de la nature par l'homme. Comme dans la mentalité mythique, dans le national-socialisme le "moi" est affirmé comme postérieur au "nous", et ce n'est que par la participation de l'individu au Volk dans la Gemeinschaft, que la réalité suprême — le mythe de la race - se révèle dans son ineffable présence et que l'homme se réalise dans la plénitude de son être.

"Notre tâche durant ce siècle, écrit Rosenberg, dans le "Mythus", est de créer à partir d'un nouveau mythe une nouvelle vie et un nouveau type d'homme". Cette nouvelle vie s'écoulera dans un univers mythique et ce nouveau type d'homme se définira par son aptitude à reconnaître le sacré. La nature, la vie et la société ne seront plus, pour lui, des catégories abstraites désignant des réalités impersonnelles et matérielles, mais des formes vivantes, hypostasiées, révélant un élément de la divinité, qui ne se découvre qu'à ceux dont les facultés mentales ne sont pas

---

<sup>134</sup> Rosenberg, Mythus..., *op. cit.*, pages 698 et 699.

structurées selon la forme scientifique. Le caractère sacré de la vie, que l'homme nouveau sera amené à reconnaître, découle du mythe de la race, du mystère du sang, objet de la foi future. "Elle (la foi future) remplacera à merveille, écrit Rosenberg dans le "Mythus", les vieux sacrements, ces sacrements qu'elle a déjà largement réussi à dépasser". De cette foi inébranlable au mythe découle la "sacralisation" (Gusdorf) de la vie, des lieux, des hommes, etc. : "Le Dieu que nous adorons n'existerait pas si notre âme et notre corps n'existaient pas... C'est pourquoi, tout ce qui garantit, renforce, purifie, forme l'honneur et la liberté de cette âme et de ce sang est pour nous matière de notre religion, de notre droit et de notre État. Par conséquent, sacrés sont les lieux où les héros germaniques sont morts pour ces idées; sacrés sont les jours au cours desquels ils se battirent avec bravoure pour cette cause. Et les heures saintes de l'ère germanique sonneront quand le symbole de la renaissance et la bannière signifiant la vie nouvelle seront devenus la seule confession dominante du Reich". <sup>135</sup> La reconnaissance du sacré dans le Troisième-Reich s'exprima par la résurrection des héros antiques, le culte adressé à Hitler, la transformation en fétiches des symboles de la nation et la célébration de Festivals nordiques populaires. De tous ces festivals, ceux tenus sur le mont Hesselberg, mont déclaré sacré par Hitler, étaient les plus beaux et les plus inspirateurs. Autour de feux illuminant la nuit, on y accomplissait des rituels mystérieux. Lors d'un de ces festivals, tenu au moment du solstice de juin, en 1939, accomplissant son office de grand-prête, Julius Streicher, debout devant un feu de joie, déclara : " quand nous regardons dans les flammes de ce feu sacré et y jetons nos péchés, nous pouvons descendre de cette montagne avec l'âme purifiée. Nous n'avons pas besoin de prêtres ni de ministres. Nous devenons nos propres prêtres". <sup>136</sup>

Le mythe proclamé par le national-socialisme, possède un dernier caractère : il constitue un archétype selon lequel les conduites et les pensées doivent se modeler et auquel elles doivent se conformer. La race, dans la conscience mythique, est une réalité contenant en soi tout "ordre" et toute valeur. "C'est à travers le mythe que l'Océanien appréhende le monde". <sup>137</sup> Il en est de même du national-

<sup>135</sup> Rosenberg, *ibid.*, page 701

<sup>136</sup> Cité dans : Spence, Lewis, *The Neo-Pagan Movement in Germany*, *The Quaterly Review*, July, 1940.

<sup>137</sup> Leenhardt, Maurice, *Arts de l'Océanie*, ed. du Chêne, 1947, p. 129.

socialiste qui appréhende le monde à travers le mythe de la race. L'esprit réfléchi ne saurait réfuter la vérité de cet univers, car l'"objectif" n'a pas de sens dans la mentalité mythique. Le mythe définit aussi le "type" de l'existence humaine parfaite. Il impose les cadres généraux de la vie, cadres qui, une fois fixés, ne doivent plus changer. Aucune innovation ne pourra survenir sans risque de dévier du modèle original. Le conformisme devient la garantie de la qualité du geste : "Un national-socialiste est celui qui porte en lui l'image de cet Ordre nouveau qui a pris forme dans l'âme d'un homme au moment de la plus profonde humiliation... et qui est gouverné dans tout ce qu'il fait par cette image". <sup>138</sup> Dans un millénaire, les hommes répèteront les gestes que les national-socialistes créent aujourd'hui et c'est pourquoi, comme Himmler le soulignait devant ses hommes, ces gestes doivent correspondre parfaitement à l'archétype, car "la moindre altération de notre part serait reproduite pour des siècles à venir". Bref, l'horizon circonscrit par le mythe, horizon complet et fermé, enclôt la conscience mythique dans tout ce qu'elle est, car, en cessant de s'y conformer, elle se nierait en tant que conscience mythique.

La configuration de l'idéologie national-socialiste se définit par le caractère mythique de cette idéologie. Ainsi circonscrite, l'idéologie devient un tout complet en elle-même et rien ne pourra être senti, appréhendé, reconnu par la conscience qui n'ait été saisi à travers cette structure. Sans doute, toute structure, dans la mesure où elle correspond à la configuration qui la circonscrit, est en un sens totale. Mais une structure mentale existe plutôt sous la forme d'une monade, ayant une fenêtre ouverte sur les autres structures mentales, de sorte que l'univers qu'elle découvre ne sera pas par la conscience identifié à l'univers objectif total mais reconnu comme un aspect de cet univers, vrai pour ce qu'il découvre mais incomplet et limité. Aussi la conscience doit-elle regarder le monde à travers d'autres structures afin de découvrir les autres aspects du réel. Bref, une structure mentale constitue comme une totalité, mais une totalité ouverte du sorte que la conscience n'est en soi prisonnière d'aucune structure individuelle. Le national-socialisme affirme une tout autre conception de la structure idéologique. En effet, puisque la configuration qui circonscrit cette structure est parfaitement englobante, il s'en suit que la structure est elle-même complète et globale. L'idéologie, dans le national-socialisme, doit être considérés comme une structure de structu-

---

<sup>138</sup> Baeumler, cité par Kolnai, op. cit., p. 166.

res, aucune forme n'échappant à ce système fermé et total. De cette conclusion découle le caractère totalitaire de la structure idéologique du national-socialisme.

Hegel, dans sa "Philosophie de droit", fut le premier à introduire l'usage philosophique du terme "totalité", entendant par-là l'"unité organique du peuple". Mussolini en dérivait le terme "totalitarisme". La formule définissant l'État totalitaire fasciste, copie grossière de l'État hégélien, s'exprimait ainsi : "Rien en dehors de l'État, rien au-dessus de l'État ou contre l'État; tout dans et pour l'État". Le national-socialisme a, lui aussi, élaboré une conception totalitaire de l'État. Mais la théorie politique national-socialiste ne constitue qu'un aspect d'une idéologie découlant de la reconnaissance d'une nouvelle Weltanschauung de sorte que la source du totalitarisme doit être cherchée non dans l'État, qui n'est qu'un instrument, mais dans la réalité fondamentale révélée par la Weltanschauung. Certes, du point de vue de la théorie politique, la conception national-socialiste n'est pas très différente de celle du fascisme, sauf que, le principe totalitaire étant plus englobant et plus pénétrant dans le national-socialisme que dans le fascisme, la sphère politique couvrira en pratique beaucoup plus d'aspects de la vie dans le premier cas que dans le second. Rosenberg a défini la source du totalitarisme national-socialiste en ces termes : "... il faut commander à tous les national-socialistes de parler, non plus de l'État total, mais de la totalité de la conception du monde national-socialiste et de l'État national-socialiste comme l'instrument du national-socialisme — le phénomène le plus important qui ait commencé à se produire dans le vingtième siècle — pour la garantie de l'âme, de l'esprit et du sang". <sup>139</sup> Ainsi, le totalitarisme national-socialiste a sa source dans la reconnaissance du sang : "le courant du sang rouge, de vie réelle qui passe en bruisant à travers le système circulatoire de toute race et de toute culture vraie" et "cette région de la vie inconsciente et spontanée qui apporte à l'homme les déterminations de la race". <sup>140</sup>

En effet, le caractère nécessairement totalitaire de l'idéologie découle de la transcendance du mythe racial : la race est substantiellement une et elle est la cause ultime de toutes substances et de toutes valeurs individuelles; elle est absolue, ne dépendant que d'elle-même alors que tout le reste dépend d'elle; elle réalise la

<sup>139</sup> Rosenberg, A., *Blut und Ehre*, Band II, op. cit., p. 22 (article, Volk, Beob., 9 Januar, 1934).

<sup>140</sup> Cité par Vermeil, *l'Allemagne...*, op. cit., p. 353.



plénitude ontologique, exprimée d'une façon objective dans le Volk et, à laquelle, subjectivement, l'individu participe; elle constitue, enfin, le principe dernier de finalité puisque toute existence, tenant de la race sa perfection, doit naturellement tendre vers elle comme à son bien le plus parfait.

La reconnaissance de la transcendance de la race, qui circonscrit la structure de l'idéologie, implique que cette structure ordonne toute existence et toute qualité selon leur relation au principe d'où elles découlent. Autrement, l'idéologie serait rendue inadéquate à la fonction qu'elle doit remplir, c'est-à-dire, enseigner à tous la voie de la perfection et de la plénitude et montrer les moyens d'y accéder. Consentir la moindre concession à la pluralité des formes et des ordres d'existence serait perpétuer le chaos que l'idéologie a pour mission de supprimer. La structure idéologique, conforme à ce qu'elle doit être, est donc globale, unitaire, totale.

Van der Leew, se basant sur des recherches conduites dans les sociétés archaïques, a conclu au caractère naturellement totalitaire de la forme mythique.<sup>141</sup> Karl Popper, de son côté, a fait dériver le totalitarisme de Platon de sa théorie de la forme ou du mythe de l'"Idée-archétype" exposée dans le Timaeus.<sup>142</sup> De même, le caractère totalitaire de la structure de l'idéologie national-socialiste découle de la forme mythique de cette structure. La forme mythique contient, à l'état indifférencié et synthétique, des formes qui, dans la mentalité évoluée, circonscrivent des structures indépendantes et reliées entre elles selon la hiérarchie de valeurs propres à la culture d'une société. C'est pourquoi cette structure est totalitaire par nature. La mystique du tout (Ganzheit), qu'on trouve dans la mentalité configurée par un mythe, est l'expression de la domination absolue, par le mythe, de la personne humaine et de ses facultés mentales.

Ainsi circonscrite, la structure mentale idéologique ne saurait être considérée comme une structure particulière, co-existant à côté d'autres structures, telle la science. Au contraire, étant donné les caractères de la forme que la circonscrit, elle doit nécessairement être revendiquée comme la structure générale et obligatoire de la mentalité allemande. Orientée par la perspective révélée dans la Wel-

<sup>141</sup> Van der Leew, G., *L'Homme Primitif et la Religion*, Alcan, Presses Universitaires de France, p. 84 et suivantes.

<sup>142</sup> Popper, Karl R., *The Open Society and its Enemies*, London, Third Impression, 1949, Vol. 1.

tanschauung, la conscience percevra toute réalité à travers cette structure et définira toute valeur en fonction de la perspective générale. Les grandes catégories, tels l'espace et le temps, à l'intérieur desquelles la pensée humaine trouve son point d'attache, seront, pour toutes les structures mentales, l'espace et le temps tels qu'ils existent dans la structure idéologique; l'échelle des valeurs à partir de laquelle l'homme distingue le bien du mal sera, dans tous les instants de la vie et pour tout ordre d'existence, celle que définit la structure idéologique; le critère de vérité ontologique et conceptuelle sera celui qui est reconnu comme valide dans la structure idéologique, et cela, quels que soient l'ordre des problèmes envisagés et la nature des conclusions auxquelles on désire parvenir.

Pour le national-socialiste, il ne saurait exister un autre espace et un autre temps que l'espace et le temps idéologiques. L'espace idéologique se définit comme l'aire physique et spirituelle, à l'intérieur de laquelle l'énergie raciale est active. Or, l'énergie raciale recouvre tout l'univers connu et toute réalité spirituelle, de sorte que l'espace doit être considéré comme le lieu engendré par cette énergie. Aucun événement, aucune pensée qui se produisent dans l'espace ne sauraient être considérés autrement que comme une modification ou une redistribution de l'énergie raciale. Il en est de même du temps qui exprime la persistance de l'énergie raciale dans la durée. L'histoire tout entière se définit comme le registre contenant les divers moments et les particularités de la manifestation extérieure de l'énergie raciale qui s'incarne, selon des modalités diverses et plus ou moins parfaites, dans les peuples et les individus. Par conséquent, tout événement, toute forme qui se produisent dans l'histoire ne sauraient être considérés autrement que comme une modification due à l'énergie raciale incessamment active.

Si tout ce qui se produit dans le temps et l'espace existe grâce à la race, principe et fin de toute existence et de toute création, il s'en suit que le critère d'appréciation de toute valeur doit être la race. Le national-socialisme substitue la race à Dieu comme mesure du bien et du mal : "En contraste avec telle notions (i. e. la pensée chrétienne), la philosophie nouvellement née déclare que l'âme nationale déterminée par la race est le mesure de toutes nos pensées, de nos aspirations et actions, le standard final d'après lequel juger toute valeurs". <sup>143</sup>

---

<sup>143</sup> Rosenberg, *Mythus...*, *op. cit.*, p. 697.

De même, le standard racial devient le critère de toute vérité, quelque élevée soit-elle, quelque libre de conditionnement racial qu'elle puisse sembler. La vérité est un rapport établi dans l'esprit entre une chose et sa correspondance avec la réalité raciale exprimée dans le Volk et telle que formulée par le national-socialisme. Dans une conférence aux étudiants de l'université de Munich, en novembre 1934, le Dr Frick énonçait le standard unique et infaillible de vérité en ces termes : "N'est vrai que ce qui sert le Volk; tout ce qui ne le sert pas est faux, fût-il mille fois prouvé par l'esprit objectif".

Ainsi, le national-socialiste doit appliquer l'exercice de ses facultés mentales de son intelligence rationnelle et logique comme de sa volonté, à travers la structure idéologique qui recouvre toutes les formes mentales. De la sorte, la perspective introduite par la "Welt-und Lebensanschauung" - perspective qui rend possible l'expérience primaire déterminant la configuration de la structure idéologique – devient la seule voie d'accès par laquelle la conscience puisse communiquer avec le monde, situer et définir toute réalité et toute valeur. La structure idéologique enveloppe et ordonne la totalité de l'univers mental. En dehors d'elle, il n'existe rien, si ce n'est le chaos.

La révolution allemande du XXe siècle.

Tome I. (1954)

Deuxième partie. Analyse de l'idéologie national-socialiste.

## Chapitre III

---

### La Révolution du Démonisme

[Retour à la table des matières](#)

Le jugement final sur une révolution doit porter sur la révolution considérée dans son essence, et non sur les facteurs immédiate qui l'ont provoquée ni sur les modalités de son déroulement. Une révolution exprime l'accélération du cours de l'histoire ouvrant brusquement la voie à une nouvelle forme de reconnaissance humaine et sociale – forme auparavant incapable de se dégager de la cristallisation des formes anciennes, et faisant surgir des valeurs nouvelles d'existence qui, sans elle, n'auraient pu trouver les conditions nécessaires à leur réalisation ou tout au moins auraient mis longtemps à s'imposer.

La grande majorité des écrivains qui ont étudié le national-socialisme ont conclu à la nature contre révolutionnaire plutôt que révolutionnaire de ce mouvement. Dans son livre l'"Ordre Mondial dans une Perspective Historique" (World Order in Historical Perspective), Hans Kohn a donné la formulation la plus exacte de ce point de vue en définissant le national-socialisme comme "une contre révolution sous une forme révolutionnaire" (a counter revolution in a revolutionary form). Une contre révolution se définit comme l'utilisation de techniques révolutionnaires dans le but de ressusciter les formes d'existence et l'ordre social qu'une révolution antérieure avait supprimés. La contre révolution suppose, par conséquent, l'existence d'une révolution antérieure. Or, on ne saurait parler de révolu-

tion républicaine dans l'Allemagne d'après-guerre; une révolution exprime la libération soudaine d'énergies depuis longtemps accumulées et impuissantes jusque-là à se dégager; elle marque le triomphe de la jeunesse, de l'enthousiasme, de la foi, de l'idéalisme sur l'expérience blasée, et le scepticisme de la maturité; elle jette comme un rayon de lumière intense sur un monde où la chaleur de l'idéal s'était refroidie. Aucun de ces signes n'apparurent au cours de la période d'après-guerre : la République, comme l'a écrit Vermeil, "fut proclamée d'elle-même", sans avoir été souhaitée avec intensité, comme l'alternative du communisme. L'ordre social ainsi instauré par la force des événements plutôt que sous l'effet d'une volonté irrésistible de réaliser un idéal nouveau demeura comme un corps privé d'âme, ou, mieux, le principe sur lequel cet ordre se fondait, loin de l'animer, devait conduire à son auto-destruction. La République, au cours des treize années de son existence, avait re-parcouru le chemin conduisant de l'ordre démocratique qu'elle avait apparemment instauré au régime autoritaire auquel elle avait paru mettre le terme. De fait, la période de l'après-guerre ne se présente pas comme une époque révolutionnaire et contre révolutionnaire, mais comme une ère réactionnaire. La réaction contre la défaite, contre la dépression économique et contre le communisme entraîna l'instauration de la République, la transformation de la République en État autoritaire et finalement sa chute. La mentalité réactionnaire, caractérisant la grande majorité des groupes sociaux, permit la naissance et le succès du national-socialisme qui parut, en 1933, comme la République en 1918, être la seule alternative au communisme. La différence essentielle entre la République et le Troisième-Reich est la suivante : l'instauration de la première ne s'était pas accompagnée de la revendication collective et enthousiaste d'un nouvel idéal social et humain à réaliser; l'avènement du second s'accompagna de la proclamation bruyante d'une nouvelle forme d'existence, qui, souhaitée pendant plus d'un millénaire avec nostalgie par les Allemands, aurait enfin surgi dans l'histoire. Cette proclamation représente le titre du national-socialisme à se présenter comme une révolution.

Herman Rauschning a défini la révolution national-socialiste comme une "révolution permanente du nihilisme intégral" (permanente Revolution des Voelligen Nihilismus).<sup>144</sup> Rauschning fonde son interprétation sur les faits suivants : toute

---

<sup>144</sup> Rauschning, Hermann, *Die Revolution des Nihilismus*, 20-21. Tausend, Europa Verlag, Zuerich – New York, 1938, p. 7.

la substance de l'idéologie national-socialiste découle de la négation absolue des valeurs libérales et chrétiennes; beaucoup de chefs ne croyaient pas à l'idéologie qu'on destinait uniquement aux masses; de fait, la révolution national-socialiste instaura un règne de la violence qui reconnaissait une seule "valeur", celle de la force brutale.

Il est vrai de dire que l'idéologie national-socialiste s'est élaborée sur la base de la négation de la société allemande d'après-guerre, mais la négation du monde antérieur n'est pas exclusive à la révolution national-socialiste; elle exprime une caractéristique commune à toutes les révolutions modernes. La révolution française qui s'opposait à l'Ancien-Régime et la révolution bolchevique, adversaire de l'Ordre tsariste et de la démocratie de Kerenski, ne sauraient pour autant être définies comme des révolutions du nihilisme.

Conclure au nihilisme à cause de l'incrédulité de plusieurs protagonistes de la révolution n'est pas plus légitime que conclure de la ferveur sincère de beaucoup de révolutionnaires à la réalisation de nouvelles valeurs. Dans toute révolution, on trouve des gens qui la servent sans y croire, poussés par l'intérêt, la peur ou par quelqu'autre motif individuel. Par contre, dans le national-socialisme comme dans toute révolution, se sont trouvés des hommes convaincus et fanatiques. L'appel aux masses ne révèle pas une absence de substance idéologique mais seulement ce fait simple que toute révolution, dans une société où le peuple est politiquement et spirituellement conscient, doit devenir, pour triompher, une révolution de masse. Bref, le jugement sur une révolution ne doit pas se former à partir d'hypothèses sur les motivations de ceux qui l'ont mise en branle, sur leur foi ou sur leur cynisme, ni sur les modalités de la cristallisation de cette révolution.

Sans doute le triomphe de la révolution national-socialiste est dû, dans une large mesure, au déchaînement de violence qu'elle déclencha et sa consolidation n'aurait pas été possible sans la dictature, la force, la police secrète et ainsi de suite. La violence, cependant, n'est pas un trait exclusif à cette révolution. Toutes les révolutions politiques historiques ont été opérées "modo ferro et sanguine". Conclure du règne de la terreur que la révolution française ne contenait l'affirmation d'aucune valeur nouvelle serait oublier qu'elle se fit au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. En outre, pour se consolider, une révolution exige toujours, même si elle a été déclenchée pour libérer un pays d'une tyrannie,

ce qu Bertrand de Jouvenel appelle "l'appesantissement du pouvoir".<sup>145</sup> Ce qui caractérise la révolution national-socialiste sous cet aspect, c'est l'affirmation de la force comme une vertu, une valeur positive. Paetel, dans son article sur la "Typologie de l'Ordre Noir", émet même l'opinion que l'idéal de la force, l'aspect scientifique du racisme et la foi au Fuehrer auraient les trois seuls éléments idéologiques qui marquaient la mentalité de la S.S. du moins dans beaucoup de ses sections. Rauschning a raison, sans doute, lorsqu'il affirme avoir vu plusieurs S.S. se moquer de la propagande de Ley pour "la force par la joie" (Kraft durch Freude) ou du panthéisme raciste de Rosenberg; et lorsqu'il dit que la S.S. ne désirait rien d'autre que le pouvoir, qu'elle ne reconnaissait aucun autre moyen pour y parvenir que la violence et qu'elle ne prenait pas au sérieux une grande partie de la doctrine national-socialiste. Mais il faut retenir en premier lieu que la foi fanatique à un Fuehrer unique, caractéristique fondamentale de la S.S. dans son ensemble, n'aurait pas été possible sans une idéologie affirmant la foi comme une valeur positive; en second lieu, que la S.S. était précisément le principal organe responsable de la consolidation du pouvoir et, par conséquent il était normal qu'elle affirmât la force comme une qualité fondamentale et qu'elle considérât le pouvoir comme l'objectif à atteindre; en troisième lieu, que, même si la S.S. avait été motivée uniquement par la volonté de puissance on ne serait pas justifié de conclure au caractère nihiliste de la révolution national-socialiste dans son ensemble; enfin, qu l'affirmation d'un idéal de force exprime une volonté de réaliser une valeur positive, valeur qui peut devenir négative si la force est affirmée comme la qualité fondamentale et exclusive de l'homme, mais jamais une non-valeur comme il le faudrait dans l'hypothèse du nihilisme.

Une révolution fondée sur le nihilisme pur est impossible. Le nihilisme philosophique exprime une attitude intellectuelle n'admettant aucune réalité au delà du monde de la sensation; le nihilisme social vise à la destruction radicale, complète et définitive de tout ordre social. On trouve des éléments substantiels de nihilisme dans la pensée occidentale et particulièrement dans ce courant qui oppose l'"Ethos" au "Logos", par exemple, chez Duns Scotus, Luther, Jakob Boehme, Schelling, Schopenhauer, Nietzsche, etc... De même, on trouve des éléments de nihilisme dans l'apocalypse révolutionnaire moderne. Mais le nihilisme doctrinal

---

<sup>145</sup> De Jouvenel, Bertrand, Du Pouvoir, Histoire Naturelle de sa Croissance, Genève, 1947, p. 263.

n'a vraiment été exposé qu'en Russie, où, vers 1860, il devint à la mode parmi l'Intelligentsia. Le héros de Turgeniov, Bazarov, se flattait d'être un nihiliste systématique. Pisarev (1840-1868) doit être considéré comme le philosophe du nihilisme intégral. Pour lui, en effet "une paire de bottes vaut mieux que tout Shakespeare" et "disséquer des grenouilles, voilà ce qu'il faut. C'est précisément là, dans la grenouille disséquée, que réside le salut du peuple russe. ". "Gaz, sels, acides, alcalis, écrit-il, s'unissent et se transforment et se divisent et se décomposent, sans but et sans arrêt, passent par notre corps et engendrent d'autres corps. Voilà toute la vie et voilà toute l'histoire". Pisarev, par ses accès de folie et son suicide inopiné, a lui-même prouvé d'une façon tragique que le nihilisme ne peut soutenir une philosophie de vie. De même, le nihilisme pur ne saurait définir une révolution, car une révolution est toujours faite au nom d'un principe éthique qu'elle a pour but d'introduire à la base de la vie sociale. La révolution national-socialiste affirmait une nouvelle éthique et un nouveau principe ontologique. Du moins, c'est ainsi qu'elle le voulait consciemment. Le fait que la valeur et que le principe ontologique affirmés par elle produisirent, au cours de son déroulement, des anti-valeurs et de l'être dégradé témoigne du jeu des forces obscures, irrationnelles, en histoire.

En réalité, la révolution national-socialiste fut dans sa substance beaucoup plus tragique que ne l'a vu Rauschning.

Jamais révolution ne montra tant d'ardeur à réaliser un principe "spirituel", "ontologique", à introduire une modalité d'existence favorable à la vie "mystique", à la contemplation de l'Être. Jamais l'aptitude de l'homme à croire ne fut dans des conditions apparemment plus favorables pour s'exprimer. Dans la race, la national-socialiste affirmait la réalité suprême, l'être dans sa plénitude.

Mais, plus la conviction de l'homme était inébranlable et plus l'être se révélait à lui sous une forme ténue et grossière. Plus les sentiments de foi et de dévotion qui l'animaient étaient sincères et profonds et plus les impulsions qui surgissaient en lui devenaient barbares et cruelles. Dans sa conscience mystifiée, les sentiments les plus intenses se transmuaient en désirs destructeurs. Cette irruption de la force destructrice au sein de la force créatrice ou plutôt cette fusion de la puissance destructrice avec l'énergie créatrice définit le démonisme <sup>146</sup>. Le prototype

---

<sup>146</sup> Ritter, Gerhard, *Machtstaat und Utopie*, Muenchen und Berlin, 1940.



de tout démonisme est celui de Moloch qui, pour sauver la Polis, dévora les premiers-nés de la ville. Dans ses ouvrages, Karl Jaspers a insisté sur le fait que le démonisme pénètre toute mentalité structurée par la forme mythique. La forme mythique est globale, indifférenciée, permettait ainsi l'exercice de toutes les énergies de l'être, conscientes et inconscientes. Or, comme le souligne Tillich, le principe de la puissance démoniaque réside dans le subconscient. "Le subconscient, écrit-il, se transforme en puissance démoniaque quand il subjugue la conscience, de sorte que la conscience est entraînée au-dessus d'elle-même dans des éruptions créatrices, destructrices d'abord, et, à la fin, exclusivement destructrices" <sup>147</sup>. Le principe démoniaque existerait donc à l'état de tension aux profondeurs inconscientes de l'être et la volonté créatrice; en projetait le subconscient dans le monde extérieur, l'activité mythique libérerait la puissance démonique que la conscience tenait refoulée. La validité de cette explication psychanalytique importe peu. Quoi qu'il en soit, la révolution national-socialiste apporte une preuve de plus à l'hypothèse d'une relation intime entre la forme mythique et l'activité démoniaque. Car on peut définir cette révolution la révolution du démonisme.

La révolution national-socialiste a son origine dans la conscience tragique qu'avaient les Allemands de l'impossibilité d'assurer la pérennité des valeurs spirituelles dans un monde de plus en plus orienté vers la civilisation industrielle et mécanique. Cette conscience marque profondément la pensée philosophique et sociologique allemande depuis le dernier quart du siècle dernier : elle s'est exprimée de façons diverses dans le mysticisme, le pessimisme, l'irrationalisme, l'Existential philosophie, la sociologie de la Gemeinschaft. La révolution, devait écrire Krieck par la suite, a surgi de "la crise existentielle du peuple allemand, crise s'étendant à tous les domaines de la vie" <sup>148</sup>. Cette conscience devait conduire à l'opposition à l'ordre social existant et à la formulation d'un idéal social nouveau, c'est-à-dire à la transformation de la conscience malheureuse en conscience révolutionnaire d'abord théorique et enfin agissante.

Les expressions de cette "révolte des forces instinctives contre la tyrannie de la raison" et de cet appel à l'instauration du " royaume de l'âme opposé au monde

<sup>147</sup> Tillich, Paul, *The Interpretation of History*, traduit de l'allemand par N. A. Rasetzki et Elsa L. Talmey., London, New York, 1936, p. 90.

<sup>148</sup> Krieck, cité par Kolnai, *op. cit.*, p. 119.

des fins conscientes, de la raison calculatrice et de l'intelligence instrumentale" <sup>149</sup>, trouvèrent dès 1907, un organe : la revue "Die Tat" (l'"Action" : revue mensuelle destinée à l'élaboration d'un nouveau régime), revue qui groupa une pléiade de jeunes écrivains, la plupart épigones de Nietzsche, qui devaient devenir bientôt les penseurs les plus influents de l'Allemagne. W. Rathenau, H. Keyserling, T. Mann et H. Zehrer furent les principaux " apôtres de la renaissance spirituelle" auxquels Vermeil a consacré une grande partie de son livre : "Doctrinaires de la révolution allemande". Ces écrivains " représentent, écrit-il, l'éternelle protestation allemande contre l'intellectualisme, contre la prédominance du raisonnement et du calcul, contre la mécanisation. Tous visent à cette spiritualité dont ils attendent qu'elle engendre, d'une part, les fortes personnalités de l'élite future, d'autre part, une communauté d'essence religieuse, organisée et totalitaire" <sup>150</sup>

Cet appel à l'"enthousiasme créateur qui rendrait à l'Allemagne la foi perdue" et qui " opérerait la révolution contre la raison" ou selon la distinction lourde de sens de Thomas Mann contre la civilisation au profit de la culture, trouva, grâce aux conséquences qu'entraîna la guerre, l'occasion de passer du domaine de la contemplation et de l'utopie à celui de l'action révolutionnaire. La cause profonde de la révolution national-socialiste n'est pas la défaite; mais la défaite, en ébranlant la solidité de l'ordre social établi, a permis l'éveil de la conscience révolutionnaire agissante. "Nous devons, a dit Moeller Bruck, perdre la guerre afin de gagner la révolution". Pour Goebbels, la guerre doit être même considérée comme le premier acte de la révolution : "Nous devons, écrit-il, perdre le premier acte de la révolution, afin de nous ressaisir dans le deuxième, troisième et quatrième acte et finalement de triompher" <sup>151</sup>.

Mais la guerre, comme l'épisode de l'Allemagne républicaine l'a prouvé, n'était pas un demiurge créant de toutes pièces la "révolution organique". Pour qu'elle se produisît, la révolution tant attendue, il fallait non seulement la désirer, mais la faire. Dans son "Troisième-Reich", Moeller Bruck écrit : "Le peuple ne sortira de son pluralisme mortel, de ses divisions séculaires que si un tourbillon (Wirbel) sacré s'empare de lui". Dès 1918-1920, W. Rathenau, dans trois pamphlets, répétait au peuple allemand que la vraie révolution restait encore à faire;

<sup>149</sup> Rathenau, cité par Vermeil, *Doctrinaires...* op. cit., p. 39.

<sup>150</sup> Vermeil, *Doctrinaires...*, op. cit., p. 48.

<sup>151</sup> Goebbels, *Wesen und Gestalt des N.S.*, op. cit.,.

en même temps, il révélait à quels signes on reconnaîtrait la vraie révolution : "Une révolution sous une forme extérieure s'est substituée à la révolution spirituelle dont le peuple allemand a besoin. C'est pourquoi, aujourd'hui, à peine un an après avoir éclaté, elle montre tous les signes dégradants d'un simple conflit d'intérêts et d'égoïsmes... Seule une seconde révolution peut nous sauver, mais elle doit être une révolution de tout notre être, une nouvelle attitude mentale, pas la révolte de soldats démobilisés... La révolution allemande qui est encore à venir surgira du sens de la responsabilité individuelle envers la nation... elle devra beaucoup à la guerre parce que la guerre a dégagé l'humanité des mailles de la mécanisation. Elle sera basée sur une nouvelle compréhension des relations entre un chef et ceux qui le suivent. Le chef sera un d'entre eux, connu par eux autant qu'il les connaît" <sup>152</sup>.

C'est ce vœu, exprimant le sentiment profond agitant les cœurs de millions d'Allemands, que la révolution national-socialiste avait la mission de réaliser. Beaucoup de ceux qui l'avaient rendue possible furent cruellement déçus : la rénovation spirituelle, supra temporelle, qu'ils avaient si longtemps souhaitée, en s'opérant, déclenchait à leur insu et d'une façon incontrôlable la puissance démoniaque, qui, empruntant le masque des plus hautes réalités et des valeurs les plus élevées, avait établi son règne des ténèbres sur l'Allemagne.

Ceux-là même qui firent la révolution et les millions de ceux qui placèrent leur foi en elle ne pouvaient pas, ou ne voulaient pas voir, les contrefaçons sacrilèges qui, au fur et à mesure de son cours, surgissaient de la sphère du sublime à l'intérieur de laquelle la révolution avait pris germe.

Les national-socialistes virent dans leur révolutions la révolution spirituelle tant attendue : "... car lorsque nous voyons qu'une nation au cours de son histoire n'a jamais accepté certaines idées ou certains standards de valeurs, cela prouve que de telles idées et de tels standards sont essentiellement étrangers à sa nature. Une révolution ou une évolution est bonne seulement si elle aide à redonner à une nation, dans notre cas à l'Allemagne, quelques-unes de ses valeurs permanentes qui ont été temporairement négligées... La grandeur réelle du mouvement natio-

---

<sup>152</sup> Rathenau, W. citation tirée de : *Die Neue Wirtschaft*, (1918); *Kritik der dreigachen Revolution* (1919); *Zur Kritik der Zeit* (1920). Voir Bartholdy, op. cit., p. 234.

nal-socialiste réside dans le fait qu'il constitue l'incarnation de la conscience nationale allemande dans une forme moderne. Pour cette raison, nous nous sentons intimement liés à toute la grandeur qui rendit l'Allemagne justement fière dans le passé; pour cette raison nous sommes les ennemis de tous ceux qui cherchent à polluer l'essence de l'Allemagne" 153.

La révolution national-socialiste n'en bouleverse pas moins les vieilles conceptions sur la nature et la vie : "... et je crois, écrit Rosenberg, que la découverte à notre époque de l'âme raciale constitue une révolution semblable à la découverte copernicienne il y a 400 ans 154.

Révolution spirituelle d'abord, elle est pour cette raison "une révolution totale, sous la forme communautaire, destinée finalement à mettre un terme à l'ère bourgeoise, au développement de la société industrielle, au dix-neuvième siècle" 155. Elle est la première révolution véritable de toute l'histoire. Toutes les révolutions antérieures, y compris la révolution française dont elle marque le terme, ne constituaient que des révolutions partielles, effectuées par en haut, superficielles et de courte durée, n'entraînant en fait, comme l'ont montré Mosca et Pareto, qu'une circulation parmi les classes dirigeantes. La révolution de la droite du vingtième siècle, au contraire, exprime, selon Freyer, une révolution organique du peuple contre la Gesellschaft. "L'esprit de la révolution que nous venons de faire, a dit Goebbels, s'exprime dans la naissance comme Volk de la nation allemande; cette naissance fut pendant 2000 ans désirée avec nostalgie par tous les bons Allemands" 156. La révolution national-socialiste ne constitue pas la "révolution d'une classe sociale mais de la totalité du Volk" et elle met "un terme à la fausse conception individualiste de l'État" : "Ainsi, écrit Rosenberg, s'avance la révolution national-socialiste, fidèle à la loi selon laquelle elle a commencé : elle efface la marque du passé qui ne lui convient pas; elle se forme un nouveau langage pour elle t pour son État; elle sait qu'elle porte une lourde responsabilité en face d'un grand passé et face à un destin encore à venir; et elle sait aussi que les heures bé-

153 Rosenberg. Alfred, *Wesensgefuege des National-Sozialismus*, op. cit., p. 9.

154 Rosenberg, A., *Blut und Ehre* (2) op. cit., p. 208 et 209.

155 Freyer, Hans, cité par Kolnai, *op. cit.*, p. 117 et 118.

156 Goebbels, Joseph, *Deutsche Kultur in Neuen Reich*, p. 25 (Rede, Gehalten u Eroeffnungfeier der Reichskultierkammer in Grossen Saäl der Berliner Philharmonie am 15 November 1933).

nies de l'Allemagne ne passeront pas sans que soient introduites des formes créatrices de types (Typenschaffende Gestalten) assez puissants pour imprimer à la race à venir la même impulsion vers l'unité et capables de la faire réussir à introduire la volonté et la bonne disposition de pensée de notre époque dans le nouveau Reich, à la fondation et au début duquel nous sommes aujourd'hui" <sup>157</sup>.

La révolution national-socialiste est, écrit Forsthoff, "une révolution nouvelle sans prototype dans l'histoire". <sup>158</sup>. Elle marque le début d'une ère nouvelle de l'humanité, et "le passé ne reviendra jamais" <sup>159</sup>. Le Troisième-Reich règnera sur l'Allemagne pendant un millénaire, après quoi la nuit retombera sur son passé glorieux : "Nous sommes la dernière Allemagne. Quand notre mouvement prendra fin, dans de nombreux siècles, il n'y aura plus d'Allemagne. C'est seulement avec nous qu'elle peut vivre malgré la haine du monde" <sup>160</sup>.

L'Ordre nouveau (Die Neue Ordnung), cependant, ne peut-être seulement un Ordre national; il doit être et il sera un Ordre mondial. En effet, il doit conduire à l'instauration finale du Reich éternel et universel fondé spirituellement sur le principe racial : "Un État, a écrit Hitler dans son autobiographie, qui, à l'âge de la décadence raciale, se consacre à la protection de ses meilleurs éléments raciaux, est destiné à émerger un jour comme le maître de la terre". Goebbels exprime le même sentiment : "Ce qui un jour s'est avéré valable en relation aux partis, s'avèrera aujourd'hui valable en relation au monde : nous ne devons jamais perdre la contrôle de nos nerfs; sobriété, clarté, fermeté et constance sont les vertus qui conduiront aussi l'idée allemande, frappée à notre image, à la victoire dans le monde. Rien n'est impossible. Ce qui semble impossible doit être rendu possible par la force de notre esprit. L'Allemagne deviendra pas victime du problème racial; au contraire, de la solution de ce problème dépend le sort de notre peuple; ici, comme dans plusieurs autres domaines, nous marcherons à l'avant-garde du monde, indiquant la voie aux autres. La révolution que nous avons commencé à accomplir est un événement d'une importance historique. Peut-être son point culminant sera l'accomplissement de la prophétie du poète : Denn es wird am

<sup>157</sup> Rosenberg, A., *Blut und Ehre* (2), op. cit., pp. 105 et 106.

<sup>158</sup> Forsthoff, Ernst, *Der Totale Staat*, Hamburg, 1934, p. 10.

<sup>159</sup> Hitler, Adolf, *Rede*, Reichstag, januar 30, 1934.

<sup>160</sup> Hitler, Adolf, *IXe congrès de Nuremberg*, 1938.

deutschen Wesen einst die ganze Welt genesen". (L'essence allemande, un jour, guérira le monde) <sup>161</sup>.

De même que la Troisième-Reich a apporté la paix à l'Allemagne, de même la paix mondiale ne peut résulter que de l'unification de l'humanité sous une seule autorité : "L'idée de paix éternelle, a dit Hitler, est, bien entendu, identique à l'idée du Troisième-Reich. Mais il faut combattre pour sa réalisation et les droits du Troisième-Reich doivent être affirmés". Alors, dit-il, la paix sera "garantie, non par les branches de palmiers des pacifistes pleurnicheurs et l'abondance de leurs larmes, mais par le glaive victorieux d'une nation maîtresse, mettant le monde au service d'une culture plus élevée". À ce moment, la paix complète règnera pour la première fois sur le monde et il sera normal de désirer la paix au sein de l'Ordre bienfaisant réalisé par le Troisième-Reich : "De fait, dit en effet Hitler, l'idée pacifiste et humanitaire peut devenir tout à fait tolérable une fois que la plus haute espèce de l'homme aura conquis et subjugué le monde d'une façon suffisamment complète pour être la maîtresse exclusive de la terre" <sup>162</sup>.

La révolution national-socialiste parcourut trois étapes principales : la première, la période de la lutte pour le pouvoir, s'étend depuis 1920 jusqu'au 30 janvier 1933; la seconde, la période de l'intégration nationale, vade 1933 à 1939; la troisième, la période de l'expansion mondiale, commence dès 1938 pour se prolonger dans la deuxième grande guerre mondiale. La révolution sortit victorieuse des deux premières étapes mais succomba au cours de la troisième. Chaque étape correspond à un moment de la réalisation du mythe au nom duquel de déroula la révolution. La substance mythique était suffisamment riche pour fournir à la révolution les éléments dynamiques dont elle eut besoin au cours des deux premières périodes; mais elle était complètement inadéquate à s'ajuster aux conditions avec lesquelles se vit confrontée la révolution durant la dernière période.

Le national-socialisme sortit victorieux de la lutte pour le pouvoir, parce que ce mouvement réussit à canaliser le ressentiment général que la défaite avait fait surgir et qu'alimentèrent les difficultés de toutes sortes que surgirent dans l'après-guerre. C'est dans le national-socialisme que le "non" prononcé au monde objectif par une Allemagne humiliée et fière se transforma en son contraire, en un

---

<sup>161</sup> Goebbels, cité par Kolnai, *op. cit.*, p. 611.

<sup>162</sup> Citation de Hitler tirées de Kolnai, *op. cit.*, p. 615.

"oui", résultant de la contemplation et de la revendication du "tout autre". Vermeil a dit avec justesse du mythe national-socialiste qu'il était "un mythe rappelé ou ressuscité par une détresse" <sup>163</sup>. Le mythe de la race, transformant la conscience malheureuse et incertaine de l'Allemagne en conscience exaltée et fanatique, faisant converger les énergies dispersées de la nation au service d'une cause qui promettait la sécurité et le recouvrement de la grandeur perdue, était parfaitement adapté aux besoins révolutionnaires de cette période.

C'est au cours de la deuxième étape que le mythe manifesta au plus haut degré la puissance de l'énergie démoniaque, créatrice et destructrice qu'il était susceptible de dégager. Comme principe d'intégration, le mythe était apte à réaliser la "synchronisation" de la nation. La configuration mythique permit à l'idéologie de s'ordonner dans une structure parfaitement cohérente. Or, comme le mythe racial s'était avéré la seule perspective permettant une perception du monde et de la vie conforme aux besoins et aux aspirations du peuple allemand, il allait de soi que l'intériorisation de la structure idéologique devait s'opérer avec facilité. Sans doute, chacun intériorisait cette structure conformément à sa situation particulière, à son tempérament et à ses caractéristiques psychosomatiques. Celui chez qui pré-dommaient les aspirations religieuses voyait la structure idéologique de sa mentalité plus particulièrement circonscrite d'après l'aspect religieux du mythe; celui, au contraire, qui était sensible aux arguments scientifiques s'appliquait à structurer sa mentalité en fonction de l'aspect pseudo-scientifiques du mythe; ainsi de suite pour celui qui avait peur, qui avait besoin de sécurité, qui nourrissait un idéal de force... On voit des différences profondes dans la structure idéologique telle qu'intériorisée par Hitler, Guenther, Rosenberg ou Himmler. Ces différences prouvent la grande capacité de la configuration mythique raciale à circonscire une structure mentale ordonnée conformément aux caractéristiques et aux aspirations de chacun. En ce sens, le mythe racial rendit possible une intégration très poussée des énergies créatrices de la nation, permettant ainsi à l'Allemagne de recouvrer en quelques années sa grandeur de jadis. Mais, pour sauver l'Allemagne, le mythe exigeait des preuves d'amour et de fidélité toujours plus coûteuses. Et, au moment même où, sous l'influence inspiratrice du mythe, l'énergie créatrice se répandait en des œuvres constructives, surgissait, sous la même influence, une énergie destructrice, tendant à l'anéantissement des éléments

---

<sup>163</sup> Vermeil, *Doctrinaires...*, op. cit., p. 311.

parmi les meilleurs de la nation, des intelligences parmi les plus éclairées, des tempéraments parmi les plus forts, c'est-à-dire de ceux qui, n'acceptant pas la configuration mythique, ne se trouvaient plus aptes à apporter une contribution spirituelle et matérielle à la vie nationale. Plus la piété au mythe était grande et plus l'énergie destructrice s'accroissait en virulence : elle ne connaissait ni parent, ni ami. La puissance démoniaque transformait les moments de la plus haute ferveur raciale en inspirations destructrices, déclenchant des fureurs orgiaques et meurtrières chez des hommes sans d'esprit, comme on le vit, par exemple, au cours de la "Nuit de Cristal" (9 novembre 1938). Déjà, durant la deuxième étape, il n'était plus possible de contrôler la puissance démoniaque que la foi au mythe avait fait surgir. Comme l'apprenti sorcier légendaire, le national-socialiste se voyait le jouet des puissances capricieuses qu'il avait lui-même déchaînées. L'alternative était d'abandonner la foi au mythe : quelques-uns, se ressaisissant, le firent et recouvrèrent l'intégrité de leur conscience et la maîtrise d'eux-mêmes. Cette décision exigeait beaucoup d'héroïsme et un haut degré de conscience de soi. Mais la configuration mythique avait si bien pénétré la mentalité d'un grand nombre qu'ils ne furent pas conscients de la puissance qui les possédait et que, dans certains cas, ils ne se rendirent pas compte des actes destructeurs que cette puissance accomplissait à travers eux. Pour les autres, les indifférents et les faibles, c'est-à-dire la majorité de la société allemande comme de toute société, non désireux de voir la dictature s'appesantir sur eux, ils adaptaient comme toujours leurs attitudes et leur comportements aux exigences du collectif organisé ; ils simulèrent, selon les circonstances, la piété, l'indignation, le fanatisme, la haine et ils posèrent les actes appropriés à ces sentiments. Ainsi, utilisant la grande majorité de la population – chacun selon son tempérament et ses aptitudes – la puissance démoniaque du mythe dégagait son énergie, tantôt en manifestations créatrices grandioses et tantôt en irruptions destructrices terrifiantes. Tel était cependant le rapport entre le quantum d'énergie créatrice et le quantum d'énergie destructrice que l'Allemagne pouvait donner, même aux étrangers, l'impression d'un pays en plein relèvement spirituel et matériel. Si la substance révolutionnaire avait trouvé sa complète réalisation à l'intérieur de cette deuxième étape, on eût été témoin sans doute d'actes de plus en plus horribles au fur et à mesure où la configuration mythique se fût davantage inscrite dans la mentalité allemande, mais le national-socialisme aurait pu régner longtemps sur l'Allemagne. La voracité de l'appétit du démon, cependant, était insatiable. Elle allait précipiter la



révolution dans une troisième étape au cours de laquelle le démon racial allait dévorer ses propres enfants avant de succomber lui-même.

Dans la troisième étape, en effet, le principe démoniaque après s'être manifesté encore sous des formes créatrices-destructrices au début, finit par exploser dans une irruption destructrice irrésistible. Comme dans la première étape, la révolution trouvait en Europe les conditions négatives favorables à son triomphe. L'opposition au "capitalisme anglo-saxon judaïsé" et particulièrement au "communisme bolschévique judaïque" trouva une résonance très forte dans tous les territoires où l'Ordre nouveau chercha à s'instaurer. Tant que le Troisième-Reich s'étendit sur des territoires germaniques, le mythe conserva une grande partie de sa capacité d'intégration et la révolution triompha avec facilité. Mais il révéla son extrême pauvreté ontologique dès qu'il conduisit la révolution dans des pays non germaniques. Il était évident que le "vide spirituel" de l'Europe ne pouvait être comblé par l'Idée germanique : même la collaboration que le Troisième-Reich trouvait dans les pays occupés aboutissait sournoisement au réveil des nationalismes particularistes exaspérés : ce fut le cas, par exemple, pour la France de Pétain qui fut fidèle au modèle imposé par l'Allemagne mais qui redécouvrit dans son propre passé et dans son propre sein les grands motifs du nouveau tribalisme. La majorité, cependant, des habitants des pays occupés non seulement repoussèrent le mythe raciste et la mentalité tribale, quelle que fût son inspiration, mais encore cherchèrent, contre leurs propres gouvernements, une alliance active avec le "capitalisme anglo-saxon" et le communisme que beaucoup d'entre eux pourtant détestaient. Le mythe raciste ne pouvait s'imposer à eux comme perspective fondamentale de la perception du monde et de la vie car il impliquait la reconnaissance d'une infériorité ontologique, ce qui contredit l'intuition fondamentale de l'homme en tant qu'homme. Bref, par rapport à l'Europe et au monde, le mythe racial apparaissait une idée désintégrant. Les Allemands furent assimilés, par la grande majorité des peuples de la terre, au démon qui était surgi à leur insu de leur propre substance et qui maintenant, les dominant entièrement, accomplissait à travers eux les actions les plus inhumaines et cela jusqu'au moment où, après avoir conduit au désespoir et à la catastrophe ceux qui avaient cru en lui, il succomberait lui-même sous le coup du glaive vengeur.

Le Troisième-Reich faillit à la tâche de réaliser le rêve du millénarisme universel germanique : usant de mystification pour égarer les esprits qui avaient foi

en lui, le principe démoniaque avait réussi à éveiller dans les esprits le rêve nostalgique du Saint-Empire et à présenter la guerre au nom de la "Hakenkreuz" (croix gammée) comme une croisade en vue de rétablir l'Empire saint et universel sur le monde.

La forme mythologique contient, à l'état indifférencié, des formes qui, dans la mentalité évoluée, configurent des structures indépendantes. Parmi ces formes, la religieuse, parce qu'elle révèle à l'homme son origine et son destin, est celle qui marque le plus profondément le caractère de la forme mythique. De là découle la similitude apparente de formes entre la mentalité du national-socialisme et la mentalité du moyen-âge qui était structurée d'après la forme religieuse.

La race se substitue à Dieu comme principe créateur, conservateur et organisateur. La divine harmonie devient l'ordination de toute existence à la race. Dans la mystique du tout (Ganzheit) on découvre le même caractère de finalité que dans la pensée du moyen-âge qui allait de Dieu à l'Univers (macrocosme) pour finalement arriver à l'homme (microcosme). Dans le mysticisme chrétien, l'homme s'unissait au tout divin; dans le mysticisme du Volk il s'anéantit dans le tout de la race. Dans le "corpus mysticum" de l'Église, tous les fidèles devenaient comme autant de membres d'un même tronc; dans le "corpus mysticum" du Volk, tous les élus de la race pure peuvent devenir un par la communion au sein de la Gemeinschaft. Le Führer s'est substitué au pape comme interprète infallible de la volonté du tout. Et de même qu'au moyen-âge l'obligation politique découlait de l'obligation spirituelle, du même dans le national-socialisme elle a son fondement dans l'obligation raciale. La "concorde catholique" est devenue la "concorde mythologique". Le Saint-Empire germanique a failli à la tâche d'imposer la première; le Troisième-Reich, qui incarne l'Ordre nouveau fondé spirituellement sur la race, réalisera la seconde. Ici transparait le caractère pré-chrétien plutôt que chrétien hérétique du national-socialisme qui substitue le racisme tribal au théocratisme religieux. Et on comprend en même temps la raison profonde du succès de l'intériorisation mentale de cette forme en l'expliquant par la persistance d'un rêve latent déjà réveillé par le romantisme d'une hégémonie germanique, non pas tant politique que spirituelle.

L'apparente ressemblance n'était qu'un simulacre sacrilège de la mentalité religieuse du moyen-âge. Lorsqu'il en a la possibilité, le principe démoniaque agit sous les traits des réalités les plus sacrées : c'est le faux visage qu'il prit dans la

révolution du démonisme qui faillit triompher dans le monde après avoir régné douze ans sur l'Allemagne et six ans sur l'Europe – laissant derrière lui, lorsque son empire prit fin, une longue et sanglante traînée de destruction.

La révolution allemande du XXe siècle.  
Tome I. (1954)

Troisième partie

# Les porteurs de l'idéologie national-socialiste

[Retour à la table des matières](#)

La révolution allemande du XXe siècle.  
Tome I. (1954)  
Troisième partie. Les porteurs de l'idéologie national-socialiste.

## INTRODUCTION

---

[Retour à la table des matières](#)

L'idéologie national-socialiste trouve sa source inspiratrice dans le Volk, incarnation concrète de la race. Le Volk exprime le concept le plus élevé dans l'ordre humain : "L'humanité existe dans les peuples exclusivement... tous les peuples sont des matérialisations de la création "Homme"... Je ne suis "homme" que comme un membre de mon peuple... Il n'y a pas d'humanité en tant qu'échelle d'existence supérieure au-dessus du peuple. L'humanité n'existe que dans les peuples et en vertu de leur existence. " <sup>164</sup>. D'où il découle que "l'âme raciale du peuple est le critère de toutes nos pensées, de nos impulsions émotionnelles et de nos actes volontaires, le standard ultime pour nos valeurs" <sup>165</sup>. L'idéologie fonde son authenticité et sa vérité sur le fait de son origine existentielle dans le Volk. Mais, le Volk exprime le moment inconscient et spontané de l'idéologie. Si ne surgissent de lui des émanations concrètes et conscientes, il ne saura vivre conformément à sa nature et par conséquent il dépérira comme Volk et avec lui l'homme allemand. Le Parti, le Fuehrer, la S.S., l'État enfin sont les principaux porteur ou mediums de l'idéologie que la Volk s'est donnés. Chacun de ces mediums idéologiques, surgis du Volk, demeure lié avec lui n'a pas d'autre

---

<sup>164</sup> Wendland, cité par Kolnai, *op. cit.*, p. 409.

<sup>165</sup> Rosenberg, cité par Kolnai, *op. cit.*, p. 60.

fonction que d'orienter le peuple, de le "mettre en forme" et de le protéger des forces adverses qui cherchent à le corrompre. Le Parti, le Fuehrer, la S.S., l'État, expriment les moments de l'incarnation objective de l'idéologie. C'est de là qu'ils tirent leur justification et leur titre à revendiquer leur droit absolu et exclusif à l'interprétation de l'idéologie.

La révolution allemande du XXe siècle.

Tome I. (1954)

Troisième partie. Les porteurs de l'idéologie national-socialiste.

# Chapitre I

---

## Le parti National-Socialiste

[Retour à la table des matières](#)

Le 30 mai 1920, Noeller Van den Bruck écrivait : "Il y a un troisième parti pour lequel n'existe ni gauche, ni droite, qui s'étend plutôt aux dimensions de la nation et qui la couvrira instantanément car la nation se reconnaîtra en lui". Ce parti, qui venait tout juste de promulguer son programme, a été le lieu où a pris naissance et s'est cristallisée l'idéologie national-socialiste et à partir duquel elle a pu rayonner et devenir le principe d'intégration de l'Ordre nouveau. Sans le parti pour lui permettre de s'imposer et de s'exprimer, le Fuehrer lui-même de l'Allemagne future n'aurait pu se faire reconnaître par le peuple qui pourtant attendait, dans les tribulations d'après-guerre, son avènement.

Le national-socialisme, c'est d'abord un mouvement social et comme tel il s'identifie au parti qui en est le lieu de cristallisation et le principe dynamique. Résumer l'histoire du parti, c'est esquisser les jalons historiques du mouvement. On peut distinguer plusieurs périodes dans l'évolution du parti. Le choix et le nombre des périodes varieront selon le critère employé pour les reconnaître. La fonction essentielle d'un parti est de permettre l'intégration d'une idée. D'après le critère de l'intégration, on peut diviser l'histoire de la "Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei" en cinq étapes principale.

La première période va de 1919 à 1925 <sup>166</sup>. On assiste à la transformation d'un simple mouvement de protestation surgi, "comme tant d'autres" (Hitler) de la défaite en un groupement mi-politique, mi-militaire visant à la conquête du pouvoir. Le fait le plus important dans cette période est, sans contredit, l'entrée de Hitler dans le mouvement en septembre 1919. Hitler, imbu de fanatisme et de ressentiment, rempli de volonté de puissance, va en quelques mois, grâce au don de la parole qu'il possède, imposer son autorité et façonner le jeune mouvement à son image. Le 24 février 1920, le parti reçoit un nouveau nom et se donne un programme; il tend surtout à rallier derrière sa bannière la petite bourgeoisie prise de panique, mais il fait aussi appel aux ouvriers; en dépit des aspects socialistes de son programme, il évite de s'aliéner la grande bourgeoisie industrielle et financière en jetant tout le blâme de la défaite et de la crise sur le capitalisme "étranger" et le "capitalisme juif"; il se repose pour percevoir les fonds nécessaires sur la grande bourgeoisie, sur l'armée et sur les Junders, qui tous voient avec plaisir la montée d'un mouvement réactionnaire lequel favorisera, espèrent-ils, leurs intérêts. Le mouvement choisit la "Hakenkreuz" (croix gammée) comme symbole; un groupe d'anciens soldats démobilisés et de jeunes fanatiques sont organisés en sections spéciales (SA); un journal officiel, le "Voelkischer Beobachter", est fondé; les tactiques de propagande agressive, que Hitler confesse avoir apprises des alliés durant la première grande guerre, sont appliquées d'une façon intense; les meetings publics, au cours desquels Hitler prend la parole et exerce son influence magnétique sur des auditoires de plus en plus nombreux, se succèdent au rythme de un ou deux par quinzaine. Peu à peu, le nombre des adhérents augmente; les journaux de Munich commencent à donner de brefs comptes-rendus des assemblées national-socialistes. Mais, pendant cette période, le mouvement n'a guère qu'une importance locale; il ne rayonne pas au-delà de la banlieue de Munich; comme tous les autres mouvements réactionnaires d'après-guerre, il profite de la dissension générale pour accroître son influence, mais il ne formule aucune idée positive précise. S'il compte, à la fin de 1923, plusieurs milliers d'adhérents, c'est plus parce que la crise a jeté les gens dans le désespoir qu'à cause de

<sup>166</sup> Rosenberg, Alfred, *Wesen, Grundsätze und Ziele der Nationalsozialistischen Deutschen Arbeiterpartei*.

Le livre classique sur la première période de l'histoire du parti est le livre de Konrad Geiden, *Geschichte des Nationalsozialismus*, Berlin, Rowohlt. Aussi son livre : *Der Fuehrer*.



l'attraction positive exercée par le mouvement. D'ailleurs, ce dernier est loin d'être intégré et d'avoir acquis une parfaite conscience de soi; il lui manque l'expérience qui est nécessaire à la victoire. Hitler, dont l'autorité est loin d'être reconnue d'une façon inconditionnée et qui n'est pas entouré de conseillers sur lesquels il pourrait compter, se laisse entraîner dans une alliance avec le groupe nationaliste et décide, alors que son mouvement est encore faible et peu organisé, de s'emparer du pouvoir bavarois. Il devient le chef politique et Ludendorff, le chef militaire de la coalition formée en vue du Putsch de Munich. Le putsch se déroula d'une façon précipitée les 8 et 9 novembre 1923, au cri du slogan : "Le sort de l'Allemagne sera bientôt décidé par les poings bavarois à Berlin". Mais quelques salves de la police munichoise dispersèrent le Putsch et Hitler dut se jeter par terre pour se protéger alors que le général Ludendorff continuait seul debout, à avancer.

Au cours de la première période, le mouvement ne possède pas l'expérience suffisante pour profiter des circonstances, pourtant favorables à son expansion. Durant la deuxième période (1925-1929), il a acquis une certaine maturité mais, cette fois, les conditions objectives ne sont plus favorables. Hitler a vu que la condition du succès repose dans l'unité intérieure du mouvement et dans la confiance mutuelle entre les partisans : le recours aux compromis et aux coalitions ne saurait rien donner de bon; la victoire ne peut venir que de soi. Il a aussi appris qu'il ne peut rien s'il n'a derrière lui une grande partie de la nation : le putsch est une tactique militaire qui n'a plus aucune chance de succès dans une société où le peuple a acquis la conscience politique. Le fait saillant dans cette période est que le mouvement réussit à se relever d'un échec qui avait paru d'abord, même aux yeux de Hitler, l'anéantir et qu'il se maintint en dépit des dissensions intérieures et de l'indifférence populaire. C'est alors qu'il se transforma véritablement en un parti intégré et discipliné. Hitler en assumait l'entière direction et lors de son premier discours après sa sortie de forteresse, le 27 janvier 1925, il exposa durant trois heures devant plus de 4000 personnes ses idées sur la lutte à poursuivre - idées qui devaient être partagées d'une façon inconditionnée par tous ceux qui désiraient faire partie de son mouvement. Son livre, dont une partie avait été rédigée durant le six mois de silence forcé que l'État lui imposa et qu'il acheva grâce au ban qui pesa de longs mois par la suite sur ses apparitions publiques, permit au parti de se situer négativement par rapport à la société allemande. C'est aussi à

cette période que le culte du Fuehrer, inventé par Rudolf Hess, dès 1920, se propagea dans tous les rangs du parti. Le succès se déroba à tous ses efforts, Hitler entreprit l'organisation du parti en vue d'une lutte longue et difficile. Il sut s'entourer de lieutenants fidèles et capables de le seconder en toute occasion; il veilla à ce qu'ils soient attachés inconditionnellement à lui d'une façon ou d'une autre : par l'amitié, le prestige, l'intérêt ou parfois même la menace de dénonciations. Le parti s'épurait graduellement des éléments hétérogènes qu'il héritait de ses alliances passées; dorénavant, Hitler allait refuser systématiquement d'entrer dans une coalition, quel que fût l'avantage immédiat qui eût pu en résulter. Un grand effort fut fait pour encourager et provoquer l'adhésion au parti. La S.A et la S.S. furent réorganisées et la machine de la propagande entra de nouveau en action. Mais les succès demeuraient médiocres. Afin de pouvoir exercer une action directe sur la population, on organisa les "Ortsgruppen" (groupe locaux) qui, bien que jouissant à cette période d'une grande indépendance, due à la faiblesse de l'organisme central, firent connaître le national-socialisme dans les coins les plus reculés de l'Allemagne. Enfin, le parti se lança dans la bagarre parlementaire : les succès furent minimes et jamais plus de quelques dizaines de députés ne siégèrent au Reichstag au cours de cette période. La nation avait confiance en Stresemann, qui stabilisait l'économie et ramenait la prospérité. Elle rejetait les solutions extrémistes et dédaignait les partis d'extrême-gauche et d'extrême-droite. De fait, durant cette période, l'opposition ne fut pas menée par Hitler, mais par Hugenberg, le chef du parti nationaliste, qui pouvait compter sur les "Stahlhelm" et qui, au surplus, disposait d'un réseau extrêmement important de propagande grâce à son influence sur la presse, le cinéma et la radio. Le parti national-socialiste était dans la phase décisive de son développement; on faisait silence autour de lui en dépit de ses efforts pour se faire connaître. Seuls les mouvements dirigés par des chefs opiniâtres et fanatiques peuvent résister à cette épreuve. Une vue rétrospective permet d'affirmer qu'une telle période d'insuccès politique était nécessaire au national-socialisme : elle lui permit de se donner l'organisation sans laquelle il n'eût pu acquérir la permanence. Un succès prématuré l'aurait désintégré. Pour que le mouvement grandît et s'affermît, il fallait une période de gestation dans l'ombre, dans le silence et dans le mépris du monde extérieur. Se remémorant cette période difficile, le 30 janvier 1941, jour anniversaire de l'accession au pouvoir, Hitler dit : "Si j'avait été pris au sérieux à cette période, on aurait probablement disposé de moi. Le mouvement était bien trop

faible pour opposer une résistance. En conséquence, peut-être, ce fut par l'effet d'une destinée naturelle ou par l'effet de la Providence qu'on s'est moqué de nous, qu'on nous a ridiculisés, et que nous avons été l'objet d'une campagne de dérision". Dans son "Histoire des Allemande", Veil Valentin a écrit : "L'histoire de Hitler est celle des sous-estimations dont il a été l'objet. "

Au cours de la troisième période (1929-1933), le mouvement ayant parachevé son organisation interne, voit de nouveau les conditions objectives lui être favorable. La dépression économique dissipe la confiance superficielle du peuple dans la République, qui n'avait pas su profiter de la prospérité pour cristalliser l'idéal démocratique. D'ailleurs, la République glisse de son propre mouvement vers l'État autoritaire. Dans la deuxième période, la plupart des nombreux mouvements de protestation ont succombé faute d'énergie interne. Il ne reste plus, face à la République vacillante, que le communisme et le parti national-socialiste, qui se voit ainsi récompensé des sacrifices qu'il a acceptés durant les années antérieures. Il pourra dorénavant canaliser la presque totalité du ressentiment qui s'exprime dans la nation et empêcher, grâce à son organisation et à son expérience, que ce ressentiment ne s'épuise en une multitude de mouvements épars, comme dans la première période. Dès 1930, le national-socialisme était devenu un mouvement de masse : groupant 810,000 votes (2,6% de l'électorat) aux élections de 1928, il réunissait 6,400.000 votes (18,3%) aux élections pour le Reichstag de 1930. Dans les "Laender" les national-socialistes contrôlaient le gouvernement dans quelques petits États et dans plusieurs municipalités. Les motivations psychologiques qui avaient jusque là contribué à détourner le peuple allemand du national-socialisme allaient dorénavant le porter vers ce mouvement. Le national-socialisme n'était plus un petit parti groupant des illuminés et des gens qui méprisaient leurs intérêts immédiats; il était devenu un parti puissant, capable de faire valoir ses revendications par des moyens appropriés. Les formations d'élite et les troupes de choc, fières et provocantes, paradaient dans les rues des villes et des villages : le temps n'était plus où elles s'attiraient l'indifférence ou le mépris populaire. Leur passage soulevait des exclamations ou admiratives ou haineuses; à la vue de l'uniforme brun, beaucoup ressentaient comme un sentiment de force protectrice et voyaient la sécurité et la confiance en eux-mêmes, qui les avaient désertés, ressurgir. D'autres se sentaient envahis d'une peur incontrôlable et d'un immense dégoût. Les rangs du parti se gonflèrent dans des proportions inouïes :

en moins d'un an, de 1930 à 1931, les cartes de membres augmentèrent de 400.000 à 800.000. Le national-socialisme devenait un mouvement de masse; il s'infiltrait jusque dans la magistrature.

Forcée de prendre enfin conscience de l'existence de ce mouvement qu'elle avait toujours ignoré et laissé grandir dans l'ombre, la République voulut se ressaisir et étouffer le jeune géant qui menaçait de l'anéantir. Elle organisa la contre-attaque sur le terrain même de la propagande : ce fut le Front d'airain social-démocrate qui tenta d'adopter pour son compte les techniques utilisées par les national-socialistes - ce qui prouve le grand succès de ces techniques. Le Front d'airain, d'ailleurs créé très tard, n'obtint pas le support nécessaire du gouvernement qui croyait la répression officielle plus efficace. En mars 1931, le chancelier Brüning promulgua une série de décrets d'urgence prohibant les réunions de masses, le port d'uniformes en public, la publication et la distribution de pamphlets de propagande, etc. : en juillet de la même année, il mit en force un décret abolissant virtuellement la liberté de presse; en octobre 1931, la police reçut le mandat de fermer les restaurants et les salles où se réunissaient les membres du parti; finalement, en avril 1932, la S.A. et la S.S. reçurent l'ordre officiel de se dissoudre; des centaines de national-socialistes, se heurtaient des sympathies et des antipathies violentes : une atmosphère de guerre civile planait. À ce stage, le mouvement ne pouvait être arrêté dans sa croissance et, en toute probabilité anéanti, qu'en faisant marcher l'armée et la police contre les formations national-socialistes. L'État pouvait encore compter sur la fidélité de larges sections de l'armée et la police, en Prusse notamment, demeurait intacte et forte. Mais, lui-même, l'État, n'avait plus la foi ni l'énergie nécessaire pour recourir au dernier moyen de salut qui restait : sévir avec la dernière rigueur. La répression officielle, pour n'avoir pas été jusqu'à l'extrême limite de la sévérité, manqua son objectif. Cette répression elle-même prit fin lorsque, quelques mois plus tard le gouvernement Von Papen accorda l'amnistie générale aux national-socialistes.

Hitler, instruit par l'expérience, ordonna à ses supporters de se conformer rigoureusement à la loi, menaçant les récalcitrants de l'exclusion du parti. Il voulait éviter un coup d'état qui ne devrait être tenté que lorsque toute chance de s'emparer du pouvoir par la voie constitutionnelle serait perdue. Goebbels forgea le slogan approprié à la situation : "Légaux jusqu'au dernier barreau de la potence, nous procéderons ensuite à la pendaison." C'est ainsi, par exemple, qu'on

obéit en apparence aux ordres relatifs à la suppression de la S.A. et de la S.S.; ces formations continuèrent d'exister d'une façon déguisée et à exercer leur activité. En règle générale, la discipline fut maintenue, ce qui rendit possible le recours à la violence d'une façon plus efficace. Le slogan qui fut forgé pour traduire l'état d'esprit général au sein du mouvement était le suivant : "Schluss damit" (Finissons-en). Les deux motifs invoqués pour justifier l'intervention des hommes de main du mouvement étaient : de justes représailles; le rétablissement de l'ordre troublé par les communistes. La République, disait-on, nous expose, par sa faiblesse, à coup d'état communiste. Donnez-nous le pouvoir et nous rétabliront l'ordre.

Deux dangers liés l'un à l'autre menaçaient l'existence du mouvement à cette période.

Le premier était la nécessité d'empêcher les dissensions internes de se produire dans le mouvement. Il devenait difficile de maintenir l'unité et l'ordre à l'intérieur; le petit parti de naguère devait se redéfinir en fonction de la nouvelle dimension qu'il avait acquise. L'accord était assez général quant aux positions négatives qu'il fallait adopter. Mais on n'avait pas encore élaboré une idéologie capable d'assurer la cohésion intérieure dans l'hypothèse où il n'y aurait plus d'adversaires communs à combattre. Dans le mouvement, on voyait des socialistes utopistes comme Gottfried Feder, des militaires comme le colonel Roehm, des hommes qui aspiraient au pouvoir comme Gregor Strasser ou même Goebbels. Hitler prévint toute scission interne en saisissant le contrôle absolu de la machine du parti. Loin de fixer rigidement les lignes et les cadres du parti comme l'aurait voulu Strasser, avec qui il eut une explication en 1932 et une autre, décisive celle-là lors de la nuit du 30 juin 1934, il l'organisa à la façon d'un groupe de promotion ("promotion group" <sup>167</sup>) et il se fit le dispensateur unique des honneurs, charges et attributions. Ainsi, la reconnaissance ou la promesse d'une faveur liant les principaux lieutenants du parti à Hitler, on s'habitua à tout devoir au Fuehrer et à tout attendre de lui de telle sorte que le culte à sa personne s'en trouva à acquérir une signification concrète. Des liens de même nature unissaient les officiers de troisième ordre du parti aux lieutenants aussi bien que le simple membre du parti à ses supérieurs hiérarchiques. De la sorte, le parti, en devenant mouvement de

---

<sup>167</sup> Abel, *Why Hitler came to Power*, op. cit., p. 64 et suivantes.

masse, put échapper à deux graves dangers : l'institutionnalisation sous une forme impersonnelle ou l'anarchie. Le culte du Fuehrer qui se propageait des lieutenants à la masse remplissait celle-ci d'une énergie explosive irrésistible qui la galvanisait et la faisait agir comme si elle eût constitué un seul homme.

Mais la tactique de la promotion en vue de maintenir l'intégration d'un groupe exige une distribution et une redistribution incessante d'honneurs et de faveurs : ce qui devient un inconvénient quand le dispensateur ne jouit pas d'une autorité et d'un pouvoir appropriés. Aussi y avait-il un second danger menaçant le mouvement à cette période : sous le coup de la nécessité intérieure, précipiter l'action en vue de prendre le pouvoir vers lequel des milliers de mains avides étaient désespérément tendues. Hitler avait réussi à empêcher ses partisans de tenter un putsch qui n'eût pas été constitutionnel : gouverner illégalement lui eût retiré le support d'une grande partie de la nation et probablement de l'armée; de plus, Hitler était convaincu qu'un putsch aboutirait à un échec. La seule voie ouverte restait donc la victoire sur la scène parlementaire. Or, à l'automne de 1932, la ferveur Populaire pour le national-socialisme semblait en voie de régression. Confronté par la menace d'une faillite financière imminente, le parti ne pouvait plus attendre. Hitler était pressé de tout parts d'en arriver à un compromis et d'accepter les propositions du gouvernement d'entrer dans un ministère de coalition au sein duquel il deviendrait vice-chancelier. Il eut l'intuition qu'une telle compromission avec le pouvoir sans en tenir le monopole en ses mains serait désastreuse pour le parti. Incertain du lendemain, désireux avant tout de conserver un pouvoir détenu d'une façon précaire, il se verrait conduit dans la voie des compromissions et le N.S.D.A.P. deviendrait un parti politique comme tant d'autres. Hitler exigea la chancellerie. Le gouvernement Von Schleicher ayant démissionné, le président Hindenburg, cédant aux pressions de Von Papen, nomma Hitler chancelier du Reich. C'était le 30 janvier 1933.

Beaucoup de ceux qui l'avaient aidé au cours des derniers mois à accéder au pouvoir, ou qui ne s'y étaient pas opposés, croyaient que la responsabilité du pouvoir allait lier Hitler et son parti et les forcer de gouverner à l'intérieur des limites constitutionnelles. Ils oubliaient, en premier lieu, que les gouvernements antérieurs avaient eux-mêmes fortement ébranlé la solidité de la constitution et le respect qu lui était attaché et, en second lieu, que le national-socialisme, fidèle à ses origines, n'était pas un parti politique mais un mouvement révolutionnaire uni-

quement inspiré par l'idée qui l'avait fait surgir et croître et non pas par le respect d'une constitution qu'il se proposait d'abolir.

La quatrième période (30 janvier 1933- 30 juin 1934) est celle de la consolidation au pouvoir; cette période se termine par l'imposition de la dictature. L'avènement au pouvoir des national-socialistes donna lieu à des réjouissances populaires et à des scènes inouïes de violence. De fait, la nation recouvra vite son calme et la grande majorité des groupes qui avaient jusqu'à hier combattu le national-socialisme cherchaient, maintenant qu'il était au pouvoir, son alliance. Le but poursuivi au cours de cette période était l'établissement de la dictature; cet objectif, cependant, ne pouvait être atteint sans l'épuration intérieure du parti.

Des élections générales suivirent l'accession au pouvoir du national-socialisme (le 5 mars 1933) : en dépit du fait qu'il avait cette fois la force légale de son côté, l'électorat n'accorda pas la moitié de ses suffrages au parti au pouvoir. Le N.S.D.A.P. obtint 43,9% des votes; il n'atteignait 51% que grâce au 3,1 millions de votes accordés au parti allemand-national. Les résultats de cette élection indiquaient que l'unanimité était loin de s'être faite autour du parti national-socialiste. Le total et la proportion des votes accordés au national-socialisme dépassaient cependant ceux atteints aux élections de l'été 1932, moment de l'apogée du parti avant 1933. aussi l'élection de mars 1933 fut-elle considérée avec raison comme un succès. Pour l'instant, Hitler accepta d'entrer en coalition avec son vieux rival Hugenberg et, compte sur un Reichstag docile et facile au besoin à boycotter, il entreprit de promulguer les mesures que la situation imposait. Il anéantit graduellement toute opposition au nouveau régime : le 14 juillet 1933, le parti national-socialiste fut déclaré le seul groupe politique légal dans tout le territoire du Reich. Six mois plus tard, il opérait la fusion complète du parti et de l'État. Après l'incendie du Reichstag, le soir du 27 février 1933, il tint le président Hindenbourg dans l'ignorance de ce qui se passait. À la suite de la mort du vieillard, survenue de 2 août 1933, Hitler négligea de combler la vacance de la présidence. Les dignités de chancelier du Reich et de Fuehrer étant réunies en sa personne, il jugea que la charge de président était devenue superflue.

Toutes ces mesures auraient été inefficaces ou de courtes durée si le parti qui supportait le Reich n'avait pas été en mesure de les imposer. À cette fin, il fallait opérer l'intégration parfaite du parti.

D'une part, il est évident que la masse des partisans que l'on peut attirer à soi par la promesse de faveurs doit être en quelque façon satisfaite lorsqu'on est enfin parvenu au pouvoir. Il est impossible, cependant de contenter tout le monde : il faut procéder avec prudence quant à l'octroi de postes administratifs car on ne peut pas se priver des personnes d'expérience avant que la nouvelle administration ne soit suffisamment compétente; les dépouilles des adversaires sont en général fort mal partagées et là aussi un régime encore mal affermi doit éviter les excès. Deux conclusions s'imposent : il faut établir la dictature à l'intérieur du parti comme dans l'État; il faut renforcer la base idéologique du parti. Un parti de masse ne saurait régner sans une oligarchie consciente et toute-puissante maintenant l'unité dans les rangs par la force et par la foi.

D'autre part, la diversité d'orientations et d'opinions, nécessaire lorsqu'il s'agissait d'attirer à soi le plus grand nombre possible d'adhérents, devient un inconvénient fort grave au moment où il faut opérer la "synchronisation" effective de la nation sous la direction du parti. Dorénavant, et de plus en plus, l'opposition commune à des ennemis puissants ne pourra être une force cohésive suffisante, car ces ennemis ou bien n'existent plus ou bien sont effectivement réduits à un état de dépendance tel qu'ils ne constituent plus une menace grave. Sans doute, le parti au pouvoir va tenter de maintenir ce lien négatif en inventant des ennemis fictifs, mais il lui faudra de plus en plus y adjoindre un lien positif, proprement idéologique. Un parti au pouvoir doit se protéger sur sa droite et sur sa gauche à la fois : un processus normal le conduit à s'affermir en son centre qui apparaît comme la position d'équilibre, capable de mieux concilier les divers éléments dont il se compose. Des dissensions avaient toujours grondé sourdement dans le parti depuis 1925, mais, dans la situation nouvelle, une intégration complète était devenue nécessaire. Durant un an et demi environ, le moment de la grande explication entre les diverses factions fut retardé parce que le pouvoir n'était pas encore suffisamment consolidé entre les mains des national-socialistes : il fallait présenter devant la nation et les adversaires un front uni. Jamais l'autorité de Hitler comme chef du parti ne fut sérieusement en danger, car, sans le Fuehrer, le parti perdait sa substance dynamique et sa puissance d'attraction. Mais, celui-ci, toujours attentif à sa "voix intérieure" et aux avertissements qui lui étaient prodigués, se sentit menacé. Il prépara donc une liste d'adversaires et, par conséquent, de victimes; Goebbels en fit autant; et Goering, Roehm, Schleicher se préparèrent



leurs propres listes. Les accusations, dénonciations se succédaient et s'entre croisaient, se complétaient ou se contredisaient. C'est à qui prêterait à ses adversaires les plus noirs desseins contre le parti, contre Hitler.

Il s'agissait d'une lutte entre quatre factions principales.

Un premier groupe, dominé par Goebbels et Goering se caractérisait par un esprit de froid calcul, de réalisme, et par la volonté d'éviter les réformes radicales qui bouleverseraient les bases économiques et sociales de la nation; ce groupe était prêt à toutes les compromissions et ne tenait sérieusement qu'à une chose; le pouvoir absolu. C'est parmi les membres de ce groupe que les organisateurs et les administrateurs principaux du parti et de l'État se recrutaient et se recruteraient de plus en plus à l'avenir. Ce groupe peut-être considéré comme constituant le centre du parti national-socialiste. Goering et Goebbels avaient de nombreux titres à revendiquer l'amitié et la confiance de Hitler, mais à cette époque leur autorité et leur prestige personnels étaient loin d'être fermement établis.

En second lieu, il y avait la droite nationaliste, constituée par l'oligarchie féodale et monarchique, laquelle, au cours des dernières années, avait de plus en plus appuyé le national-socialisme. Celle-ci s'attendait à récupérer, comme récompense de sa participation à la révolution nationale, son ancien prestige et son ancien pouvoir.

En troisième lieu, subsistait encore cette gauche national-socialiste qui s'était affirmée avec force dès l'origine du mouvement comme le révèle le programme de 1920. Au socialisme utopique de Gottfried Feder, s'était ajouté le socialisme doctrinaire des frères Gregor et Otto Strasser. Les frères Strasser, et en particulier Gregor, furent les grands responsables de la transformation du petit parti de Hitler en un grand mouvement de masse : ils entraînent au parti de fortes sections des classes ouvrières; et ils contribuèrent énormément à faire rayonner le parti à l'extérieur du sud de la Bavière en établissant sept régions (Gaue) dans le nord : Schleswig, Hamburg, Mecklenburg, Poméranie, Goettingen, Lueneberg, Hannover et en orientant, avec l'aide de Goebbels, le mouvement vers l'est de l'Allemagne où le national-socialisme aurait difficilement pris racine sans l'aspect socialiste de son programme. Mais les intentions subversives des Strasser ne pouvaient longtemps être professées dans un mouvement désireux d'opérer une "synthèse" nationale. Des dissensions éclatèrent périodiquement entre l'aile gau-

che et les autres groupes du parti. En 1928, afin de rassurer les éléments sur lesquels le parti comptait pour recueillir les fonds dont il avait un besoin toujours plus pressant, on amenda les vingt-cinq thèses du programme de 1920 dans le sens du respect de la propriété privée. En 1932, Hitler eut avec Strasser une explication qui, sans discréditer définitivement ce dernier, encore nécessaire au parti qui avait besoin de la coopération de la grande industrie pour rétablir l'équilibre économique de la nation et qui se maintenait au pouvoir grâce à appui et à celui de l'ensemble de la petite bourgeoisie désespérément attachée à la propriété privée, ne pouvait plus tolérer dans son sein une aile gauche, désireuse de continuer la lutte en vue de détruire le "capitalisme ploutocratique".

Enfin, il y avait dans le parti les éléments militaires ou para-militaires groupés autour du capitaine Roehm. Il ne faut pas oublier qu'au début le mouvement national-socialiste, sous plusieurs aspects, rassemblait beaucoup plus à un Corps-franc qu'à un mouvement politique. Des photographies datant de 1923 montrent un camion rempli d'hommes, vêtus en militaires et portant un brassard sur lequel on peut voir la croix gammée; sur le côté du camion, en lettres noires sur fond blanc, est inscrite l'indication suivante : "Stosstrupp Hitler, Muenchen. " Le putsch de 1923 était une tactique typique des Corps-francs tels qu'on les vit à l'œuvre à Berlin en 1920, et ailleurs au cours de la même période. Hitler, qui se souvenait encore qu'il n'était que caporal, avait besoin d'un militaire d'expérience : il s'adjoignit le capitaine Roehm qui, encore dans l'armée bavaroise active, lui avait déjà fourni des fonds et de l'équipement provenant de l'armée. Roehm, en adhérant au parti, chercha à faire triompher son point de vue de la nécessité d'une armée intégralement national-socialiste; Hitler favorisait à ce moment la collaboration avec le Reichswehr, car sans le concours de celle-ci il lui était impossible de prendre le pouvoir et de s'y maintenir. La question fut laissée en suspens, mais les capacités de Roehm furent mises à profit : c'est à lui surtout que revient le mérite de la formation de cette quasi-armée de S.A. qui fit tant pour assurer le triomphe de la cause national-socialiste. De plus, il fut peut-être le seul ami intime que le Fuehrer eut jamais, quoiqu'il faille rejeter toute allusion à un liaison homosexuelle entre Hitler et Roehm qui était un adepte de l'amour dorique. Néanmoins, en dépit de ses services et de l'amitié, Roehm était devenu indésirable car la conservation du pouvoir reposait sur l'orientation de l'armée qui avait jusqu'ici favorisé le national-socialisme dans le dessein d'accroître son prestige.

Certes, le plan de Roehm était intéressant mais sa réalisation n'était pas désirable pour le moment. Quelque temps plus tard, en organisant la "Walfen- S.S. " en marge de la Wehrmacht et en accordant à la première la faveur d'une sollicitude officielle spéciale Himmler allait simplement reprendre l'idée de Roehm. Celle-ci était excellente du point de vue stratégique, mais les considérations de la saine tactique exigeaient qu'elle soit pour l'instant mise au rancart et que soient sacrifiés l'ami et le capitaine. La S.A. devait céder le pas devant la S.S., une formation attachée corps et âme au Fuehrer et introduisant dans la mentalité militaire un nouvel élément : le fanatisme.

L'explication fut brutale, soudaine et définitive. Elle eut lieu au cours de la nuit sanglante du 30 juin 1934. Il arriva que les vues et les listes de Hitler, de Goebbels et de Goering coïncidèrent : et ils concilièrent, en toute harmonie, les différences de détail qui pouvaient exister entre leurs vues et entre leurs listes. Ils décidèrent de frapper vite et fort : au cours de la nuit du 30 juin, le Fuehrer à Munich, Goering et Goebbels à Berlin, leurs suppôts fidèles dans les autres centres de l'Allemagne, surprisent les "traîtres", les "criminels" et les "dévoyés sexuels" dans leurs lits et les exécutèrent sommairement, au nombre de plusieurs centaines; la plupart ignorants de ce qui se passait exactement et croyant à un complot contre Hitler, tombaient en criant dans un acte suprême de foi : "Heil Hitler! " Parmi les victimes se trouvèrent Roehm (qui était le premier sur la liste de Hitler), Schleicher, Strasser, et combien d'autres à qui Hitler naguère encore faisait l'honneur d'une mention particulière dans ses discours quand il énumérait quelques-uns de ceux qui étaient le plus près de son cœur, en raison de leurs qualités et de leurs services.

Cette purge, qui aurait pu ébranler la stabilité du Troisième-Reich si le pays n'avait pas été déjà à peu près paralysé par les mesures dictatoriales antérieures, permit la consolidation définitive et entière du régime. Avec elle, débute la cinquième période du parti national-socialiste. La nuit du 30 juin démontrait d'abord la primauté du parti et de ses intérêts dans la vie nationale. Le rôle de l'État, en tant que tel, se borna à la légalisation du fait accompli. Le 3 juillet 1934, le cabinet du Reich promulgua une "loi sur la légitime défense de l'État" dont l'unique article disait ceci; "Les mesure qui ont été prises et mises à exécution de 30 juin et le premier juillet pour réprimer les tentatives de haute trahison dirigées contre le pays, le furent dans le cas de légitime défense et sont légales". Dans un discours

prononcé devant le Reichstag, le 13 juillet, Hitler, en des phrases incohérentes, contradictoires et enflammées, justifia sa conduite sous une clameur d'applaudissements.

La purge du 30 juin réalisa, mieux qu'aucune autre mesure ou que toute affirmation idéologique aurait pu le faire, l'unité extérieure du parti et la consolidation de la dictature. Mussolini a écrit dans son "autobiographie" qu'un mouvement révolutionnaire ne peut normalement être "légalisé" que par des mesures contraignantes, dirigées si nécessaire, contre les principaux supports du mouvement et qu'à certaines heures historiques le sacrifice de ceux-là même qui furent les lieutenants méritants d'hier peut être exigé dans l'intérêt suprême d'aujourd'hui. Après la nuit du 30 juin, la "terreur spirituelle" (geistige Terror) dont Hitler avait parlé dans "Mein Kampf" avait acquis une signification concrète. La peur est un précieux stimulant à la conviction idéologique pour assurer la loyauté et la foi. D'une part, la purge révélait, que du point de vue du parti, rien - ni amitié, ni compétence, ni prestige, ni autorité - ne comptait hormis l'intérêt exclusif du mouvement défini par le Fuehrer et par ceux de ses lieutenants qui jouissaient de sa faveur. Le culte du Fuehrer en fut grandement favorisé et Goebbels et Goering devinrent de petits dieux dans le nouvel Olympe. L'obéissance aveugle à la ligne de conduite prescrite, quelles que soient l'incohérence et l'anormalité des ordres donnés, devint par la suite non seulement une vertu morale mais encore un réflexe naturel lié au sentiment de conservation. D'autre part, la nuit du 30 juin consacra une alliance inviolable entre ceux qui y avaient participé - l'alliance du sang fraternel qu'on a fait verser ensemble, traîtreusement et criminellement, dans la peur et au bénéfice d'intérêts sordides. Goering, après l'incendie du Reichstag, s'était écrié qu'il avait perdu sa conscience; il pouvait dire dorénavant que la conscience qu'il avait perdue était entre les mains du Fuehrer et qu'elle était tachée de sang. L'union criminelle ne peut plus être brisée : c'est seulement par sa permanence qu'elle peut être jugée comme une action salutaire et nécessaire. Mais ceux qui unissent le crime, s'ils ne peuvent plus se séparer, ne peuvent plus s'aimer et c'est un trait qu'il faut retenir pour apprécier la "camaraderie" existant entre les chefs du Troisième-Reich.

Sans doute, après cet épisode, on peut dire que l'unité complète, du moins extérieure, exista dans les rangs du parti. L'intégration s'était opérée, normalement, dans le sens d'une simplification en faveur du centre national-socialiste. Tout ce

qu'il y avait, dans la tête du parti, de ferveur spontanée et d'inquiétude authentique fut balayé. L'esprit de la "Machtolitik" avait triomphé. C'est au cours de cette période que s'ordonna définitivement la structure idéologique. Cette structure servira à entourer le régime d'un halo de permanence et de sainteté et permettra à la puissance démoniaque, que la révolution avait déchaînée, de pratiquer ses sortilèges. Durant la phase réactionnaire du national-socialisme, ceux qui, depuis si longtemps, rêvaient d'une régénération en Allemagne, avaient consciemment ou non, alimenté spirituellement ce mouvement au sein duquel la "vigueur morale" était revendiquée comme l'idéal suprême de vie. Mais, dans la forme idéologique, cette substance spirituelle devint le ferment d'où surgit soudainement la puissance démoniaque, et le petit nombre de ceux qui demeurèrent lucides, cruellement déçus, virent avec horreur les réalités les plus hautes devenir le masque et le support d'un régime que le cynisme et la brutalité avaient imposé et consolidé. Une cinquième période s'ouvrait, la période du démonisme déchaîné, marquée par l'avènement des organisateurs et des administrateurs d'une part, et, d'autres parts, des idéologues dont quelques-unes, mais pas tous, furent sincères.

À partir de ce moment, devenir membre du parti devint l'ambition de l'immense majorité de la nation : le souci de l'intérêt ou de la distinction, la nécessité de vivre, furent un puissant stimulant derrière les motivations idéologiques. De ce point de vue, il faut distinguer trois phases : au cours de la première, allant jusqu'en février 1933, on fait une propagande intense, plus ou moins fructueuse selon l'étape où se trouve engagée la révolution, en vue de l'adhésion des membres au parti. À la veille de la révolution, le nombre de ceux-ci s'élevait à un peu plus d'un million. Ils jouiront toujours, avec les "vieux combattants" de la première étape, d'un prestige et d'une distinction spéciales. On leur fait l'honneur de croire en leurs motifs désintéressés et en leur grande foi idéologique. Au moment du triomphe de la révolution, les rangs du parti se gonflèrent de tous ceux qui "en leur cœur" avaient été d'ardents révolutionnaires mais qu'une raison, hors de leur contrôle, avait toujours empêchés de signer leur carte de membre! On vit, non sans crainte, la catégorie énorme des opportunistes assiéger les bureaux d'administration du parti. Il fallait protéger le parti ou bien celui-ci perdrait toute signification idéologique. En 1935, on déclara que l'ère des conversions tardives était close. Dorénavant, les membres du parti ne se recruteraient plus qu'au sein de la jeunesse hitlérienne après 18 ans) et de la ligue des jeunes filles allemandes

(après 21 ans). On assurerait ainsi l'homogénéité idéologique et le dynamisme du parti et on forcerait en même temps les jeunes à s'intégrer dans les mouvements officiels de jeunesse. Ceux qui étaient venus au parti durant la période de 1933-1935 ne jouirent jamais de la même considération que les autres membres. Le nombre des membre directs du parti d'élevait à environ 4.000.000 en 1937. Après 1935, sous l'influence de l'esprit de la "Hitler-jugend", qui commença à pénétrer le parti, le port d'un costume spécial se généralisa parmi les membres. Au moyen de ses organismes intégraux ou affiliés, on doit dire que le parti dominait la totalité de la nation. Celui qui n'était pas d'une façon ou d'une autre relié au parti se trouvait dans une situation diffamante et était pour ainsi dire privé de l'usage de ses droits civiques et même du droit à l'exercice d'une profession libérale, particulièrement de la profession légale; les postes administratifs, les chaires d'université, les offices de la magistrature, les permis de toutes sortes, n'étaient distribués qu'aux fidèles, c'est-à-dire à ceux qui étaient reliés au parti par l'un ou l'autre de ses organismes : il y avait encore bien peu de dépouilles et d'honneurs à distribuer en proportion du grand nombre de ceux qu'il fallait contenter. C'est pourquoi on donna un sens approprié au grand mot : "l'honneur à celui qui en est digne."

Il fallait concilier deux intentions fort différentes mais également déterminantes, était donné la nature et l'objectif du parti : protéger le parti comme mouvement idéologique dynamique et étendre son influence à la grande masse des Allemands et à la totalité des aspects de la vie nationale. Le principe et le mode d'organisation du parti permirent de réaliser à la fois ces deux intentions <sup>168</sup>. Le parti fut organisé d'après le principe d'un réseau multiple fortement hiérarchisé, l'autorité s'exerçant de haut en bas et la responsabilité de bas en haut. Le Fuehrer lui-même était le chef suprême du parti et les principaux lieutenants étaient Fuehrer des régions (gaue). Ceux-ci exerçaient leur autorité sur les "Kreisleiter" et ainsi de suite jusqu'aux cellules (Blockwarte). Cette organisation, très diversifiée et en même temps très centralisée, permettait d'exercer un plein contrôle et une influence complète sur la nation et cela jusqu'aux coins les plus reculés du territoire. De plus, le même principe d'organisation pouvait facilement être étendu hors du territoire dans l'éventualité d'une annexion par le Reich de pays étrangers. En étant totalement responsable à son à son fuehrer immédiat, le membre de

<sup>168</sup> Voir sur l'organisation du parti N.S.D.A.P., (Appendice A).

la cellule la plus reculée d'Allemagne se sentait aussi "galvanisé" que s'il eût été sous les ordres du grand Fuehrer lui-même. Quant au "Blockwarts-fuehrer", ne participait-il pas un peu à l'essence du Fuehrer suprême?

Mais il ne pouvait y avoir qu'un nombre relativement restreint de membres du parti (Parteigenossen) : autrement celui-ci aurait perdu toute signification comme "groupe de promotion". Pour lier toute la nation et toutes les activités de la vie nationale au parti sans s'exposer à ce danger, on conçut le plan de relier directement à la direction du Reich (Reichskabinett), les principaux organismes existant dans la nation. Les membres de ces organismes reçurent une carte individuelle ou collective attestant leur intégration ou leur affiliation au parti. Les organismes intégrés dans le parti, au nombre de sept, furent, en général, les mouvements surgis du national-socialisme; les huit organismes affiliés représentèrent, en général, des associations professionnelles ou autres, existant avant l'avènement du national-socialisme et qui, au lieu d'être abolies par ce dernier, furent tout simplement imprégnées de l'esprit national-socialiste; placées sous le contrôle du parti, elles devinrent des instruments idéologiques d'une grande efficacité. De la sorte, directement ou indirectement, le parti put exercer sur la nation un contrôle de tous les instants. Il était en mesure de savoir non seulement ce que tout Allemand faisait mais encore ce que chacun pensait. La police secrète (Geheime Staatspolizei), liée étroitement au parti par son chef, Himmler, ne faisait, comme la Sainte-Vehme moyen-âgeuse, qu'exécuter, d'une façon soudaine et mystérieuse, les jugements rendus par ce tribunal de dernière instance.

Le parti national-socialiste du Troisième-Reich était considéré comme la sphère centrale et normale de la vie du peuple. Il n'était pas conçu principalement comme dictatorial; il était totalitaire d'abord et dictatorial ensuite et seulement dans la mesure où la dictature était nécessaire à l'imposition de la conception totalitaire.

Le national-socialisme n'était pas seulement un parti politique mais encore il constituait un mouvement ayant pour but de cristalliser dans le peuple de la Weltanschauung idéologique nouvelle. Dans son livre "l'État allemand" (Der deutsche Staat) Gottfried Feder écrit : "Quand ce but élevé (notre programme) sera atteint, le parti national-socialiste va se dissoudre automatiquement; car le national-socialisme sera devenu alors la vie entière de la nation. Le N.S.D.A.P. n'est pas un parti politique au sens ordinaire du mot; il représente cette section de la

nation qui a confiance en l'avenir, qui a groupé autour de lui des chefs forts et déterminés à libérer l'Allemagne de la honte et de l'impuissance à l'extérieur et de la démoralisation à l'intérieur, à la rendre de nouveau forte et respectée à l'extérieur et saine moralement et économiquement à l'intérieur. " Cette idée traduisait l'influence du socialisme utopique dans lequel baignait la mentalité de Feder; la dissolution du parti ne fut jamais sérieusement envisagée comme devant survenir dans le futur immédiat. Pour le moment, on décida que la parti devait accorder son organisation aux exigences de l'idée totalitaire, ce que impliquait que rien ne devait échapper à sa vigilance.

Totalitaire, le parti est nécessairement unique et cette unité ne doit pas être seulement extérieure mais d'abord intérieure et spirituelle.

La nécessité de l'unification de toute la nation en un seul parti découle du fait que l'idéologie national-socialiste doit exprimer la volonté de la nation dans son ensemble. Comme il ne peut y avoir qu'une seule idée, il ne peut y avoir qu'un seul parti pour personnifier cette idée. Un, le parti est cependant hiérarchique et, de fait, oligarchique. On justifie l'existence d'une oligarchie en disant qu'il est nécessaire pour le plus grand bien du peuple que ceux qui ont plus parfaitement intégré en eux-mêmes l'idéologie orientent ceux qui sont encore à un stage inférieur d'intégration. À partir de février 1934, les membres du parti commencèrent à prêter serment directement au Fuehrer suprême, faisant ainsi du mouvement un ordre quasi-religieux plutôt qu'un parti politique.

On peut ramener à deux les fonctions du parti national-socialiste : éducative et politique.

Hitler a parlé du parti comme de "cette minorité numérique qui doit devenir la majorité du sacrifice et de la volonté". En effet, le parti doit être un exemple vivant pour toute la nation. Il faut donc que les membres du parti reçoivent une formation spéciale dans la Weltanschauung pour qu'ils soient mieux en mesure de la faire rayonner autour d'eux.

Du point de vue politique, l'organisation du parti est en même temps celle de l'État. Les mêmes hommes qui sont chefs du parti sont chefs de l'État; dans ce discours prononcé lors du congrès de Nuremberg en 1935, Hitler a dit à ce sujet : "L'idée du national-socialisme est personnifiée dans la structure organique du parti.... Puisque le parti a pour fonction de former une organisation au moyen de



laquelle l'élite politique de la nation sera continuellement recrutée pour toute l'éternité, le parti a aussi pour devoir d'assurer que l'État repose sur le fondement d'une philosophie stable. Pour être à la hauteur de cet impératif historique, le parti doit créer une organisation qui assure la stabilité de la direction de l'État, par une sélection, une éducation et une organisation appropriées des chefs de l'État. En ceci, le parti doit agir conformément au principe que tous les Allemands doivent être élevés dans la Weltanschauung du national-socialisme; que les meilleurs membres parmi les national-socialistes deviennent membres du parti; que les meilleurs membres du parti prennent la direction de l'État. Ainsi, l'organisation du parti fournira dans l'avenir à l'État allemand sa direction générale suprême; ainsi, ses activités éducatives soutiendront la base de notre État national-socialiste fondé sur la race". Hitler a dit encore du parti qu'il était "le créateur, le gardien et la garant du Troisième-Reich". Et Goebbels, en 1935, a affirmé que le parti doit toujours conserver la direction de l'État. De même, les symboles du parti sont devenus les symboles de l'État. Le credo du parti est devenu l'expression de l'idée étatique et son programme, la base du droit constitutionnel <sup>169</sup>. "Notre droit constitutionnel, a dit Hitler, est basé sur la Weltanschauung national-socialiste et est exprimé dans l'ordre général du peuple (allgemeine Volksordnung). Pour autant que l'ordre général est formulé en propositions, en principe légaux ou en exposés de programmes, le fondement suprême du Troisième-Reich est exprimé dans le programme du parti..." Au congrès de Nuremberg de septembre 1943, Hitler parlant en sa qualité de chef du parti, déclarait : "ce n'est pas l'État qui nous donne des ordres, mais nous qui donnons des ordres à l'État. On pourrait résumer ainsi la position centrale du parti dans la nation et dans l'État : il se fonde dans le peuple, source de la Weltanschauung, qu'il inspire; il anime l'État qu'il alimente et dirige. Dans le Troisième-Reich, le parti était le seul lien rattachant la masse du peuple et l'État, et le parti était l'État.

Chaque année, à la même période, au début de septembre, le parti tenait son congrès annuel dans la ville "sainte" de Nuremberg. Durant quelques jours, on faisait revivre l'histoire héroïque du parti; les principaux moments de cette histoire étaient reproduits, comme des rites sacrés; on en retirait un regain de confiance, de force et d'enthousiasme. Des milliers de jeunes, d'hommes et de femmes de toute condition défilaient, derrière les étendards, en chantant le "Horst Wessel

<sup>169</sup> Voir pour le programme du parti N.S.D.A.P., (Appendice B)

Lied". On accourait de toutes parts, car le Fuehrer allait être là. Et lui, le Fuehrer, l'artiste qui avait échoué dans sa profession de peintre pouvait contempler avec joie et excitation cette marée immense de 100,000 hommes, femmes et enfants, qu'il allait dans un instant façonner, mouler, au gré des intonations de sa parole magique.

La révolution allemande du XXe siècle.

Tome I. (1954)

Troisième partie. Les porteurs de l'idéologie national-socialiste.

## Chapitre II

---

### Le Fuehrer, Adolf Hitler

[Retour à la table des matières](#)

Si le parti était, dans le Troisième-Reich, le médium idéologique le plus puissant et concrètement le plus efficace, il devait son autorité et son prestige d'abord et avant tout au fait qu'il exprimait la volonté du Fuehrer. En se conformant à la ligne du parti, on était certain de ne jamais errer, car, dans sa sollicitude, le Fuehrer voulait bien en assumer la direction suprême. Sans le parti qui l'avait fait connaître à la nation et à l'intérieur duquel son don exceptionnel s'était révélé à lui-même et à tous, le Fuehrer de la grande Allemagne future serait demeuré un "soldat inconnu". Mais sans le Fuehrer pour le diriger à tous les instants de sa dramatique histoire, le parti lui-même aurait connu, comme tous les mouvements semblables surgis dans l'après-guerre, une existence éphémère et sans gloire.

Il n'est pas possible d'expliquer et de définir d'une façon convenable la figure et la personnalité anormales d'Adolf Hitler. On ne pourra jamais dire comment les traits transmis de génération en génération, l'accumulation des expériences ancestrales et personnelles se sont ordonnés de façon à produire les caractéristiques biopsychiques de cet homme. Et de ces caractéristiques elles-mêmes nous n'aurons jamais qu'une approximation : les seules pièces qui donnent directement des indices sur ses dispositions et aptitudes sont les indications sur l'orientation de son

intelligence fournies par l'instituteur de l'école de Braunau-am-inn, son village natal, et sur certaines de ses aptitudes et de ses qualités, telles que décrites sur sa fiche militaire. Ces indices sont fort maigres et surtout ils ne possèdent aucune valeur scientifique. Son autobiographie, ses discours, les actes connus de sa vie, le témoignage de ceux qui l'ont approché de plus près, permettent de reconstituer une partie de la personnalité de Hitler, mais il manquera toujours le document psychiatrique qui aurait peut-être révélé l'explication profonde de l'attraction exercée par lui. Sur les photographies innombrables où il apparaît, rien ne le distingue spécialement, si ce n'est les yeux toujours différents d'une photographie à l'autre, mais toujours captivants, la mobilité extrême de ce visage sur lequel, quand il parle, on peut presque lire les mots qu'il prononce, et la variété, la puissance, la lourdeur inspirée du geste. Ses discours se déroulent au rythme saccadé, emporté, impétueux, comme incontrôlable, d'une symphonie wagnérienne. Le complexe psychique qui animait ce regard, ce visage, ce geste et cette voix ne sera jamais connu.

S'il est impossible de rendre compte des déterminantes bio-psychiques de la personnalité de Hitler, il est par contre possible d'expliquer comment et pourquoi il a pu actualiser de la façon que l'histoire a connue les dispositions obscures qu'il portait en lui et qui ne commencèrent à se révéler à lui-même et à son entourage qu'après sa trentième année. Si le conditionnement social n'explique pas entièrement la substance du chef charismatique, il en détermine par contre le type, les modalités et l'influence. Les biographes et les psychologues qui ont étudié sa vie ont suffisamment éclairé, à la lumière de ses expériences de jeunesse, les problèmes de l'origine existentielle des idées de Hitler, de certains de ses traits psychologiques tels l'anxiété, la peur, le ressentiment, la volonté de puissance et ainsi de suite. Il reste à chercher comment et pourquoi il est devenu Fuehrer de l'Allemagne.

Dans toute société, existent des individus qui, grâce à un charme particulier et indéfinissable, exercent autour d'eux une attraction exceptionnelle et s'attachent, sans motif apparent, les êtres qu'ils côtoient : où qu'ils soient et quelle que soit leur éducation, ils sont des chefs naturels. Aucun conditionnement social ne peut rendre compte de l'origine de ce don spécial qui découle des dispositions bio-psychiques de l'individu. Mais il faut faire appel au conditionnement social pour expliquer de quelle façon l'individu et son entourage prennent conscience de ce

pouvoir spécial et quelle façon ce pouvoir s'exerce. Chaque société, selon son principe, ses structures, ses institutions et son idéal de vie, rend possible, de préférence, un type de chef particulier. Sur le plan politique, par exemple, vers lequel les hommes doués d'un pouvoir spécial d'attraction, se sentent presque irrésistiblement attirés dans les sociétés modernes, il va de soi qu'une société structurée d'après le principe démocratique permettra un type de chef fort différent de celui qui apparaîtra dans une société tyrannique ou oligarchique. En d'autres termes, une société canalise les dons et les aptitudes de l'individu, elle les institutionnalise et leur attribue une fonction; elle permet plus ou moins l'épanouissement des caractéristiques originelles et, par conséquent, des aptitudes particulières de l'individu. Dans une société où les fonctions sont définies par la loi, les chefs naturels n'exercent totalement leur pouvoir d'attraction que dans les groupements et les associations non politiques. C'est pourquoi, dans ces sociétés, les hommes politiques "exceptionnels" sont moins susceptibles de surgir et s'ils surgissent, la constitution, définissant l'exercice de leur fonction, les empêchera d'utiliser pleinement leur pouvoir d'attraction et donc de le révéler d'une façon complète. Au contraire, dans une société fondée sur l'autorité personnelle, le pouvoir charismatique devient une nécessité, car le charisme est ici le véritable substitut de la loi. Le charisme peut être défini comme se transmettant par hérédité ou découlant d'une puissance mystérieuse; l'individu qui en est revêtu n'a pas besoin de le posséder dans sa personne même. Il peut arriver, cependant, surtout chez le fondateur d'une dynastie ou d'un mouvement politique, que le chef soit personnellement doué d'un charisme spécial: c'est dans ce cas que le charisme peut se développer librement en lui et émaner de sa personne dans toute sa force irrésistible.

La condition essentielle de l'apparition du chef politique charismatique, c'est l'espérance en son avènement. En Allemagne, où l'influence des fortes personnalités politiques s'est fait sentir, depuis toujours, d'une façon si prononcées, l'espoir en la venue d'un chef charismatique, tenant son pouvoir non du hasard de la naissance, de la force de sa volonté ou de la puissance de son armée, mais parce qu'il a entendu l'appel d'"en haut", lui ordonnant d'une façon mystérieuse de diriger les destinées de son peuple, n'a jamais complètement disparu de conscience populaire. Cet espoir, alimenté par le souvenir nostalgique des grands héros mythologiques et, en particulier, de Siegfried, on voit ressurgir à tous les moments de crise, religieuse et politique, de l'histoire allemande.

Aux XVe et XVIe siècles, au moment de l'effondrement du principe spirituel sur lequel se fondait le Vieux-Reich, la fabulation populaire élaborait la légende du Kaiser occulte, endormi dans une grotte, mais qui devait venir, un jour, sauver l'Empire.

Au XVIIe siècle, au cours de la période marquant l'intensification de la lutte entre les "Laender" et l'Empire, lutte accompagnée de disettes et de famines, Grimmelshausen, dans un fameux roman publié en 1668, a exprimé la foi au grand Fuehrer futur qui viendra sauver l'Allemagne au moment de sa plus grande prostration.<sup>170</sup> Au hasard de ses aventures, Simplicius fait prisonnier le dieu Jupiter qui lui révèle l'avenir. Jupiter prophétise la naissance, en Allemagne, "la terre préférée des dieux", d'un héros qui conquerra le monde entier et mettra un terme aux crimes des hommes. Il demandera à ses ennemis de se soumettre et, à leur refus, il en exécutera les chefs, après quoi il assujettira leurs peuples. Les princes étrangers seront répartis en trois groupes : les méchants, qu'il exterminera; ceux qui seront prêts à vivre sous la domination allemande comme roturiers et à qui il laissera la vie; ceux, enfin, qui seront trop fiers pour se soumettre et qu'il exilera en Asie où l'armée allemande leur conquerra des terres. Certains monarques ne seront pas détrônés mais recevront leurs couronnes à titre de vassaux du grand empereur allemand : l'Angleterre, la Suède, le Danemark, parce qu'ils sont de race germanique; l'Espagne, la France et le Portugal parce que les Germains antiques les ont conquis. La "pax teutonica" règnera sur le monde entier et " la façon de vivre allemande sera plus luxueuse que ne l'est aujourd'hui la vie d'un roi". L'Ordre nouveau, qu'instaurera le héros allemand, ne sera pas seulement un Ordre politique : il entraînera aussi une régénération spirituelle et l'unification religieuse. Le maître du monde convoquera tous les théologiens et, s'ils refusent de lui obéir volontairement, la faim et le gibet les convaincront d'abandonner leurs fausses doctrines. Quand les théologiens qui survivront auront vu la vérité de la nouvelle religion, le Kaiser du monde promulguera la tenue d'un grand festival en action de grâces et il proclamera à la terre la religion purifiée. Après quoi, sa tâche sera de maintenir l'orthodoxie "modo igne et sulfuro".

---

<sup>170</sup> Grimmelshausen, *Les aventures de Simplicius Simplicissimus* 2 vols. (1<sup>ère</sup> édition 1668), traduction française, M. Colleville, Paris, 1924.

Les guerres napoléoniennes, qui répandirent la division et le désastre en Allemagne, provoquèrent des appels déchirants au Sauveur qui viendrait délivrer l'Allemagne et lui redonner la paix. Chez Friedrich Rueckert, le poète de la guerre de libération, le libérateur est dépeint sous les traits d'un Seigneur dont la puissance, non militaire mais spirituelle, instaurera la paix universelle :

"O Souverain très puissant sans armée,  
Combattant très fort sans lance,  
O Prince de la Paix d'une grande puissance!  
Puisses-tu vouloir dominer la terre,  
Te frayer la voie à ton trône  
Et cependant le conquérir sans massacre,  
O Seigneur d'une grande grâce et loyauté,  
O reviens maintenant de nouveau  
À nous, qui sommes douloureusement consternés!  
Il est nécessaire que toi-même nous secoues  
Viens, pour rétablir ta paix  
Contre laquelle le monde s'insurge." <sup>171</sup>

Dans le romantisme allemand, l'idée d'une rénovation spirituelle du monde par l'Allemagne et l'attente d'un sauveur surgi du levain de grâce allemand ont été exprimées en langage pathétique. Dans "Cristenheit oder Europa" Novalis prophétise en ces termes:

"... Allemagne, par contre, on peut déjà, en pleine certitude, faire ressortir les indices d'un monde nouveau. De son pas lent, mais sûr, l'Allemagne

---

<sup>171</sup> Rueckert, Friedrich, écrit en 1814. Voir (Appendice C) pour le texte allemand.

s'avance par devant les autres pays d'Europe.... Dans les sciences comme dans les arts c'est, déjà visible, une puissante fermentation; infiniment et toujours plus s'y déploiera l'esprit... On sent partout comme une revanche de la liberté créatrice, la démesure, la variété infinie, la sainte originalité, le génie universel de l'homme intérieur. Réveillée du songe matinal de son enfance encore gauche, une part de l'humanité essaye ses jeunes forces contre les serpents qui enlaçaient son berceau et voulaient paralyser ses membres. Tout n'est encore qu'indication, à l'état brut et sans nulle cohérence, — mais l'œil historique y perçoit une nouvelle Humanité, l'embrassement très doux d'une jeune Église surprise et d'un Dieu plein d'amour : l'intime accueil donné à la naissance d'un nouveau Messie au sein de ses mille membres. Qui donc avec une pudeur exquise ne se sent grave de cet espoir? Le fruit qui en naîtra sera fait à l'image et à la ressemblance de son père : un nouvel âge d'or au regard sombre et infini, un temps prophétique riche en miracles et en guérisons, illuminé de vie éternelle et confortatrice, - le temps grandiose de la réconciliation : un Sauveur, ainsi qu'un pur génie présent entre les hommes, qui ne sera connu que par la seule Foi et non par le regard, paraissant aux fidèles sous des formes sans nombre : mangé dans le pain et le vin; embrassé dans l'amante; avec l'air, respiré; dans la parole et le chant entendu; reçu, enfin, en une céleste volupté, reçu avec la mort sous les douleurs suprêmes de l'amour au plus intime du corps pacifié... Ce n'est pour moi, pas autre chose que l'appelle solennel à l'union primordiale, de nouveau, un ample battement d'ailes au passage d'un héraut angélique. Voici les premières douleurs; — chacun soit préparé pour la grande naissance". <sup>172</sup>

L'idée d'une rénovation spirituelle et de l'avènement d'un Sauveur religieux n'a jamais quitté la conscience allemande, qui conserve avec la nostalgie le souvenir du Saint-Empire. On reconnaîtra le Restaurateur à venir à ce signe qu'il opérera la régénération spirituelle de l'Allemagne et du monde. Néanmoins, au fur et à mesure que le Reich acquérait une signification politique, le rédempteur de l'Allemagne se présentait davantage sous les traits d'un conquérant militaire. Dans "Germanien und Europa", Ernst Moritz Arndt, le poète du pangermanisme,

---

<sup>172</sup> Novalis, *Christenzeit oder Europa*, d'après la traduction d'Armel Guerne, Voir: *Le Romantisme Allemand*, publié par Béguin, op. cit., pages 416 à 430.



exprime ce vœu en ces termes: "L'Allemagne a besoin d'un grand tyran militaire capable d'exterminer des nations entières.

La formation de la conscience politique allemande — conscience qui s'exprime au 19<sup>e</sup> siècle sous des formes exaspérées dans le nationalisme et le pangermanisme n'eut pas pour conséquence l'épuisement du sentiment religieux mais la perversion de ce sentiment dans des formes sécularisées. Déjà avec Schleiermacher et Novalis, mais surtout avec Paul de Lagarde et Constantin Frantz, on voit s'élaborer l'idée d'un christianisme germanique; Langbehn demande l'union du christianisme, du germanisme et du militarisme. La nation, qui ne cesse d'appeler de ses vœux l'avènement du Sauveur, le conçoit dorénavant à la fois comme un héros et comme un saint germaniques qui insufflera un nouvel esprit à une Allemagne dé-spiritualisée et lui redonnera sa vigueur physique perdue. Tel était le chef après lequel soupirait la jeunesse d'avant la guerre de 1914, cette jeunesse qui, s'étant séparée de la société dans laquelle elle était née, demandait un conducteur en vue de l'action spirituelle et sociale qu'elle se voyait appelée à entreprendre.

La prostration dans laquelle la défaite jeta l'Allemagne provoqua de nouveaux et de pressants appels à la Providence et au destin pour que s'instaurât enfin le règne si désiré de l'"Empereur occulte". Dans aucun autre époque de l'histoire allemande, on n'avait vu à la fois un besoin aussi pressant de sa venue et une foi, une espérance plus grande en son réveil prochain. En 1920, Moeller Van den Bruck écrivait: "Le peuple attend aujourd'hui l'homme qui pourra lui dire que faire". Le 4 mai 1923, après avoir monté la nécessité pour l'Allemagne, de l'avènement d'un Sauveur, Hitler, dans un discours, posait la question: "... est-ce que la personne bénie du Fuehrer est là? Notre tâche n'est pas de le chercher: il est donné du ciel ou il n'est pas donné. Notre tâche est: de fabriquer le glaive dont il aura besoin quand il paraîtra. Notre tâche consiste à présenter au dictateur, quand il viendra, un peuple qui soit mûr pour la tâche qu'il aura à entreprendre. Peuple allemand, réveille-toi! Le jour approche! "

Quelle que soit l'ardeur de son espoir, le peuple risquerait de ne pas prendre conscience de l'avènement de son Sauveur s'il n'existait pas de signes grâce auxquels il se fera reconnaître. C'est le peuple lui-même qui détermine ces signes. Trois expériences décisives avaient profondément marqué la mentalité d'une même génération: l'expérience des "Wandervoegel" au cours de la période d'avant-

guerre, qui avait vu la jeunesse allemande se grouper autour de chefs venus de leurs rangs et choisis par eux; l'expérience de la camaraderie des tranchées qui avait vu s'affirmer la conscience du soldat inconnu, conscience à la recherche d'un porte-parole "devant surgir d'elle-même", (*seinesgleichen*) pour l'exprimer; l'expérience, enfin, des Corps francs, formés dans l'après-guerre, pour répondre aux aspirations de cette génération et au sein desquels le culte du chef allait prendre sa forme définitive. Le Fuehrer que cette génération élirait pour opérer le salut de la nation se présenterait nécessairement à elle sous le visage familier qu'elle avait elle-même façonné à l'avance : il surgissait et on le reconnaît à ce signe qu'il aurait le don d'exercer une fascination irrésistible sur le peuple. Dès 1907, George écrivait ces lignes prophétiques :

"Le peuple et le grand Conseil soupirèrent après l'Homme!...  
L'Exploit!... Peut-être quelqu'un qui se tint pendant des années parmi vos  
assassins et qui dort dans vos prisons va se lever et accomplir l'exploit. "

En 1919, Rathenau, un des hommes qui souhaitaient le plus ardemment la régénération spirituelle de l'Allemagne, prévoyait que le sauveur allait venir des rangs même de ceux qui avaient éprouvé par expérience la chaleur des relations entre un chef et ses fidèles : "Le chef sera un d'entre eux, connu par eux, comme lui-même les connaît"

Gottfried Feder décrivait ainsi le Fuehrer à venir : Il doit avoir un sentiment somnambulique de certitude... Naturellement, sa capacité mentale doit être au-dessus de la moyenne... mais la science n'est pas le facteur décisif... une impulsion intérieure; une conviction morale; une volonté passionnée... Le dictateur doit être entièrement libre de toute contrainte et de tout scrupules inutiles. Il doit connaître l'art de la haine... sévère et dur pour lui-même, il se juge d'après sa propre loi... dans la poursuite de son but, il ne doit pas s'abstenir même de l'effusion de sang et de la guerre... En relation avec ses assistants et ses collaborateurs il apparaît comme le premier entre des hommes libre et égaux". <sup>173</sup>

Dans un concours organisé en Allemagne, après la guerre, par un Germano-américain, sur les qualités que devrait posséder le chef futur de l'Allemagne, Ru-

---

<sup>173</sup> Feder, Gottfried, cité par Kolnai, *op. cit.*, pages 151 et 152.

dolf Hess, le principal initiateur futur du culte de Hitler, mérita le premier prix, donnant cette description du Fuehrer à venir :

"...passionné et en même temps maître de soi, prévoyant et audacieux... Sans inhibitions pour traduire rapidement en action les décisions prises, sans égards pour lui-même ou pour les autres, dur sans pitié, cependant en même temps doux dans son amour pour le peuple, infatigable dans son travail; non pas un despote, mais un grand rénovateur et éducateur du peuple, capable d'oser commencer ce qui doit être! Telle est la grandeur, la marque du "Fuehrertum". (caractère du chef) <sup>174</sup>

Ce n'est pas tout de savoir sous quels traits le Fuehrer attendu se révélera : il faut en outre cultiver dans le peuple la disposition qui le rendra apte à reconnaître le Fuehrer quand celui-ci se présentera à lui. Cette disposition est celle de la foi — la foi qui engendrera le "tourbillon sacré" d'où surgira le Fuehrer de l'Allemagne. Cette foi remplissait le cœur de toute une génération, de cette génération même qui désirait ardemment transformer la société en conformité avec les aspirations qui s'étaient formées en elle à l'époque de sa jeunesse.

Dans la période de l'après-guerre, plusieurs chefs naturels surgirent spontanément dans les divers mouvements réactionnaires canalisant le ressentiment et l'espoir de cette génération. Ils possédaient tous certaines caractéristiques du Fuehrer attendu mais ce n'est que dans le national-socialisme que le signe qui devait révéler son avènement se manifesta : le don de séduire la masse. Dans la personne d'Adolf Hitler le "Fuehrertum" (l'essence du Fuehrer) s'était incarné. Lui-même ne prit conscience de ce don extraordinaire qu'après son premier discours. Dans son autobiographie, il raconte avec des accents passionnés sa première expérience comme orateur et la révélation que cette expérience provoqua en lui : il y avait 34 personnes dans la salle; avant de prononcer son discours, dit son biographe, il était si nerveux qu'on chercha à la dissuader de prendre la parole; on lui accorda, enfin, trente minute : "Je parlai, dit-il, durant trente minutes, et ce que je n'avais jamais eu auparavant l'occasion de savoir, même si je le ressentais inté-

---

<sup>174</sup> Hess, Rudolf, cité par Abel, *op. cit.*, p. 73 et suivantes.

rieurement, la réalité venait de le confirmer : je savais parler. Après 30 minutes, les hommes dans la petite salle étaient comme électrisés..." 175

Trente minutes avaient suffi pour que Hitler, alors âgé de 30 ans, prenne pleinement conscience du don qu'il possédait; 34 personnes avaient reconnu en lui le Sauveur attendu et donnèrent, ce soir-là, au mouvement qui allait lui permettre de se faire reconnaître par toute une nation en détresse, 300 marks. Hitler avait subi l'épreuve de l'initiation que la société exigeait de celui auquel elle allait confier son destin. Grâce à Hitler, le national-socialisme allait progressivement canaliser les aspirations obscures de tout un peuple.

Après ce premier discours, Hitler, en qui on ne reconnaissait aucune habileté intellectuelle spéciale, qui était nonchalant dans son travail et qui pouvait demeurer prostré des jours durant pour ensuite se dépenser dans un débordement désordonné, acquit cependant une importance de plus en plus grande et bientôt prépondérante dans le jeune mouvement, car on reconnut qu'il allait être le facteur décisif du destin de ce mouvement. Cette autorité et cet ascendant croissants, Hitler ne les dut qu'à un seul don qu'il possédait d'une façon prodigieuse, le don de la parole. L'effet de sa voix opérait comme par magie : "Quand Hitler parle, a écrit Goebbels, alors, sous l'effet magique de ses mots, se brise toute volonté d'opposition... Il y a des hommes qui, avant de l'avoir entendu étaient ses adversaires et qui, après dix minutes, l'écoutaient dans l'émotion la plus intense. 176 Et Goering, qui subit plus profondément le charme de Hitler que le cérébral et cynique Goebbels, relate ainsi sa propre expérience : "Du premier instant que je l'eus vu et entendu, je lui appartins tout entier jusqu'à la peau et les cheveux, tout comme d'ailleurs il est arrivé à de nombreux autres camarades..." 177

Le mouvement réalisa aussitôt l'avantage qu'il pouvait retirer du don exceptionnel que possédait Hitler : il inventa, professa, et répandit le culte de Hitler qu'on revêtit de toutes les caractéristiques du Fuehrer que la société attendait désespérément. Sa personne fut enveloppée dans le mystère et ses tares bio-

175 "Ich sprach dreiszig Minuten, und was ich frueher ohne es irgendwie zu wissen, einfach innerlich gefuehlt hatte, wurde nun die Wirklichkeit bewiesen : ich konnte reden! Nach dreiszig Minuten waren die Menschen in dem kleinen Raum eletrisiert". (Hitler, Adolf, op. Cit., p. 390 et p. 391).

176 Goebbels, J., *Der Angriff*, op. Cit., p. 217.

177 Goering, *Aufban einer Nation*, op. Cit., Berlin, 1934.

psychiques mêmes furent représentées comme un signe de sa mission providentielle; à cette mission, Hitler, en raison même de ses caractéristiques psychologiques, crut avec une extrême facilité et d'une façon inébranlable. On vit à ce que le don qu'il possédait produisît son effet maximum. Les occasions où Hitler devait prendre la parole furent revêtues d'une solennité particulière; pour bien montrer l'importance attachée à sa personne on lui donna des garde-corps à un moment où le mouvement n'avait encore qu'une importance insignifiante; on inventa des techniques pour accroître l'enchantement qu'opérait sa voix : on retardait son arrivée pour augmenter la tension et le délire de la foule; on le faisait parler très tard, le soir; on pratiquait des effets de lumière; à certains moments de ses discours, on faisait entendre des roulements de tambours et la foule, subjuguée, pouvait avoir l'impression que Jupiter tonnant lui-même était descendu pour fixer les destinées humaines.

C'est ainsi que, doué d'un seul don que le hasard lui fit connaître, le plus ignoré de tous les soldats inconnus, celui qui n'avait reçu aucune lettre ni aucun colis durant son long séjour au front, celui qui n'avait aucune famille, aucun ami, qui était étranger dans son pays d'adoption, devint Fuehrer de l'Allemagne.

Hitler n'aurait pu réaliser un exploit aussi invraisemblable sans le jeune mouvement qui le fit connaître à lui-même et à tous, mais le mouvement lui-même n'aurait pu, sans Hitler, mener une lutte victorieuse. Les chefs charismatiques apparaissent généralement dans la phase initiale des mouvements sociaux et c'est, pour beaucoup, grâce à l'attraction que ces chefs exercent autour d'eux que les mouvements triomphent des difficultés qu'ils ont à surmonter. Plus ces difficultés sont grandes, et plus il est nécessaire de croire au chef charismatique, de le définir comme l'homme de la destinée, revêtu d'une grâce spéciale. Le chef et le mouvement grandissent ensemble : c'est la période de la foi. Quand un mouvement s'est institutionnalisé, une seconde période s'ouvre, marquée par le règne des administrateurs qui appartiennent à la jeune génération révolutionnaire. Une fois le chef disparu, on déclare l'ère charismatique close. Le Troisième-Reich n'a pas eu la possibilité de parvenir à ce second stage, auquel la Russie a accédé depuis la mort de Staline. Dans la période d'après-guerre, l'occasion était propice à l'avènement du chef charismatique. Hitler était doué d'un don spécial — et, à ce signe, la société allemande reconnut en lui le Fuehrer attendu. Dans le culte que le mouvement national-socialiste et, par la suite, l'ensemble de la nation, lui dé-

dia, on prêtait à Hitler les traits familiers sous lesquels devait se présenter le Fuehrer à venir - et lui-même, Hitler, peu à peu, acquit ces traits ou crut les posséder.

Le titre de Hitler à devenir Fuehrer ne découle pas de la naissance, ni de la puissance matérielle ou militaire. Au contraire, la Providence avait ainsi disposé que le Sauveur de l'Allemagne apparaîtrait sous les traits d'un homme dépourvu de toute puissance apparente, pauvre et ignoré des grands de ce monde. Du sommet de sa gloire, contemplant le passé, Hitler déclarait le 10 décembre 1940 : "Toute ma vie j'ai été un "sans avoir". À la maison, j'étais un "sans avoir"... Je me considère comme appartenant à eux (aux "sans avoir") et j'ai toujours combattu exclusivement pour eux. Je les ai défendus et, par conséquent, je me tiens devant le monde en tant que leur représentant".

La Providence ou le destin exige toujours de ceux qu'elle désire favoriser spécialement un acte de foi particulier. La pauvreté, l'impuissance personnelle de Hitler, l'ignominie même d'une condamnation infâmante et d'un séjour de six mois en prison, sont un signe de sa vocation providentielle. Il n'a pas reçu son pouvoir des hommes, il le détient de la Providence ou du destin qui l'a envoyé pour régner sur les hommes. Que le peuple entre dans une grande tribulation, car la personnalité providentielle du Fuehrer qui n'apparaît qu'aux grands moments de l'histoire, une fois dans un millénaire, s'est incarnée. La Providence ou le destin détermine ce moment et quand le Fuehrer paraît, c'est le signe que le peuple a été élu pour présider la marche de l'histoire. Prenant la parole à l'occasion de la célébration rituelle du parti, Hitler déclarait le premier septembre 1933 : "La Providence n'a donné à toutes les époques qu'à quelques hommes bénis des dieux la mission d'accomplir une œuvre réellement immortelle. Ces hommes ouvrent l'accès à un long futur; une nation doit s'éduquer de façon à se rendre apte à recevoir de tels hommes qui constituent ce qu'il y a de plus élevé dans un peuple".

Homme de la destinée, le Fuehrer demeure néanmoins l'élu du peuple. Il vient lui-même du peuple d'où il tire sa force : "Je reçois ma force du peuple. D'abord j'ai lutté pendant quatorze ans pour le mouvement afin d'établir une communauté du peuple en Allemagne — communauté grâce à laquelle il serait possible de continuer à construire. Pendant quatorze ans, j'ai travaillé sur cet instrument (le peuple). Quand j'ai accéda au pouvoir, j'étais juste aussi fort que mon instrument. Et depuis, je suis juste aussi fort que mon peuple est fort, car le peuple est la source de ma puissance". Et c'est grâce au peuple, en s'identifiant à

la partie la plus déshéritée du peuple, que Hitler a pu reconquérir la confiance en lui-même et dans l'Allemagne. Dans un discours demeuré fameux, discours prononcé le 10 décembre 1940, après avoir montré qu'après la guerre il y avait les riches d'une part, possédant femme, maison, voiture, il continue : "d'autre part, il y avait le simple soldat. Ce prolétaire insignifiant, qui avait à peine suffisamment à manger, qui devait toujours ramper pour son existence, n'en avait pas moins combattu au front pendant quatre longues années comme un héros. C'est en lui que je plaçai ma confiance, et c'est avec son assistance que je regagnai confiance en moi. Quand les autres avaient perdu la foi en Allemagne, je retrouvai la mienne, ne perdant jamais de vue l'homme ordinaire de la rue. Je savais que l'Allemagne ne pouvait pas périr." Le 24 février 1940 il déclarait à Munich : "Je ne suis qu'un aimant constamment abaissé sur la nation allemande et qui attire l'acier du peuple."

Le Fuehrer est "l'incarnation de la volonté du peuple" <sup>178</sup>. Il est la conscience incarnée de la race : "Dans la charpente mortelle de cet homme, la stature originelle germanique est incarnée" <sup>179</sup>. Il réalise en lui d'une façon parfaite l'âme du peuple; il est l'hypostase du peuple. Le peuple ne peut parvenir à la perfection de son existence que si le Fuehrer est présent pour lui faire prendre pleinement conscience de lui-même et veiller à sa destinée. Et c'est à cause de sa communion intime avec le peuple que son pouvoir est légitime. "Le Fuehrer est légitime, écrit Schulze-Soelde, parce qu'il a cherché le peuple et lui a adressé un appel et que le peuple l'a suivi." <sup>180</sup>.

Les caractéristiques du Fuehrer découlent de son rapport spécial avec la puissance divine laquelle se manifeste non dans le grand nombre mais dans la personnalité créatrice. De sa relation avec la divinité découle la foi qu'il a en lui-même : "Par dessus tout, a-t-il déclaré le 8 novembre 1940, je crois en mon succès; j'y crois absolument". Il accède au "royaume des ombres", où il reçoit le privilège insigne d'une révélation spéciale. C'est pourquoi il est un homme inspiré, doué, selon l'expression même de Hitler, d'une sûreté somnambulique ("traumwandle-

<sup>178</sup> Krieck, Ernst, Voelkische Erziehung aus Blut und Boden; dans : Internationale Zeitschrift (1933-1934). P. 305.

<sup>179</sup> Schott, Georg, Das Volksbuch von HitlerDas Volksbuch von Hitler, cité par Kolnai op. cit., p. 151.

<sup>180</sup> Cité par Kolnai, *ibid.*, p. 158.

rische Sicherheit"). Prophète, il a "conscience de sa mission religieuse" <sup>181</sup>. Il est le fondateur de la religion nationale, le chef d'une régénération spirituelle. Homme de vision, il a été le créateur du mythe nouveau qui a régénéré le peuple; il a réalisé le vœu ardent de George :

" Le nouvelle Parole proclamée par toi

Le nouveau peuple éveillé par toi. "

Il est un réformateur, saisissant et traduisant la volonté raciale et chargé d'une mission sacrée. Il est venu libérer la nation au moment le plus désespéré de son accablement. Dans son discours du 14 mars 1936, Hitler a dit de son œuvre : "J'ai accompli le geste le plus formidable qu'un homme d'État ait jamais fait depuis le début de l'histoire mondiale. " Au cours d'une célébration publique solennelle, au Zirkus Krone, à l'occasion de son 34<sup>ième</sup> anniversaire de naissance, en avril 1923, un des plus fervents dévots du culte naissant de Hitler, Hermann Goering, remit un glaive honoraire au Fuehrer, en prononçant ces paroles : "Au chef bien-aimé du mouvement allemand pour la liberté, dans la conviction partagée aujourd'hui par des centaines de milliers des Allemands les plus loyaux, qu'Adolf Hitler est le seul homme qui peut sauver l'Allemagne" <sup>182</sup>. Justicier, il est celui qui sépare impitoyablement l'ivraie du bon grain pour le plus grand bien de la nation. Il est le conducteur : "Le chef, écrit le national-socialiste catholique Taeschner, montre le chemin de la vie et mène la marche; les autres le suivent, confiants en sa conduite." <sup>183</sup> Il est celui qui décide de qu'il faut faire; il ne reste plus qu'à lui obéir, dans la sécurité et la confiance : "Le peuple allemand sait qu'il a de nouveau un chef. Le peuple allemand est content de voir qu'un homme a enfin pris les rênes dans son poing de fer; le peuple allemand respire librement en voyant qu'un homme pense et travaille à la soustraire à sa misère et à ses soucis et qu'il n'en est réduit à se conduire par lui-même. C'est la grande erreur du système passé, marqué du signe du libéralisme, de croire que le peuple désire se gouverner lui-même, se conduire lui-même. Non, le peuple veut qu'on le gouverne et qu'on le conduise et il sera rempli du sentiment que tout le travail et toute la puis-

<sup>181</sup> Stapel, cité par Kolnai, *ibid.*, p. 153.

<sup>182</sup> Cité par Abel, *op. cit.*, p. 66 et suivantes.

<sup>183</sup> Taeschner, *Fuehrertum und Gefolgschaft*, cité par Konai, *op. Cit.*, p. 155.



sance (du Fuehrer) sont employés uniquement pour l'utilité et le bien du peuple." 184

Devant la lourde tâche qui lui incombe, le Fuehrer doit être inflexible, dur pour les autres comme il l'est pour lui-même; "Je suis un des hommes les plus durs que l'Allemagne ait eus depuis des décades, peut-être depuis des siècles, revêtu de la plus haute autorité qu'ait jamais eus un chef allemand." 185

Le Fuehrer est dur parce qu'il doit l'être mais ce qui le caractérise avant tout, c'est sa grande bonté, sa tendresse pour les enfants, sa grande tristesse devant les malheurs de son peuple.

C'est la joie et le bonheur que le Fuehrer procure à ceux qui ont foi en lui. Goebbels a dit du Fuehrer qu'il était porteur de bonheur. 186 Ceux qui l'approchent se sentent fortifiés et pacifiés; tout ce qu'il entreprend, même dans des circonstances défavorables, produit d'heureux résultats.

En s'abandonnant au Fuehrer, on est certain de ne pas de tromper, puisqu'il est infallible : "Nous croyons, dit Rudolf Hess, que le Fuehrer suit un appel d'en haut pour façonner la destinée de l'Allemagne... Il a toujours eu raison, il aura toujours raison." 187 Durant la campagne du plébiscite de mars 1936, le Gauleiter Wagner déclara : "Ce que Hitler déclare juste est et demeurera juste pour toujours." Le 15 janvier 1935, Hitler lui-même déclarait : "Le temps a prouvé que nous avons raison. Nous avons reconnu le sens de la lutte que nous livrions et nous en avons retiré une leçon pour l'avenir. Il peut y avoir encore des difficultés dans l'avenir. Mais vous ne me connaissez pas encore – pas beaucoup. Je vois ici mon peuple, et je vois l'histoire; et je reconnais ses enseignements. J'ai mis tout le mouvement en accord avec mon idéal... Nous sommes sur la bonne voie et nous avons le bon objectif. Nous réformerons le peuple allemand pour des siècles à venir." Le Dr Robert Ley, le 6 décembre 1935, à Leipzig, ordonnait : "L'Allemagne doit obéir comme un soldat bien entraîné : le Fuehrer, Adolf Hitler, a toujours raison." Goering et Goebbels, qui connaissaient le Fuehrer de près,

184 Goering, H. *Aufbau einer Nation*, Herausgegeben von Thilo von Trotha, Berlin, 1943, p. 58 et p. 59.

185 Hitler, discours, 8 novembre 1940

186 Goebbels, *Der Angriff*, *op. cit.*, (disc. 22 avril 1929).

187 Hess (1934) cité par Heiden, *Der Fuehrer*, *op. cit.*, p. 758.

restaient confondus devant l'étendue et la profondeur de sa science : à cause de cette science mystérieusement acquise et illimitée, Goering prononce solennellement l'infailibilité de Hitler : "De la même façon que le christianisme catholique a décrété que le Pape en tout ce qui touchait la foi et les mœurs était infailible; ainsi décrétons-nous avec la même certitude intérieure que, pour nous, le Fuehrer, dans tout ce qui a trait à la politique et autres domaines semblables touchant les intérêts nationaux et sociaux du peuple, est infailible." <sup>188</sup> Et on voit à plusieurs reprises, Goebbels, l'intellectuel, ancien étudiant de huit universités allemandes différentes, confesser ingénument dans son journal intime, ne pouvoir prendre en défaut la science de Hitler sur quelque sujet que ce soit, ayant discuté avec lui les questions les plus diverses, supposant une longue spécialisation et que le Fuehrer n'avait jamais étudiées. <sup>189</sup> La conviction intuitive de son infailibilité conduira plus tard l'ancien petit caporal à assumer la conduite suprême de la guerre.

Le Fuehrer lui-même devient le critère final de toute vérité et de toute objectivité : "Auparavant, déclare en 1935 le ministre central de la justice, H. Frank, nous avons l'habitude de dire : ceci est vrai ou faux; aujourd'hui, nous devons formuler la question ainsi : Que dirait le "Fuehrer", aussi bien qu'envers sa propre personne, est l'impératif catégorique auquel la vie allemande doit dorénavant se conformer. Nous sommes dans la grande obligation de reconnaître comme un travail sacré de l'esprit de notre peuple les lois signées du nom d'Adolf Hitler. Hitler a reçu son autorité de Dieu, par conséquent il est un champion, envoyé par Dieu, du droit allemand dans le monde". <sup>190</sup>

Si près du peuple dont il connaît les plus intimes aspirations, le Fuehrer est cependant séparé de lui par l'intensité de sa propre expérience spirituelle. Au sommet de l'Obersalzberg, où il se retire périodiquement dans la solitude et le secret, il accède mystérieusement au "royaume des ombres" d'où il redescend instruire le peuple de sa destinée. De plus en plus, la vie d'Hitler fut entourée de mystère et donna prise à la fabulation populaire. Ses apparitions publiques devinrent moins fréquentes : bientôt il ne parut plus que dans les grandes occasions et la longue attente de sa venue, la solennité ou la gravité de l'heure, ajoutaient en-

<sup>188</sup> Goering, *Aufbau einer Nation*, op. cit., p. 51 et p. 52.

<sup>189</sup> *The Goebbels Diaries*, translated and edited by Louis P. Lochner, London 1949.

<sup>190</sup> Frank, H., cité par Kolnai, *op. cit.*, p. 29.

core au charme qu'il exerçait personnellement. La nation entière se pressait pour voir et entendre celui que des relations mystérieuses avec les puissances surhumaines retenaient si longtemps loin de son peuple. Le Fuehrer devint une figure mythique et détemporalisée. La conduite de la politique concrète quotidienne passa dans les mains des sous-Fuehrer, qui détenaient leur prestige et leur autorité du Fuehrer lui-même et qui devinrent bientôt la puissance réelle derrière le trône.

Le Fuehrer, contre lequel les forces anti-germaniques se déchaînaient, échappait pourtant, comme par miracle, à toutes les embûches. L'invulnérabilité de Hitler s'accrédita graduellement à mesure qu'il échappait d'une façon incompréhensible aux attentats dirigés contre sa personne. Il est fort probable que quelques-uns de ces attentats furent imaginés, à l'insu du Fuehrer, par ses propres partisans afin d'ancrer fermement, chez lui et chez le peuple, la foi en son invulnérabilité. Après l'attentat du 20 juillet 1944, cette foi devint pour lui une certitude : la Providence veillait sur lui et le protégeait de ses ennemis. <sup>191</sup>

La plus longue description n'épuiserait pas les caractéristiques et les qualités du Fuehrer et surtout elle ne permettrait pas de parvenir à une définition adéquate de son essence. Après avoir énuméré une longue liste de qualités, Goering s'écriait : "Je crois que nous devons finalement en arriver à la conclusion que ce n'est pas seulement la somme de ces vertus qui constitue cet homme, mais que c'est un élément mystique, indicible, presque incompréhensible : celui qui ne comprendrait pas cela ne pourrait comprendre pourquoi nous aimons Adolf Hitler – lui qui nous a été envoyé par Dieu pour sauver l'Allemagne." <sup>192</sup>

Le Fuehrer réunit dans sa personne les trois types de personnalités exceptionnelles que distingue Max Scheler : comme héros, il incarne les valeurs vitales de son peuple; comme génie, les valeurs spirituelles; comme saint, les valeurs divines. Il est, pour employer la définition du héros selon Carlyle, le "Tout-sage" (The All-wise one). Comme Fuehrer, il est conducteur, guide, le Seigneur des corps et des âmes, Dieu manifesté aux hommes. Son essence réside dans le domaine des valeurs spirituelles. Il est, selon l'expression du poète national-socialiste Gottfried Benn, "un principe spirituel". Conformément à la prophétie de George, il est "le héros idéal qui engendrera le peuple", le "Herrenmensch". Il

---

<sup>191</sup> Goerlitz et Quint, *op. cit.*, tome II, p. 199 et p. 201.

<sup>192</sup> Goering, *Aufbau einer Nation*, *op. cit.*, p. 52.

épuise en sa substance toute personnalité. Comme dans le "Bund", où l'hypostase du "nous" s'exprime dans le culte du chef, personnalité idéale et complète, dans le Troisième-Reich, il ne peut y avoir qu'une personnalité vraie, celle du Fuehrer, et qu'une seule façon d'accéder à la sphère de la personnalité : la participation à la personne du Fuehrer par fusion mystique.

On ne peut, avec le Fuehrer, entretenir des rapports exclusivement rationnels. Avant de prononcer au nom de tous le serment de fidélité du parti à Hitler, en 1934, Hess déclare : "Par ce serment nous lions de nouveau nos vies à un homme à travers lequel, c'est notre foi - des forces supérieures s'exercent pour l'accomplissement de la destinée. Ne cherchez pas Adolf Hitler avec vos cerveaux, chacun d'entre vous le trouvera avec la force de son cœur. Adolf Hitler est l'Allemagne et l'Allemagne est Adolf Hitler." Seul l'amour permet d'aller à lui, car il est amour. On le choisit librement, par amour, puis on s'abandonne d'une façon inconditionnée à sa volonté. Cette attitude seule permet, a dit Hitler, le règne de véritable "démocratie germanique".

Le Fuehrer est le symbole des aspirations de son peuple; il incarne tous les désirs du peuple parce qu'ils sont ses propres désirs. Il est, selon l'expression de C. G. Jung, sentiment – un centre, un foyer du sentiment de son peuple. Il est l'image incarnée du peuple. Il est uni avec le peuple d'une façon mystique : "j'existe en vous et vous existez en moi", a-t-il déclaré dans un moment de suprême extase. Il est pour le peuple "Unser Adolf". Le Fuehrer est uni à son peuple par des liens spéciaux d'affinité. La présence immédiate et réelle se réalise dans l'identité; "le Fuehrer est moi-même plus profondément et plus sûrement que je le suis moi-même." <sup>193</sup> Le peuple a besoin de son Fuehrer, mais le Fuehrer aussi a besoin de son peuple. Une étroite relation de polarité psychologique existe entre eux : "Hitler, écrit C. G. Jung, écoute et obéit aussi, car le véritable meneur de masse est toujours, en même temps, mené." <sup>194</sup> À la veille de la catastrophe finale, Hitler devait dire : "Si je dois disparaître, le peuple allemand le devra aussi car il n'aura pas été digne de moi." <sup>195</sup>

<sup>193</sup> Kolnai, *op. cit.*, p. 151.

<sup>194</sup> Juhg, C. G., cité par Goerlitz et Quint, *op. cit.*, Tome II, p. 210.

<sup>195</sup> Cité par Goerlitz et Quint, II p. 209.

La seule voie qui conduise à Hitler es la foi : "Ce n'est pas la subtilité de l'intellect mais plutôt une voix intérieure qui, un jour, vous a donné le commandement à chacun de vous. La raison doit vous avoir dissuadé de venir à moi; la foi seule vous a donné le commandement. Quel idéalisme c'était! Mais quelle force résidait dans cet idéalisme." <sup>196</sup>

"Ma volonté – ce doit être le Credo de chacun d'entre vous – est votre loi. Ma foi est, pour moi comme pour vous, tout en ce monde." <sup>197</sup> Devant la foule réunie au solstice de juin 1934 sur le site sacré du Hesselberg, pour communier dans la foi nouvelle, Goering, ému de cette effusion du cœur, s'écria : "Quand y eut-il jamais foi plus profonde et plus passionnée en Allemagne qu'aujourd'hui? Quelle foi fut jamais éveillée plus intensément que notre foi au Fuehrer ? Jamais plus grand miracle ne s'est produit que celui de notre temps. Le Tout-Puissant a fait cela par Adolf Hitler. "

Dans un débordement de reconnaissance Goebbels écrit : "Voilà pourquoi nous croyons en lui. Dans la forme géante de cet homme nous voyons que le destin nous est favorable et, remplis d'espérance, nous nous joignons autour de son idée pour que nous soyons unis à cette puissance créatrice qu'à l'avenir nous partagerons avec lui." <sup>198</sup> Et Goering : "Je lui suis sans réserve fidèle depuis dix ans et lui resterai fidèle sans condition jusqu'à ma mort." <sup>199</sup>

La profession de foi du mouvement de la foi allemande, composée en septembre 1934, contenait ce credo : "Je crois au saint peuple allemand à l'intérieur et à l'extérieur des frontières allemandes. Je crois en Adolf Hitler qui, par la grâce de Dieu, fut envoyé pour redonner au peuple allemand la foi en lui-même."

Et finalement, voici la prière écrite par le jeune et fanatique Fuehrer de la jeunesse hitlérienne, Baldur von Schirach, et destinée à être récitée avec piété par des millions de jeunes Allemands :

"Adolf Hitler, nous croyons en toi. Sans toi nous serions seuls. Par toi nous sommes un Volk. Tu nous as donné la grande expérience de notre jeunesse, la camaraderie. Tu nous as imposé la Tâche, le Devoir, la Res-

<sup>196</sup> Hitler, discours, le 13 septembre 1935.

<sup>197</sup> Hitler, discours prononcé lors du festival national, le 1 mai 1936.

<sup>198</sup> Goebbels, *Der Angriff*, op. Cit., p. 218.

<sup>199</sup> Goering, *Aufbau einer Nation*, op. cit., p. 53.

ponsabilité. Tu nous as donné ton Nom, le nom le plus aimé que l'Allemagne ait jamais connu. Nous le prononçons avec révérence, nous le portons avec foi et loyauté. Tu peux avoir foi en nous, Adolf Hitler, Fuehrer et porteur de l'étendard. La jeunesse est ton nom, ton nom est la jeunesse. Toi et les millions de jeunes ne peuvent jamais être séparés."

L'avènement du Fuehrer marque un fait d'une telle importance qu'à l'avenir, on divisera l'histoire en deux périodes principales : la période antérieure et la période postérieure à Hitler. Dans une conférence prononcée devant l'association des professeurs, à Berlin, en 1935, le Dr Baeumler déclarait : "Le moyen-âge ne s'est pas terminé avec la découverte de l'Amérique ou la réforme – mais avec l'accession au pouvoir d'Adolf Hitler."

On pouvait penser, comme effectivement plusieurs le crurent, que Dieu s'était incarné parmi les hommes pour instaurer un Nouvel-Âge de la foi. Fuehrer de l'Allemagne, Hitler pouvait espérer devenir Fuehrer du monde. Dans son discours célèbre du 10 décembre 1940, il déclarait : "Le chemin parcouru par une personne inconnue et sans nom pour devenir Fuehrer de la nation allemande fut plus difficile que ne le sera la route conduisant de Fuehrer de la nation allemande à créateur de a paix à venir."

Mais, sur ce point, Hitler devait se tromper : car son pouvoir prestigieux ne pouvait s'exercer que sur le sol où "l'épi rare, seul de son rang", avait grandi.

Dans le Fuehrer du Troisième-Reich, on retrouve les éléments magiques et religieux dont les peuples sibériens et de l'Asie centrale revêtent les chamans. <sup>200</sup>

Comme un chaman, Hitler possédait une maîtrise particulière, terriblement efficace dans une société où la masse est suprême : le don de la parole; il avait triomphé, au cours de sa jeunesse, de terribles malheurs; il avait, lors de son premier discours, subi l'épreuve de l'initiation qu'exige une société fondée sur le principe du chamanisme; comme un chaman, il s'exprimait par le truchement d'une idéologie; il avait accès à une zone sacré inaccessible aux autres membres de la communauté; il était spécialiste de l'âme humaine : lui seul pouvait la "voir", car il connaissait sa "forme" et sa densité; il était, lui-même, magique : il

---

<sup>200</sup> Eliade, Mircea, Le Chamanisme et les Techniques archaïque de l'Extase, Payot, Paris, 1951.\_

était "tambour" et "aimant"; "pureté" et "fureur"; <sup>201</sup> il était, mis en présence de la foule, spécialiste d'une transe au cours de laquelle il perdait conscience de lui-même comme individu et la foule, hypnotisée par le son de sa voix, reproduisait elle-même cette transe dans une fusion mystique totale; comme un chaman encore, il avait la capacité de guérir; il était le "grand thaumaturge" non seulement des âmes mais aussi des corps; des femmes dans les douleurs de l'enfantement ont été soulagées en invoquant le Fuehrer; les enfants le priaient et se plaçaient sous sa protection; à son apparition, les hommes, les femmes et les enfants se pressaient autour de lui pour toucher ses vêtements — afin de conjurer la chance en leur faveur.

Le pouvoir de chamaniste du Fuehrer n'exerce plus ses effets magiques. Son destin final comme chaman dépend de la conscience de la société qui, des siècles durant, avait préparé et souhaité son avènement. La fabulation populaire de la prochaine génération allemande, grâce au mystère dont on entoure volontairement la fin de Hitler, sera peut-être en mesure d'élaborer la légende du grand Fuehrer qui, comme le héros mythologique Siegfried, s'est incarné un jour en Allemagne, "la terre bénie des dieux", mais qui a été finalement trahi dans sa mission, — après quoi il n'y eut "plus d'Allemagne".

---

<sup>201</sup> Gaillois, Roger, *Quatre Essais de Sociologie Contemporaine*, Paris 1951, p. 57 et suivantes.

La révolution allemande du XXe siècle.

Tome I. (1954)

Troisième partie. Les porteurs de l'idéologie national-socialiste.

## Chapitre III

---

### Le Corps Noir : la S.S.

[Retour à la table des matières](#)

Une nouvelle Weltanschauung, tant qu'elle ne s'est pas cristallisée dans les institutions, tant qu'elle n'a pas été suffisamment intériorisée, et qu'elle est menacée de l'intérieur ou de l'extérieur, exige l'existence d'un organe spécialement destiné à sa protection; dans l'idéologie national-socialiste, cet organe fut le "Corps noir" (Das Schwarze Korps). <sup>202</sup>

L'origine du Corps noir remonte aux années de l'après-guerre qui virent l'éclosion et la floraison de formations para-militaires, appelées Corps francs et attachées à un officier d'armée, ou plus souvent de "Stosstruppen", démobilisé. Ce furent les tactiques agressives de la réaction qui entraînèrent la formation des Corps francs. Incapables de se réadapter à la vie civile, des milliers d'anciens soldats, surtout parmi les plus jeunes, d'étudiants d'université, de jeunes gens des classes moyennes et d'ouvriers industriels sans travail, joignirent les Corps francs et eurent ainsi l'occasion de traduire dans des actes leur mécontentement et leur ressentiment. On peut leur appliquer l'expression que Paetel a formulée pour définir le Corps noir : les Corps francs furent des confréries de "déracinés". Par la

---

<sup>202</sup> Nom de l'organe officiel de la S. S.



suite, Hitler devait professer le plus souverain mépris à l'égard des Corps francs. Mais la "troupe de sécurité" qui prit naissance à l'intérieur du mouvement national-socialiste, dès l'été de 1920, n'était rien d'autre qu'un Corps francs. Le national-socialisme devait d'ailleurs intégrer, d'une façon ou d'une autre, dans ses propres formations, la majorité des effectifs des divers Corps francs. Ce qui caractérise le national-socialisme, sous cet aspect, c'est que, associées elles-mêmes à un mouvement doué de permanence et acquérant progressivement une substance positive, les formations national-socialistes eurent la possibilité de parvenir à un très haut degré de stabilité et d'organisation, alors que la plupart des Corps francs furent, comme les mouvements à l'intérieur desquels ils avaient pris naissance, éphémères et purement négatifs.

La première organisation de sécurité à être mise sur pied, dans le national-socialisme, fut la "Turn-und Sportabteilung" (section de gymnastique et de sport) <sup>203</sup> dont la proclamation, datée du 3 août 1921, se formulait ainsi : "Cette organisation représentera l'idée défensive d'un peuple libre... Ce qu'elle devra faire avant tout, c'est former dans les âmes de nos jeunes adeptes une indomptable volonté d'action. Elle devra leur faire entrer dans la cervelle, à coups de marteau et en traits de feu, que ce n'est pas l'histoire qui fait les hommes mais les hommes qui font l'histoire. La nouvelle formation sera une école préparatoire pour la lutte à soutenir bientôt en vue de la liberté à l'intérieur." <sup>204</sup> Deux mois plus tard, la "Turn-und Sportabteilung" changea son nom en celui de "Sturmabteilung" (section d'assaut). <sup>205</sup> Au cours de cette période, la "Sturmabteilung" (S.A.) ne fut rien d'autre qu'un Corps franc, c'est-à-dire un groupe d'hommes de main, sous la direction d'un chef (Goering) et au service d'un mouvement réactionnaire, pouvant être utilisés en toute occasion où la violence est requise et spécialement entraînés en vue de la tactique du putsch. Le Putsch de la "Feldherrnhalle", de 1923, marque la fin de l'existence, sous cette forme rudimentaire, de la S.A. Cependant, plusieurs traits propres aux Corps francs persistèrent par la suite dans la S.A., comme d'ailleurs le national-socialisme conserva plusieurs caractères d'un mouvement réactionnaire. Cessant d'exister en novembre 1923, la S.A. ne fut recons-

---

<sup>203</sup> Niekisch, Ernst, *Das Reich der Niederen Dämonen*, Rowohlt Verlag, Hambourg, 1953, p. 113.

<sup>204</sup> Vermeil, *l'Allemagne*, op. cit., p. 318 et p. 319.

<sup>205</sup> Niekisch, *op. cit.*, p. 113.

tituée qu'en 1926. Entre temps, en 1925, avait été constituée une seconde formation, les "Sturmstaffeln" (S.S.) dont l'organisation avait été ébauchée en 1923 par Hitler et dont la fonction particulière devait être la protection du Fuehrer et l'idée national-socialiste. La proclamation disait ceci : "La direction du parti part du principe qu'une petite troupe, composée des éléments les meilleurs et les plus résolus vaut autrement mieux qu'une grande masse de partisans irrésolus. Les règles à la base de l'organisation de la section de protection sont, en conséquence, fixées avec beaucoup de sévérité et la force en nombre de la section de sécurité est étroitement limitée." <sup>206</sup> La S.S. vécut dans l'ombre de la S.A. jusqu'en 1929, alors que Himmler en prit la direction et en fit un rouage extrêmement compliqué qui devait devenir par la suite essentiel au fonctionnement de la machine dictatoriale et à l'expansion de l'idéologie.

Par rapport à la S.A., qui fut une organisation para-militaire et qui par la suite devait devenir une section de la Wehrmacht, la S.S. constituait une formation d'élite dont les membres prêtaient individuellement serment au Fuehrer. La S.A. portait la chemise brune, la S.S. le costume noir. Jusqu'en juillet 1934, la S.S. était rattachée à l'état-major de la S.A., dont le chef était le colonel Roehm. Le 13 juillet, à la suite de la purge du 30 juin, la S.S. devint une formation autonome et complètement indépendante, dont l'influence dépassa de loin celle de la S.A.

L'organisation et la mentalité de la S.S ne sauraient être comprises que si on tient compte de celui qui en fut l'âme dirigeante; Heinrich Himmler. Fils d'un maître d'école, Himmler naquit à Landshut, en Bavière, le 7 octobre 1900. Instituteur lui-même et diplômé en agronomie, il n'eut pas l'occasion d'exercer sa profession. Il rencontra Hitler dès 1920 et, âgé de 20 ans, subit immédiatement et pour toujours le charme qui émanait de la personnalité du Fuehrer. Il dut peut-être à ses études agronomiques le goût qu'il eut par la suite pour les expériences "scientifiques" et particulièrement médicale qu'il fit pratiquer sur des milliers d'êtres humains. À partir de 1920, il fut le justicier fidèle, à la conscience entièrement faussée, auprès du Fuehrer. En retour de cette fidélité inconditionnée, Hitler lui accorda une confiance inébranlable. Après le Putsch infructueux de Munich, auquel il participa, Himmler devint le principal organisateur de la S.S. En 1929, il fut nommé Reichsfuehrer de la S.S., qui comprenait alors en tout 280

---

<sup>206</sup> Cité par Niekisch, *ibid.*, p. 114.

hommes. Sous l'influence personnelle de Himmler, une fusion graduelle se fit, à partir de 1933, entre la S.S. et la police. Nommé Polizeipräsident de Munich en 1933, il devint chef de la police allemande en 1936. En 1939, la fusion fut complétée par l'incorporation à la S.S. de tous les fonctionnaires de la police de sûreté et de la police d'ordre. Enfin, en 1943, il fut nommé par Hitler ministre de l'intérieur et quelque temps plus tard commandant de l'armée de réserve.

Si l'on peut voir dans Hitler la source et le détenteur des pouvoirs spirituel et temporel dans la Troisième-Reich, Himmler doit être considéré comme l'organisateur et le maître de l'appareil extérieur de ces pouvoirs. Jamais peut-être deux hommes aussi différents l'un de l'autre par le caractère et la mentalité, en même temps aussi nécessaires l'un à l'autre, ne furent amenés à former une association durable. Leur objectif était, en dernière analyse, commun : l'imposition et la cristallisation du national-socialisme. Les voies conduisant l'un et l'autre vers cet objectif étaient différentes mais convergentes : Hitler était le prophète, l'homme inspiré; Himmler fut le grand-maître, le grand inquisiteur. L'un fournissait l'étincelle d'où jaillissait, sous une forme incandescente, l'idée; l'autre fut le simplificateur et le prodigieux exécutant. Les talents de l'un n'auraient pu s'exercer sans les talents de l'autre. L'un était le complément nécessaire de l'autre. Mais, toujours, Himmler conserva sa position de "deuxième homme nécessaire" du régime; jusqu'au dernier moment, alors qu'il pouvait disposer à son avantage de la quasi-totalité de la puissance matérielle du régime, il demeura ce qu'il devait être, c'est-à-dire la puissance derrière le trône. Jamais il ne rêva d'utiliser sa puissance effective pour se substituer à Hitler comme Fuehrer suprême : tel, il le savait, n'était pas son rôle. "Chaque époque révolutionnaire, dit le Dr Karl Gebhardt, possède son deuxième homme typique, qui prend sur lui le caractère odieux de la sévérité; Mahomet sourit et le calif exécute." (So ungefaehr wie Mohammed laechelt und der Kalif dann austuehrt). <sup>207</sup>

De la sorte, l'idéologie, attachée plus particulièrement à la personne du Fuehrer, conserve toute sa "pureté" en dépit des modalités de sa cristallisation sociale. Bras séculier du Troisième-Reich, Himmler fut l'exécutant redoutable de tâches obscures, nécessaires ou non à la consolidation du régime; dévoué tout particulièrement

---

<sup>207</sup> Gebhardt, Dr Karl, cité par Bayle, *Psychologie et Éthique du National-Socialisme*, op. cit., p. 24.

rement à l'action exterminatrice en vue de la sécurité intérieure, il percevait et prévenait, selon l'expression de Bayle, "les plus secrets désirs de son maître. À lui revint la fonction très spéciale d'organiser l'enfer où devaient être jetés ceux qui étaient "indignes" d'accéder au ciel idéologique.

Homme d'action et de décision, Himmler n'avait intériorisé dans sa structure mentale idéologique que deux éléments positifs essentiels : la foi en Hitler et le principe racial, envisagé avant tout sous un angle biologique. Cette structure demeurait particulièrement influencée par les grands motifs négatifs réactionnaires : l'antisémitisme, l'opposition au communisme et à la démocratie, et ainsi de suite. Ce sont ces derniers traits de la mentalité de Himmler qui en firent le pourchasseur infatigable et inflexible des "idées subversives". Opiniâtre et obstiné, inaccessible au doute et à l'indécision, Himmler ne développa jamais une idée personnelle; son rôle fut d'exposer sans cesse les mêmes idées et de les appliquer à la situation avec laquelle la S.S. et lui-même se trouvaient confrontés. Le fanatisme voué à l'action, l'acceptation sans discussion d'un ordre ou d'une mission, la force au service du régime – tout cela défini comme autant de qualités morales dans l'idéologie national-socialiste – devint pour Himmler, à cause même des dispositions de son tempérament, les seules vertus à pratiquer. Dans tous les actes de sa vie, il suivit avec une fidélité inébranlable le standard moral qui s'était imposé à sa conscience. En persécutant, en faisant exécuter son propre frère, il avait la conviction de poser un acte vertueux et d'être pour tous un modèle à imiter. "Himmler, a dit Von Neuroth, au tribunal de Nuremberg le 26 juin 1946 avait deux visages : une véritable tête de Janus." Chez lui, peut-on dire, l'éthique national-socialiste se réalisa à l'état pur. Plus que tous les autres, il fut possédé par la puissance démoniaque qui s'était introduite dans la substance idéologique.

Himmler ne fit pas qu'être l'organisateur et le maître incontesté de l'appareil du pouvoir; il régna aussi sur des centaines de milliers d'esprits, choisis parmi les plus doués de la nation et destinés à devenir "l'élite raciale mâle" de cette nation. Il leur communiqua sa foi illimitée au Fuehrer et son culte idolâtre de la race; il leur insuffla sa propre haine de tout ce que, à travers sa structure mentale, il percevait comme subversif; il les enivra enfin de son propre idéal de force et du pur type aryen. La S.S., comme son Fuehrer, ne développa aucune idée nouvelle; la majeure partie de la doctrine national-socialiste même resta étrangère à sa mentalité; elle fut, comme Himmler, un instrument d'exécution terrible, fanatique et

toujours fidèle, au service de l'Ordre nouveau. À travers la S.S., comme de son Reichsfuehrer, le principe démoniaque put, sous le couvert d'un culte sincère aux vertus mâles et raciales, manifester sa puissance incontrôlable et se répandre en toutes sortes d'ensorcellements qui amenèrent des milliers de jeunes hommes remplis d'enthousiasme, de chaleur et d'une grande foi envers la partie de l'idéologie qui leur fut accessible et qui configura leur mentalité à poser des actes d'une horreur sans nom dans le langage des hommes.

Dans un discours prononcé à Metz, immédiatement après la compagne de France, Himmler a révélé clairement le but qu'il poursuivait depuis onze ans, à partir du moment où il était devenu Reichsfuehrer S.S. : "construire un Ordre du sang pur, pour servir l'Allemagne." <sup>208</sup> C'est de ce principe qu'il faut partir pour comprendre l'organisation, le mode de recrutement et la loi de la S.S.

Dans la pensée qui présida à son organisation, la S.S. devait être une formation d'élite, spécialement attachée à la personne du Fuehrer, destinée à protéger le mouvement et à veiller à la discipline dans les assemblées et au sein du parti. Par la suite, la S.S. devint le principal organisme responsable de la sécurité et de la pureté idéologique au du régime national-socialiste. Son organisation devint extrêmement élaborée au fur et à mesure que son chef, Himmler, assumait les fonctions d'un ministre de l'intérieur.

Grandissant dans l'ombre de la S.A. jusqu'en 1929, date à laquelle Himmler en assumait la direction sur l'ordre de l'Hitler, la S.S. devint à partir de cette date une véritable formation d'élite au sein du S.S. en estafettes de dix hommes chacune sous la direction d'un Gruppenfuehrer. Ainsi organisée, la S.S. pouvait agir simultanément et avec un plan d'ensemble dans les régions les plus diverses de l'Allemagne. C'est cette organisation qu'on vit à l'œuvre au cours de la nuit du 30 juin 1934, alors qu'elle montra, en dépit du fait qu'elle ne comprenait à ce moment que quelques milliers d'hommes, une efficacité et une sûreté telles que la terreur s'empara de la population. À côté de l'Allemagne – S.S. se constituèrent plusieurs sous-divisions de la S.S. dont les deux principales furent : la S.S. – Verfuegungstruppe, ou formation d'élite, et la S.S. – Totenkopfverbaende, qui arboraient la tête de mort et qui, comprenant environ le dixième des effectifs globaux

---

<sup>208</sup> Toutes les citations des discours de Himmler sont tirées de la traduction de Bayle, *op. cit.*, pl. 392 à p. 458.

de la S.S., furent spécialement assignées à la garde des camps de concentration <sup>209</sup>. De 1933 à 1939, période au cours de laquelle Himmler devint le chef de la police secrète, les divers services de la police de la sécurité furent progressivement fusionnés à la S.S. et en 1939, les fonctionnaires de la police de sécurité furent incorporés à la S.S. À partir de 1940, Himmler organisa la Waffen-S.S., destinée à fournir des régiments d'élite à la Wehrmacht. Progressivement, sous la pression des nécessités de la guerre, on subdivisa la Waffen-S.S. en plusieurs catégories dont les deux principales reproduisirent les deux grandes subdivisions de la S.S. : *Verfuegungstruppe* et *Totenkopfverbaende*. La première comprit la grande majorité des 40 régiments d'élite dont la bravoure et la valeur jetèrent le monde dans l'étonnement et les secondes, ces sections terrifiantes vouées aux œuvres de représailles et d'exterminations massives qui répandirent l'horreur et la ruine partout où elles passèrent.

Les principes fondamentaux à la base de l'intégration des divers organismes de la S.S. furent l'unité de direction et la séparation fonctionnelle. L'unité de direction ne fut jamais menacée, puisque chaque chef d'une subdivision de la S.S., quelles qu'elle fût, était directement responsable à Himmler lui-même. Le cas le plus intéressant se posa au moment de la formation de la Waffen-S.S., qui fut soumise à Wehrmacht du point de vue tactique mais resta dépendante de la direction S.S. quant à la formation et à l'équipement; ce curieux compromis devait provoquer une distinction entre la "Waffen-S.S.", et l'ensemble de la Wehrmacht, distinction qui s'accrut progressivement et qui entraîna une lutte ouverte entre la première et la seconde. Reliées organiquement entre elles par la tête, les diverses sous-divisions de la S.S. furent fonctionnellement séparées l'une de l'autre et cela à un degré très accentué. Cette séparation fonctionnelle fut maintenue au sein même de la Waffen-S.S. L'isolement entre les diverses catégories de la S.S., surtout entre la *Verfuegungstruppe* et les *Totenkopfverbaende*, tant militaire que civile, fut maintenu à un degré tel qu'on peut admettre comme plausible la protestation, si souvent formulée de la part des S.S. incorporés à la *Verfuegungstruppe*, de leur ignorance totale de l'existence des *Totendopfverbaende* et surtout de la nature de la fonction que celle-ci accomplissaient. Il est difficile d'admettre, du moins pour la majorité des cas, que cette ignorance, voulue par le régime, afin de ne pas déprimer les éléments moins résistants de la S.S., soit de-

<sup>209</sup> Voir, pour l'organisation de la S.S. : (Appendice D)

meurée complète jusqu'à la fin : il est probable qu'a été développé, à un certain stage, dans la S.S. encore plus que dans l'ensemble de la population, un complexe mécanisme psychologique de défense dont la fonction était d'empêcher l'accès à la conscience d'actes et de procédés révoltants du point de vue humain, accomplis, en général, par des hommes hautement entraînés à cette fin. Quoi qu'il en soit, on doit conclure que l'organisation de la S.S. était savamment orchestrée de façon à réaliser, sous ses diverses formes, l'objectif que poursuivait cette formation.

En 1939, il y avait approximativement 240.000 hommes dans l'Allgemeine S.S. Vers la fin de la guerre, ce nombre avait été réduit à 40.000, en conséquence du fait qu'un grand nombre avaient été enrôlés dans la Waffen-S.S. Par contre, les rangs de cette dernière se gonflèrent rapidement pour grouper à la fin de la guerre plus de quarante divisions comprenant 580.000 hommes, à l'exclusion des 300.000 qui avaient été mis hors combat. Même dans la Waffen-S.S., le recrutement se fit sur une base hautement sélective, bien que les nécessités de la guerre aient apporté un assouplissement considérable à la sévérité antérieure. L'exposé du mode de sélection appliqué pour le recrutement dans la S.S. ne doit pas tenir compte de cette période anormale.

L'enrôlement se faisait sur une base strictement volontaire. Jusqu'en 1933, tout jeune homme, pourvu qu'il possédât par ailleurs les qualités exigées, raciales et autres, était admissible dans la S.S. À partir de 1933, la seule voie d'accès à la S.S. fut la jeunesse hitlérienne et même, afin d'éliminer les opportunistes et de conserver à la S.S. son caractère d'élite raciale, Himmler pratiqua de 1933 à 1935 une incessante purge intérieure qui élimina, de propre aveu, pas moins de 60.000 hommes.

Afin d'éliminer automatiquement des rangs de la S.S. les incapables et les "déracinés", les membres de l'Ordre noir, loin de retirer une solde, devaient payer des cotisations élevées et acheter eux-mêmes leurs pantalons noirs et leurs bottes, même dans la pire période de la crise économique. Et, déclare Himmler dans son discours de janvier 1937, si le candidat "déclarait ne pouvoir assumer la dépense, nous lui répondions : Va-t-en, tu n'as rien compris; il faut que tu sois prêt à tous les sacrifices; nous n'avons pas besoin de toi." De plus, le S.S. devait continuer à gagner sa subsistance en occupant un emploi lucratif dans la vie civile.

À ce mode négatif de sélection s'ajoutait un mode positif rigoureux, fondé sur les données théoriques fournies par les spécialistes de la question raciale, de Chamberlain à Guenther. Himmler confesse la difficulté de l'application concrète de la théorie sélective. La sélection, dit-il, peut s'opérer en pratique selon deux méthodes : la première, qui résulte d'une lutte décisive (*Der Kampf auf Leben und Tod*) et qui est impraticable en temps de paix; la seconde, qui se fonde dans l'apparence extérieure et qui, bien que seule utilisable, doit être cependant employée qu'avec la plus grande circonspection. Aucun jeune homme n'est admis dont la taille est inférieure à un mètre soixante-dix, car les hommes dont la taille est plus élevée sont susceptibles de posséder plus de gouttes du sang supérieur; chacun doit fournir une photographie de sa personne que Himmler examine personnellement sur la base d'une connaissance rudimentaire de physiognomonie raciale; chacun doit délivrer un certificat de la jeunesse hitlérienne. Le jeune homme doit, en outre, présenter la preuve de son hérédité biologique depuis 1750; il doit fournir un certificat politique de ses parents, de ses frères et de ses sœurs; un certificat attestant l'absence de maladies héréditaires pour l'ensemble de la famille et son propre certificat d'examen médical. Avant d'être accepté, le jeune homme doit subir un examen très sérieux devant la commission raciale, composée de Fuehrer S.S., d'ethnologues et de médecins : l'avis de cette commission peut être décisif; on tient aussi compte du maintien et de l'attitude générale du jeune homme devant la commission. D'après Himmler, seulement quinze sur cent, pouvaient être acceptés.

Le jeune homme qui répondait aux exigences prescrites n'était pas pour autant promu immédiatement à la dignité de S.S. À dix-huit ans, il devenait postulant; sur un rapport favorable de son Fuehrer, il prêtait, trois mois plus tard, serment à Hitler et devenait candidat. Durant les neuf mois subséquents, il préparait ses examens sportif et idéologiques qu'il subissait à dix-neuf ans, avant de passer pour deux ans au service du travail et à l'armée. À son retour de l'armée, à vingt et un ans, le candidat suivait un cours intensif sur la conception national-socialiste du monde, étudiait les lois du mariage et la législation sur la famille; il apprenait aussi les règles de l'honneur. Le 9 novembre qui suivait son retour de l'armée, il devenait S.S., il recevait le poignard. Dorénavant, il aurait le privilège de défendre son honneur suivant les droits de la S.S. Jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, il serait un S.S. actif; puis, de trente-cinq à quarante-cinq ans, il passerait à la S.S.



de réserve. Mais il resterait soumis à la preuve annuelle du rendement sportif jusqu'à l'âge de cinquante ans, car tout S.S. devait posséder l'insigne sportif qui se méritait particulièrement lors des compétitions spéciales tenues à l'occasion du solstice de juin, jour sacré.

Dans une proclamation officielle, datée du 31 décembre 1931 et signée par Himmler, la S.S. est décrite comme "une association d'hommes allemands, définis en termes du sang nordique, et spécialement sélectionnés." Dans ses discours, Himmler affectionnait de la considérer comme un "Ordre". Paetel, dans son article sur la "Typologie de l'Ordre noir", a écrit que le S.S. constituait un Ordre masculin qui, utilisant les techniques propres au XXe siècle, opérait une sorte de synthèse de l'Ordre teutonique et de la Société de Jésus. Le but de Himmler était de construire un Ordre du bon sang, pour servir l'Allemagne (einer Orden guten Blutes zu schaffen, der Deutschland dienen kann). "Je veux, poursuivait-il, construire un Ordre qui exprime et développe la conception contenue dans le sang nordique, afin d'attirer à nous tout le sang nordique du monde, le retirer à nos adversaires, et nous l'amener afin que dans la grande politique envisagée, nous n'ayons jamais plus à lutter contre de grandes quantités de ce sang, ni contre les valeurs qu'il représente." <sup>210</sup> Bref, l'objectif poursuivi par Himmler était de garantir une source de sang dirigeant pour gouverner la terre et cette source ne pouvait surgir que de l'intérieur d'un Ordre ayant sa règle et ses lois internes et obligeant ses membres à la pratique de vertus spéciales.

La règle fondamentale de l'Ordre noir, règle indiscutée et définissant en même temps l'Ordre, était la foi absolu au Fuehrer : Himmler, a dit son ami le Dr Karl Gebhardt, s'estimait le général d'un Ordre qui ne possédait qu'une règle : Adolf Hitler. Himmler était le grand-maître de l'Ordre; Hitler en était le saint patron. Quelque vide qu'ait été la substance spirituelle de la S.S., il faut reconnaître que jamais la foi fanatique au Fuehrer, qui la caractérisait, ne l'a désertée. Les professions de foi au Fuehrer remplissent des pages entières des discours de Himmler : "Toutefois, a-t-il dit dans un discours prononcé en janvier 1937, nous avons une certitude : celle d'avoir le bonheur de vivre juste à ce moment, qui se produit une fois tous les deux mille ans, moment qui vit naître Adolf Hitler..." Et dans un

---

<sup>210</sup> Himmler, discours prononcé à Metz en 1940, traduit par Bayle, *op. cit.*, p. 414.

discours prononcé à l'Université de Kharkow, ne formula-t-il pas l'espoir que tous ceux qui ont le privilège de posséder dans leur sang quelques gouttes du précieux liquide aryen, à quelque nation qu'il appartiennent, reconnaissent, en Hitler, le Fuehrer du sang germanique? "De plus, il est une chose absolument certaine : à savoir que nous tous, qui sommes membres des peuples germaniques, nous pouvons être reconnaissant envers le destin, qui une fois au cours du milliers d'années, nous donné un tel génie de race germanique, un chef tel que notre Fuehrer Adolf Hitler, et vous devriez être heureux de pouvoir collaborer avec nous". Le rite de consécration qui introduisait le candidat dans l'Ordre consistait dans le serment prêté au Fuehrer : "Je te jure, Adolf Hitler, Fuehrer et chancelier du Reich, de t'obéir jusqu'à la mort, à toi et à ceux que tu auras désignés pour me commander."

S'étonner de ne pas trouver dans la S.S., sauf de rares exceptions, tel Ohlen-dorf, des intellectuels, des gens passionnés de discussions nuancées sur l'idéologie, serait oublier que la S.S. fut la section militante de la contre-Église national-socialiste; comme l'Ordre militant, la S.S. n'avait besoin que de quelques idées simples et générales et d'une vision claire du but à atteindre. Ce but, Himmler l'a répété souvent, était la protection du Reich que le Fuehrer avait créé : "Mais ce but, a-t-il déclaré dans son discours de Metz, ne peut être atteint que si chacun de nous ne s'arrête pas à ce qu'il aime, à son activité, à sa compagnie, à son régiment – bien qu'il doive l'aimer et en être fier - mais va jusqu'au grand tout, la S.S. qui n'est elle-même qu'un moyen pour arriver au but éternel : le Reich, la vision du monde créée par le Fuehrer, le Reich qu'il a fondé, le Reich de tous les Germains."

En terme frappants, Heydrich a défini la nature de la S.S. : elle ne pouvait être que "la troupe de choc d'une certaine conception du monde, la section de protection de l'Idée du Fuehrer et en même temps, à l'intérieur du pays, la troupe de protection politique de l'État national- socialiste". <sup>211</sup>

Ordre du sang, la S.S. se donna une réglementation interne d'une grande sévérité destinée à la conservation et à l'amélioration raciale. Choisis à cause de la qualité exceptionnelle de leur sang, les membres de l'Ordre devaient transmettre à leurs descendants cet héritage sacré; c'est pourquoi les règlements concernant leur

---

<sup>211</sup> Heydrich, R., *Wandlungen unseres Kampfes*, p. 20. Cité par Paetel.

mariage furent si rigoureux <sup>212</sup>. Dans son décret du 31 décembre 1931, le Reichsfuehrer S.S. déclarait : "Conformément à la conception national-socialiste du monde, et reconnaissant que l'avenir de notre peuple est fondé sur la sélection et la conservation du sang de bonne race libre de toute maladie héréditaire, j'introduis pour les membres de la S.S. non mariés l'autorisation obligatoire du mariage." L'Office principal de la race et de la colonisation des S.S. (Rasse-und Siedlungs-Hauptamt S.S) était l'organisme chargé du travail pratique des autorisations de mariage; aucun S.S. ne pouvait se marier sans la permission écrite du Reichsfuehrer S.S. lui-même. Tout membre S.S. se mariant malgré le refus d'autorisation était impitoyablement banni de l'Ordre. En règle générale, l'Office principal de la race, qui tenait les livres généalogiques des S.S. (Sippenbuch der SS) dirigeait lui-même le choix des S.S. candidats au mariage vers des femmes de haute qualité raciale. Un Service spécial de la race, lié à l'Office principal, s'occupait des demandes de mariage : outre la preuve de l'examen médical de la fiancée, de ses parents, de ses frères et de ses sœurs, on exigeait la liste des ancêtres jusqu'à 1750; des garanties idéologiques et humaines étaient également requises; la police avait le droit de faire enquête et de fournir les renseignements susceptibles d'éclairer les médecins, les ethnologues et les divers spécialistes chargés de donner leur avis sur le cas à l'étude. Une fois l'autorisation accordée par le Reichsfuehrer S.S. et le mariage consacré, c'était un devoir pour le couple de procréer des enfants dont l'hérédité biologique précieuse serait un apport inestimable au Volk allemand. Les familles nombreuses recevaient une assistance morale et matérielle. Quatre enfants, au minimum, étaient nécessaires à un mariage bon et sain. L'idéal, répétait Himmler dans ses discours, serait quatre fils : deux pour la patrie et deux pour la race. Un couple stérile avait le droit d'adopter des enfants de bonne race et de les élever dans la conception national-socialiste du monde. Enfin, l'association Lebensborn, fondée en 1936, qui s'occupait de soutenir les familles nombreuses de bonne qualité raciale, prenait aussi soin des enfants illégitimes des S.S. pourvu qu'ils fussent nés de femmes possédant suffisamment de sang aryen.

---

<sup>212</sup> Voir : *Organisation et principes de la S.S.* : I, VIII. 1842, concernant les fiançailles et le mariage. (Bayle, *op. cit.*, p. 414 et suivantes. Aussi, le discours de Himmler prononcé en janvier 1937.

Dans son discours prononcé devant les généraux S.S., à Posen, le 4 octobre 1943, Himmler a déclaré : "Nous avons été soumis à la loi de l'élite, et nous avons été sélectionnés à partir de la moyenne de notre peuple... C'est à partir de ce peuple, avec ses nombreuses dispositions héréditaires et après ces années de lutte pour la liberté, que nous avons cherché à sélectionner sciemment le sang nordique-germanique, puisque ce sang donnait à penser qu'il était doué des qualités créatrices, héroïques et vitales de notre peuple". Au sein de l'Ordre noir, les vertus associées au sang nordique devront régner avec un éclat spécial; elles y seront pratiquées à la façon de vœux monastiques. Dans un décret officiel, Himmler a donné une énumération de ces vertus : "La fidélité, l'honneur, l'obéissance et la bravoure constituent la marque de l'action du membre de la S.S." À ces vertus fondamentales, Himmler ajouta le respect du bien d'autrui.

La fidélité absolue à son sang, à l'Ordre et à la conception national-socialiste du monde est la première vertu que doit pratiquer la S.S. La trahison constitue le crime le plus infamant. "La ligne de conduite, dit Himmler, est la suivante : si, dans votre milieu, un chef S.S. devenait infidèle envers le Fuehrer, ou envers le Reich et même seulement en pensée, vous devez faire le nécessaire pour que cet homme quitte l'Ordre, et nous, nous ferons le nécessaire pour qu'il quitte l'existence même." Et plus loin : "Que le peuple allemand se montre dans chacun de ses hommes et chacune de ses femmes d'une fidélité absolue, qu'il se montre digne de la faveur spéciale d'avoir pu vivre à la même époque qu'Adolf Hitler, que ce Fuehrer qui lui est né et qui lui a sacrifié sa vie pleine de soucis, de responsabilités et de travail, et entièrement dédiée à notre peuple germanique allemand."

Ordre masculin vivant selon ses propres lois, la S.S. ne connaît qu'un code, celui de l'honneur. La fidélité et l'honneur sont des vertus identiques : l'arme de la S.S. ne porte-t-elle pas l'inscription suivante, octroyée par le Fuehrer : "Mon honneur est ma fidélité"? Dans un décret, daté du 9 novembre 1935, Himmler ordonne : "Chaque S.S. a le droit et le devoir de défendre son honneur par les armes." Les lois germaniques "s'expriment merveilleusement" lorsqu'elles stipulent : "La servitude de l'honneur suffit" (Ehre ist Zwang genug). Le code de l'honneur doit être la seule loi dirigeant la conduite du S.S.; la foi en la parole donnée doit être tenue de façon inébranlable : "En temps de guerre comme en temps de paix, les S.S. ne feront plus signer de contrats écrits; la parole donnée et la poignée de main devront signifier le contrat; la poignée de main d'un S.S. doit

valoir au moins un million et même davantage." Celui qui manque à l'honneur se rend indigne d'appartenir à la S.S.

Comme dans tous Ordre religieux ou militaire, l'obéissance est affirmée, dans la S.S., comme la vertu fondamentale : "L'obéissance d'un S.S., affirme un décret signé par Himmler, est la plus haute vertu d'un homme qui combat pour ses idées. " Le renoncement à soi-même, à ses intérêts et à sa vie même, doit être complet. L'Ordre réalise le "Bund" dans sa plénitude. Les membres de l'Ordre ne doivent pas être considérés comme des individus autonomes mais comme des parties d'un tout. De cette façon seulement, d'ailleurs, chacun réalisera en lui la liberté intérieure et la personnalité aryenne dans leur plénitude. Le devoir d'obéissance se fonde sur la primauté souveraine de l'idée national-socialiste. Dans une lettre fameuse, Gottlob Berger écrit à Himmler : "La vieille devise de la noblesse huguenote réfugiée, en majorité de vrai sang germain, était : "Mon âme à Dieu, mon épée au Roi, mon cœur aux dames". Aujourd'hui, le national-socialiste exige tout : l'âme, l'épée et le cœur, pour l'idée." <sup>213</sup> "L'obéissance, ordonne Himmler dans un décret, est exigée d'une façon inconditionnelle. Elle provient de la conviction que l'idée national-socialiste doit dominer. Celui qui possède cette conviction et prend partie passionnément pour elle se soumet volontairement à la contrainte de l'obéissance. C'est pourquoi la S.S. sera toujours prête à exécuter d'une façon aveugle tout ordre provenant du Fuehrer ou d'un de ses supérieurs, même si les sacrifices les plus grands lui sont ainsi demandés. " Himmler liait la sainteté de l'Ordre à la pratique de la vertu d'obéissance : "Cette sainteté de l'Ordre, a-t-il déclaré dans son discours de Posen, s'accroît d'autant plus que notre territoire est plus grand." L'obéissance doit s'exercer de bas en haut et cela à partir du Reichsfuehrer S.S., qui doit lui-même obéir aveuglément à tout ordre émanant du Fuehrer : "Le supérieur, dit encore Berger dans sa lettre, a toujours le droit de décision, lorsqu'il a décidé, son ordre doit être exécuté jusqu'à sa dernière conséquence." Himmler a insisté à plusieurs reprises sur la nécessité de la part des Fuehrer S.S. et des généraux S.S. de donner l'exemple à leur subalternes en obéissant eux-mêmes à leurs propres supérieurs. Les ordres, dès qu'ils émanent d'un supérieur, doivent être tenus pour sacrés : "... à partir du moment où ce supérieur, c'est-à-dire le Reichsfuehrer S.S., qui est le supérieur des généraux S.S. ,

---

<sup>213</sup> Berger, Gottlob, *lettre à Himmler*, du 9 mars 1943, traduction de Bayle, *op. cit.*, p. 458 à page 462.

le Fuehrer lui-même confirme l'ordre en question, il doit être exécuté, non seulement dans sa lettre mais dans son esprit." Faisant le vœu de l'obéissance absolue, chaque S.S. prononçait le serment suivant : "Être absolument fidèle : quoi qu'il arrive, garder confiance en l'avenir et obéir d'une façon absolue pour aider finalement l'Allemagne."

Le courage et la bravoure qui caractérisaient les anciens Germains, et que possèdent encore les Allemands modernes, sont des vertus que pratique spontanément tout membre de l'Ordre S.S. Himmler rappelait souvent que la source du courage, de la bravoure, réside dans la foi. La foi doit demeurer bien vivante dans l'Ordre et dans chaque membre afin que le courage ne fasse jamais défaut : " Une partie du courage, affirme-t-il dans son discours de Posen, c'est la foi, et là, personne au monde ne doit nous dépasser. La foi gagne les batailles, la foi mène aux victoires; les hommes qui sont des pessimistes ou qui perdent la foi, doivent quitter nos rangs."

Une dernière vertu germanique, que la S.S. doit pratiquer plus encore que la moyenne de la population, c'est le respect du bien d'autrui. Le 9 novembre 1935, Himmler signait la "Loi fondamentale sur la sainteté de la propriété". Dans tous ses discours, et surtout dans ses discours prononcés durant la guerre, Himmler devait revenir sans cesse sur l'obligation de respecter le bien d'autrui en menaçant les délinquants des pires châtiments et même de la peine de mort.

Certes, la vie au sein de l'Ordre n'est pas facile; en effet, l'idéal vers lequel l'Ordre tend est la réalisation au maximum des qualités que possède l'élite du sang germanique. Aussi chaque S.S. doit-il se sentir fier d'avoir été choisi, d'être un membre de la seule aristocratie authentique qui existe actuellement dans le monde. Himmler lui-même répétait sans cesse avec quelle fierté il revendiquait le titre de S.S. Lui-même il est le maître de l'Ordre, mais il en est un membre avant d'en être le maître : "Cela doit être véritablement ainsi, mes S.S., je vous en donne l'assurance, car nous sommes tous des S.S. : je suis d'abord un S.S., et ensuite seulement, le Reichsfuehrer S.S. " La vie du S.S. est une vie de renoncement constant, de sacrifices, et de continuels appels à l'héroïsme. C'est par l'effort persévérant de chacun, au service de l'Ordre, que celui-ci pourra triompher dans la lutte qu'il livre pour le triomphe du bon sang germanique. Dès 1931, Himmler, dans son décret du 31 décembre, écrivait : "Les S.S. voient clairement

qu'avec cet Ordre, ils ont accompli un acte de grande importance; la moquerie, le dédain et l'incompréhension ne nous touchent pas, l'avenir est à nous."

Les vertus que proclamaient l'Ordre furent généralement pratiquées d'une façon intense – et cela dans le sens où l'Ordre le voulait. Les procès de Nuremberg devaient faire ressortir jusqu'à quel point la fidélité absolue et l'obéissance inconditionnée au Fuehrer étaient revendiquées comme des vertus impératives contre lesquelles il n'était permis de déroger en aucune occasion. Ohlendorf, mis en demeure de dire s'il aurait obéi à un ordre lui demandant de tuer un être cher, répondit qu'il aurait exécuté cet ordre. L'esprit de l'Ordre avait tellement pénétré la mentalité de ses membres que, pour ceux-ci, la responsabilité morale se limitait à l'accomplissement sans discussion de ce qui était ordonné. Le défenseur officiel de la S.S., le Dr Pelckmann, dans son plaidoyer prononcé le 26 août 1946 devant le Tribunal Militaire International, exprima ce point de vue en des termes imagés : "Une hache qui quitte l'enclume du forgeron ne sait pas si elle rend service à l'humanité ou si elle sera utilisée comme un instrument de meurtre, ne serait-ce qu'à l'aide de son manche." <sup>214</sup> Ayant admis lors de son procès n'avoir pu se résoudre à exécuter complètement un ordre de liquidation massive émanant du Fuehrer, le colonel S.S. Walter Blume ajouta : "J'avais le sentiment de culpabilité d'un homme incapable d'exécuter parfaitement l'ordre du Fuehrer".

Sans doute, dans la S.S. comme dans tout Ordre et dans toute association humaine, il se commit d'innombrables actes de perversité morale. Si ces actes étaient commis envers quelqu'un de la même espèce humaine, ils tombaient sous le coup du code d'honneur S.S. et furent sévèrement réprimés. "Le Reichsfuehrer S.S., dit Paetel, a, à l'occasion, procédé par le fer et le feu à un nettoyage de ses formations et fait coller au mur des files entières d'uniformes noirs." La sévérité des répressions se fit de plus en plus grande à mesure que le déroulement de la guerre permettait plus d'abus : le discours d'octobre 1943 de Himmler est extrêmement révélateur à ce sujet : "Les richesses qu'ils (les juifs) avaient, nous les avons prises. J'ai donné l'ordre formel, qui fut exécuté par l'Obergruppenfuehrer S.S. Poll, que ces richesses soient, comme il convient, transférées dans leur totalité, au Reich. Si, dans des cas isolés, des S.S. ont failli à cet ordre, ils seront punis selon la loi que j'ai fixée dès le début et qui disait : celui qui s'appropriera fût-ce

---

<sup>214</sup> Pelckmann, cité par Bayle, *op. cit.*, p. 494.

un seul Mark, est un homme mort. Un certain nombre des membres de la S.S. – ils ne sont pas très nombreux – ont enfreint mon commandement : ils seront supprimés sans pitié... Je ne supporterai pas de voir se former parmi nous la moindre tache de pourriture, encore moins la pourriture s'installer. Où qu'elle se forme, nous l'attaquerons, tous ensemble, au fer rouge..." 215

La rigidité du code réglant la conduite du S.S. avait pour but d'assurer en lui la plus haute réalisation des vertus raciales nordiques afin de le rendre mieux apte à accomplir la lourde tâche que l'Ordre noir était appelé à remplir. Cette tâche "consiste essentiellement, à dit Himmler, à gagner les hommes et à prêcher." Comme "gardien de la conception national-socialiste du monde "l'Ordre" a aussi le grand devoir moral d'extirper le mal de ce monde : d'exterminer impitoyablement les ennemis politiques et spirituels du Troisième-Reich, particulièrement ceux dont l'existence même est une menace constante au précieux sang nordique et donc aux qualités mêmes de la race germanique. Plus les membres de l'Ordre seront vertueux et plus leur ardeur à l'exterminer les ennemis du bien sera grande. Cette volonté impitoyable d'extermination est même leur principal titre de gloire : "L'extermination des Juifs que vous avez accomplie est une page de gloire de notre histoire" a déclaré Himmler à ses S.S.

Certes, l'Ordre ne doit pas s'attendre à attirer sur lui l'affection du monde extérieur : "Je sais, a dit Himmler, qu'il y a des gens, en Allemagne, que la vue de ces uniformes noirs rend malades. Nous en comprenons la raison, et nous ne nous attendons pas à être aimés de beaucoup." La S.S. a-t-elle besoin d'être aimée? (Non!) Mieux vaut qu'elle soit l'objet d'une crainte : la terreur peut être salutaire à l'occasion. Au lendemain de la nuit du 30 juin, Himmler déclarait : "Tout le monde est terrifié; cependant tout le monde est certain qu'ils (le S.S.) recommenceront si ces ordres leur sont à nouveau donnés, et si c'est nécessaires". Plus tard, dans son discours de Posen, il déclarait : "Nous ne nous amolliront jamais : nous deviendrons 250 à 300 millions d'homme; nous engloberons des pays considérables; nous nous étendrons jusqu'à l'Oural... Nous n'abandonneront jamais cette arme redoutable, notre réputation, qui nous précède dans les batailles. Qu'on nous appelle comme on voudra, l'important c'est que nous demeurions des hom-

---

215 Himmler, cité par Paetel, *op. cit.*



mes loyaux et obéissants, fermes et indomptables du peuple allemand et du Fuehrer, les S.S. du Reich allemand."

Cette dignité redoutable de bourreaux au service du sang germanique, les S.S. ne pourront la porter que s'ils ont développé à un haut degré les vertus de l'Ordre : "C'est seulement, dit Himmler dans son discours à Bad Schachen du 14 octobre 1943, si le "Fuehrerkorps" de l'Empire naissant d'Adolf Hitler, c'est seulement si nous-mêmes sommes aussi cruels qu'un commissaire et en même temps aussi croyants qu'un Allemand qui a placé sa confiance dans l'avenir de l'Empire, que nous serons dignes d'avoir vécu à l'époque hitlérienne! " Dans son discours de Metz, en 1940, après avoir raconté comment la S.S. avait déporté et exterminé des centaines de milliers de Polonais par un froid de moins quarante degrés et justifié ces actes horribles au nom du principe du bien commun germanique, il continuait : "... il est souvent plus facile... d'avancer avec une compagnie au combat que de maîtriser une population ennemie de culture inférieure, de fusiller, de déporter, de chasser des femmes hurlantes et pleurantes, ainsi que d'amener par-dessus la frontière russe des citoyens allemands et de les protéger." Le colonel S.S. Paul Blobel, après avoir décrit sa participation aux exécutions massives des "Einsatzgruppen" en juin 1942, ajouta : "Ces gens n'attachaient pas à l'existence la même valeur que nous, ils ne connaissaient pas la valeur de leur propre vie. Ils étaient résignés à leur propre sort; c'est ce qu'il y a d'étrange chez ces gens de l'Est. Nous n'avons jamais éprouvé de résistance. Tout ce passait très tranquillement. Cela prenait du temps, et je dois dire que nos hommes qui participaient aux exécutions souffraient davantage d'épuisement nerveux que ceux qui allaient être fusillés. Ils ont fait là une dure expérience du point de vue psychologique." <sup>216</sup> Mais c'est à cause même des pénibles tâches que le Fuehrer leur demande d'accomplir, afin d'assurer le triomphe du bon sang et du Reich germanique, que les S.S. doivent être fiers d'appartenir à un Ordre qui les a entraînés à la pratique de vertus leur donnant la force d'accomplir ces tâches.

Ces tâches doivent être accomplies pour la sauvegarde de la réalité la plus précieuse qui soit en ce monde : le sang germanique. "Voici, disait Himmler dans son discours de Posen, ce que je voudrais inoculer aux S.S., et que je crois leur avoir inoculé, comme la loi la plus sacrée de l'avenir : notre souci, notre devoir,

---

<sup>216</sup> Blobel, Paul, déclaration hors de son procès, cité par Bayle, op. cit., p. 108.

c'est notre peuple, c'est notre sang." Sans doute, les nécessités de la guerre ont imposé de nouveaux devoirs à l'Ordre noir : "La guerre est menée pour la liberté de la route vers l'Ouest, pour l'Empire mondial allemand, pour la création de l'Empire mondial germanique!" L'objectif unique est de supprimer tous ceux qui ne sont pas capables de pratiquer la grande vertu nordique : l'héroïsme. Parlant des sauvages répressions contre le défaitisme et le sabotage à l'intérieur, il poursuit : "À l'avenir, tous nos actes passeront pour héroïques; tout ce qui est humain, tout ce qui n'est que trop humain, sera oublié; entre temps, les lâches seront morts et finalement tout le monde sera héroïques..." À l'extérieur, "... notre idéologie raciale nous protège contre les "fautes" dont la principale serait l'humanitarisme. Le principe général est le suivant : les "lois sacrées" et le code d'honneur de l'Ordre ne s'appliquent qu'envers ceux de la même espèce, c'est-à-dire, de sang germanique. " Aux peuples asiatiques, nous appliquerons les lois asiatiques... Si nous sommes en présence d'un Russe, d'un Slave, du point de vue sang, nous n'appliqueront jamais à son égard nos lois sacrées." "Un membre de la S.S., disait encore Himmler à Posen, doit être honnête, convenable, fidèle et bon camarade envers ses compatriotes, mais pas envers les représentants d'autres pays. Par exemple, le destin d'un Russe ou d'un Tchèque ne l'intéresse pas. Dans ces peuples, nous prendrons tout ce qui est de bon sang, nous leur volerons même leurs enfants, et nous les élèverons chez nous. Il nous est absolument indifférent de savoir dans quelles conditions ces peuples vivent, dans le bien-être ou la misère. Ce problème nous intéresse seulement du point de vue de notre besoin d'esclaves pour le développement de notre culture. Que dix mille femmes russes crèvent d'épuisement en creusant un fossé anti-tank ne m'intéresse que pour autant que le fossé sera prêt pour l'Allemagne. Nous, Allemands, qui sommes les seuls au monde à avoir une attitude correcte vis-à-vis des animaux, nous aurons également une attitude correcte vis-à-vis de ces bêtes humaines (Manschentiere). Mais c'est un crime contre notre propre sang de se faire du souci pour eux..."

Bref, l'extermination des "sous-hommes du monde entier", du Juif, du Prusse, cette bête "humaine" qui peut manger son camarade, et conserver le foie de son voisin dans sa boîte à pain" incombe particulièrement aux S.S. dont c'est la responsabilité de veiller à ce que les conditions de l'hygiène soient suffisamment observées pour permettre au sang germanique d'animer dans l'avenir ce qu'il y a aura de vie humaine sur la terre. Les moins mauvais parmi l'"écume de

l'humanité" travailleront dans les camps de concentration pour assurer la subsistance matérielle des S.S., membres de l'Ordre du sang et, après la guerre, seigneurs de la terre, selon la volonté du Fuehrer, accomplissant ainsi la prophétie de Jupiter à Simplicius Simplicissimus sur le héros germanique à venir qui deviendrait le maître politique et spirituel du monde.

La mentalité anormale de la S.S., pour laquelle les crimes les plus horribles contre l'homme, tel que l'évidence primaire de la conscience le définit, devenaient autant de titres de gloire, découlait de la configuration qui ordonnait sa structure et du rôle particulier qui était assigné au Corps noir à l'intérieur du régime national-socialiste.

Une fois absolue, fanatique, antérieurs et inaccessible à toute démarche rationnelle, au sang, dans le sens biologique du mot, comme principe de toute valeur et de toute réalité, déterminait la structure mentale des S.S. Dans son discours prononcé à l'Université de Kharkow, en 1943, Himmler posa la question : "Quel est l'élément qui contient tout ce qui nous est cher, précieux ?" Et il donna la réponse : "C'est ce que nous, Allemands, appelons "Kultur", ce composant germanique et nordique de notre sang." La foi de Himmler et de ses S.S. en valeur absolue du sang était telle qu'ils étaient certains de la victoire militaire si personne ne péchait contre le sang : "Si nous sommes en ordre du point de vue mental, déclara Himmler dans son discours de Posen, du point de vue de la volonté et du point de vue de l'esprit, alors nous gagnerons cette guerre, en harmonie avec les lois de l'histoire et de la nature, car nous représentons les plus hautes valeurs du monde, et nous incarnons les valeurs les plus hautes et les plus puissantes de la nature."

Le Corps noir ne reconnaissait qu'une divinité : le sang germanique. Et l'élite du sang, c'est-à-dire ceux qui possédaient plus d'éléments divins en eux, étaient introduits dans l'Ordre "sacré", institué pour eux par Himmler selon la volonté du Fuehrer, afin d'être placés dans les conditions les plus favorables : conditions qui leur permettraient de développer au plus haut degré les qualités raciale qu'ils possédaient naturellement plus que la moyenne du peuple. Dans cet univers spirituel et mental de l'Ordre, devait se réaliser le lieu le plus élevé du ciel idéologique – exemple et archétype idéal pour la nation – habité par les anges de la race, anges d'une pureté telle qu'ils ne pourraient supporter en eux-mêmes et hors d'eux-mêmes la moindre souillure raciale. Cédant comme à un mouvement naturel, et

sous la conduite inspirée du Fuehrer de l'Ordre, ils deviendraient les anges exterminateurs, descendant aux enfers au service de la bonne cause; leur glaive s'abattraient impitoyablement, aveuglément, à froid et sans haine aucune pour les individus, versant à flots, sans distinction d'hommes, de femmes et d'enfants, le sang impie et impur, jusqu'à ce que la dernière goutte de ce sang ait séché sur le sol noirci, qu'illuminerait dans toute sa splendeur enfin conquise le soleil purifié de la race nordique. Après quoi, les anges exterminateurs, ayant vaincu l'enfer, vielleraient à ce que tous ceux qui auront été jugés dignes accèdent au ciel idéologique; eux-mêmes pourraient enfin s'adonner à la contemplation de la divinité qu'ils jouiraient d'une place privilégiée dans le paradis terrestre restauré.

Loin de pouvoir être simple avec Paetel comme "la confrérie de ceux qui considèrent l'existence comme un enivrement du pouvoir" et conclure avec lui à la nature nihiliste de sa mentalité, le Corps noir doit, au contraire, être considéré comme le lieu, non de la plus grande richesse de substance, mais de la plus grande frénésie idéologique, le lieu où le principe démoniaque qui s'était introduit dans la substance de l'idéologie manifesta le maximum de sa puissance terrifiante, portant avec un cynisme effroyable le masque de la plus haute vertu. Car, exécuteur fanatique des hautes œuvres au service de la race nordique – mythe configurant la structure de l'idéologie national-socialiste et de la mentalité idéologique, le Corps noir devint l'instrument favori dont le principe démoniaque, déchaîné, se servait pour exercer ses sortilèges.

La révolution allemande du XXe siècle.

Tome I. (1954)

Troisième partie. Les porteurs de l'idéologie national-socialiste.

## Chapitre IV

---

### L'État National-Socialiste

[Retour à la table des matières](#)

La fonction principale de la nouvelle Weltanschauung qui a pris naissance dans la période d'après-guerre et qui a rendu possible la révolution nationale, consiste à fournir à la vie politique la substance spirituelle nécessaire à sa réalisation complète comme sphère d'intégration de toutes les activités sociales, économiques et culturelles de la nation. L'État, qui tient sa dignité de sa relation avec la Weltanschauung, doit être considéré comme le gardien de la nouvelle conception du monde. À cette fin, comme la Weltanschauung elle-même, il doit être totalitaire. Son fondement constitutionnel, son organisation et son fonctionnement, le principe même du gouvernement, découlent de la nature propre et des exigences de la Weltanschauung qu'ils doivent incarner et réaliser. Enfin, la défense de la nouvelle Weltanschauung contre ses ennemis et la synchronisation idéologique du peuple exigent la dictature.

Contrairement à ce qu'il est pour le fascisme italien, l'État, dans le national-socialisme, n'est pas conçu comme un principe primordial d'existence. L'État ne "crée" pas, il est plutôt lui-même créé; sa perfection ne découle pas de sa nature intrinsèque, mais de sa relation avec la réalité qui est affirmée comme le principe fondamental d'existence : la race, source de toute réalité. En conséquence, l'État

est d'autant plus parfait que la race sur laquelle il se fonde sera elle-même plus parfaite. L'État, déclare Hitler dans "Mein Kampf", ne sera jamais complètement réalisé tant que ses propres frontières ne coïncideront pas avec les frontières spirituelles de la race : "Le national-socialisme doit revendiquer le droit d'imposer ses principes à toutes la nation allemande sans tenir compte des frontières qui séparaient jusqu'à maintenant les États confédérés, et de faire l'éducation de la nation conformément à ses conceptions et à ses fins. Pas plus que les Églises ne se sentent liées et limitées par les frontières politiques, l'idée national-socialiste ne l'est par les divisions territoriales des États particuliers."

L'État est subordonné au mouvement qui lui a donné naissance qui lui fournit sa base constitutionnelle et qui l'alimente spirituellement. Par sa relation dynamique avec le Volk d'où il a surgi, le mouvement crée l'État organique vrai. "L'État, déclara Hitler dans un discours prononcé le 3 septembre 1933, ne doit pas son existence à tous mais seulement à une section définie – la section qui, au départ, a créé l'État et qui encore le supporte et le maintient".

Le mouvement lui-même tire toute sa valeur ontologique du fait qu'il exprime la Weltanschauung du Volk, incarnation suprême de la race.

L'État, considéré en dehors de la substance idéologique qui le fonde spirituellement et qu'il a pour fonction de garantir, n'est qu'un corps mécanique. Ce n'est pas la simple unification politique et économique qui fait l'État, mais le fait qu'il exprime une âme commune, l'âme raciale. "L'idée de l'État national authentique, écrit Rosenberg, est née du concept de race. Cette idée est le critère ultime de notre jugement sur tout ce que nous faisons sur terre". "L'État, dit Hitler, n'est pas une fin en soi mais un moyen en vue d'une fin; la fin est le Volk." Et encore : "La notion fondamentale, c'est que l'État n'est pas un but, mais un moyen. Il est bien la condition préalable, mise à la formation d'une civilisation humaine de valeur supérieure, mais il n'en est pas la cause directe. Celle-ci réside exclusivement dans l'existence d'une race apte à la civilisation." L'État n'existe pas pour lui-même mais pour le bien du Volk qu'il exprime et dont il doit défendre l'Idée. Tout État véritable est "Volksstaat". Comme "Volksstaat", l'État est un instrument en vue de la réalisation de l'intégrité raciale, il est l'organe conscient de la volonté spontanée du Volk à laquelle il doit se conformer parfaitement. Il est cependant un organe nécessaire car ce n'est que sous sa protection et dans l'ombre des décisions politiques que le Volk, qui exprime l'aspect non politique

de la nation, peut acquérir pleine conscience de lui-même.<sup>217</sup> De même, ce n'est que grâce à l'État organique et au pouvoir dont il est revêtu, que la nation, qui se définit comme "une race contenue à l'intérieur d'un État",<sup>218</sup> peut parvenir à l'expression politique parfaite d'elle-même.

La subordination théorique de l'Est au Volk et l'Idée du Volk entraînait deux conséquences pratiques : elle permettrait, avant l'avènement au pouvoir du national-socialisme, de justifier moralement l'opposition à l'État existant; après l'avènement au pouvoir, elle rendait possible une conception totalitaire de l'État reproduisant, sous une forme dégradée, les théories à la fois de Luther et de Hegel.

Dans la période de l'opposition de la république de Weimar, le mouvement national-socialiste dirigeait son attaque contre l'État en lui déniait tout fondement existentiel dans le peuple ; l'État républicain, n'étant qu'une organisation économique, ne constituait pas un État véritable mais un "Unstaat" entraînant la désintégration de l'âme du peuple. Le mouvement national-socialiste, qui, selon l'expression de Hitler, "n'avait pas seulement le monopole de l'idée du peuple mais avait même créé cette idée pour usage pratique", avait le droit et surtout l'impérieux devoir de s'opposer à un État non authentique et d'y substituer le véritable État, le "Volksstaat".

Après s'être opposé à forme étatique républicaine au nom de l'Idée du Volk, le mouvement national-socialiste, une fois victorieux, développe, au nom de cette Idée, une conception totalitaire de l'État. Bien loin de limiter, en pratique, la puissance de l'État, la subordination revendiquée de celui-ci au Volk devient une justification morale pour octroyer à l'État une autorité illimitée. La conception totalitaire de l'État se fonde dans le totalitarisme de la réalité configurant la structure idéologique : la race, qui englobe toute sphère ontologique et axiologique. "L'État, écrit Hitler, doit placer la valeur raciale au centre de la vie dans le sens général du mot".

Comme gardien de la nouvelle conception du monde, l'État national-socialiste doit nécessairement être totalitaire. Le terme totalitarisme, du point de vue politi-

---

<sup>217</sup> Schmitt, Carl, commenté par Kolnai, *op. cit.*, p.166 et suivantes.

<sup>218</sup> Benze, Rudolf, *Nationalpolitische Erziehung im dritten Reich*, Berlin, 1936, p. 15.

que, signifie l'extension de la sphère politique à toutes les sphères de l'existence sociale, économique ou culturelle. Dans le national-socialisme, comme dans la philosophie de Hegel, la signification du terme "Politik" est identique à celle que les Grecs donnaient au terme "Politikos" : une politique incluant en elle-même tous les aspects de la vie du peuple. L'État national-socialiste sauve la société en détresse en la supprimant comme catégorie distincte de l'État. L'État national-socialiste recouvre et absorbe toute la société et il n'existe plus un seul aspect de la vie sociale qui puisse être considéré comme politique : "La culture, l'économie, le gouvernement, la religion, constituent autant de phases de la même base nationale de la vie, en ceci qu'ils contribuent tous au service de l'ensemble de la nation. Comme tels, ils doivent être subordonnés à l'organe de la volonté de celle-ci, à l'État." <sup>219</sup> "C'est l'affaire de l'État, stipule une loi, de combattre les influences nuisibles et d'encourager celles qui sont favorables, inspirées par un sens de la responsabilité envers le bien-être de la communauté... Toutes les forces créatrices dans toutes les sphères doivent être placées sous la direction du Reich en vue du façonnement uniforme de la volonté." <sup>220</sup> Bref, l'État totalitaire a l'obligation d'imposer à l'ensemble de la société une échelle de valeur unitaire et obligatoire, échelle dérivée de la réalité raciale. Dans l'État, tous les aspects de la vie nationale s'intègrent dans un tout plus élevé et accèdent au niveau de l'existence objective.

L'État est non seulement le gardien de l'Idée du Volk, il est aussi l'interprète de la volonté organique du Volk. Dans le Volk, cette volonté est spontanée, subjective et inconsciente. Elle se révèle dans l'art, les cultes, les mythes populaires; mais elle ne peut être définie positivement que par l'État qui a pour devoir d'orienter concrètement le Volk conformément à sa nature profonde : "La communauté du Volk, écrit Bauemler, signifie quelque chose au delà d'une simple solidarité de conviction et de volonté. Qui est l'interprète de cette conviction et de cette volonté? Qui donne des instructions au membre individuel?... Seulement un attachement inconditionné aux symboles concrets de l'État est politiquement convenable, efficace et créateur de pouvoir..." <sup>221</sup>

<sup>219</sup> Krieck, Ernst, *Voelkischer Gesamtstast und Nationale Erziehung*.

<sup>220</sup> Loi citée par Roberts, *The House that Hitler Built*, p. 242.

<sup>221</sup> Bauemler, cité par Kolnai, *op. cit.*, p. 166.



Afin de justifier la conception totalitaire de l'État, quelques philosophes, tel Gogarten, ont fait revivre la philosophie politique de Luther, qui considérait l'État comme une nécessité primordiale destinée à combattre les dispositions intrinsèquement mauvaises de l'homme. "C'est l'affaire de l'État, a écrit Hitler dans "Mein Kampf", d'empêcher un peuple d'être entraîné dans l'aliénation spirituelle." "La servitude politique et spirituelle de l'homme, écrit Gogarten, est sa seule chance d'existence en ce monde ; ... l'expression la plus élevée et la plus condensée de cette servitude est la souveraineté de l'État, son droit sacré sur la vie et la propriété de ses sujets." <sup>222</sup> D'autres, comme Spann, sous l'influence de la philosophie de Hegel, ont insisté davantage sur la nature intrinsèquement parfaite de l'État, qui représente le bien objectif. Seulement, chez la plupart des philosophes, ce n'est plus, comme pour Hegel, l'État en soi qui est affirmé comme parfait, mais uniquement l'État national-socialiste, qui seule se fonde dans la volonté organique et l'Idée, exprimée de façon spontanée, du Volk. D'autres, enfin, tel Krieck, ont, à la suite du grand disciple de Hegel, von Treitschke, défini l'État comme pouvoir et conclu de cette définition à la nature intrinsèquement bonne de l'État. "Le pouvoir est bon, dit Krieck, parce que, si l'homme est intérieurement et extérieurement bon, et le pouvoir considéré comme un "mal, alors l'État "est mauvais et doit être renversé rapidement et radicalement. " Mais l'État, puisqu'il est pouvoir et qu'il dispose de l'exercice de la force, est bon et doit appliquer sa force à la correction de l'homme dont la conduite peut éventuellement dévier du standard moral objectif. Bref, quelles que soient les inspirations et les justifications morales dont les philosophes du Troisième-Reich se réclament, on voit toujours le souci de fonder la conception totalitaire de l'État national-socialiste sur le totalitarisme de l'idéologie, qui constitue le bien ultime du peuple allemand, et de justifier l'existence effective du totalitarisme politique à partir du fait que le Volk en tant qu'ensemble des individus qui le composent, laissé à lui-même, est incapable de vivre conformément aux exigences impérieuses de l'idéologie qui reçoit son expression objective dans l'État exclusivement.

L'État totalitaire national-socialiste ne peut être lié par une constitution écrite : ce qui l'empêcherait de remplir sa tâche comme gardien et interprète de la volonté du Volk, volonté toujours virtuelle et jamais exprimée de la façon définitive. Comme le Reich, le Volk et la race, l'État est lui-même en naissance perpé-

---

<sup>222</sup> Gogarten, *ibid.*, p. 127.

tuelle; une constitution écrite serait un cadre mécanique paralysant la vie qui ne peut s'épanouir que si aucun obstacle extérieur ne vient entraver sa croissance. Contrairement à la conception formelle de la légalité, les juristes national-socialistes ont développé la conception du "réalisme constitutionnel", selon laquelle "la vraie loi, c'est la loi interne qui se confond avec le destin historique du peuple."<sup>223</sup> La conception d'un "droit créateur et dynamique", qui épouse les formes de la vie du peuple, permet à l'État de remplir pleinement son rôle comme organe objectif de la volonté du peuple. Le programme du parti et les lois codifient les principes de ce programme constituent le fondement stable de la constitution du Troisième-Reich : "Notre loi constitutionnelle, a dit Hitler, est fondée sur la *Waltanschauung* national-socialiste et est exprimée dans l'ordre général de la nation (*Allgemeine Volksordnung*). En tant que cet ordre général est formulé en propositions, en principes légaux ou en énoncés de programmes, le fondement constitutionnel suprême du Troisième-Reich est contenu dans le programme du parti... À part le programme du parti, la base de la structure de l'État est fournie par certaines lois de toute première importance, appelées lois fondamentales de l'État, parce qu'elles sont destinées à réaliser les principes essentiels de la *Weltanschauung* national-socialiste". Parmi ces "lois fondamentales de l'État", les principales sont formulées par le *Fuehrer* lui-même, qui incarne la totalité de la volonté nationale, et sa décision se communique directement au parti et de là à l'ensemble de la nation. La fonction principale des juristes du Troisième-Reich est de discuter si tel ou tel énoncé du *Fuehrer*, dans ses discours publics ou devant le Reichstag doit ou non être intégré dans le droit constitutionnel.

Cette conception du droit constitutionnel impliquait une transformation radicale de la constitution de Weimar. La loi des pleins pouvoirs, votée le 24 mars 1933, marqua le début de la "révolution permanents" dans le domaine constitutionnel. Cependant, afin de ne pas rendre complètement illégale la base de l'État national-socialiste, en respecta l'apparence extérieure de la légalité, faisant voter la loi des pleins pouvoirs, pour quatre ans, par les deux-tiers des membres présents du Reichstag, tel que le prescrivait la constitution. Il est vrai que pour obtenir ce vote, les national-socialistes avaient dû supprimer le parti communiste, emprisonner plusieurs députés social-démocrates et réunir autour du Reichstag et

---

<sup>223</sup> Vermeil, E., *L'Allemagne*, op. cit., p. 342.

dans le Reichstag même des formations de S.A. et de S.S., afin d'influencer, dans le sens désiré, le vote des membres du parti du Centre qui hésitaient encore.

Préoccupés, durant les premiers mois, avant tout d'affermir l'emprise du régime sur la nation, les national-socialistes cherchèrent à demeurer dans les limites de la légalité extérieure et évitèrent de rompre d'une façon violente avec les institutions traditionnelles, telles la présidence, la représentation parlementaire et la division territoriale en États. Mais Hitler avait déclaré que "la révolution allemande ne sera pas terminée avant que la nation allemande, dans son ensemble, ait reçu une forme nouvelle, une nouvelle organisation, une nouvelle structure." Les premiers changements concernèrent plutôt les méthodes de gouvernement que les institutions elles-mêmes. Ces changements furent facilités par le fait qu'au moment de la prise du pouvoir, le national-socialisme s'était infiltré profondément, non seulement au Reichstag mais dans l'administration à tous les niveaux. Le Reichstag fut maintenu, mais par suite de la suppression de tous les partis d'opposition, y compris le parti nationaliste de Hugenberg qui pourtant avait formé une alliance avec le parti national-socialiste, il fut réduit à n'être plus, selon l'expression de Heiden, qu'un chœur payé pour applaudir les décisions déjà prises par le cabinet ou par le Fuehrer; toute la législation se fit désormais par décret. L'administration de l'État se confondit avec celle du parti et la bureaucratie dans son ensemble fut intégrée au parti. La consultation périodique de l'opinion publique fut maintenue, sous la forme de plébiscites destinés à confirmer la politique du gouvernement. Sans supprimer les *Laender*, on nomma, pour les diriger, des *Statthalter* et des *Gauleiter*, qui étaient eux-mêmes des membres éminents du parti. De leur côté, les associations professionnelles, sans être supprimées, furent en général affiliées ou intégrées comme organismes du parti; les organisations syndicales furent abolies sous leur forme antérieure et remplacées par un syndicat unique, le Front du travail, lui-même affilié au parti; l'appareil gouvernemental fut maintenu mais fondu dans le sein du parti qui fut ainsi revêtu de la souveraineté absolue; les pouvoirs traditionnels exécutif, législatif et judiciaire passèrent tout entiers entre les mains du parti, qui put ainsi exercer un contrôle absolu sur la nation; tous les membres du parti prêtaient serment à Hitler, chef du parti et chef de l'État, qui délégua lui-même son autorité directement, sans être lié par aucune disposition constitutionnelle, à ceux qui avaient sa confiance et qui constituaient l'élite du parti.

Le parti, comme le dit Vermeil, était devenu une corporation de droit public, ayant son chef-substitut, Rudolf Hess, son trésorier, sa chancellerie, son organisation ses troupes. Ce n'était pas le parti qui s'était fusionné à l'État mais bien plutôt l'État qui avait été absorbé par le parti. "Le parti national-socialiste, écrit Marr, a une mission pour éduquer le peuple à la réalisation de la nouvelle Idée de l'État... de fait la politique est maintenant devenue le monopole de l'autorité suprême de l'État total." <sup>224</sup> Et l'autorité suprême était identique à la direction du parti. L'organisation du parti devint l'organisation de l'État et les principaux lieutenants du parti furent en même temps les principaux ministres de l'État dictatorial. Le principe du chef qui définissait le parti, en tant que groupe de promotion, définissait aussi le principe de gouvernement.

Par opposition à la démocratie, laquelle, selon l'expression d'Edgar Jung, se définit comme le régime des inférieurs, (*Die Herrschaft der Minderwertigen*) le national-socialisme, reconnaissant l'autorité de la personnalité, se définit comme le régime des meilleurs.

Dans son discours du 27 janvier 1932, Hitler déclara : "Je vois deux principes diamétralement opposés : le principe de la démocratie, lequel, chaque fois qu'il a l'occasion d'exercer un effet pratique, est le principe de la destruction; et le principe de l'autorité de la personnalité, que j'appellerais le principe de réalisation, parce que tout ce l'homme a réalisé dans le passé – toutes les civilisations humaines – n'est concevable que si la suprématie de ce principe est admise."

Le principe de l'autorité de la personnalité, qu'on se réfère à la formulation de Platon, de Hegel, de Carlyle ou des pseudo-philosophes du national-socialisme, a toujours pour objectif exprès de permettre le règne des meilleurs et des plus sages : "Celui, écrit Hegel dans sa *Philosophie du Droit*, qui discerne la nature et le sens d'une période et qui parvient à diriger l'histoire vers ce but est le grand homme de cette période. Dans son acte, la signification intérieurs et l'essence de la période se trouvent actualisées". "Trouvez dans chaque pays, écrit Carlyle dans un texte qui semble une paraphrase de Platon, l'homme le plus capable qui s'y trouve; élevez-le à la position suprême et révérez-le loyalement : vous avez un gouvernement parfait pour ce pays; aucune boîte de bulletins de vote, aucune éloquence parlementaire, aucun vote, aucune construction constitutionnelle, aucun

---

<sup>224</sup> Marr, H., cité par Kolnai, *op. cit.*, p. 169.

autre mécanisme ne peut l'améliorer d'une iota. C'est l'État parfait, la communauté idéal". <sup>225</sup> Et Hitler, comme paraphrasant à son tour Carlyle, déclare : "La meilleure constitution politique et la meilleure forme étatique est celle qui, avec la certitude la plus naturelle, permet aux meilleures têtes de la communauté national d'acquérir une importance de premier plan et une influence prééminente... L'État, dans son organisation, à commencer par la plus petite cellule de la communauté jusqu'à la direction suprême de l'ensemble du Reich, doit s'élaborer sur le principe de la personnalité. Il ne doit y avoir aucune décision par majorité, mais seulement des personnes responsables, et le mot "conseil" est de nouveau ramené à sa signification originelle. Aux côtés de chaque homme se tiennent des conseillers, mais un homme décide. Le principe qui fit jadis de l'armée prussienne l'instrument le plus merveilleux du peuple allemand, doit devenir un jour, dans un sens différent, le principe de l'élaboration de toute notre constitution étatique : autorité de chaque chef vers en-bas, et responsabilité vers en-haut". <sup>226</sup>

La justification philosophique sur laquelle se fonde l'affirmation du principe du chef (Fuehrerprinzip) se trouve dans la philosophie du droit de Hegel. La masse du peuple, écrit-il, "ne sait pas ce qu'elle veut. Savoir ce qu'on veut et, plus encore, ce que la volonté absolue, c'est-à-dire la raison, veut est le fruit d'une connaissance et d'une vision profonde et n'est pas, par conséquent, le fait du peuple." Dans un discours prononcé à Berlin en février 1934, Hitler a exprimé les mêmes vues : "L'homme fruste ne comprend pas les besoins de l'esprit mais il ne les dénie à personne. Tous les millions de citoyens laborieux d'une nation ne demandent pas que le sage s'adapte à leur connaissance ou que l'homme favorisé de dons artistiques préfère leur propre culture. Ils lui reconnaissent toujours ce qu'il est. Mais ils demandent aussi, avec raison, qu'en retour de leur service à la communauté il leur soit donné ce qui est compatible à leur nature. En conséquence, une véritable direction politique d'une nation doit être pénétrée d'une haute considération social... Les dirigeants doivent chercher à se distinguer essentiellement du peuple, non dans les plaisirs vulgaires, mais par une plus grande discipline intérieure. Ils doivent comprendre que, seul, ce qui les éloigne de l'homme fruste les élève au-dessus de lui seront à la fin reconnus comme tel. Et ceux qui

<sup>225</sup> Carlyle, Thomas, On heroes, hero-worship an Heroic History, p. 197.

<sup>226</sup> Hitler, Mein Kampf, op. cit., p. 500 et p. 501.

demeurent esclaves des instincts physiques les plus bas ne peuvent, à la longue, rester les maîtres des esclaves."

Le problème concret auquel se heurte toute théorie de l'autorité de la personnalité est celui du choix effectif des "meilleures têtes". Il s'agit de découvrir la véritable aristocratie "naturelle" et non pas d'accepter une aristocratie de naissance ou de privilège : celle-ci, quels qu'aient été ses titres originels à représenter l'aristocratie naturelle, diffère bientôt radicalement d'elle. Dans le national-socialisme, le critère permettant de découvrir l'aristocratie naturelle est le sang; de même que l'inégalité des civilisations est prouvée par l'inégalité des races qui ont été au principe de chaque civilisation, de même l'inégalité des hommes à l'intérieur d'un même pays découle de leur possession plus ou moins grande du sang supérieur de ce pays : "Une Weltanschauung qui, contrairement au principe démocratique de masse, demande que la terre soit donnée aux peuples les meilleurs et aux hommes de la meilleure espèce, doit logiquement revendiquer le même principe aristocratique à l'intérieur de cette nation et assurer la direction et l'influence décisive aux individus les plus appropriés. Ainsi, on construit non d'après le principe de la majorité mais d'après celui de la personnalité." <sup>227</sup>

L'aristocratie naturelle se constitue d'elle-même à chaque fois qu'on permet à la lutte pour l'existence, qui prévaut partout, de s'exprimer sans entraves artificielles. L'idée fondamentale de l'évolution naturelle, qui se traduit par la survie des plus aptes, est elle-même aristocratique. Au sein de l'espèce humaine, ceux qui sont doués d'un meilleur sang triomphent toujours, à moins d'entraves artificielles provenant des individus de sang inférieur, puisqu'ils possèdent une plus grande énergie. La force, qui est la loi cosmique principale, est aussi le principe justifiant moralement la subjugation d'un homme par un autre. En permettant à la force de s'exprimer librement, "il résulte la subjugation d'un nombre de gens à la volonté souvent de quelques personnes, une subjugation basée simplement sur le droit du plus fort, un droit qui, comme nous le voyons dans la nature, peut être regardé comme le seul droit imaginable parce que fondé sur la raison." <sup>228</sup> La force assure le triomphe du meilleur sang et par conséquent

<sup>227</sup> Hitler, *Mein Kampf*, op. cit., p. 423.

<sup>228</sup> Hitler, *Discours* du 3 septembre 1933.

l'élaboration d'une aristocratie naturelle vraie, possédant une façon suréminente les qualités de la race.

Ce mode de sélection de l'aristocratie, qui rend possible l'application des théories actuelles sur l'hérédité, assure en même temps l'application du principe de Carlyle : "l'outil à celui qui peut en faire un meilleur usage". L'aristocratie naturelle est nécessairement une aristocratie de talents. L'inégalité raciale, qui est prouvée par le triomphe de la force, entraîne l'inégalité des talents et par conséquent l'inégalité sociale et politique. À chaque talent, la place qui lui revient. Celui à qui les dispositions naturelles de son sang ont permis de devenir le meilleur cordonnier sera, dit Spann, "Fuehrer dans la sphère de la cordonnerie." De même celui qui a démontré son aptitude politique supérieure sera Fuehrer de l'État. "De la sorte, dit Darré, un grand partisan de l'aristocratie naturelle, l'ordre national-socialiste restaure l'ordre naturel des choses en plaçant les véritables aristocrates au sommet de l'échelle sociale, politique et économique." <sup>229</sup> Une fois constituée, l'aristocratie a prouvé, par son triomphe, qu'elle était la véritable aristocratie et la stratification sociale ainsi formée ne doit plus varier, dans l'intérêt du bien commun de la nation et même de chaque individu. La séparation entre le meilleur sang et le sang inférieur doit demeurer permanente. Le régime des castes, introduit aux Indes, à l'origine, pour assurer le maintien d'une distance verticale entre les races, est reproduit en Allemagne au nom des valeurs raciales, mais, comme dans les Indes modernes, sa véritable fonction est d'assurer la permanence des droits acquis par la force. Le principe moral exposé par Luther au seizième siècle pour paralyser les paysans rebelles, est aussi revendiqué par le national-socialisme : nul ne devra désirer quitter son état (Stand), car ce serait pécher contre Dieu qui l'y a placé. Cependant, dans l'univers idéologique nouveau, le péché contre Dieu devient un péché contre la race. Et de même que l'appel à la volonté divine était destiné, dans la philosophie politique de Luther, à perpétuer la domination de la noblesse de l'époque, de même la revendication d'une plus grande vertu raciale est destinée, dans le nouvel univers idéologique, à assurer la domination des puissants du jour; car obéir à ceux qui détiennent le pouvoir en conformité avec la loi raciale, c'est obéir au meilleur de son sang, donc assurer que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Le nouveau principe de gouvernement ne fait, en dernière analyse, que reproduire,

---

<sup>229</sup> Darré, *Neuadel aus Blut und Boden*, op, cit.

sous une forme nouvelle, l'ancien principe aristocratique et, sous cet aspect comme sous tant d'autres, le Troisième-Reich se révèle comme le lieu d'une pseudo-morphose sociale au sein de la société industrielle moderne.

L'autorité de la nouvelle élite directoriale (Die neue Obirgkeit) ne doit pas être considéré comme purement extérieure; s'exerçant dans une société où la conception de la politique est totalitaire, l'autorité doit nécessairement à son tour être totale, embrassant tous les aspects de la vie, les consciences comme les actes, les âmes tout autant que les corps. Il n'en saurait aller autrement, puisque les gouvernants, participant plus que les autres à la vertu raciale, s'intègrent plus que les autres les fins exprimées d'une façon obscure dans le Volk et possèdent, plus que les autres, la capacité de diriger chacun selon son bien le plus parfait, le bien de la race. Selon la paraphrase de Kolnai, les meilleurs gouvernant les bons; les bons gouvernent les moins bons et ainsi de suite le long de l'échelle de la bonté. <sup>230</sup>

Le principe autoritaire de gouvernement recevait sa justification ultime du fait que, seul, il rendait possible l'existence sociale concrète de la Weltanschauung national-socialiste. L'État qui est organisé conformément à ce principe se définit comme un État dictatorial.

Le principe général sur lequel se fonde la dictature national-socialiste, comme l'affirmation l'article 24 du programme du parti, est le suivant : l'intérêt général prime l'intérêt particulier (Gemeinnutz geht vor Eigennutz). L'article 10 du programme apporte une précision à ce principe : "Les activités de l'individu ne doivent pas venir en conflit avec les intérêts de l'ensemble, mais doivent se développer à l'intérieur des cadres de la communauté et pour le bien général." Dans un discours prononcé le 30 janvier 1941, Hitler a dit à ce sujet : "En elle-même, elle (l'idéologie national-socialiste) représente la conquête de l'individualisme – non pas dans le sens d'amoindrir les facultés individuelles ou de paralyser l'initiative individuelle, mais dans le sens de placer l'intérêt de la communauté au-dessus de la liberté et de l'initiative de l'individu. Les intérêts de la communauté deviennent le facteur régulateur et, si nécessaire, le facteur dominant." De fait, en garantissant les droits de l'idéologie et ceux de l'État, on protège par le fait même les droits des individus : "Dans la conception national-socialiste de l'État, a dit enco-

---

<sup>230</sup> Kolnai, *op. cit.*, p. 162.



re Hitler, la tâche n'est pas de protéger l'individu contre l'État; le national-socialisme, au contraire, entreprend de défendre le peuple comme totalité contre l'individu, quand et partout où les intérêts de ce dernier ne sont pas en harmonie avec le bien commun." Et encore : "Puisqu'il n'y a pas, dans l'État national-socialiste, de différence, sans parler d'opposition, entre l'État comme structure légale séparée d'un côté et la totalité des citoyens (tout autant que le citoyen individuel) de l'autre côté; puisque l'État consiste ici dans la totalité des citoyens, unis dans une destinée commune par un sang commun et une commune philosophie de la vie, et groupés dans une organisation uniforme de l'État, il n'est ni nécessaire ni possible de définir une sphère de liberté du citoyen individuel en dehors de l'État; en conséquence, il n'est ni nécessaire, ni possible de protéger les "droits subjectifs", émanant d'une telle "sphère de liberté", par un loi constitutionnelle."

La préservation du bien commun du Volk constitue le devoir impérieux de l'État. Si le bien commun n'est pas sauvegardé, le Volk dépérira spirituellement et les individus seront amoindris dans leur être même. Or, la substance raciale nordique, source des valeurs humaines les plus élevées, définit le bien commun. Par conséquent, comme l'affirme Hitler dans "Mein Kampf", il n'y a pas de liberté de pécher aux dépens de la postérité et de la race... Le droit de la liberté personnelle s'arrête devant le devoir de la préservation raciale". La sauvegarde du bon sang dans le peuple justifie et exige la dictature.

Même si tous les individus de la nation reconnaissaient spontanément la primauté de la race comme valeur d'existence, la dictature serait nécessaire pour harmoniser les moyens en vue de réaliser effectivement cette primauté et de défendre l'idée raciale contre les ennemis de l'extérieur. Rousseau et les grands philosophes allemands ont reconnu que si un individu ne se soumet pas librement à la volonté générale il doit y être contraint par le corps collectif, pour le bien du peuple. Dans une définition qui rappelle celle de Max Weber, Hans Freyer définit le pouvoir : "La possibilité de faire valoir sa volonté à l'intérieur d'un cadre social, même contre une opposition active de laquelle une telle possibilité incidemment dépend." <sup>231</sup> La possibilité illimitée et arbitraire de faire valoir sa volonté définit le pouvoir dictatorial.

---

<sup>231</sup> Freyer, Hans, *Herrschaft und Planung*, Hamburg, 1933, p. 21.

Tous ne reconnaissent pas spontanément l'excellence du bien commun car tous n'y participent pas. En particulier, il existe des individus qui, à cause même de leur sang, sont des ennemis naturels du bien commun racial. Il est nécessaire que la dictature s'appesantisse sur eux pour les empêcher de nuire à la race. Comme la dictature antique, la dictature dans le Troisième-Reich, est nécessaire pour conjurer un grand danger. Autrefois, cependant, le danger n'était qu'extérieur et temporaire, économique ou militaire. Aujourd'hui, le danger est avant tout intérieur et permanent : la substance du Volk est menacée. Aussi la dictature nouvelle doit-elle être autrement plus impitoyable et plus stable que la dictature antique, car elle a pour but de sauvegarder une Weltanschauung qui est nécessaire à la préservation de la race nordique et de la "Kultur" allemande.

C'est pourquoi la dictature est exercée par le mouvement qui s'est intégré la Weltanschauung et qui en constitue l'expression objective. Comme il n'y a qu'une seule Weltanschauung, il ne peut y avoir qu'un seul parti. La multiplicité des partis politiques est le signe extérieur de la désintégration intérieure : "Le signe extérieur le plus manifeste de la décomposition de la puissance étatique, fondamentalement indivisible, écrit Philipp Hoerdt, est l'existence de partis ennemis." <sup>232</sup> Le parti national-socialiste, nécessairement le parti unique du Troisième-Reich, informe l'État vrai (Der wahre Staat) qui devient ainsi un "centre de totalité" d'où toute décision doit surgir : "Les décisions doivent venir d'une unité (Einheit) et (s'imposer) une multiplicité (Vielheit), et non pas d'une multiplicité, l'État étant l'unité." <sup>233</sup> L'activité politique qui s'exprime fondamentalement dans la liberté de la discussion, d'où découle la décision politique, cesse, en profondeur, d'exister dans le Troisième-Reich. Comme l'a remarqué Kolnai, on peut dire à la fois que tout est politique et que rien n'est politique : "En d'autres termes, la société, y compris même l'enthousiasme et le génie créateur de ses membres, est mobilisée comme un tout par la politique mais cesse d'être elle-même créatrice de politique." <sup>234</sup> L'intégration totalitaire exige, non seulement un contrôle absolu de toutes les activités de la nation, mais encore la détermination même de ces activités.

<sup>232</sup> Hoerdt, Philipp, *Der Durchbruch der Volkheit und die Schule*, Armanen Verlag, Leipzig, 1938, p. 70.

<sup>233</sup> *Ibid*, p. 70 et 71.

<sup>234</sup> Kolnai, A., *op. cit.*, p. 170.

Le pouvoir de l'État national-socialiste, tout en étant absolu, n'est cependant pas despotique. Le despotisme se définit comme l'exercice arbitraire de l'autorité, sans souci de l'opinion publique. Dans le national-socialisme le pouvoir est exercé, insiste-t-on, conformément à la volonté profonde du peuple. L'État national-socialiste est un "Volksstaat".

La démocratie libérale prétend recevoir tous les quatre ou cinq ans la souveraineté des mains du peuple au moyen d'élections qui empêche le peuple de manifester sa volonté de façon organique. La dictature national-socialiste, contrairement à la démocratie libérale, réalisera la véritable démocratie populaire. Ainsi l'État national-socialiste incarne la démocratie "germanique", au sein de laquelle un seul décide pour le bien de tous tandis que les autres exécutent d'une façon aveugle. Cependant, une telle démocratie n'est possible que si le Fuehrer sait effectivement, et mieux que tous, ce qui à chaque moment constitue le bien général. Or il le sait puisqu'il incarne en sa personne la totalité de la volonté et de la substance du Volk. Dans un discours au Reichstag, le 30 janvier 1936, Hitler déclarait : "L'Allemagne c'est les parti national-socialiste, et le parti c'est moi." D'ailleurs, les foules immenses qui se pressent pour l'entendre, prouvent, par leur enthousiasme délirant, qu'elles reconnaissent spontanément dans les actes et les paroles du Fuehrer l'expression vraie de la volonté du peuple, dont chaque individu n'a qu'une notion subjective et imparfaite. Et chaque décision importante est confirmée par un plébiscite qui rallie toujours derrière le Fuehrer la quasi-unanimité du peuple, ce qui prouve que la décision était conforme à la volonté organique du peuple. Toutes ces prétentions démocratiques sont nécessaires à l'existence de la dictature moderne, exercée dans un âge industriel et sur un peuple qui, grâce à l'influence démocratique, a acquis une certaine conscience politique. Le régime national-socialiste, en particulier, était soucieux de l'opinion du public, qu'il tentait de la flatter et de l'influencer par tous les moyens possibles, dont le principal fut la propagande de masse. Au despotisme purement extérieur, a succédé le viol des consciences au moyen de techniques que le vingtième siècle met à sa disposition du dictateur moderne.

La dictature national-socialiste ne serait non plus être considéré purement comme un césarisme. Le césarisme se définit comme l'exercice par un homme de l'autorité absolue au nom du peuple; mais il s'agit d'une autorité affranchie du contrôle populaire : César détient son autorité en raison du caractère sacré et pro-

videntiel que le peuple reconnaît en lui. Spangler a décrit le césarisme comme un phénomène post-démocratique, un moyen d'auto-défense qu'utilise la bourgeoisie citadine contre la masse, dont elle ne peut plus contrôler le mouvement qu'en faisant appel au pouvoir du César providentiel qui apportera au peuple le salut, la sécurité et le bonheur - pourvu qu'il se laisse, pour son bien, diriger avec docilité. Le césarisme, apparaissant à l'époque de la civilisation mécanique, représente "l'épée qui vains l'argent"; il signifie "la revanche du sang et de la race..., la victoire de l'existence cosmique sur la vie artificielle."<sup>235</sup> Spangler avait prédit que la période d'après-guerre marquerait l'avènement d'un nouveau césarisme dans la civilisation occidentale. Certes, admettant les national-socialistes, la personne de Hitler possède beaucoup de traits en commun avec celle de César. Mais il n'accepte pas que le Troisième-Reich puisse être défini comme un règne du césarisme. Dans son livre "Das Bauertum als Lebensquel der nordischen Rasse" (1930), Walther Darré a insisté sur le fait que le Troisième-Reich conduit l'Allemagne au-delà du césarisme, vers la restauration d'une nouvelle aristocratie fondée sur le sang et sur le sol. De la sorte, la période national-socialiste, loin de pouvoir être comparée à la période césarienne qui s'ouvre avec le premier siècle après J.C., rappelle plutôt l'époque de la naissance de la noblesse romaine, surgissant de la plèbe et du patriciat, au cinquième siècle avant J.C. La différence fondamentale entre les deux aristocraties est la suivante : au lieu de se constituer, comme dans le monde romain antique, d'une façon empirique et arbitraire, la nouvelle aristocratie germanique, qui succède à l'ancienne aristocratie nobiliaire tombée en décadence, se constitue scientifiquement grâce à l'utilisation des lois raciales récemment découvertes. Bref, loin de marquer l'apparition du césarisme, l'ère national-socialiste, conclut Darré, voit s'opérer l'ascension d'une aristocratie germanique vraie qui règnera sur l'Allemagne pendant plus d'un millénaire.

La dictature du national-socialisme, écrit Mcgovern, "n'est pas la dictature d'une petite minorité privilégiée séparée de la foule turbulente (madding crowd); c'est plutôt la dictature de la populace qui a été lancée dans l'action, guidée et contrôlée par quelques maîtres manipulateurs, à leur tour conduits par un homme

---

<sup>235</sup> Commentaires de Vermeil, *Doctrines de la Révolution Allemande*, p. 82 et suivantes.

dont le principal titre au génie est sa pénétration superbe de la psychologie des masses." <sup>236</sup>

Pourvu qu'on transforme les épithètes péjoratives en épithètes favorables, cette définition descriptive de la dictature national-socialiste pourrait être acceptable par un national-socialiste. Elle met en lumière trois éléments essentiels que le national-socialisme, comme régime dictatorial, a en commun avec toute dictature moderne : l'existence d'une élite dictatoriale; la relation spéciale du chef suprême avec le peuple; l'activisme de la masse.

On peut appliquer au national-socialisme ce que Neumann dit de l'importance des lieutenants dans la dictature en général : "... ces lieutenants constituent un aspect essentiel différenciant la version moderne du régime dictatorial de son prototype classique. Non seulement représentent-ils les chances de survie de ces formes politiques modernes au-delà de la vie de leurs créateurs, mais ils rendent possible l'existence même de la dictature moderne, pour autant que cette révolte des masses, enfant de l'âge de la machine et de la démocratie de masse, est la création d'un parti organisé et est exercée par une bureaucratie bien établie. Or, les lieutenants reflètent la vie quotidienne de la dictature. Ils sont le pouvoir derrière le trône, la force populaire du régime démagogique moderne, l'épine dorsale de ses institutions. Les caractéristiques de la structure de la dictature moderne, par conséquent, trouvent leur expression définie dans les lieutenants certainement plus que dans le chef suprême. Celui-ci s'élève au pouvoir, souvent grâce à des circonstances uniques et étroitement reliées à des traits anormaux de personnalité. Ceci est beaucoup moins vrai des lieutenants. Ces derniers sont d'ordinaire plus typiques des traits nationaux particuliers de la dictature, même s'ils reflètent seulement d'une façon déformée les caractéristiques nationales". <sup>237</sup>

Neumann, qui a fait une étude intensive des lieutenants dans la dictature moderne, distingue dans cette nouvelle élite quatre aspects essentiels, qui caractérisent, en particulier, le groupe des principaux lieutenants du national-socialisme : L'élément bureaucratique : crée comme anti-parti, le parti dictatorial développe bientôt un appareil beaucoup plus compliqué, étendu et impersonnel que la machine des partis politiques qu'il veut abolir; l'élément féodal : les lieutenants sont

---

<sup>236</sup> Mcgovern, *From Luther to Hitler*, op. cit., p. 672.

<sup>237</sup> Neumann, *Permanent Revolution*, op. cit., p. 73.

les premiers vassaux du suzerain suprême; l'élément démocratique : en dépit d'une stratification hiérarchique, une atmosphère de camaraderie démocratique prévaut généralement; l'élément militaire : la dictature moderne est belliqueuse; une partie importante de la direction doit être militaire pour faire équilibre à la partie purement bureaucratique. Hitler accorde lui-même le bâton de maréchal à ses généraux victorieux. Hitler et ses principaux lieutenants, tel Goering, prennent en main la direction de la guerre et imposent souvent leurs vues aux militaires professionnels. <sup>238</sup>

Dans la pratique, chaque lieutenant ou même chaque sous-lieutenant est un dieu, un Fuehrer dans la sphère d'activité qui lui est réservée. La seule obligation des lieutenants est la reconnaissance du dieu suprême, du Fuehrer de la nation, sans lequel ils ne seraient rien eux-mêmes. Aussi reconnaissaient-ils spontanément l'autorité suprême du Fuehrer et cherchent-ils à entourer par tous les moyens possibles sa personne d'une auréole de grâce et de charisme afin de donner à la dictature dont ils bénéficient un visage de pureté et de sainteté. Le Fuehrer, tout en conservant théoriquement tous les pouvoirs, confie à ses lieutenants la majeure partie de la politique quotidienne; il réserve pour lui-même les fruits les plus exquis de la dictature moderne – l'adulation et l'adoration populaires. S'il est devenu si grand, à ses propres yeux et aux yeux de tous, il le doit avant tout à l'atmosphère magique dans laquelle baigne la dictature et au rôle qui lui est attribué au sein de celle-ci.

Pour l'ensemble du peuple allemand, la dictature, loin d'être ressentie comme un mal intolérable, apparaît comme une grande expérience à laquelle il participe avec fièvre et enthousiasme. Il a été lancé dans une grande aventure dont le succès, lui assure-t-on, dépend de sa capacité d'enthousiasme, de courage et de sacrifice. Il se voit destiné à accomplir une grande mission. Le prestige dont jouissent les symboles de la dictature devient un élément de fierté pour tous. Tant que le succès couronne les décisions prises par l'élite dictatoriale, le peuple acclame la dictature, qui agit avec rapidité et force; il est "galvanisé", lancé dans un "tourbillon sacré"; chacun sent battre à l'unisson de son cœur le cœur de ses frères, et délivré de l'anxiété et de l'insécurité surgies de la solitude et de l'exercice de la lourde responsabilité personnelle, se croit parvenu à un grand moment de son

---

<sup>238</sup> Neumann, *Permanent Revolution*, op. cit., pages 78-88.

existence parce qu'on lui infuse une conscience exaspérée de lui-même comme membre du peuple. La dictature moderne se fonde sur une détresse matérielle et morale; elle signifie la victoire de l'instinct grégaire – qui dans l'homme contemporain n'a pas été détruit, mais seulement refoulé – sur la personne. La légende du grand Inquisiteur, racontée avec des accents prophétiques par Ivan Karamazoff ne trouve pas son application moderne uniquement dans la Russie des Soviets, mais aussi dans l'Allemagne national-socialiste, où l'homme accepta si facilement d'aliéner sa "grande et terrible" liberté entre les mains des "terribles simplificateurs" qui, tout en dressant des bûchers pour y jeter les infidèles et les hérétiques de l'orthodoxie raciale "ad majorem gloriam sanguinis", promettaient aux purs de la race et aux fidèles une gloire et un bonheur collectifs, "panem et circenses", sous une forme moderne. La dictature, tant qu'elle ne se dirige pas manifestement vers la catastrophe et tant que ses rouages internes ne sont pas usés, n'a pas à craindre un soulèvement populaire; et cela, non seulement parce que, plus que tout autre régime, elle se tient prête à toute éventualité, mais encore parce qu'elle est, à certaines périodes, un remède efficace à l'insécurité et à la solitude – les grands maux dont souffre l'homme de la société moderne, individualiste et industrielle.

La dictature du national-socialisme n'était pas un simple mécanisme en vue de l'exercice du pouvoir absolu. Elle reposait sur une conception du monde qui signifiait, en dernière analyse, la revendication par tout un peuple, non seulement du droit, mais aussi du devoir de l'adoration de soi. C'est pourquoi elle fut, en définitive, supportée si allègrement par la majorité du peuple sur lequel elle s'exerça et qui se laissa facilement contraindre à adopter un style de vie qu'il croyait conforme à sa nature et apte à l'établir effectivement comme maître de la terre. Le culte de l'immensité et de la toute-puissance de l'État, la soif de la domination mondiale, réconcilièrent la majorité du peuple allemand à la dictature du collectif organisé exercée sur lui. Selon les paroles du poète russe Lermontov :

"Que je sois esclave fort bien, mais l'esclave du maître du monde." La conception politique totalitaire et l'État dictatorial constituent, dans le national-socialisme, deux aspects d'une même réalité : l'une et l'autre trouvent leur justification dans une Weltanschauung absolue, qui ne saurait d'elle-même imprégner complètement la réalité contingente, humaine et sociale.

La révolution allemande du XXe siècle.

Tome I. (1954)

Troisième partie. Les porteurs de l'idéologie national-socialiste.

## CONCLUSION

---

[Retour à la table des matières](#)

Le parti, le Fuehrer, la S.S., l'État, porteur de l'idéologie, ont la responsabilité d'assurer la cristallisation de la Weltanschauung national-socialiste dans le peuple allemand.

L'influence du parti, du Fuehrer, de la S.S. et de l'État, ne s'exerce pas seulement d'une façon extérieure, par le pouvoir de contrainte dont ils disposent; incarnant, chacun à sa façon, la forme idéologique, ils constituent autant d'expressions concrètes de cette forme symbolique qui peut ainsi, grâce à eux, être perçue directement par les sens après avoir été, dans l'acte même de la vie, saisie d'une façon intuitive. Les signes, les couleurs, les sons qui les rendent présents, par association, à l'homme, traduisent avant tout une relation avec la forme idéologique et c'est pourquoi, ces signes, ces couleurs et ces sons deviennent non seulement les symboles concrets du parti, du Fuehrer, de la S.S. et de l'État, mais aussi du peuple au sein duquel la Weltanschauung national-socialiste a pris origine.

La croix gammée, les étendards, l'image du Fuehrer, la "Horst-Wessel-Lied", les chemises brunes, les costumes noirs, le salut, le cri "Heil Hitler!", le costume de la jeunesse hitlérienne, la tête de mort, l'association des couleurs blanches, rouge et noire, et tous les autres signes qui ont surgi à profusion au sein du peuple



allemand pour trouver un lieu de cristallisation dans le Troisième-Reich trouvaient uniquement leur justification et leur signification dans la relation qu'on établissait entre eux et la forme symbolique inscrite dans l'idéologie national-socialiste. Le 8 juillet 1926, dans le "Voelkischer Beobachter", Rosenberg écrivait au sujet du drapeau et de la croix gammée : "Dans le rouge, nous voyions l'idée sociale du mouvement; dans le blanc, l'idée nationaliste; dans la croix gammée noire, la mission de la lutte pour le triomphe de l'Aryen et aussi pour le triomphe de l'idée du travail productif, idée qui fut et restera éternellement anti-sémite. " "La croix gammée, écrit-il encore, est le signe germanique de la race et le symbole du combat pour notre peuple." <sup>239</sup>

Une fois la relation du symbole concret à la forme symbolique établie, le symbole participe mystiquement à la nature et la réalité de la forme symbolique; il devient lui-même l'expression concrète des désirs, des espérances, de l'amour que suscite la race nordique, source de toute réalité et de toute valeur germaniques. Le respect, la vénération dont on entoure la croix gammée, par exemple, l'expiation qui est la conséquence de sa profanation, les formes multiples sous lesquelles on la représente, la fierté avec laquelle on la porte à son bras ou sur sa poitrine, le fait qu'on l'associe à toute manifestation publique, qu'on la reproduit sur la couverture des livres, qu'on la place sur les murs d'une pièce qu'on veut rendre sacrée, qu'on la ciselle dans l'argent pour être offerte en cadeau de noces, ou dans le bronze pour être donnée en récompense aux écoliers méritants : tout cela prouve, non seulement l'ardeur déployée à assurer la reconnaissance au moyen de ce symbole concret de la réalité raciale, mais prouve aussi l'intensité du culte racial dans le Troisième-Reich.

Le jour où ce culte du cœur se serait refroidi, se serait aussi attiédi le culte extérieur envers les symboles idéologiques concrets ; le jour où la foi à la race serait perdue, les signes visibles qui la rendaient présente aux sens perdraient eux-mêmes toute signification comme symbole reliant mystiquement l'homme au sacré. Et le premier souci des adversaires victorieux et désireux de détruire la forme mentale idéologique serait de supprimer les signes, les couleurs et les sons au moyen desquels la réalité perçue à travers la forme mentale symbolique, étant rendue présente aux sens de l'homme, trouvait le chemin de son cœur.

---

<sup>239</sup> Rosenberg, A., Blut und Ehre, op. cit., p. 127.

Associé au parti, au Fuehrer, à la S.S., à l'État et permettant à ceux-ci d'accroître leur influence comme médiums idéologiques, le culte attaché aux symboles extérieurs qu'ils se sont donnés est susceptible de leur survivre; car ces symboles participant mystiquement de la réalité raciale qui, elle, peut persister sous sa modalité mentale d'existence.

FIN DU TOME PREMIER.